Mémoire Vive

Quelles sont les véritables racines de nos peuples, d'où le plus profond de nous-mêmes est issu ?

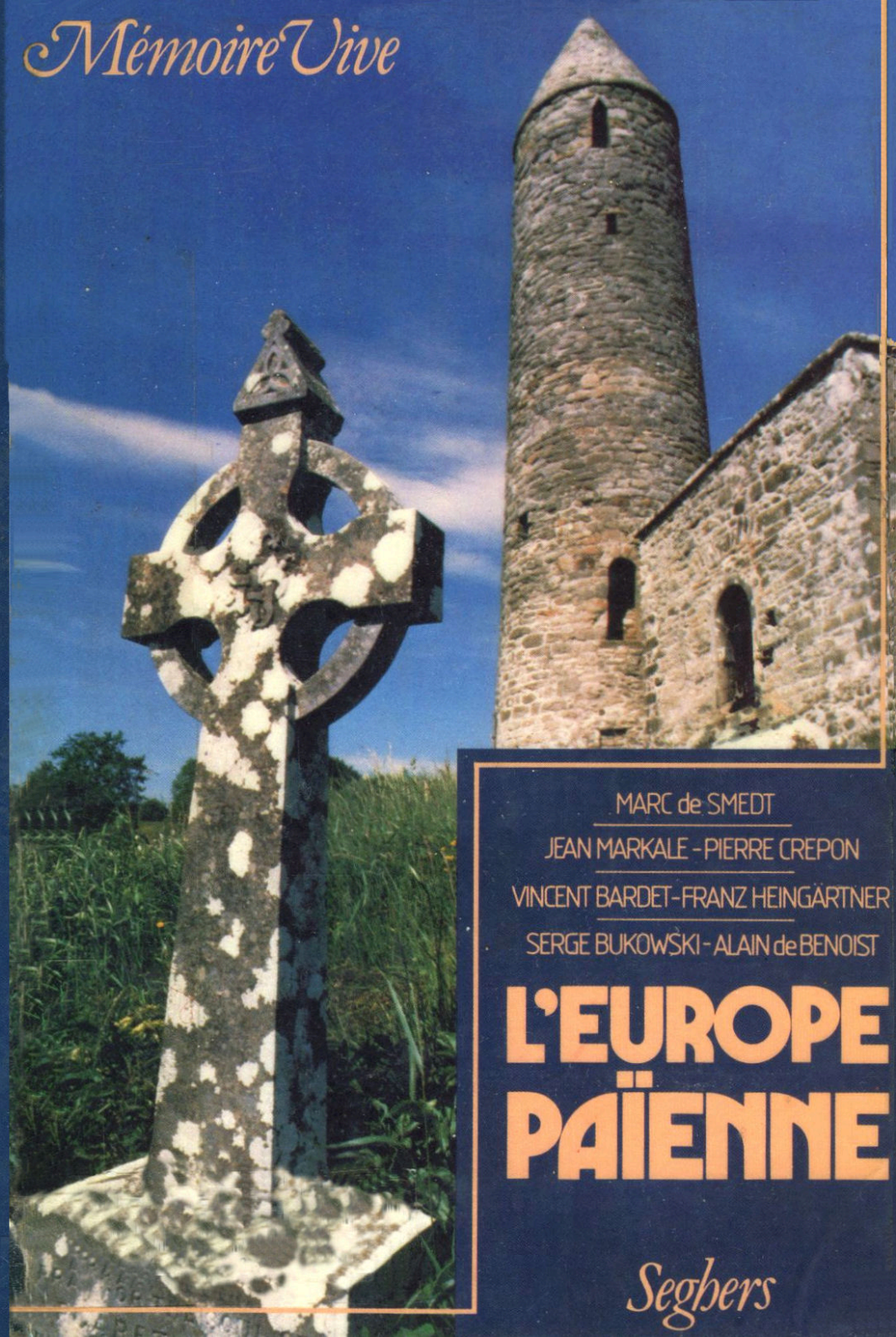
L'Europe existe depuis des millénaires, bien avant la naissance du Christ. Le christianisme a peu à peu submergé d'anciennes mythologies, d'anciennes traditions pourtant riches et vigoureuses. Ainsi va l'Histoire.
Il n'en est pas moins vrai que ces lointaines civilisations, englouties par d'autres, constituent un élément essentiel de notre passé collectif et que leur influence se fait sentir aujourd'hui encore, se perpétue. Leur esprit est celui même de notre terre.

Ce livre est une invitation au voyage intemporel. Écoutons vibrer le message des Romains et des Celtes, des Slaves et des Grecs, des Germains et des Scandinaves dont, par-delà le temps, l'expérience nous enrichit encore.

- L'enlèvement d'Europe, par MARC DE SMEDT
- Aujourd'hui, l'esprit païen ? par JEAN MARKALE
- Pour une histoire de l'Europe préchrétienne, par PIERRE CRÉPON
- La tradition celte, par JEAN MARKALE
- L'épopée nordique et germanique, par VINCENT BARDET et FRANZ HEINGÄRTNER
- Mythes slaves et finnois, par SERGE BUKOWSKI
- Le domaine grec et romain, par ALAIN DE BENOIST

SOUS LA DIRECTION DE MARC DE SMEDT

Mémoire Vive



MARC de SMEDT
JEAN MARKALE - PIERRE CREPON
VINCENT BARDET - FRANZ HEINGÄRTNER
SERGE BUKOWSKI - ALAIN de BENOIST

L'EUROPE PAÏENNE

Seghers

Sous la direction de MARC DE SMEDT

L'Europe païenne

Grecs, Romains, Celtes, Scandinaves, Germains, Slaves...

Présentation de MARC DE SMEDT

PIERRE CRÉPON
JEAN MARKALE
VINCENT BARDET
FRANZ HEINGÄRTNER
SERGE BUKOWSKI
ALAIN DE BENOIST

Mémoire vive

SEGHERS

En couverture, une croix celtique dans un cimetière en Irlande, qui prouve l'osmose permanente entre l'esprit païen et l'âme chrétienne : les racines créent l'arbre. *(Phot. Erwan Quemere - CEDRI. Maquette : KNACK.)*

Si vous désirez être tenu(e) au courant de nos activités d'éditeur, veuillez nous envoyer votre nom et votre adresse, sur carte postale ou carte de visite, aux Editions Seghers, B.P. 503, 75725 Paris Cedex 15 : notre bulletin « Informations Seghers » et nos catalogues vous seront adressés, gratuitement et sans engagement.

La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.
© ÉDITIONS SEGHERS, PARIS, 1980.

L'enlèvement d'Europe

par

MARC DE SMEDT

La première épouse de Zeus, dieu générateur, fut Metis, la Sagesse, qui d'après Hésiode « savait plus de choses que tous les dieux et les hommes ensemble ».

Mais le dieu fut averti que la progéniture née de cette union serait plus puissante que lui et le détrônerait. Aussi, Zeus, toujours sans scrupules, avala la mère et l'enfant qui allait naître. Mal lui en prit. Il se mit à souffrir d'insupportables maux de tête jusqu'au jour où Héphaistos dut le trépaner en lui ouvrant le crâne d'un coup de sa hache d'airain. Et par la blessure, triomphante, jaillit la fière Athéna, tout armée déjà, regard étincelant et clamant un cri de victoire. Elle sera la fille préférée de Zeus, celle qu'il ne réprimandait jamais, malgré la fureur des autres dieux. Quant à sa mère, tout laisse croire qu'elle fut bel et bien digérée.

Cet escamotage de la sagesse serait-il à la base de tous les malheurs de l'espèce humaine ?

Toujours est-il que Zeus gérera son empire divin avec le génie, les caprices et les passions d'un grand tyran. Un jour, ce séducteur enlèvera la princesse phénicienne Europe à l'éclatante beauté : pour ce faire, transformé en taureau blanc, il s'approchera d'elle, se laissera flatter le poil, puis, par jeu, chevaucher. Et d'emmener ainsi la jolie fille vers la mer, de

s'y lancer et voguer vers les rivages lointains de la Crète. Là, près d'une source ombragée, le dieu prend forme humaine pour s'unir à la princesse que l'on veut imaginer séduite, ravie. Elle concevra de ces amours trois fils dont le célèbre Minos. Le frère d'Europe, Cadmos, parti à sa recherche, arrivera loin en Grèce où il bâtira Thèbes, tout en apportant l'alphabet et l'art de fondre les métaux. Par ce mythe le continent européen naît à l'histoire.

Mais pourquoi la belle princesse donna-t-elle son nom à cette vaste partie du monde ? Hérodote lui-même avoue :

« Quant à l'Europe, on est sans lumière sur l'origine de son nom et sur celui qui le lui imposa, à moins de dire que le pays le reçut de la Tyrienne Europe ; car auparavant, elle était anonyme comme les deux autres parties du monde. »

On a vu d'autres origines de ce nom :

— le pays bien irrigué, bon pour les saules, du grec *eu-ropé* (Robert Graves) ;

— le pays du couchant, du terme sémitique *oreb* (Denis de Rougemont) ;

— ou bien encore du grec *euruope,* l'un des qualificatifs de Zeus, le dieu « à l'ample regard ».

Le sentiment poétique nous fait pencher vers la princesse et vers son divin séducteur, et espérer aux Européens l'ample regard qui, plus que jamais, sera nécessaire à leur avenir. Rappelons cette phrase de Valéry [1] : « Songe à la trame de notre race ; et dites-moi, vous qui coupez vos racines et desséchez vos fleurs, comment existez-vous encore ? Sera-ce longtemps ? »

Inquiétante question, qui demeure on ne peut plus actuelle.

En cet ouvrage tentative est donc faite de synthétiser notre savoir sur nos principaux ancêtres préchrétiens et sur leur vision du monde.

Quelles racines ?

En cela plusieurs remarques s'imposent.

La notion « païenne » recouvre nombre de traditions différentes. L'Eglise chrétienne a surnommé païen tout ce qui n'entrait pas dans son cercle d'influence. En Angleterre, on préfère parler de vieille ou ancienne religion, par opposition à celles qui la remplacèrent.

1. « Le Yalou », in *Regards sur le monde actuel,* Gallimard.

Les traditions se succèdent et s'enrichissent, se mêlent, s'osmosent, prennent les unes aux autres les éléments essentiels à leur existence, à leur survie. Et, à chaque époque, ses besoins, ses signes, ses dieux. Ceux-ci ne sont que le langage de l'inconscient humain, des définitions de courants forces naturels.

En Europe la religion populaire, issue du néolithique, s'est mêlée aux apports culturels et cultuels des invasions indo-européennes. Et l'apport indo-européen a surtout marqué la structure de la société, le langage, l'action.

On dit que le christianisme a récupéré le paganisme. Le contraire s'avère aussi juste : ils se sont influencés l'un l'autre. D'ailleurs la compréhension du message christique diffère suivant les lieux et le temps historique : l'Europe sur ses anciennes croyances, toujours vivaces, a créé son, ses christianismes. Nous suivrons ce cheminement et ses conséquences dans le second tome de cet ouvrage [1].

Les religions primitives étaient liées aux forces de la nature et aux forces cosmiques. Inutile de rejeter ces notions en les taxant de puériles ou dépassées : elles témoignent d'un sentir de l'être humain, d'une intuition, d'un instinct qui reste, peut-être, à retrouver. Qui oserait prétendre que concevoir la nature comme vie est puéril ? En se développant, la civilisation occidentale s'est coupée de ses racines vives : gare à l'asphyxie.

Le christianisme a mis l'accent sur l'être humain et ses possibilités de transcendance. Mais, comme tout pouvoir, il a conquis son influence à la pointe de l'épée, au fil des menaces et des châtiments. L'amour et le respect du prochain se sont, souvent, mués en haine de la différence, donc en haine de l'autre.

Opposer religions néolithiques, indo-européennes, judéo-chrétiennes, ne sert à rien : les traditions européennes sont imbibées de tous les moments de leur histoire. Mais que va-t-il naître de ce ferment ?

Une chose certaine : l'appel vers le dépassement, la création de l'au-delà de l'homme en lui-même, le besoin d'une méta-conscience, d'une métaphysique, en un mot d'un *éveil* sont la marque même de l'évolution.

1. *L'Europe chrétienne* (à paraître).

Aujourd'hui, l'esprit païen ?

par
JEAN MARKALE

Etymologiquement, le paganisme se réfère aux croyances et aux rituels en usage dans les campagnes, chez les paysans (le mot provient du même terme latin *paganus,* habitant d'un pays), et cela par opposition aux croyances et aux rituels qui sont à l'honneur dans les villes. C'est dire que toute idée de paganisme, toute idée d'Europe païenne enferme nécessairement une connotation de *parallèle,* de *non-officiel,* et même de *contre-courant.* Car, si la mode des idées comme du reste provient de la ville, la pesanteur conservatrice règne dans le milieu rural. Peut-être y a-t-il même une stupidité à parler actuellement d'un néo-paganisme, car celui-ci étant le fait d'intellectuels évoluant dans un milieu urbain, il est obligatoirement coupé de ses origines. Le paganisme ne peut être que rural : c'est la somme de toute la mémoire des peuples, mémoire qui se manifeste par des contes et des récits oraux, des dictons et des chants, des rituels et des coutumes. Cette mémoire remonte très loin dans le temps, à tel point qu'il est difficile de donner une date à l'apparition de certains phénomènes.

Dans le domaine celtique, par exemple, il est impossible de dire avec certitude ce qui est celtique et ce qui est antérieur aux Celtes. De la même façon, en toute franchise, il nous est impossible de tracer des limites précises entre le christianisme

vécu dans les campagnes par les populations diverses qui s'y trouvent implantées et le paganisme antérieur, déjà mélange de croyances et de rituels hétérogènes.

C'est d'ailleurs au niveau de l'inconscient que ce paganisme semble être le mieux vécu de nos jours. Les gestes accomplis, les paroles prononcées quotidiennement, les manières d'être de tout un chacun ne sont pas le résultat d'un raisonnement logique élaboré mais d'une *amplectation* considérable d'éléments appartenant soit à la mémoire collective, soit à la tradition individuelle, laquelle n'est jamais qu'une sorte de mémoire ancestrale, qu'on le veuille ou non, qu'elle soit transmise directement par l'hérédité, ce dont je doute, qu'elle soit transmise par l'élevage, l'éducation et le milieu même, ce qui est plus probant.

Mais on peut également considérer comme païens tous les phénomènes de rejet du christianisme que nous observons actuellement, c'est-à-dire les comportements qui marquent le retour à d'antiques rituels, eux-mêmes expressions d'antiques croyances. La crise du christianisme s'explique autant par sa théologie enfermée sur elle-même et tournant à vide (pendant des siècles, on a essayé de définir Dieu, ce qui est une absurdité, Dieu, s'il est infini, ne peut être défini, car il perd toute valeur), que par l'abandon des rites essentiels par lesquels les fidèles gardaient le contact avec le sacré. Les réformes successives du christianisme vont dans le sens d'une religion de type cérébral, ce qui est contraire à la notion même de religion, phénomène irrationnel, greffé en grande partie sur la sensibilité. Les rituels donnaient l'occasion aux fidèles d'exacerber cette sensibilité et d'atteindre un état de médiumnité où l'être « décroche » littéralement, et devient un « fou de Dieu ». A ce titre, les religions de l'extase, dans la lignée du chamanisme, sont certainement vouées à un grand avenir.

Elles le sont d'ailleurs au stade inconscient. Si on analysait des phénomènes comme les concerts de musique rock, folk, pop ou autres, on serait étonné de constater le rituel étrange qui mène au délire et à l'extase. Les « fans » qui se déchaînent dans ce genre de concert sont les participants à une cérémonie magico-religieuse. Ils communient tous dans la même foi et vibrent au même rythme élémentaire. On sait que, dans de nombreux cas, cette attitude conduit les participants à se vider de leur énergie sexuelle, soit par sublimation, soit par orgasme effectif (notamment pour les femmes). Si l'on considère le

phénomène à froid, on ne comprend pas. Ou plutôt on le comprend comme une tentative désespérée pour retrouver les dieux perdus. Il en est de même pour la sexualité collective, qui se développe partout dans le monde, et qui n'est que la reprise des orgies d'autrefois, orgies sacrées bien entendu, au cours desquelles l'esprit se manifestait à travers l'ivresse de la chair. Là encore, il s'agit de « décrocher », de mettre en commun les forces psychiques. Georges Bataille l'avait très bien compris lorsqu'il préconisait une religion érotique construite sur le dérèglement des sens (et il ne faisait que suivre la pensée de Rimbaud) et l'utilisation de l'énergie contenue dans l'orgasme. Jouir, pour notre société, c'est profiter matériellement de tout ce qu'on peut obtenir. Mais à travers la matière, la spiritualité apparaît, qu'on le veuille ou non. Bien sûr, on étonnerait beaucoup les participants à ce genre de séance si on leur disait qu'ils se livrent à un rituel sacré.

On pourrait également classer comme résurgence païenne les phénomènes de ce qu'on appelle les perversions. Parmi celles-ci, le fétichisme est particulièrement éclairant. Quelle différence y a-t-il en effet entre un homme qui conserve précieusement un vêtement ou un linge d'une femme aimée et le fidèle qui serre pieusement contre lui une étoffe ayant touché la relique d'un saint ? Pratique païenne où la communion avec l'autre est facilitée par le contact. A cet égard, le culte des reliques est bien une expression du paganisme. Il a atteint sa période d'apogée au Moyen Age, mais il perdure actuellement sous des formes dites aberrantes. Dans telle église de Bretagne, on conserve, dans un flacon, quelques gouttes du lait de la Vierge. Quelle différence avec le fait de conserver des linges imprégnés de sécrétions ? Encore une fois, on étonnerait bien les personnes qui pratiquent ce genre de chose. Ils le font inconsciemment, parce que cela correspond à une réalité profonde, qui est le culte de la déesse. Cette déesse a été éliminée par le christianisme. Elle est revenue à la surface grâce au culte de la Vierge. Elle réapparaît actuellement sous la forme d'un culte érotique rendu à la femme. Et ce n'est pas nouveau, car l'Amour courtois du XIIe siècle n'était guère différent. Dans une société andocratique comme la nôtre, le sacré ne peut plus être mâle, puisqu'il représente le pouvoir temporel. Le sacré est féminin.

Le transvetisme est une autre forme de ce culte : il s'agit de s'identifier à la Femme. Sous-entendons, de s'identifier à la

Déesse. Les travestis, sans le savoir, jouent le rôle des prêtres galles et celui des chamans, lesquels s'habillaient souvent de vêtements féminins pour participer aux deux natures, masculine et féminine. Le mythe de l'androgyne primordial rôde ici, et il est revécu sous des formes adaptées au contexte socio-culturel. On pourrait aussi parler de l'anthropophagie rituelle de certaines sectes africaines actuelles. La forme européenne en est le goût du macabre, et certaines cérémonies organisées dans les cimetières. Le but est de s'intégrer l'âme des morts, leur force, leur intelligence. Nous plongeons en plein dans le culte des ancêtres, forme archaïque des religions, mais toujours présent à travers les religions dites révélées et supérieures.

Prenons, par exemple, la fête chrétienne de la Toussaint. L'explication chrétienne est la suivante : fête de tous les saints, c'est-à-dire reconnaissance d'un lien entre les vivants et les morts, communion totale des esprits. Le lendemain, le 2 novembre, c'est la fête des Morts, c'est-à-dire le recueillement des vivants devant la mémoire des morts, particulièrement des morts de l'année. La fête des Morts est empreinte de tristesse, mais la Toussaint est une fête de la joie et du bonheur. Dans la pratique, les deux journées sont confondues. Et, le jour de la Toussaint, tout le monde va fleurir la tombe des membres de la famille disparus. Les non-chrétiens le font aussi. La fête n'est plus religieuse, elle est devenue profane : ou plutôt, elle échappe à toute classification officielle et marque, d'une façon qui n'est pas susceptible de s'interrompre, le culte des morts tel qu'il était pratiqué autrefois. Or, on sait que la Toussaint correspond exactement à l'ancienne fête celtique de Samain, premier jour de l'année, la plus importante des fêtes celtiques, marquée par de grands rassemblements, de grandes réjouissances, de grands festins et de grandes beuveries. A cette fête, le monde des morts était en communication avec le monde des vivants. Il y avait intercommunication entre les deux mondes, entre les deux plans. Et, dans les pays anglo-saxons, héritiers en partie de la mentalité celtique, la Toussaint, c'est Halloween, fête curieuse, et même parfois burlesque, où tous les rituels païens remontent à la surface. Là, le christianisme et le paganisme font bon ménage. Et de plus, la fête est vraiment vécue par tout le monde, croyant ou incroyant.

Il en est de même pour Noël. Grande fête chrétienne s'il en fut, elle marque sur le plan rythmique saisonnier le grand changement, le renouveau. La terre abandonne sa période négative de régression. La germination commence. La tendance est inversée. Au point de vue chrétien, on fête l'anniversaire — entièrement fictif — de la naissance de l'enfant Jésus. Il est le nouveau soleil qui doit luire plus que le précédent. La fête est très suivie par les chrétiens, mais elle l'est peut-être encore plus par les soi-disant incroyants qui la marquent par des festins, des beuveries et des réjouissances dignes des orgies antiques. Et cela, à peu près partout. Or, on sait que la fête de Noël correspond à la fête romaine des Saturnales : on y fêtait l'Age d'Or mythique, le premier état du monde, où bêtes et gens vivaient en parfaite intelligence, dans la paix et la compréhension (d'où le motif du bœuf et de l'âne dans la crèche). Et ce jour-là, les valeurs étaient inversées. Le maître devenait esclave et les esclaves devenaient maîtres. Le rapport avec l'enfant-dieu naissant misérablement dans la crèche est éloquent. Et que dire des Fêtes des Fous du Moyen Age, encore repérables dans le Carnaval, surtout dans les campagnes ?

Le paganisme actuel se marque encore par les grandes assemblées politiques ou militaires, où chacun vibre à l'unisson dans une sorte de communion inexplicable. Je défie quiconque, même le plus antimilitariste, de rester insensible à un défilé militaire. Je défie quiconque, même le plus anarchiste, de rester insensible en entendant les discours enflammés d'un politicien. Hitler savait très bien à quoi s'en tenir à ce sujet, et il a abusé des cérémonies de ce genre, en accentuant leur caractère païen. Hélas pour l'humanité, le procédé a fonctionné merveilleusement. Les libres penseurs disent que les cérémonies religieuses, politiques et militaires sont de l'hystérie collective. Ils n'ont pas tort. Mais l'homme n'a-t-il pas besoin d'hystérie collective ? La preuve, c'est que lorsqu'il en est privé, religieusement parlant, il la recherche sous des formes aberrantes.

Le sacré n'est pas séparé du quotidien. On veut nous le faire croire par un enseignement où la logique aristotélicienne domine et conduit à un manichéisme primaire. Les chrétiens ont emboîté le pas parce que leur système philosophique était emprunté à Aristote. Mais tous les paganismes ont affirmé qu'il n'y avait aucune séparation entre le sacré et le profane. C'est ce qu'on recherche actuellement avec le plus d'ardeur, mais malheureusement, les cartes sont si brouillées qu'il est impossible de s'y reconnaître.

Que de gestes rituels dans le quotidien ! Que de paroles vaines qui sont autant de prières adressées à des divinités inconnues. Que de force dépensée dans des actes dits gratuits et qui ne le sont jamais parce qu'ils n'existent pas en tant que tels. Tous nos actes sont sous-tendus par une force psychique qui en fait des actes sacrés. Faire l'amour est en quelque sorte une cérémonie sacrée, qui consiste, soit à unir deux êtres, soit à donner la vie à un autre être. Geste religieux. Et la prostituée ne répète-t-elle pas inconsciemment le rituel des prêtresses d'Ischtar... ?

Il y a aussi la prise de conscience que l'être humain est un tout. Le christianisme, tout au moins celui qui nous est enseigné, a tendance à accentuer la dichotomie entre le corps et l'esprit. Prétendre qu'il n'y a pas d'esprit sans corps et inversement, c'est revenir au paganisme le plus pur. C'est la tendance actuelle. Au lieu de dire « j'ai un corps », on a de plus en plus l'occasion de dire « je suis mon corps ». Ce ne sont pas les féministes qui diront le contraire. Car précisément, cette révolte des femmes correspond à cette prise de conscience qui devrait toucher les hommes de la même façon.

Le paganisme devient donc beaucoup plus vécu que pensé. L'acte n'est plus signifiant au niveau de la conscience. Mais il garde sa valeur. Dans une civilisation où le formel n'est plus qu'un stéréotype, la forme doit prendre corps dans le quotidien. Et c'est ce quotidien qui est païen, beaucoup plus que ce que nous pouvons dire au niveau du discours. A la limite, notre discours est absurde parce qu'il tourne à vide. Il n'est pas établi que les religions dites païennes aient eu des théologies, et par conséquent des explications rationnelles pour la vie et le monde. Après tout, vivre le christianisme représentait pour les gens du Moyen Age tout autre chose qu'affirmer une adhésion à un dogme. C'était une question d'essence : on se sentait bien à l'intérieur du christianisme parce qu'il correspondait, bon gré mal gré, à une forme de la sensibilité et de l'appréhension du monde. La page tournée, il n'est plus pensable de considérer le christianisme comme « collant à la peau ». D'où la nostalgie des anciennes religions. La rupture observée à partir du XVIIIe siècle, entre le sacré et le profane, l'apparition de l'athéisme sous ses divers aspects ont conduit l'être humain à une impasse. Et il s'est efforcé d'ouvrir une brèche vers des domaines plus mystérieux. L'attitude d'un Voltaire, se disant

déiste, était conforme à ce qu'attendait le christianisme. L'attitude d'un Rousseau, puisant dans la nature et la sensibilité les nourritures d'une nouvelle religion, était plus conforme à l'attente angoissée de ceux qui ne se sentaient pas bien dans leur peau. Voilà pourquoi l'Eglise a eu, envers Voltaire, les indulgences les plus coupables : il n'était pas inquiétant. Pour Rousseau, il en était tout autrement, car sa pensée débouchait, à travers les méandres du christianisme genevois, à travers l'exaltation de la nature, à travers un panthéisme serein, à travers une divinisation des idées-forces qui mènent l'humanité, sur la création d'une religion humaniste et pourtant spiritualiste à l'extrême. Mais l'Esprit n'était plus dans les dogmes. Il était dans les actes.

C'est dire l'importance de ces actes. On pourrait affirmer que le nazisme et le stalinisme ont été des religions à cause des actes qu'ils ont provoqués. Ils l'ont été dans la mesure où se sous-tendait un évangile, au sens étymologique pur, mais ils ont constitué une aberration de l'esprit religieux parce qu'ils étaient au service d'une société incarnée. Un véritable paganisme ne peut être orienté que sur le plan de la sublimation. Il ne peut être au service d'un pouvoir temporel. Le christianisme est mort quand il est devenu la religion officielle de l'Empire romain. Le paganisme n'est jamais mort, puisqu'à partir du moment où le christianisme vainqueur a cru l'éliminer, il est demeuré comme un substrat, comme une pensée parallèle, toujours prête à surgir de l'inconscient. Le fait est remarquable pour la religion romaine, religion d'Etat, religion officielle. Plus personne n'y croyait, au temps des Césars. Ce n'était plus qu'un comportement patriotique, où d'ailleurs se fondaient les énergies vitales, mais déviées de leur but initial. Le *rex sacrarum* ayant été éliminé au profit du *consul,* puis de l'*imperator*, la pensée religieuse s'était marginalisée. D'où le succès prodigieux du christianisme. Mais celui-ci prenant la place de ce paganisme officiel, la pensée religieuse s'est encore réfugiée ailleurs. C'est elle qui surgit de temps à autre dans notre vie quotidienne. Et elle est si profonde qu'aucune forme de répression ne peut en venir à bout. Que signifient les cartomanciennes et autres pythonisses que vont consulter les grands de ce monde, et les autres ? Pourquoi y a-t-il tant d'horoscopes dans les journaux ? Pourquoi continue-t-on à éviter de passer sous une échelle ? Pourquoi y a-t-il des églises sous de multiples vocables désignant la Vierge Marie ? Et aussi que signifient les saints Foutin, les saints Césaire, les saints Denis

du christianisme, sinon le Phallus, l'Empereur divinisé ou Bacchus, dieu démembré mais triomphant ? Nous sommes en plein dans un creuset où personne ne peut reconnaître la part véritable qui revient à une idéologie. Cette idéologie est multiple dans la mesure où elle a intégré tous les ferments, chrétiens ou païens, qui ont fait la civilisation de l'Europe occidentale. Il est vain de parler d'éléments indo-européens et d'éléments hétérogènes. Tout est hétérogène.

Le paganisme, ce n'est pas l'absence de Dieu, l'absence de sacré, l'absence de rituel. Bien au contraire, c'est à partir de la constatation que le sacré n'est plus dans le christianisme, l'affirmation solennelle d'une transcendance. L'Europe est plus que jamais païenne quand elle cherche ses racines, qui ne sont pas judéo-chrétiennes. La dictature de l'idéologie chrétienne n'a pas étouffé les valeurs anciennes. Elle les a refoulées dans les ténèbres de l'inconscient. La dictature une fois levée, il est normal que toutes ces valeurs reparaissent, plus fortes que jamais. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle civilisation, et sans pouvoir prédire ce qu'elle sera, on peut être sûr que la nouvelle religion qui en émanera sera imprégnée de tous les éléments païens qui ont vu le jour avant l'introduction du christianisme. C'est la loi des cycles. Redécouvrir la tradition occidentale européenne, redécouvrir les légendes autochtones, les contes populaires qui véhiculent tant d'idées soi-disant périmées, c'est nécessairement redécouvrir une ontologie et une exploration du sacré à la mesure des besoins de l'homme actuel. Combien de contes populaires transmettent-ils la sagesse d'autrefois ? Tous, même lorsqu'ils sont exprimés dans un langage chrétien. L'intérêt actuel pour la tradition populaire orale explique ce retour, et se justifie, par la même occasion. Il s'agit de retrouver notre âme perdue. Mais si Orphée s'est retourné avant de terminer son entreprise, gardons-nous de faire comme lui. Ce n'est pas la nostalgie du passé qui est factrice de progrès, c'est la vision de l'avenir. Toute attitude passéiste est illusoire : ce n'est que du folklore, avec tout ce que cela comporte de compromission. Vivre le paganisme, ce n'est pas seulement remonter aux sources, c'est suivre le courant.

Pour une histoire de l'Europe préchrétienne

par
PIERRE CREPON

Quand le christianisme s'implante en Europe et que celle-ci, de païenne devient chrétienne, l'histoire des populations européennes est déjà vieille de plusieurs millénaires. Ainsi, affirmer que les plus lointains ancêtres des Français, des Allemands ou des Russes sont les Gaulois, les Germains ou les Slaves est aussi faux que de prétendre que la civilisation est née en Grèce. Bien sûr, les civilisations païennes, au sens strict du terme, sont contemporaines du christianisme et celles-ci se nomment donc celte, romaine, germaine ou slave ; vouloir les comprendre sans tenir compte de la longue succession des cultures qui les ont précédées est cependant aussi vain que de vouloir appréhender l'entité européenne en bornant son regard à l'horizon du Moyen Age.

Evidemment, plus on plonge dans le passé, plus les événements deviennent flous et incertains. Et quand les témoignages de l'écriture commencent à manquer, il faut reconnaître que la reconstitution de l'histoire des peuples et des cultures tient du prodige. On ne soulignera jamais assez que ce que l'on sait des temps préhistoriques ne repose que sur de vagues témoignages archéologiques. Toutes les réflexions et les recherches des scientifiques ne peuvent qu'élaborer un dessin en pointillé ; il faut toute la sensibilité de chacun pour le peupler des couleurs du

vécu. Nous tracerons le dessin, que le lecteur construise lui-même son passé.

Si seulement l'histoire s'était déroulée simplement ! Quelques hordes de sauvages hirsutes sacrifiant bêtement leur bétail à une divinité bornée et restant tranquillement dans un coin perdu de forêt. Mais non, ces gens ont bougé, ils ont créé, ils ont pensé, ils ont construit, et cela pendant des millénaires. Que l'on réalise qu'entre les premiers constructeurs de mégalithes et les Celtes, il s'est passé deux fois plus de temps qu'entre les Romains et nous-mêmes, ou que le même symbolisme se retrouve dans la civilisation du paléolithique supérieur pendant vingt mille ans, et l'on comprendra que notre vision de l'histoire, même à l'échelle de l'Homo sapiens, est trop souvent bien étroite.

L'histoire allait moins vite que maintenant, nous dira-t-on. Oui, cela est vrai. Mais, et pour n'évoquer que l'aspect technologique, l'époque préhistorique a connu la taille du silex, l'invention de l'arc, la domestication des plantes et des animaux, l'invention de la céramique, la découverte de la métallurgie du cuivre, du bronze, du fer, et aussi le perfectionnement des moyens de transport, les bateaux, les chars à roues, les mors de chevaux, la mise au point des techniques de construction, charpentes de bois, appareillage de pierre, édifice en brique, etc. Même si ces innovations furent espacées sur des millénaires, elles constituèrent des bouleversements dont on ne mesure pas les conséquences. Ajoutons encore que les systèmes sociaux pouvaient être différents d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre, et que les traditions religieuses subissaient de lentes évolutions marquées de multiples influences.

Cette richesse des cultures qui se sont élaborées sur le sol du continent européen ne mérite pas le mépris dans lequel on les tient. Il faut réhabiliter l'Europe ancienne, et les pages qui vont suivre espèrent donner au lecteur l'envie d'en savoir plus.

LA DATATION PAR LE CARBONE 14

La découverte, en 1949, par Willard Libby, de la méthode du radio-carbone a été une véritable révolution dans la datation des civilisations préhistoriques : pour la première fois on pouvait dater directement des cultures sans documents écrits.

La méthode repose sur la mesure de la radio-activité de l'isotope C^{14}, le carbone 14 ou radio-carbone, contenu dans les atomes de carbone qui entrent dans la composition des organismes vivants. Après la mort de ceux-ci, le carbone 14 se désintègre et, en mesurant la radio-activité résiduelle d'une matière carbonée (bois, charbons de bois ou ossement), on peut calculer l'âge de la mort de l'organisme.

Cette première révolution du carbone 14 fut suivie d'une seconde ces dernières années. On s'aperçut en effet que l'échelle de temps donnée par le carbone 14 ne correspondait pas exactement à l'échelle réelle que l'on pouvait compter par la dendrochronologie, méthode fondée sur le décompte des anneaux de croissance des arbres (on peut remonter six mille cinq cents ans en arrière grâce à un pin qui pousse en Californie).

En corrigeant les dates carbone 14 par la dendrochronologie, les chercheurs ont mis au point une échelle de dates carbone 14 « calibrées », c'est-à-dire correspondant aux années du calendrier. Cette correction modifie sensiblement les dates puisqu'une date carbone 14 non calibrée de 3 500 ans avant J.-C. devient une date calibrée, c'est-à-dire réelle, de 4350 avant J.-C., une de 3000 avant J.-C. devient 3750 et une de 2000, 2500.

La datation par le carbone 14, et surtout la « calibration », a permis de remettre à leur vraie place les influences orientales sur les civilisations préhistoriques européennes. En effet, dans le cas des civilisations égyptienne, mésopotamienne et égéenne, la datation repose sur les documents écrits et n'a donc pas été bouleversée par la méthode du carbone 14 et sa calibration. Aussi quand des cultures européennes ont subitement été « vieillies » de mille ou deux mille ans alors que les dates orientales restaient inchangées, les hypothèses qui attribuaient la paternité de la civilisation européenne à l'Orient sont tombées d'elles-mêmes. Ce fut le cas, par exemple, avec la civilisation atlantique des mégalithes que l'on croyait originaire de Méditerranée orientale avant de s'apercevoir que certains tumulus bretons étaient antérieurs de deux mille ans aux Pyramides d'Egypte.

vécu dans les campagnes par les populations diverses qui s'y trouvent implantées et le paganisme antérieur, déjà mélange de croyances et de rituels hétérogènes.

C'est d'ailleurs au niveau de l'inconscient que ce paganisme semble être le mieux vécu de nos jours. Les gestes accomplis, les paroles prononcées quotidiennement, les manières d'être de tout un chacun ne sont pas le résultat d'un raisonnement logique élaboré mais d'une *amplectation* considérable d'éléments appartenant soit à la mémoire collective, soit à la tradition individuelle, laquelle n'est jamais qu'une sorte de mémoire ancestrale, qu'on le veuille ou non, qu'elle soit transmise directement par l'hérédité, ce dont je doute, qu'elle soit transmise par l'élevage, l'éducation et le milieu même, ce qui est plus probant.

Mais on peut également considérer comme païens tous les phénomènes de rejet du christianisme que nous observons actuellement, c'est-à-dire les comportements qui marquent le retour à d'antiques rituels, eux-mêmes expressions d'antiques croyances. La crise du christianisme s'explique autant par sa théologie enfermée sur elle-même et tournant à vide (pendant des siècles, on a essayé de définir Dieu, ce qui est une absurdité, Dieu, s'il est infini, ne peut être défini, car il perd toute valeur), que par l'abandon des rites essentiels par lesquels les fidèles gardaient le contact avec le sacré. Les réformes successives du christianisme vont dans le sens d'une religion de type cérébral, ce qui est contraire à la notion même de religion, phénomène irrationnel, greffé en grande partie sur la sensibilité. Les rituels donnaient l'occasion aux fidèles d'exacerber cette sensibilité et d'atteindre un état de médiumnité où l'être « décroche » littéralement, et devient un « fou de Dieu ». A ce titre, les religions de l'extase, dans la lignée du chamanisme, sont certainement vouées à un grand avenir.

Elles le sont d'ailleurs au stade inconscient. Si on analysait des phénomènes comme les concerts de musique rock, folk, pop ou autres, on serait étonné de constater le rituel étrange qui mène au délire et à l'extase. Les « fans » qui se déchaînent dans ce genre de concert sont les participants à une cérémonie magico-religieuse. Ils communient tous dans la même foi et vibrent au même rythme élémentaire. On sait que, dans de nombreux cas, cette attitude conduit les participants à se vider de leur énergie sexuelle, soit par sublimation, soit par orgasme effectif (notamment pour les femmes). Si l'on considère le

phénomène à froid, on ne comprend pas. Ou plutôt on le comprend comme une tentative désespérée pour retrouver les dieux perdus. Il en est de même pour la sexualité collective, qui se développe partout dans le monde, et qui n'est que la reprise des orgies d'autrefois, orgies sacrées bien entendu, au cours desquelles l'esprit se manifestait à travers l'ivresse de la chair. Là encore, il s'agit de « décrocher », de mettre en commun les forces psychiques. Georges Bataille l'avait très bien compris lorsqu'il préconisait une religion érotique construite sur le dérèglement des sens (et il ne faisait que suivre la pensée de Rimbaud) et l'utilisation de l'énergie contenue dans l'orgasme. Jouir, pour notre société, c'est profiter matériellement de tout ce qu'on peut obtenir. Mais à travers la matière, la spiritualité apparaît, qu'on le veuille ou non. Bien sûr, on étonnerait beaucoup les participants à ce genre de séance si on leur disait qu'ils se livrent à un rituel sacré.

On pourrait également classer comme résurgence païenne les phénomènes de ce qu'on appelle les perversions. Parmi celles-ci, le fétichisme est particulièrement éclairant. Quelle différence y a-t-il en effet entre un homme qui conserve précieusement un vêtement ou un linge d'une femme aimée et le fidèle qui serre pieusement contre lui une étoffe ayant touché la relique d'un saint ? Pratique païenne où la communion avec l'autre est facilitée par le contact. A cet égard, le culte des reliques est bien une expression du paganisme. Il a atteint sa période d'apogée au Moyen Age, mais il perdure actuellement sous des formes dites aberrantes. Dans telle église de Bretagne, on conserve, dans un flacon, quelques gouttes du lait de la Vierge. Quelle différence avec le fait de conserver des linges imprégnés de sécrétions ? Encore une fois, on étonnerait bien les personnes qui pratiquent ce genre de chose. Ils le font inconsciemment, parce que cela correspond à une réalité profonde, qui est le culte de la déesse. Cette déesse a été éliminée par le christianisme. Elle est revenue à la surface grâce au culte de la Vierge. Elle réapparaît actuellement sous la forme d'un culte érotique rendu à la femme. Et ce n'est pas nouveau, car l'Amour courtois du XIIe siècle n'était guère différent. Dans une société andocratique comme la nôtre, le sacré ne peut plus être mâle, puisqu'il représente le pouvoir temporel. Le sacré est féminin.

Le transvetisme est une autre forme de ce culte : il s'agit de s'identifier à la Femme. Sous-entendons, de s'identifier à la

BIBLIOTHÈQUE - DISCOTHÈQUE
FRANÇOIS VILLON
81, boulevard de la Villette
75010 PARIS

Les paléolithiques étaient des chasseurs-récolteurs et la chasse du renne demeurait sans doute leur activité principale étant donné les conditions climatiques. A partir de cette constatation, un grand nombre de chercheurs ont essayé de comprendre la religion paléolithique à partir de celles des peuples archaïques de chasseurs survivants à l'époque contemporaine. Cette méthode a connu beaucoup d'abus car trop souvent on se limitait à la simple transposition d'un rite sibérien ou australien pour expliquer les croyances paléolithiques. L'école des préhistoriens français, sous la conduite d'André Leroi-Gourhan, a vigoureusement réagi contre cette tendance et a pu montrer la complexité et la richesse de la religion paléolithique en se fondant seulement sur les représentations de l'époque [2].

L'inventaire de tous les témoins figurés, sur l'art mobilier ou l'art pariétal, a ainsi permis à Leroi-Gourhan de déterminer dans quelles proportions étaient représentés les sujets : plus de la moitié sont des chevaux, des bisons ou des signes (tirets, lignes de points, ovales, triangles, etc.), alors que d'autres animaux comme le bouquetin, le renne, l'auroch, le cerf, ou des êtres humains (hommes et femmes) sont représentés dans des quantités non négligeables. En étudiant comment ces représentations étaient associées entre elles, dans quel endroit spécifique des grottes elles étaient peintes, il a pu montrer que les figures étaient toutes revêtues d'un fort symbolisme et qu'elles n'étaient pas exécutées n'importe où et n'importe comment. Il a aussi mis en évidence l'importance des valeurs féminines et masculines et de leur complémentarité.

Si les travaux de Leroi-Gourhan ont révélé l'extraordinaire cohérence dans toute l'Europe, et sur une période de vingt mille ans, des valeurs symboliques, sa démarche même lui interdit d'aller plus loin. Il se borne, et c'est déjà énorme, à nous prouver que la religion des hommes du paléolithique n'était pas faite que de vagues danses de sauvages, mais que les représentations figurées ne peuvent être que les manifestations d'une pensée religieuse élaborée et qu'un système de mythe s'était déjà constitué.

Les autres travaux sur la préhistoire et les religions préhistoriques ne sont pas pour autant à négliger. Ceux d'Alexandre Marshak par exemple, qui a pu démontrer l'existence d'un système symbolique de notations du temps fondé sur l'observation des phases lunaires, prouve, une fois de plus, le haut degré d'évolution des paléolithiques. Indirectement, toutes ces observations attestent l'importance des traditions du paléolithique dans la formation des mythologies plus tardives, entre autres celles où la lune joue un rôle considérable.

2. A. Leroi-Gourhan, *Les Religions de la préhistoire*, Paris, 1964.

La comparaison avec d'autres sociétés de chasseurs réparties dans toutes les régions du globe peut aussi être fructueuse si elle est conduite prudemment. L'attestation dans toutes ces sociétés de religion de type chamanique peut être prise, sans trop de marge d'erreur, comme l'indication de pratiques chamaniques (extase, voyage de l'âme, possession du corps par des esprits étrangers, humains, animaux ou dieux) au paléolithique. L'existence d'un système, mythique et/ou rituel, mettant en relation les animaux-gibiers et les humains-chasseurs semble aussi probable.

Quoi qu'il en soit, ces quelques lignes montrent que, même en remontant très loin dans le passé, on rencontre des traditions déjà très complexes, et que celles-ci n'ont pu manquer d'influencer les périodes postérieures. L'héritage du paléolithique se retrouve toutefois plus certainement dans un comportement de base que dans des structures religieuses plus élaborées. Le mode d'exister du chasseur est encore bien ancré au fond de chacun de nous, car, comme le souligne Mircea Eliade [3], « un comportement qui, pendant un ou deux millions d'années s'était confondu avec le mode humain (ou au moins masculin) d'exister, ne se laisse pas facilement abolir... Les centaines de milliers d'années vécues dans une sorte de symbiose mystique avec le monde animal ont laissé des traces indélébiles ».

Le même auteur rappelle que l'idéologie et le symbolisme des guerriers et des conquérants prolongent ceux du chasseur exemplaire. De la même façon les attaques des peuples nomades de la steppe, indo-européens ou turco-mongols, contre les populations sédentaires sont semblables à l'attaque du carnassier contre l'herbivore, attaques que l'on retrouve souvent figurées dans l'art de la steppe. Il est aussi significatif que les initiations dans les confréries militaires indo-européennes comportaient une transformation rituelle en loup, le guerrier se transformant ainsi en ce chasseur-carnassier exemplaire qu'est le loup.

3. Mircea Eliade, *Histoire des idées et croyances religieuses*, Paris, 1976.

Il n'est pas que le comportement de chasseur dont nous soyons redevables à l'époque paléolithique. Il est certain que, dans bien d'autres domaines — rapport de l'homme avec l'espace, la matière, les techniques —, les paléolithiques ont innové des comportements qui se sont perpétués jusqu'à nos jours. Cet héritage ne se laisse cependant pas appréhender dans les quelques objets qui ont traversé les millénaires, et c'est au fond de nous-mêmes qu'ils gisent.

La plus longue révolution

Vers 10000 avant J.-C., un réchauffement du climat s'amorce. La fonte des glaciers, le changement de la végétation et de la faune qui s'ensuit bouleversent l'équilibre qui avait apporté depuis quelques millénaires la prospérité aux chasseurs paléolithiques. Les populations européennes entrent alors dans une période difficile où il leur faut s'adapter aux nouvelles conditions de vie : le mésolithique.

Toutefois une grande révolution commence à la même époque au Proche-Orient et en Europe du Sud-Est. Cette révolution fut la matrice qui a engendré tout le cycle des civilisations agricoles, dont l'aboutissement se meurt aujourd'hui sous nos yeux.

En effet, vers 8000 avant J.-C., les peuples installés en Palestine, en Anatolie, dans le Kurdistan et dans le Zagros (chaîne de montagnes à l'ouest de l'Iran) commencent à sélectionner les plantes, puis à les replanter, à regrouper les troupeaux, puis à les élever. Cette domestication des plantes et des animaux transforma totalement le rapport de l'homme et de la nature ; elle modifia le mode de vie de l'humanité ainsi que les conceptions religieuses. A la suite du grand archéologue australien Gordon Childe, qui fut l'un des premiers à en souligner l'importance, on appelle cette période la révolution mésolithique.

Etape fondamentale de l'histoire de l'humanité, aussi importante que la domestication du feu, cette révolution s'étendit sur plusieurs millénaires (sans même tenir compte des diffusions les plus lointaines). Elle déboucha sur une civilisation agricole dont les paysans d'aujourd'hui sont les héritiers en ligne directe.

Le mésolithique commença au Proche-Orient car toutes les conditions favorables y étaient réunies et surtout la présence à l'état sauvage des espèces animales et végétales qu'il était possible de domestiquer. Les petites vallées des montagnes et des collines de ces régions étaient aussi beaucoup plus propices à la mésolithisation que les grandes plaines semi-désertiques ou les régions couvertes de forêts.

Cette domestication s'accompagna, et parfois fut précédée, de la sédentarisation des groupes humains. On mesure l'importance sociale de toutes ces innovations : nécessité de prévoir, de stocker, d'organiser le travail, de construire des villages solides, etc. Ajoutons que la céramique fut une invention du néolithique, que les populations y exprimèrent leur habileté technique, leur sensibilité artistique, et parfois leur croyance religieuse, et que cette céramique resta pour la postérité le témoignage de leur passage sur cette terre.

Les religions du néolithique

La préhistoire des agriculteurs ne nous est pas beaucoup plus compréhensible que la préhistoire des chasseurs. L'une et l'autre ont élaboré des traditions religieuses fort complexes fondées sur des mythologies et des cosmogonies que nous ne pouvons absolument pas reconstituer. Il n'est qu'à voir la complexité des religions des soi-disant « primitifs » : quel devin pourrait imaginer la cosmogonie des Dogon à partir de leurs restes matériels dans quelques millénaires ?

Pourtant le changement de la relation entre l'homme et la nature qui apparaît avec le néolithique a engendré des innovations capitales sur le plan des croyances religieuses. Celles-ci se sont perpétuées dans les premières civilisations à écriture et même jusqu'à l'époque actuelle : le lien qui unit le paysan à sa terre est d'une consistance qui ne s'effrite pas avec le temps.

Précisons tout d'abord que la découverte de l'agriculture elle-même fut certainement transposée sur un plan mythique. Nous ne connaissons pas directement les mythes de l'époque néolithique, mais ce que l'on sait sur d'autres civilisations agricoles montre que le système des mythes intègre toujours une

explication de cette découverte ; celle-ci peut être l'immolation d'un dieu, et les plantes cultivées sont alors d'origine divine ; ce peut être aussi une hiérogamie entre le Ciel et la Terre, ou la geste d'un héros civilisateur.

La conséquence fondamentale de la diffusion de l'agriculture fut le changement du rapport homme-animal des sociétés de chasseurs, en un rapport homme-végétation. Ainsi la mort, puis la renaissance périodique de la végétation furent à la fois la préoccupation économique primordiale des populations agricoles et le mystère central de la création. Les fêtes périodiques liées au cycle de la végétation sont des créations du néolithique, de même que les mythologies intégrant la mort puis la renaissance d'une divinité. Il est d'autre part certain que l'observation de ce mystère du cycle mort et renaissance de la végétation influença les croyances sur la vie post mortem : il n'est cependant pas possible de spéculer sur la teneur de telles croyances.

L'importance de la femme fut sans aucun doute valorisée à la période néolithique. Déjà, auparavant, les sociétés de chasseurs n'étaient pas restées insensibles au mystère de la fécondité, comme le prouvent les Vénus stéatopyges [4] du paléolithique supérieur. Toutefois, la liaison entre la fécondité féminine et la fertilité de la terre fut l'élément fondamental qui promut la sacralité féminine au premier rang. De plus, il ne faut pas oublier que les femmes ont certainement joué un rôle décisif dans la domestication des plantes alors que les hommes étaient occupés à chasser. Beaucoup d'auteurs pensent d'ailleurs que le début des sociétés néolithiques fut matriarcal ; sans que l'on puisse le prouver, le fait semble probable, tout du moins pour certaines sociétés.

La Mère, la Terre, telle est l'association primordiale du néolithique concrétisée sous les traits de la fameuse déesse-mère que l'on retrouve de l'Indus à l'Europe. Déesse-mère, grande mère, terre-mère, elle personnifie partout l'énergie féminine et terrestre qui distribue la vie en abondance, aussi bien humaine que végétale. Elle put être figurée avec des caractères maternels accusés, mais aussi sous des formes plus filiformes ; la grande déesse crétoise aux seins nus est ainsi très différente des déesses-mères accouchant de Catal Huyuk en Anatolie. A côté de ce symbolisme féminin, apparaît aussi un élément masculin très

4. Les représentations stéatopyges désignent les représentations féminines au postérieur proéminent.

souvent assimilé au taureau ou au dieu de l'Orage. Le taureau est ainsi largement attesté dans les civilisations anatolienne et égéenne ; dans les civilisations plus tardives, il est souvent l'animal attribut du dieu de l'Orage.

Tous les éléments qui viennent d'être décrits sont probablement valables pour la grande majorité des civilisations agricoles. Evidemment, on ne saurait réduire les religions du néolithique à ces quelques pièces. Le mégalithisme de l'Europe atlantique ou les religions développées en Europe du Sud-Est attestent de l'originalité des traditions de chaque groupe culturel du néolithique.

Ce qui est certain, c'est que les traditions néolithiques furent à la base des religions postérieures. Les nouveaux mythes et conceptions religieuses inspirés par la métallurgie, le nouveau rapport avec la nature créé par le pastoralisme ainsi que les structures idéologiques indo-européennes n'ont jamais recouvert totalement le vieux fonds néolithique. Le christianisme n'en sera pas plus victorieux et bien des lieux sacrés, des rites agraires et des coutumes funéraires ont survécu depuis le néolithique jusqu'à nos jours. Nous ne citerons ici que l'exemple d'une légende attestée dans plusieurs sanctuaires de la Vierge Marie dans les Pyrénées : c'est à un taureau qu'est attribuée la découverte de la statue, cachée dans le sol ou dans le creux d'un arbre par les fidèles lors de l'invasion arabe. Au-delà des millénaires, nous retrouvons la Vierge Marie dans le rôle de la déesse-mère associée à un taureau [5].

L'AGRICULTURE GAGNE L'EUROPE

On pensait autrefois que le foyer initial du néolithique se limitait au Proche-Orient et que la diffusion de l'élevage et de l'agriculture dans toute l'Europe provenait de cette région. Ce point de vue est aujourd'hui remis en question, et il semble de plus en plus probable que les régions égéennes commencèrent leur révolution néolithique en même temps que le Proche-Orient.

5. Le fait est rapporté par Henry de Lumley dans *Les Dossiers de l'archéologie*, n° 23, 1977.

Dès le VIIe millénaire avant J.-C., un complexe de cultures néolithiques émerge dans tout le Sud-Est européen. Cet ensemble, auquel Marija Gimbutas a donné le nom de « Old European Civilization », parvint à un haut degré culturel. Des fouilles en Roumanie ont ainsi révélé l'existence de temples, dont certains furent représentés par de petites maquettes en argile, dès le Ve millénaire. La découverte d'une écriture dans cette civilisation, tout au moins à l'état embryonnaire, deux mille ans avant l'écriture sumérienne, représente un tel changement dans notre habituelle conception d'opposer un Orient civilisé à une Europe arriérée que celle-ci reste encore partiellement ignorée ; les tablettes de Tartaria ont pourtant été trouvées en 1961 [6]. Finalement cette « Old European Civilization » sombra lors de l'arrivée des peuples de Kourganes que Gimbutas assimile aux premiers Indo-Européens.

Il ne saurait être question de retracer l'épopée de ce que dut être la mise en agriculture de l'Europe. La raison principale de ce refus est que nous n'en savons pas grand-chose et que le peu que nous en savons est sujet à discussion entre spécialistes. On suppose que, parfois, l'agriculture fut développée par des populations autochtones de chasseurs au contact d'autres populations déjà néolithiques, et que, parfois, les régions inhabitées laissèrent la place à une colonisation pure.

L'évolution du néolithique laisse généralement apparaître au début de grandes régions homogènes qui par la suite se fragmentent en de multiples cultures. Il est d'autre part certain que le néolithique fut une période de forte expansion démographique ; la progression du nombre et de l'importance des sites l'atteste.

Outre l'ensemble du Sud-Est européen, d'autres aires culturelles sont discernables. C'est la civilisation danubienne qui s'étendait au Ve millénaire du Rhin à l'Ukraine. Les colons danubiens pratiquaient une économie fondée sur la culture des céréales ; leur vie communautaire, dans de grandes maisons atteignant parfois quarante mètres de long, et pacifique fait d'eux les modèles des agriculteurs néolithiques défrichant par le feu les régions couvertes de forêts de l'Europe centrale et du Nord. C'est la première culture nordique, au Danemark, qui sera le

6. On a découvert dans le site de Tartaria, en Roumanie, trois tablettes couvertes d'inscriptions, dont la datation serait du Ve millénaire av. J.-C. Ces tablettes n'ont pas été déchiffrées.

substrat sur lequel se développera plus tard l'âge du bronze nordique. C'est l'Europe méditerranéenne où la propagation du néolithique se fit par voie de mer.

Chacune des cultures qui s'épanouit dans ces régions eut son originalité tant du point de vue économique que religieux. Le groupe nordique présente par exemple la particularité de jeter des offrandes dans les marais : poteries, outils de silex, perles d'ambre, mais aussi animaux ou victimes humaines. Le groupe danubien avait une prédilection pour les motifs décoratifs du ruban et de la spirale ; ce dernier symbole fut d'ailleurs utilisé dans d'autres régions, et il semble être une création du néolithique. Cependant, il est un autre groupe culturel dans lequel se développa une tradition bien spécifique qui mérite que l'on s'y arrête un peu.

Le phénomène mégalithique

La zone des mégalithes s'étend du sud de l'Espagne à la Scandinavie dans ce cul-de-sac qu'est l'Europe atlantique. La datation au carbone 14 a définitivement rejeté l'hypothèse d'une origine orientale des mégalithes et la calibration a même donné pour les premières tombes mégalithiques des dates remontant au Ve millénaire avant J.-C. Quant à connaître le lieu de création du mégalithisme en Europe même, les spécialistes sont loin d'être d'accord : certains penchent pour l'Espagne, d'autres pour l'Europe du Nord. Récemment, Colin Renfrew a émis l'hypothèse d'une apparition simultanée en plusieurs endroits : Danemark, sud de l'Angleterre, Bretagne, Espagne... [7]. Quoi qu'il en soit, la pratique du mégalithisme se perpétua pendant plusieurs millénaires puisque la dernière phase de construction du grand centre de Stonehenge se situe au début du IIe millénaire.

On distingue trois sortes de mégalithes. Les grandes pierres, plantées verticalement dans le sol, appelées menhirs ; les ensembles de menhirs ; les dalles soutenues par des pierres verticales, recouvertes originellement d'un tertre, appelées dolmens. Les fonctions de chacun d'entre eux sont différentes.

7. Colin Renfrew, *Before Civilisation*, Londres, 1973.

Les dolmens, ou tumulus quand ils sont encore recouverts de terre, sont des sépultures collectives. En dehors de la comparaison que l'on peut être tenté de faire entre un tumulus et une caverne artificielle, l'étonnant est l'importance que le culte des morts a revêtue dans les cultures mégalithiques alors que, dans toutes les autres cultures néolithiques, la mort ne semble pas avoir été l'objet d'un culte particulier.

En effet, non seulement l'édification des dolmens était une œuvre considérable mais, lorsque les fouilles l'ont permis, il a été mis en évidence l'existence d'un rituel élaboré. Ainsi, en Grande-Bretagne et en Scandinavie, les ossements furent retirés des chambres mortuaires et une partie seulement fut remise en place. D'autre part, la valeur symbolique de durée et de permanence qu'affectent les pierres et les rochers face au caractère mortel du règne végétal et animal nous montre que les peuples de ce temps construisaient pour leurs morts des maisons destinées à vaincre le temps. En plus de leur fonction funéraire, il est aussi possible que les tumulus aient servi de lieu de réunion pour d'autres cérémonies religieuses.

Les menhirs, surtout quand ils sont isolés, sont beaucoup plus difficilement interprétables. On a évidemment souligné leur symbolisme phallique. Il semble peu probable que cette motivation fût la seule qui ait poussé à édifier de tels monuments. Ce type d'explication où « le tumulus symbolise l'organe femelle comme la pierre est l'organe mâle », ainsi que l'écrivait Flaubert, simplifie quelque peu la pensée des peuples qui ont été capables de ces réalisations.

D'autres auteurs ont insisté au contraire sur le caractère utilitaire de ces pierres dressées. Le grand menhir de Locmariaquer (aujourd'hui brisé) aurait ainsi servi à signaler aux navigateurs l'entrée du golfe du Morbihan. Les menhirs en général auraient été des sortes de bornes ou de jalons, indiquant des itinéraires ou délimitant des territoires. Si l'on sait que le menhir de Locmariaquer mesurait 21 mètres de long et devait peser quelque 350 tonnes, on se demande s'il n'eût pas été plus simple de se servir de matériaux plus légers !

Les ensembles mégalithiques posent un autre problème. Il en existe de circulaires ou de semi-circulaires, Stonehenge en est

8. M. Eliade, *Histoire des idées et croyances religieuses*, t. 1, p. 131, Paris, 1976.

le plus bel exemple ; d'autres sont de simples alignements de quelques menhirs ; d'autres enfin sont des véritables champs de menhirs comme à Carnac. Deux fonctions peuvent leur être attribuées. L'une est celle de centre cérémoniel où se déroulaient fêtes et processions en liaison avec le culte des morts, beaucoup d'ensembles mégalithiques étant en connexion avec des sépultures. Cette hypothèse est avancée par Mircea Eliade [8].

L'autre concerne les fonctions astronomiques de ces ensembles. Les travaux de G. Hawkins à Stonehenge et de A. Thom pour les mégalithes du Morbihan ont montré que ces ensembles étaient en relation avec le cycle solaire (équinoxe et solstice) et aussi avec le cycle lunaire. En combinant ces deux cycles, les prêtres de l'époque auraient pu prévoir les éclipses ! L'inconvénient est que la précision donnée par les alignements ne semble pas suffisante pour de tels calculs. De toute façon, rien n'est complètement prouvé au sujet des éclipses, mais le rôle astronomique de certains ensembles, et donc la haute connaissance de l'astronomie par les populations d'alors, est certain.

Lieu de culte et observatoire astronomique ne s'excluent d'ailleurs pas du tout. Il n'est que dans notre civilisation que religion et science se tournent résolument le dos.

La construction des mégalithes s'arrêta un peu après 2000 avant J.-C. Il semble cependant certain qu'une tradition si fortement implantée ne disparût pas sans laisser de trace. Les Celtes qui s'installèrent dans les Iles britanniques en héritèrent peut-être, et le folklore des peuples qui vivent dans les régions à mégalithes garde encore un bon nombre de légendes et de croyances s'y rapportant.

L'EUROPE BARBARE

On assiste dans les siècles qui précèdent l'an 2000 avant J.-C. à un bouleversement de l'équilibre européen. Plusieurs entités culturelles plus ou moins définies se partageaient auparavant le territoire qui va de l'Atlantique à l'Oural : d'importantes migrations vont affecter cet ensemble et l'on parle après elles de l'âge du bronze européen, distinct de la période néolithique qui le précédait.

A vrai dire, cette dénomination d'âge du bronze est un peu abusive. Le métal était déjà connu depuis longtemps et le cuivre à l'état natif était utilisé depuis des millénaires en Anatolie. La métallurgie elle-même se développait depuis plus de mille ans en Hongrie, au Proche-Orient et en Egypte. Cependant, cette métallurgie du cuivre, puis du bronze, ne devint commune à toute l'Europe qu'après les migrations. Les répercussions de cette technique sur le plan social ou religieux ne furent aussi sensibles qu'à ce moment.

Le premier complexe de migrations est originaire de la région ukrainienne où la civilisation des Kourganes — nom donné au tertre recouvrant les sépultures — s'était élaborée vers le Ve millénaire. Le début de l'expansion de cette civilisation vers l'Europe balkano-danubienne et l'Europe du Nord s'était effectué dès le IVe millénaire, mais ce n'est en fait qu'à partir de 2500 avant

J.-C., à la suite semble-t-il d'un refroidissement du climat, qu'une nouvelle vague d'émigrants atteint toute l'Europe jusqu'au Rhin et à la Suisse.

Le matériel caractéristique de ces envahisseurs, qui permet de reconstituer leur cheminement, est une céramique décorée d'impressions de cordelette, la céramique cordée, et des haches de pierre. Aussi les désigne-t-on généralement par le terme de « Peuples cordés » ou de « Peuples à la hache de combat ». Il est toutefois impossible de retracer exactement les événements qui sont survenus à cette époque. Dans quelle mesure les Peuples cordés bouleversaient-ils l'équilibre des anciennes cultures ? Y avait-il lente infiltration ou invasion violente ? Quel fut le chemin exact de leur progression ? On ne peut pas répondre à ces questions.

L'influence des Peuples cordés sur les populations déjà installées s'est exercée dans plusieurs domaines. Tout d'abord, ils ont développé le contact entre les groupes humains et, par là, favorisé le commerce. Ensuite, ils ont généralisé l'usage de la sépulture individuelle alors que la plupart des populations du néolithique, surtout dans les régions néolithiques, pratiquaient les sépultures collectives. Jacques Briard associe ce nouveau type de sépulture à « une affirmation de l'individualisme jusque dans la mort : l'homme n'est plus le membre anonyme de la communauté mais devient individu [9] ». Enfin, ils ont favorisé, sinon introduit, un type d'élevage impliquant un déplacement incessant à la recherche de nouveaux pâturages.

Finalement, de la fusion des Peuples cordés et des anciens occupants naquirent de nouvelles cultures, les cultures du bronze européen. Cependant, d'autres migrations ont fortement contribué à la formation de ces nouvelles cultures.

Les nouveaux émigrants sont partis, semble-t-il, de la Péninsule ibérique et plus exactement du Portugal. Par mer, ils auraient gagné la Bretagne, l'Angleterre (où ils ont joué un rôle important), puis l'Europe du Nord ; on trouve aussi leurs traces en Europe centrale, dans le midi de la France, dans toute la Péninsule ibérique et même en Afrique du Nord.

Gordon Childe [10] les décrivait comme de petits groupes de marchands se dispersant dans toute l'Europe à la recherche des

9. Jacques Briard, *L'Age du bronze en Europe barbare*, Paris, 1976.
10. Gordon Childe, *L'Europe préhistorique*, Paris, 1962.

matières rares (l'ambre par exemple). L'affaire est certainement plus complexe, mais il reste certain qu'il s'agit de migrations tout à fait différentes de celle des Peuples cordés. Quoi qu'il en soit, ils transportaient avec eux la connaissance précieuse de la métallurgie, dont on a la preuve par de petits poignards en cuivre très souvent associés à la poterie campaniforme qui les caractérise.

Au terme de cette époque mouvementée, nous nous trouvons devant une nouvelle Europe qui connaît la métallurgie du bronze. Les répercussions de cette technique sur la société seront immenses, nous le verrons plus loin. Avant cela, il semble bien utile d'aborder un problème épineux.

Le problème indo-européen

L'étude des Indo-Européens n'est pas un phénomène nouveau. Déjà en 1786 un linguiste anglais, sir William Jones, avançait l'existence d'une patrie originelle qui puisse expliquer les parentés observables dans les langues indo-européennes. Archéologues et linguistes ont été nombreux à se pencher sur ce problème depuis sir Jones et, dans un article récent sur « The Indo-European Problem », J.-P. Mallory [11] a recensé pas moins de quarante-sept études majeures à compter des travaux de l'Allemand Otto Schrader qui le premier, en 1883, avait délimité clairement les questions.

La comparaison des langues et des mythes indo-européens suppose en effet l'existence d'une protoculture indo-européenne où se serait élaborée la forme originelle de la langue et des mythes indo-européens. Cependant, la recherche de cette protoculture ne peut se faire principalement qu'à partir des données de l'archéologie, et celles-ci sont d'un tout autre ordre que celles de la linguistique. Une langue peut, par exemple, définir un peuple alors qu'une céramique ne le peut pas.

En fait, les fouilles récentes effectuées dans les régions des steppes russes ont confirmé les suppositions de beaucoup

11. J.-P. Mallory, « The Indo-European Problem », *Journal of Indo-European Studies,* 1973.

12. Marija Gimbutas, *Proto-Indo-European Culture,* 1970.

d'auteurs qui y voyaient le lieu d'élaboration de la protoculture indo-européenne. Si l'on reprend la thèse de Marija Gimbutas [12], celle-ci n'est autre que la culture des Kourganes que nous avons évoquée plus haut. Les migrations des Peuples cordés correspondraient donc à une vague d'indo-européanisation de l'Europe, mais celle-ci ne fut certainement pas la seule.

Gimbutas détermine ainsi l'arrivée de deux premières vagues d'Indo-Européens, respectivement à la fin du Ve et à la fin du IVe millénaire av. J.-C. Ces vagues n'auraient toutefois atteint que les régions d'Europe centrale et orientale proches de l'Ukraine. De plus, même après les migrations de Peuples cordés, d'autres mouvements de populations indo-européennes ont eu lieu. Ainsi, si l'on prend l'exemple de la Grèce dont on connaît la langue bien avant celle des autres peuples de l'Europe, on constate que vers 2200 avant J.-C., la plupart des cités sont détruites. L'occupation qui succède à ces destructions se poursuit ensuite sans heurt jusqu'aux Mycéniens qui, vers 1500 avant J.-C., parlaient une langue indo-européenne. Les cités mycéniennes furent elles-mêmes détruites vers le XIIIe siècle avant J.-C., et les nouveaux envahisseurs, les Doriens, étaient aussi des Indo-

Tableau comparatif de la civilisation néolithique d'Europe centrale et de la civilisation indo-européenne [13]

Civilisation néolithique	Civilisation indo-européenne
Economie : Agriculture. Sédentaire. Pas de cheval.	Pastorale. Utilisation du cheval.
Habitat : Grand village avec de petites capitales.	Petits villages. Les maisons sont à moitié souterraines.
Structure sociale : Société égalitaire, matrilinéaire.	Patriarcale et patrilocale.
Idéologie : Paix, amour de l'art, divinité féminine principale (créateur femme).	Guerre, signe solaire, rôle rituel du cheval, divinité masculine du Ciel, de la Guerre et de la Chasse (créateur homme).

13. D'après un article de Marija Gimbutas paru dans *Journal of Indo-European Studies,* vol. 5, 1975. La civilisation néolithique correspond à ce que Gimbutas appelle « Old European Civilization », et la civilisation indo-européenne à la civilisation des Kourganes.

Européens. Il y eut donc deux vagues indo-européennes en Grèce, vers 2200 et 1500 avant J.-C. Il est fort probable que ce fut aussi le cas dans les autres régions de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, l'Europe s'est indo-européanisée principalement durant les IIIe et IIe siècles avant J.-C. Les mouvements des peuples plus récents que nous connaissons mieux, comme ceux des Germains, montre la complexité que peut revêtir un tel phénomène. Le problème des Indo-Européens est donc loin d'être clair et il donnera certainement encore lieu à bien des discussions. On ne peut pas, par exemple, déterminer si les modifications sociales et religieuses (diffusion des symboles solaires entre autres) survenues lors de l'âge du bronze sont dues à la seule diffusion de la technique de la métallurgie ou à l'idéologie des Indo-Européens.

Les grandes civilisations de l'age du bronze

Tout au long de l'âge du bronze, qui s'étend en gros de 2000 avant J.-C. à 700 avant J.-C. (période où apparaît le fer), plusieurs grandes aires culturelles se distinguent en Europe. Sur plus d'un millénaire, ces aires accueillent des cultures, des civilisations, qui évoluent, se transforment, s'agrandissent ou, au contraire, disparaissent. Plusieurs de ces groupes engendreront des traditions dont on connaîtra plus tard les noms : celtes, germains, scythes.

D'Unetice aux Proto-Celtes

Le cycle culturel qui couvre les trois civilisations successives d'Unetice, des Tumulus du bronze et des Champs d'urnes en Europe centrale est certainement le plus important de toute la période. Ayant son cœur en Bohême, où se trouve le site d'Unetice, il s'étend dès la première phase sur une zone couvrant la Tchécoslovaquie, l'Allemagne du Sud, une partie de la Pologne et l'Autriche-Hongrie.

Pendant la civilisation d'Unetice (1800-1400 avant J.-C.), les peuples de cette région connaissent une métallurgie de haut niveau et produisent des armes qui sont imitées jusque dans la vallée du Rhône et dans le nord de l'Italie. Ils sont en contact

avec les groupes voisins et même avec les pays méditerranéens puisqu'on retrouve dans leurs tombes des épingles métalliques venues de Chypre et des perles en verre bleu d'origine égyptienne. Leur société se transforme aussi rapidement, et on assiste à la multiplication de tombes « princières » qui dénotent peut-être l'influence indo-européenne et certainement la richesse de certains personnages grâce au commerce, à la métallurgie ou à la guerre.

Cette civilisation d'Unetice se transforme par la suite en une civilisation des Tumulus, caractérisée par les petits tertres funéraires élevés au-dessus des tombes. Le centre de gravité de cette civilisation se situe le long du Danube, en Bohême, Autriche, Bavière, Thuringe, mais elle s'étend aussi vers le Rhin, entre autres dans la forêt de Haguenau en Alsace où on a retrouvé un millier de ces tertres funéraires, et vers la Lusace, région située au nord de la Bohême, en Allemagne orientale et en Pologne occidentale.

Au cours de cette époque (1400-1200 avant J.-C.), la paix semble gagner du terrain et la métallurgie n'est plus exclusivement portée sur les armes mais aussi sur la parure. D'autre part, de nombreuses ethnies doivent se différencier comme l'indiquent les multiples adaptations locales de la civilisation des Tumulus. Vers la fin, la coutume de l'inhumation cède peu à peu la place à celle de l'incinération, et ce changement de coutume funéraire sert à distinguer la dernière phase du cycle. Une fois incinérées, les cendres du mort sont déposées dans des urnes que l'on dépose dans de vastes nécropoles et la nouvelle civilisation a pris le nom de civilisation des Champs d'urnes. Celle-ci débute par une période de migration et d'épopée guerrière.

La population s'accroît et il faut de nouveaux terrains à occuper : les armes se multiplient et des raids sont lancés vers les régions voisines, entre autres vers la Grèce où ils correspondent à la seconde vague indo-européenne. Celle-ci provoqua des remous dans toute l'Asie mineure où des peuples, poussés les uns par les autres, détruisirent l'Empire hittite et les cités du Levant avant d'être arrêtés par le pharaon Ramsès III en Egypte. L'expansion se produisit aussi vers l'Europe occidentale, atteignant la Suisse, la France et, plus au nord, la Belgique et la Hollande. Au maximum de son expansion, la civilisation des Champs d'urnes couvre alors une aire extrêmement vaste, de l'Atlantique à l'Allemagne de l'Est, de l'embouchure du Rhin à la plaine du Pô.

Après cette époque troublée vient une période de prospérité qui marque les premiers siècles du Ier millénaire avant J.-C. Cette accalmie fut cependant de courte durée car à l'est se profila bientôt l'ombre inquiétante des cavaliers halstattiens porteurs de la grande épée de fer.

On s'est souvent demandé dans quelle mesure ce cycle de civilisation a donné naissance aux peuples celtes historiques. Le territoire primitif des Celtes tel qu'on le connaît à la période suivante correspond en effet au territoire occupé par la civilisation des Champs d'urnes et celle des Tumulus et beaucoup d'auteurs les ont baptisées proto-celtiques. Identifier telle ou telle de ces civilisations avec les Celtes est toutefois quelque peu hasardeux car elles ne sont définies que par des coutumes funéraires et celles-ci, par contre, ne suffisent pas à définir des peuples. De plus, rien ne prouve que les mêmes ethnies soient associées à toutes ces civilisations. Cependant, on ne peut nier que les Celtes soient apparus dans ces régions et si l'on recherche le lieu de formation des peuples celtes et non leur lieu d'origine, le cycle culturel des civilisations d'Europe centrale apparaît bien comme la plus ancienne attestation des Celtes.

L'Europe du Nord, creuset des peuples germains

Bien que privés des minerais essentiels à la métallurgie (ils devaient importer l'étain de Cornouailles et le cuivre des Alpes), les peuples de l'Europe du Nord — Danemark et sud de la Scandinavie — connurent un âge du bronze florissant. Il commença plus tardivement qu'en Europe centrale (quatre cents ans plus tard), mais il se termina aussi plus tard ; les bronziers danois fabriquaient encore de superbes épées en bronze trois cents ans après que le fer se soit répandu dans tout le reste de l'Europe.

La richesse des pays scandinaves reposait sur une matière qui fascinait l'Antiquité : l'ambre, le fameux électrum des Anciens. Cette résine fossile est particulièrement abondante sur les rivages de la Baltique et très tôt un commerce s'établit avec la Méditerranée qui en était friande. Ainsi, il y a plus de trois mille ans, des caravaniers traversaient l'Europe barbare en passant par le col du Brenner, le Danube, puis remontaient par l'Elbe afin de recueillir cette matière précieuse et la rapporter aux princes égéens.

Dès que cette fortune leur permit d'acquérir les matières premières, les artisans danois, auparavant grands spécialistes du silex, devinrent des métallurgistes étonnants. Epées, casques, fibules, rasoirs, ainsi que des objets cultuels, comme les grands chaudrons, étaient tous recouverts de motifs géométriques, témoignant d'un art et d'une technique hautement développés.

L'âge du bronze dans les pays nordiques n'offre pas des phases successives comme en Europe centrale. Il y a au contraire une remarquable continuité dans son évolution. L'expansion se produira plus tard, quand, à la fin de l'Empire romain, les tribus germaniques élaborées en son sein déferleront sur toute l'Europe.

Les peuples de la steppe

La steppe russe, qui s'étend entre les contreforts orientaux des Carpathes et la Volga, est l'aboutissement occidental de la grande steppe eurasiatique qui part de la Mandchourie. Nous avons vu que c'est dans cette région que la plupart des spécialistes pensent retrouver la protoculture des Indo-Européens et qu'elle fut le point de départ des « Peuples cordés ».

La création fondamentale des régions des steppes fut l'adoption du pastoralisme. La plupart des cultures néolithiques du Proche-Orient étaient sédentaires et l'adaptation aux conditions écologiques de l'Europe favorisa peut-être une certaine forme de transhumance. Ce n'est cependant que dans les steppes et grâce à la domestication du cheval que le passage à l'élevage purement nomade put se faire. Cette transformation se fit évidemment sur un long laps de temps, et certaines terres particulièrement riches qui bordent au nord la mer Noire continuèrent d'abriter des agriculteurs sédentaires. La majeure partie des peuples de la steppe russe devinrent néanmoins nomades, et ce nomadisme gagna les régions situées plus à l'est.

Peu à peu se formaient ainsi les caractéristiques propres aux régions steppiques : des peuples sans cesse en mouvement qui pouvaient à tout instant attaquer leur voisin et déclencher une série de migrations dont les peuples sédentaires installés aux alentours essuyaient les conséquences. Les invasions des Peuples cordés constituent en ce sens une des premières irruptions des peuples de la steppe dans les civilisations sédentaires.

Un équilibre se réalise cependant au IIe millénaire entre la culture très riche située au nord du Caucase, qui profitait des

gisements métallifères de ces montagnes, le groupe des Cimmériens installés juste au nord de la mer Noire, et la civilisation des tombes à charpente qui se développait encore plus au nord, à la hauteur du cours moyen de la Volga. Au début du Ier millénaire, les peuples des tombes à charpente dans lesquels on reconnaît les proto-Scythes, descendirent vers le sud, chassant devant eux les Cimmériens et provoquant des ravages dans toute l'Asie mineure.

Les régions atlantiques

Le monde était bien différent de l'autre côté de l'Europe, à l'extrême ouest, sur les bords de l'Atlantique. Là florissait encore la grande tradition des mégalithes, et le temple de Stonehenge fut construit au début de l'âge du bronze. Les migrations des Peuples cordés n'avaient laissé que peu de traces alors que les groupes venus de la Péninsule ibérique s'y étaient fortement implantés. Plus tard, d'autres émigrants, originaires du nord, vinrent s'installer en Armorique et en Angleterre, préfigurant de quelques millénaires les invasions vikings.

La richesse de toute l'Europe atlantique durant l'âge du bronze résida dans ses gisements d'étain. Ceux-ci étaient nombreux en Espagne et au Portugal, en Cornouailles et dans le Devon, au sud de la Grande-Bretagne, ainsi qu'en Armorique. Le monde méditerranéen qui consommait une grande quantité de bronze s'approvisionnait dans ces régions, et les routes de l'étain, par mer ou par terre, le long des fleuves, étaient sillonnées par de nombreux commerçants. Ajoutons que l'or se recueillait dans les petits fleuves côtiers d'Irlande, que le plomb abondait en Bretagne et que des mines d'argent étaient exploitées en Espagne, et l'on mesurera que l'Europe atlantique ne fut pas toujours dépourvue de matières premières.

Ces gisements métallifères profitèrent tout d'abord à une aristocratie, et les petits princes du Wessex ou d'Armorique se firent ensevelir avec leurs armes et bijoux sous de riches tumulus. Vers la fin de la période, cependant, la coutume de l'incinération remplaça celle de l'inhumation en Europe atlantique sans pour autant être influencée par l'importante civilisation des Champs d'urnes qui connaissait ce même rite funéraire.

Ainsi une communauté atlantique fortement homogène se développa à la même époque que les grandes civilisations

d'Europe centrale. La technologie du bronze s'y développa et parvint à un très haut degré, comme le prouvent des lames d'épées où le bronze était spécialement enrichi par de l'arsenic en surface. L'énorme quantité de haches à douille, servant certainement de monnaie, qui ont été trouvées dans des cachettes où elles furent ensevelies à la fin de l'âge du bronze (il y en avait quatre mille à Maure-en-Bretagne en Ille-et-Vilaine) atteste de la complexité des rapports économiques de l'époque qui connaissait peut-être déjà une crise de surproduction.

Les grandes îles de la Méditerranée

Un autre groupe original englobait les grandes îles de la Méditerranée occidentale : Corse, Sicile, Sardaigne, Baléares. Les peuples qui s'étaient installés là pendant l'âge du bronze gardèrent plus que tout autre les traditions héritées de l'époque néolithique, en particulier dans le domaine des rites funéraires (les sépultures collectives) et des constructions mégalithiques.

Leur plus remarquable réalisation est d'ordre architectural. En effet, c'est à eux que l'on doit les nombreuses ruines cyclopéennes qui se dressent encore aujourd'hui en Sardaigne (les Nouraghes), en Corse (les Torre) et aux Baléares (les Tayalot). Toutes ces constructions ne sont peut-être pas rigoureusement contemporaines et des influences diverses (invasions, par exemple) ont pu s'exercer sur certaines îles à l'exclusion des autres. En fait le passé lointain de ces îles reste encore bien mystérieux, mais il est incontestable qu'elles eurent en commun des caractères absolument originaux. Ces îles furent aussi les premières à être absorbées lors du développement des peuples « civilisés » de la Méditerranée.

Malgré une histoire tumultueuse, l'Europe de l'âge du bronze présente donc des aires culturelles bien distinctes possédant chacune des traits particuliers. Europe centrale, nordique, orientale, atlantique, méditerranéenne, toutes ces régions se développèrent en gardant une certaine unité, sans pour autant exclure des relations avec les groupes voisins. Bien que l'on ne puisse rien prouver, on peut supposer que la plupart des peuples plus tardifs dont on connaît le nom se sont élaborés à l'intérieur de ces régions culturelles. D'ailleurs, le groupe d'Europe centrale, qui paraît posséder le plus de vitalité durant tout l'âge du bronze, est précisément celui d'où les Celtes émergeront à la période suivante pour se disperser dans toutes les directions.

Avant d'aborder ces nouveaux temps caractérisés par la diffusion des civilisations à écriture méditerranéennes, il est bon de dégager l'énorme apport qu'a eu l'époque du bronze dans la formation de l'Europe païenne.

Les traditions de l'Europe barbare

La découverte et le développement de la métallurgie bouleversèrent profondément les structures économiques, sociales et religieuses de l'Europe. En effet, la métallurgie impliquait l'existence d'une caste de professionnels pour extraire et travailler le métal. Elle donna naissance à un commerce important destiné à acheminer les métaux précieux dans les régions où ils manquaient ; ce commerce enrichit les chefs locaux tandis que les voyageurs diffusaient les idées nouvelles le long des grands axes de circulation.

Les nouvelles richesses furent aussi la cause d'entreprises guerrières que le perfectionnement des armes encourageait. La population s'accrut sensiblement tandis que la forêt reculait dans les mêmes proportions. Enfin, le poids des régions orientale et égéenne se fit plus sensible : le besoin en matières premières (étain et ambre principalement) influença notablement le développement de l'Europe barbare.

La domestication du cheval en Europe, introduit certainement par les Indo-Européens, remonte à la même époque, ainsi que l'usage de la roue et des chars. La navigation et la maîtrise du feu furent de même perfectionnées pendant l'âge du bronze. Il est évident que de telles innovations techniques et modifications économiques eurent des répercussions importantes au niveau social.

De véritables classes sociales apparaissent peu à peu. Ce sont d'abord les petits princes, richement inhumés, qui devaient leur fortune au commerce ou à la guerre : hommes sortis du rang ou envahisseurs venus d'autres terres. Ce sont les nouvelles professions qui devaient former autant de petits mondes de spécialistes : forgerons qui connaissaient le secret de la fusion des métaux, commerçants qui arpentaient l'Europe d'un bout à l'autre, guerriers qui protégeaient les voies commerciales et qui entouraient le chef. Et puis il y avait bien sûr la masse des paysans chez qui les traditions néolithiques devaient se perpétuer et qui influençaient parfois les classes supérieures d'émigrants comme le prouvent les monuments mégalithiques de Bretagne et d'Angleterre.

A ces modifications économiques et à cette nouvelle répartition sociale correspondent un changement dans les mentalités et une évolution des croyances religieuses. Nous avons vu que le changement intervenu dans les rites funéraires, du collectif à l'individuel, trahissait l'avènement d'une mentalité nouvelle, plus individualiste. Dans le domaine purement religieux des mythes et des symboles, des innovations semblables peuvent se percevoir.

Le vieux fonds néolithique reste bien ancré, particulièrement dans le rôle attribué aux bovidés — les cornes de taureaux sont toujours représentées — mais l'importance des statuettes féminines, déesses-mères liées aux cultes de la fécondité, tend à décroître. C'est le soleil qui devient l'élément primordial dans la religion de l'âge du bronze, le soleil et le feu.

Les symboles solaires sont nombreux, surtout dans le nord de l'Europe : ce peuvent être des disques solaires, mais aussi des cercles concentriques ou des roues gravées sur des pierres et des objets en or. Ces symboles solaires sont souvent couplés avec des chars, et le plus bel exemple en est le char du soleil de Trundholm trouvé au Danemark. Ce char à quatre roues, long de 60 cm, tiré par un cheval, était en bronze ; il supportait un disque solaire en bronze recouvert d'une feuille d'or. On peut supposer qu'une telle représentation était la réplique d'un culte où l'on promenait la divinité solaire sur un véritable char. L'Antiquité classique gréco-romaine donnera plus tard d'autres exemples de telles processions sur des chars cultuels.

Il est certain que le soleil était associé au feu, le feu qui permettait de fondre les métaux, de les transformer par une alchimie subtile, en de belles épées. Cette magie du feu n'a pas laissé de traces tangibles, mais toute la mythologie plus tardive que l'on retrouve chez les peuples païens plonge ses racines dans l'exercice de ces premiers forgerons/sorciers de l'âge de bronze. Mircea Eliade [14] souligne l'importance que la découverte de la fusion des minerais eut sur la formation d'une nouvelle étape dans la vie de l'humanité, et principalement dans le domaine des croyances religieuses. Il attribue cependant une importance majeure à l'époque de la diffusion du feu dans l'élaboration de ces nouveaux mythes ; chars et symboles solaires

14. Mircea Eliade, *Forgerons et Alchimistes*, Paris, 2e éd., 1977.

de l'âge du bronze montrent que c'est avant le fer que la révolution des croyances était intervenue.

Les hommes du bronze ont aussi laissé à la postérité un grand nombre de gravures qui nous permettent de pénétrer plus profondément dans leur intimité. Les rochers gravés se retrouvent principalement dans les Alpes — ce sont les sites célèbres de la vallée des Merveilles en France et du val Camonica en Italie —, et en Scandinavie. Par-delà les différences liées au tempérament et à la vie de peuples éloignés, on retrouve une communauté certaine d'esprit dans ces deux régions.

Dans le nord, en Suède, au Danemark, en Norvège, la grande originalité des gravures réside dans les multiples représentations des bateaux. Sans nul doute ceux-ci jouaient un rôle important dans les cultes de cette époque comme ce fut le cas deux mille ans plus tard chez les Vikings. Le bateau est d'ailleurs parfois associé au symbole solaire et il joue alors le même rôle que le char. Il est aussi présent près des morts comme l'attestent les tombes en forme de navires de l'île de Gotland, en Suède ; on retrouve encore cette même tradition ininterrompue chez les Vikings quand la dépouille du chef était inhumé avec son drakkar.

Autre symbole solaire, le cerf est largement représenté au val Camonica. Poursuivi, traqué, piégé, le cerf est bien sûr l'animal de la chasse par excellence. Mais il est aussi le dieu cerf, l'animal sacré et solaire que l'on retrouve si souvent dans les traditions païennes.

La vallée des Merveilles, située dans un site grandiose entourant le mont Bego et connue par la rigueur de ses orages, constitue un véritable sanctuaire où des milliers de gravures sont groupées dans un lieu difficilement accessible, entre 2 000 et 2 700 mètres. Jacques Briard évoque ainsi les processions des habitants venus des régions avoisinantes et de plus loin encore [15] : « A certaines époques de l'année, comme au printemps, on venait graver les scènes de labour, pour s'assurer les récoltes abondantes. Les longues marches qu'exigeait l'accès à ces lieux lointains constituaient une sorte d'épreuve qu'on endurait pour se rendre les dieux propices : tradition perpétuée jusqu'à notre époque avec le rite des pèlerinages. La gravure pourrait représenter le même acte de foi qu'à l'heure actuelle l'ex-voto que l'on va déposer à Lourdes après un long pèlerinage. »

15. J. Briard, *L'Age du bronze en Europe barbare,* Paris, 1976.

Ces gravures du mont Bego montrent surtout la permanence des anciens rites et divinités héritées du néolithique. C'est en effet le taureau, le dieu connu, qui est omniprésent dans la vallée des Merveilles. Un taureau que l'on peut mettre en relation, par l'intermédiaire des représentations comme le chef de tribu et le sorcier, avec le dieu de l'Orage : Zeus, le père des dieux et le maître de la foudre, ne s'était-il pas transformé en taureau pour séduire Europe ?

Le taureau n'est pas seul au mont Bego et l'on y retrouve aussi la déesse-mère, symbole de la fécondité, dont on connaît l'antiquité, Ainsi, tandis que se développaient de nouveaux mythes liés à la métallurgie naissante, les vieilles croyances liées à l'agriculture continuaient leur chemin qui conduira en plein cœur de l'Europe chrétienne.

Il n'est pas que dans ces sites que se perpétuaient les antiques traditions. Sur l'Atlantique, en Bretagne et en Angleterre particulièrement, le mégalithisme continuait et même, sous l'impulsion de la nouvelle société, connaissait une sorte d'apothéose dans les grands temples de Stonehenge et d'Avebury.

Cette rapide évocation montre à quel point l'image d'une Europe parsemée de hordes incultes et sans lien entre elles est fausse. Bien avant l'avènement de la civilisation de la Grèce classique, bien avant Rome, avant même les traditions celtes ou germaines, l'Europe est déjà riche d'une longue histoire où l'apport successif des peuples et des cultures a laissé son empreinte.

Alors que le fer n'est pas encore introduit en Europe, les peuples qui l'occupent sont déjà les héritiers d'une superposition de traditions vieilles de plusieurs millénaires. Au très vieux fonds paléolithique qui, d'une façon ou d'une autre, se perpétuait comme se perpétuait la chasse, avaient succédé tous les cultes issus du néolithique, puis les innovations apportées par la magie de la fusion des métaux. Et dans la dernière période même, pendant cet âge du bronze qui dura environ mille cinq cents ans, on voit se succéder d'autres croyances religieuses qu'on ne peut déchiffrer, mais qui sont illustrées par la multitude des rites funéraires différents.

On voit aussi les différents peuples parcourir l'Europe en tout sens, s'envahissant mutuellement en apportant avec eux leur cortège de techniques, de structures sociales et de cultes religieux particuliers. Envahis et envahisseurs se fondent ensemble dans une originalité où la région imprime sa marque.

Des phénomènes d'acculturation se produisent, car tous ces peuples ont eu des contacts suivis, contacts favorisés par tous les itinérants, commerçants qui faisaient le trafic des matières premières le long des grandes voies, colporteurs de petits objets manufacturés, forgerons qui exerçaient leur art dans les divers villages.

C'est dans cet ensemble riche et créatif que vers le VIIe siècle avant J.-C. apparaît le fer. Avec sa diffusion, la métamorphose entreprise à l'âge du bronze s'accélère tandis qu'au sud naissent les civilisations méditerranéennes que l'on a nommé classiques : la Grèce et Rome. Par leur intermédiaire on connaît alors mieux les peuples européens auxquels on peut enfin attribuer des noms : Celtes, Scythes, Traces, Ibères, Germains, Slaves, etc. C'est l'Europe véritablement païenne qui est dorénavant devant nos yeux.

L'ARRIVÉE DU FER

Le fer, bien que beaucoup plus abondant en surface que le cuivre, ne fut en usage que beaucoup plus tard que celui-ci. La température élevée qu'il fallait obtenir pour réduire les oxydes ferreux en véritable fer fut l'obstacle principal à son utilisation. C'est dans les montagnes d'Arménie et du Caucase, dans la même région qui abritait de riches mines de cuivre, que fut mise au point la métallurgie du fer dans les premiers siècles, semble-t-il, du IIe millénaire. En tout cas, les Hittites d'Anatolie l'utilisèrent à partir de 1500 av. J.-C. environ. Lors des invasions qui détruisirent leur empire, le secret du fer commença à se propager, vers l'Egée d'une part, vers les empires orientaux d'autre part.

La possession du fer assurait la suprématie car les armes de fer sont incontestablement supérieures à celles de bronze. Le fer d'autre part est bien plus abondant que le cuivre, aussi la diffusion de ce nouveau métal prit rapidement des proportions très importantes : le fer fut utilisé pour toutes les armes, mais aussi pour les outils tandis que le bronze devenait un matériau pour les objets non directement utilitaires (artistiques ou culturels).

Le fer commença à se propager en Europe barbare vers la fin du VIIIe siècle avant J.-C. (il était déjà présent depuis deux

siècles au moins en Egée). Cependant, on ne peut opérer une coupure stricte dans les civilisations en liaison avec cette apparition du fer. D'abord parce que bien des cultures continuaient à vivre avec le bronze alors que d'autres possédaient le fer. Ensuite parce que l'on n'est pas sûr que le développement du fer fût lié à un changement radical des cultures. Enfin parce que, comme dans toutes ces époques, rien n'est tout à fait clair.

Certains auteurs rattachent par exemple volontiers la dernière phase du cycle d'Europe centrale, la civilisation des Champs d'urnes, à la première période du fer. Le bouleversement aurait eu lieu avec l'arrivée de peuples qui auraient développé ce rite des urnes funéraires et plus tardivement le fer aurait été introduit dans ces cultures.

Quoi qu'il en soit, le fer supplanta peu à peu le bronze et cela, semble-t-il, à partir de la région Autriche-Allemagne du Sud où se situe la nécropole célèbre de Hallstatt, dont on s'est servi pour désigner la première période de l'âge du fer : la civilisation hallstattienne. Une aristocratie guerrière se forme dans cette contrée et, munie de la supériorité militaire que lui confère leur épée, elle va rapidement essaimer vers l'ouest, atteignant la Belgique, la France de l'Est et la Bourgogne puis, par la vallée du Rhône, l'Espagne.

On a souvent rapproché ces guerriers des peuples des steppes orientales, et plus précisément des Cimmériens qui avaient été chassés de leur territoire au nord de la mer Noire par l'arrivée des Scythes. Cette reconnaissance s'appuyait principalement sur des mors de chevaux trouvés ici ou là. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur cette attribution, mais il reste certain que la partie orientale de l'Europe fut le théâtre de troubles alors que les cavaliers halstattiens se répandaient en Europe occidentale.

La période dite de Hallstatt précède immédiatement celle dite de la Tène dans laquelle on reconnaît sans équivoque les Celtes historiques. L'expansion des Hallstattiens évoque d'ailleurs bien le style de celle des Celtes et le rapprochement, sinon l'identification entre les deux, est évident.

Cependant, à partir de cette époque tout change. Pour nous du moins. En effet, le monde méditerranéen a vu s'élaborer pendant tout ce temps une civilisation porteuse d'écriture et les documents que nous avons alors sont d'un tout autre ordre. Mais voyons tout d'abord la genèse de ce monde méditerranéen dans lequel on reconnaissait autrefois la « civilisation ».

L'EUROPE CIVILISEE

Le monde méditerranéen présente une différence de nature incontestable par rapport à l'Europe du Nord. Présence de la mer, climat chaud et sec, végéation aride aux cultures particulières, relations avec l'Afrique à l'ouest et avec le Proche-Orient à l'est, obstacle des Alpes, de la chaîne dinarique et des Balkans pour les contacts avec le Nord, tout contribue à créer autour de la Méditerranée un monde spécifique. De telles conditions géographiques se sont reflétées tout au long de l'histoire de cette contrée.

L'Europe méditerranéenne fait pourtant corps avec le reste de l'Europe et si les influences extra-européennes y furent sensibles, elle garda toujours le contact avec le Nord. Ainsi, malgré des relations privilégiées avec l'Afrique du Nord, on ne saurait nier l'appartenance de la Péninsule ibérique aux traditions atlantiques. L'Italie fut, quant à elle, franchement orientée vers l'Europe du Nord, bien que la civilisation romaine se soit aussi développée vers la côte sud de la Méditerranée et vers l'Orient. Seules, peut-être, la Grèce et l'Egée constituent un petit monde à part où les influences proche-orientales furent particulièrement abondantes. Leur peuplement indo-européen les rattache cependant à l'orbite européenne.

Nous n'évoquerons ici que le monde égéen et la péninsule

italique : le fameux monde civilisé opposé à l'Europe barbare. C'est dans ces régions en effet que l'écriture — et donc l'histoire — est apparue pour la première fois en Europe. Les générations postérieures, pour qui écriture rimait avec culture, leur en vouèrent un immense respect au détriment de l'apport des civilisations barbares. Ces dernières ont déjà été réhabilitées, et continueront de l'être tout au long de cet ouvrage, aussi n'est-il pas besoin de faire le jeu contraire : la valeur des civilisations grecque et romaine, au simple niveau de leur importance historique dans l'Europe ancienne, est évidemment incontestable.

La Grèce et l'Egée

La Grèce et l'Egée furent certainement en avance sur le reste de l'Europe quant aux révolutions techniques primordiales. L'agriculture y commence très tôt, dès le VIIe millénaire, et la métallurgie du bronze y fait son apparition au début du IIIe millénaire avant J.-C. Cette avance est redevable à la proximité du Proche-Orient et surtout de l'Anatolie ; la côte orientale de la Turquie fait dans un sens partie du monde égéen, et les colons venus de cette région furent nombreux avant que les Grecs eux-mêmes s'y installent.

On peut distinguer deux cycles de civilisation en Egée. Le premier est proprement égéen, et son fleuron est la civilisation crétoise. Le second commence avec l'arrivée des Indo-Européens et se continue, malgré la cassure que représente la chute de Mycènes, jusqu'à l'époque classique.

La civilisation égéenne de l'âge du bronze est tout d'abord représentée dans les îles des Cyclades au IIIe millénaire avant J.-C. Le développement de ces cultures cycladiques semble être autochtone et suppose déjà une grande maîtrise de la mer. Leurs plus belles créations demeurent les « idoles » cycladiques en pierre, très stylisées, et que ne désavoueraient pas les sculpteurs les plus modernes. Plus tard, des influences danubiennes, observables dans la diffusion du motif décoratif de la spirale, et anatoliennes s'exercent sur ces régions, preuve, une fois encore, de l'ampleur géographique des relations à cette époque. Ces

cultures cycladiques furent ensuite absorbées par la civilisation hautement évoluée qui se développa en Crète.

Cette île située au sud de l'Egée était habitée depuis fort longtemps quand elle connut son apothéose avec la construction des premiers palais crétois et l'utilisation d'une écriture, tout d'abord hiéroglyphique puis pictographique (linéaire A), aux alentours de l'an 2000 avant J.-C. Pendant plus de cinq siècles, la Crète est alors au centre d'un vaste empire maritime et commercial. L'île est grande et permet une agriculture suffisante pour la population, tandis que sa position centrale favorise les échanges avec l'Egypte au sud, le Levant à l'est, la Grèce au nord. De ses avantages naturels, la population va tirer parti et élaborer une civilisation absolument originale.

DÉESSE-MÈRE ET CULTE DU TAUREAU

Les traditions religieuses crétoises et égéennes sont fortement inspirées de l'époque néolithique. Le nouveau symbolisme lié au métal ne semble pas s'être ici instauré alors que des idées religieuses venues soit des temps paléolithiques comme le rôle de la caverne, soit du néolithique comme la déesse ou le culte du taureau, étaient fondamentales.

L'importance des grottes et des cavernes est attestée par les témoignages religieux trouvés dans bon nombre d'entre elles. Cette pratique fut plus tard intégrée dans les mythes grecs, la caverne du mont Dicté en Crète avait par exemple protégé Zeus enfant, et certaines grottes sont encore révérées de nos jours. Parallèlement aux grottes et aux cavernes, on trouve le labyrinthe dont on sait qu'il faisait partie de la mythologie du roi Minos, la fameuse légende de Thésée et du Minotaure. Le rôle religieux du labyrinthe semble être de même nature que celui des cavernes : « Pénétrer dans une caverne ou dans un labyrinthe équivalait à une descente aux Enfers, autrement dit à une mort rituelle de type initiatique [16]. »

Les cultes rendus à la déesse et aux taureaux sont, on l'a vu, fondamentaux dans les religions néolithiques. En Crète, on

16. Mircea Eliade, *Histoire des idées et croyances religieuses, op. cit.*

trouve un grand nombre de figures féminines qui peuvent représenter soit la déesse elle-même, soit des prêtresses. Vêtues d'une jupe en forme de cloche et les seins nus, elles peuvent avoir les bras levés ou pressés contre leurs seins ; elles ont perdu leur caractère stéatopyge si courant à l'époque néolithique. La déesse est aussi figurée sous forme de « maîtresse des fauves », debout entre deux animaux par exemple. Les fresques de Knossos confirment la prééminence religieuse de la femme : sur les représentations de processions ou de fêtes religieuses le nombre de celles-ci est en effet très important.

A cette déesse symbolisant l'énergie féminine et « terrestre » correspond le principe masculin qui continue d'être représenté par les taureaux. Ceux-ci sont largement attestés, parfois sous la forme de bucrânes ou de simples cornes. Leur participation à des jeux cultuels et initiatiques nous est d'autre part confirmée par les fresques où l'on voit des jeunes gens sauter par-dessus leur corps (de telles « corridas » ont d'ailleurs pu inspirer la légende de Thésée).

La double hache est un autre symbole largement répandu en Crète où elle est parfois associée à la déesse. On trouve des doubles haches semblables en Asie mineure où elles symbolisent la foudre et sont l'emblème du dieu de l'Orage. Cela nous ramène aux gravures de la vallée des Merveilles où étaient représentés taureaux et dieu de l'Orage.

A partir de ces simples éléments figurés, il est évidemment difficile de reconstituer la religion crétoise dans son ensemble. Bornons-nous à dire que de nombreux auteurs ont souligné l'importance probable, comme dans toutes les civilisations agricoles, de la résurrection périodique de la végétation associée au mystère de la vie-mort-résurrection.

La tradition égéenne et crétoise influença notablement l'évolution de la religion grecque plus tardive. On a déjà souligné plusieurs rapprochements et, à l'appui de cette affirmation, on peut aussi mentionner la renommée de la Crète dans les mythes de la Grèce classique, ainsi que la haute antiquité des grands sanctuaires grecs, Delphes, Delos et Eleusis qui remonte sans doute à la période pré-indo-européenne.

Les Indo-Européens en Grèce

Les premiers Indo-Européens arrivèrent en Grèce par le nord à la fin du IIIe millénaire avant J.-C. Ils soumirent rapidement les populations autochtones et fondèrent la civilisation dite « mycénienne », du nom de la cité de Mycènes, en Argolide, qui s'épanouit durant le IIe millénaire. Les Mycéniens eurent de nombreuses relations avec la Crète minoenne à laquelle ils empruntèrent l'écriture (le linéaire B qui est une adaptation du système de transcription crétois à une langue indo-européenne qui préfigure le grec). Ils forment le chaînon qui relie la tradition égéenne à celle de la Grèce classique.

Vers le XVe siècle av. J.-C. les Mycéniens prirent possession de la cité après la destruction de la civilisation minoenne, imputable, semble-t-il, à l'explosion du volcan de l'île de Thera-Santorin. Cependant d'autres groupes indo-européens, les Doriens, firent bientôt leur apparition au nord de la Grèce.

La période des XIIIe et XIIe siècles av. J.-C. fut marquée par de profonds bouleversements dans toute l'Egée et le Proche-Orient. Il n'est pas possible de démêler exactement les mouvements de peuples à cette époque. On sait néanmoins que les récits d'Homère, relatifs au siège et à la prise de Troie par les Achéens, qui n'étaient autres que les Mycéniens, font référence à cette époque troublée. On sait aussi que Mycènes fut détruite et que s'ouvre alors une longue suite de siècles obscurs pour la Grèce, comparable à notre haut Moyen Age occidental.

La chute de la civilisation mycénienne ne marque cependant pas une rupture totale dans l'histoire de la Grèce. Une continuité est visible, dans les styles des céramiques par exemple, depuis Mycènes jusqu'au VIIIe siècle av. J.-C. quand l'écriture fait sa réapparition en adoptant cette fois un système alphabétique. Il s'agit alors de la naissance de la civilisation de la Grèce classique.

Celle-ci connaît une période d'élaboration, de 800 à 500 av. J.-C. environ, puis une période de rayonnement, de 500 à l'avènement d'Alexandre, en 336. La division en de multiples cités qui sont en perpétuel conflit est une des constantes de l'histoire grecque. La création de comptoirs commerciaux et de

colonies de peuplement en Méditerranée et en mer Noire en est une autre.

Avec Alexandre, l'énergie de la Grèce va trouver un catalyseur. L'empire qu'il fonde, de la Macédoine à l'Indus, est aussi vaste qu'éphémère, mais il participe à la création d'un ensemble culturel, dont la langue et les valeurs grecques sont le fondement, sur toute la Méditerranée orientale. Cette entité subsistera jusqu'à l'expansion de l'Empire romain.

L'Italie et les Etrusques

Pour comprendre le processus initial du développement de la civilisation en Italie, il faut souligner le rôle des colons venus de Méditerranée orientale en Méditerranée occidentale. Dès l'époque mycénienne, les premiers signes de l'expansion des Grecs vers l'ouest s'étaient fait sentir. Après la chute de Mycènes, les Phéniciens prirent le relais et eurent l'exclusivité des mers pendant quelque temps. Les Grecs d'Asie mineure se joignent bientôt à eux et quand les colons venus de Grèce proprement dite à l'époque classique reprirent leur expansion, ils se trouvèrent en concurrence avec eux. Ces intenses courants commerciaux favorisaient les échanges entre les différentes régions de la Méditerranée. La Grèce, mais aussi l'Orient influencèrent notablement l'Italie de cette façon.

Tous ces navigateurs venaient chercher en Occident les matières premières, cuivre et étain, qui leur faisaient défaut. En atteignant l'Espagne et le détroit de Gibraltar, ils pouvaient se raccorder au commerce atlantique ; en rejoignant les villes côtières, comme Massilia à l'embouchure du Rhône, ils pouvaient se raccorder aux routes terrestres. A cet intérêt commercial, s'ajoutait le problème de la surpopulation des cités grecques : la colonisation leur permettait de se débarrasser de leur excédent d'habitants ainsi que de tous ceux qui étaient bannis pour des raisons politiques.

Les différents colons se livrèrent à une lutte sans merci en Méditerranée. Une sorte de statu quo est cependant atteint au Ve siècle. Les Phéniciens étaient les maîtres à l'ouest de la ligne qui rejoignait Carthage, leur capitale, à la Sicile occidentale. Ils possédaient les comptoirs de l'Espagne et des grandes îles

de la Méditerranée. Les Grecs, dont le centre principal était Syracuse en Sicile, gardaient les lignes maritimes qui reliaient l'Italie à la Grèce. Les Etrusques, installés dans l'Italie au nord de Rome, étaient maîtres dans leurs eaux et contribuaient à l'équilibre des forces en s'alliant tantôt aux Phéniciens, tantôt aux Grecs.

Tandis que se livrait cette course effrénée sur les mers, la péninsule italienne connaissait une évolution propre. Vers le IXe siècle avant J.-C., une civilisation homogène du nom de Villanova est installée au nord du Tibre. Cette civilisation qui pratiquait le rite funéraire de l'incinération se rattache au grand ensemble culturel des Champs d'urnes qui s'étendait sur la majeure partie de l'Europe à la fin de l'âge du bronze. C'est dans ce contexte qu'apparaît le fer en Italie.

Après 700 av. J.-C., en Toscane, la civilisation villanovienne fait place à la civilisation étrusque. L'origine des Etrusques est un problème qui n'a pas encore été résolu. L'Antiquité déjà était divisée entre les partisans d'une origine orientale, plus exactement de Lydiens d'Asie mineure, et ceux qui croyaient à l'origine autochtone des Etrusques. On préfère parler aujourd'hui de la formation du peuple étrusque plutôt que de son origine. Le substrat autochtone aurait été aussi fondamental dans cette formation que l'apport oriental.

Quoi qu'il en soit, les Etrusques élaborèrent une civilisation originale, possédant une écriture qui transcrivait une langue pré-indo-européenne. Ils occupèrent Rome pendant un moment et s'étendirent jusqu'à la plaine du Pô. Une lente décadence marqua les derniers siècles avant leur absorption finale par les Romains vers le IIIe siècle av. J.-C.

L'EXPANSION ROMAINE

Rome fut fondée, selon la tradition, en 754 av. J.-C., à l'époque de la civilisation villanovienne. Sa croissance première se réalise sous la double influence des Etrusques et des Grecs. Les Etrusques furent d'ailleurs maîtres de la cité durant un siècle ; quant aux Grecs, la culture internationale qu'ils véhiculaient atteignait alors tout le bassin méditerranéen.

Réalisant l'unité du Latium, les Romains se heurtèrent d'abord aux Etrusques, dont la puissance était en déclin. Au IVe siècle, l'hégémonie étrusque dans l'Italie moyenne a disparu, et Rome affronte les Celtes au nord et les cités grecques au sud. Le sac de Rome par les Celtes en 390 fut en fait une victoire sans lendemain. Rome continuait lentement mais sûrement son expansion. Au IIIe siècle, elle est maîtresse de toute l'Italie, sauf de la partie la plus au nord (la Cisalpine).

Ce sont les conflits avec Carthage, qui exerçait son contrôle sur le bassin occidental de la Méditerranée et particulièrement sur l'Espagne, qui entraînèrent Rome en dehors de l'Italie sur la voie d'un empire universel. Au IIe siècle, les Romains annexent l'Espagne, détruisent Carthage, pénètrent en Grèce. L'expansion territoriale continuera ensuite parallèlement à une transformation des structures politiques et à l'apparition des grands personnages, comme Scipion, César ou Octave, qui marquèrent fortement l'histoire romaine.

Au Ier siècle av. J.-C., la Cyrénaïque, la Gaule, puis l'Egypte deviennent provinces romaines. Après le début de notre ère, l'expansion se continue au nord, en Bretagne et en Germanie, ainsi qu'à l'est où la Galitie, Chypre, la Judée, la Thrace deviennent à leur tour provinces romaines. Finalement, les deux puissances auxquelles Rome se heurta furent les tribus germaines qui, cantonnées au-delà du limes, ne cessèrent d'inquiéter l'Empire, et le royaume parthe, dont le centre se situait à Hatra en haute Mésopotamie, qui fut remplacé ensuite par le nouvel empire perse des Sassanides.

Les problèmes internes et externes d'un si vaste empire déterminèrent la création, en 330, d'une seconde capitale en Orient, Constantinople. Après une longue agonie, l'Empire romain d'Occident sombra définitivement, à la mort de l'empereur Théodose en 395. L'Empire romain d'Orient, auquel on a donné le nom de Byzance, continua quant à lui jusqu'à 1453, en exerçant une influence notable sur tous les pays d'Europe centrale et orientale, et particulièrement sur la Russie kievienne qui lui emprunta le rite chrétien orthodoxe.

Entre-temps, un événement capital pour l'histoire de l'Europe et celle de l'humanité était intervenu : l'enseignement du Christ, puis la création de l'Eglise chrétienne. La nouvelle religion, qui fut tout d'abord persécutée, devint rapidement la religion d'Etat, excluant tous les autres cultes.

La Grèce, Rome et l'Europe du Nord

On a déjà évoqué l'influence grecque lors de l'élaboration de la civilisation romaine. Cette influence devint encore plus grande quand Rome annexa le sud de l'Italie, puis la Sicile où les colonies grecques prospéraient, et quand ensuite la Grèce devint elle-même une province romaine. Les Romains aimaient à évoquer les Etrusques qu'ils considéraient comme les ancêtres de leur civilisation. Cette attitude, adoptée en réaction contre la toute-puissance culturelle des Grecs, n'était pas entièrement fausse car on retrouve effectivement de nombreux points communs entre Etrusques et Romains. Toutefois, la civilisation romaine se rattache principalement à la civilisation grecque qu'elle a prolongée en lui imprimant son génie propre. En ce sens, on peut parler d'une civilisation gréco-romaine, en séparant les deux mots.

Il est évident que l'élaboration de ces deux grandes civilisations ne laissa pas insensibles les peuples situés plus au nord, et cela avant même qu'ils ne soient annexés à l'Empire romain. Les Grecs avaient leur comptoir sur la mer Noire où ils étaient en contact avec les Scythes. Sur le pourtour de la Méditerranée, on a déjà souligné leur apport, par exemple à partir de Massilia sur la Gaule du Sud. Ces influences pénétraient aussi plus au nord, sur les routes du grand commerce. On a trouvé de cette façon bon nombre de céramiques grecques importées chez les peuples celtes ; le fameux cratère de Vix est ainsi un exemple des relations entre Grecs et Celtes sur le grand axe commercial qui passait par les vallées du Rhône et de la Saône.

Les Celtes connaissaient donc bien l'Empire romain, ils avaient d'ailleurs été installés au nord de l'Italie, avant d'être colonisés. Cependant, les Celtes, pas plus que les autres peuples, n'avaient été profondément influencés, et leur transformation ne s'opéra que quand ils furent intégrés à une province romaine.

L'EUROPE PAIENNE

Ce dernier volet de l'histoire de l'Europe préchrétienne est caractérisé par le changement qui s'opère, par rapport aux périodes précédentes, dans l'ordre de nos connaissances. Bien sûr, la période que nous allons survoler voit la diffusion et la victoire du christianisme et toutes les cultures qui lui sont contemporaines sont donc païennes au sens strict du terme. Cependant, ce chapitre inclut aussi les civilisations de la steppe, qui n'ont pas eu, tout au moins celles des Scythes et des Sarmates, de contact avec le christianisme, ainsi que les Celtes, dont la christianisation s'opéra bien après leur période d'expansion.

En fait, le caractère commun de toutes les cultures qui vont être décrites est leur contemporanéité avec les civilisations à écriture grecque et romaine. Nous avons des textes écrits que l'on peut rattacher à leurs traces archéologiques et surtout nous avons des noms et d'autres indications qui permettent d'attribuer à des peuples précis des cultures connues. Que ce soit dans l'Europe du paléolithique, du néolithique, ou de l'âge du bronze, nous avions affaire à des cultures. Maintenant, il s'agit de peuples.

Pendant la longue période qui sépare les premières lueurs apportées par les textes écrits sur l'Europe barbare, les rapports de l'historien grec Hérodote sur les Scythes au ve siècle av.

J.-C., jusqu'aux dernières invasions du Moyen Age, près de mille cinq cents ans se sont écoulés. Après l'expansion celtique qui se produit dans les siècles qui précèdent notre ère, nous assistons à une relative accalmie à l'époque de l'Empire romain triomphant. Quand celui-ci commence à s'effriter, de nouvelles invasions viennent modifier la carte de l'Europe. A la même époque, le christianisme s'implante et se diffuse. Le Moyen Age naîtra de ces siècles obscurs.

De l'Europe barbare a l'Europe païenne

Scythes et Sarmates

Curieusement, ce sont les peuples de la steppe qui, en Europe barbare, sont les premiers à sortir de l'anonymat grâce à la proximité des hautes civilisations du Proche-Orient et aux commerçants des villes grecques d'Asie mineure qui s'aventurèrent en mer Noire. Ces derniers, à la recherche des céréales que produisait en abondance le grenier à blé des régions pontiques, fondèrent de nombreuses colonies sur la rive nord du Pont-Euxin, comme Olbia à l'embouchure du Dniepr ou Tanaïs à l'embouchure du Don. Le fameux art gréco-scythe s'élabora dans ces cités qui, sans contrôler l'arrière-pays, servaient de relais commerciaux entre la Grèce et les steppes.

C'est justement à Olbia qu'Hérodote recueillit les informations sur les Scythes qu'il a transcrites dans le quatrième livre des *Histoires*. Grâce à lui, nous sommes en mesure de connaître plus profondément la civilisation scythe qu'aucune autre de la même époque et ne possédant pas l'écriture. De plus, les relations d'Hérodote ne sont pas les seules qui nous permettent de reconstituer l'histoire scythe. Assyriens et même Egyptiens, qui avaient combattu contre eux, ont consigné leur passage dans leurs annales. Grâce à ces textes et aussi grâce à l'archéologie, nous pouvons retracer approximativement l'aventure scythe.

Au VIIe siècle av. J.-C., les Scythes pénètrent dans les terres situées au nord de la mer Noire et jusqu'alors occupées par les Cimmériens. Ils sont, semble-t-il, les descendants des peuples connus par leurs « tombes à charpente » installés plus au nord-est. Ils se mettent en mouvement sous la pression d'autres peuples vivant au nord de la Caspienne, les Sauromates. La cause initiale de ces migrations généralisées est peut-être à mettre sur le compte de l'empereur chinois Suan qui avait repoussé, à l'extrémité orientale de la steppe eurasiatique en Mandchourie, les Hiung-Nu (ancêtres des Huns).

Quoi qu'il en soit, les Cimmériens s'enfuient à l'arrivée des Scythes. Certains vont vers l'ouest, jusqu'en Europe centrale, et

LES FUNERAILLES D'UN ROI SCYTHE

Les tombeaux des rois sont chez les Gerrhiens, là jusqu'où le Borysthène est navigable. En ce lieu, lorsque leur roi est mort, les Scythes creusent en terre une grande fosse carrée ; quand elle est prête, ils enlèvent le cadavre, — tout le corps est enduit de cire, le ventre a été ouvert et nettoyé, il est plein de souchet haché, d'aromates, de graines d'ache et d'anis, et on l'a recousu — et, sur un chariot, le transportent chez un autre peuple. Ceux qui reçoivent le corps qu'on leur apporte agissent comme les Scythes royaux : ils se coupent un morceau de l'oreille, se tondent les cheveux tout autour de la tête, se font des incisions aux bras, se déchirent le front et le nez, s'enfoncent des flèches à travers la main gauche. De là, les Scythes transportent, sur le chariot, le cadavre du roi chez un autre des peuples soumis à leur domination ; ceux chez qui ils sont venus d'abord les accompagnent. Lorsque, transportant le cadavre, ils ont fait le tour de tous leurs sujets, ils se trouvent au pays des Gerrhiens, le plus reculé des peuples de leur empire, au lieu des sépultures. Ils déposent alors le cadavre dans la chambre funéraire sur un lit de verdure, plantent en terre des piques de part et d'autre du mort, placent dessus en travers des pièces de bois, qu'ils recouvrent de nattes de roseaux ; dans l'espace laissé libre de la chambre, ils ensevelissent, après les avoir étranglés, une des concubines du roi, son échanson, un cuisinier, un palefrenier, un valet, un porteur de messages, des chevaux, une part choisie de toutes ses autres appartenances, et des coupes d'or (point du tout d'argent ni de cuivre) ; cela fait, tous travaillent à élever un grand tertre, rivalisant avec zèle pour qu'il soit le plus grand possible.

Hérodote, Histoires, Livre IV, 71,
traduction de Ph. E. Legrand,
Les Belles Lettres,
coll. des Universités de France, Paris, 1945.

seraient ainsi liés à la mise en marche des cavaliers halstattiens. D'autres traversent le Caucase et s'engagent en Asie mineure poursuivis par les Scythes.

Les Cimmériens dévastèrent la Phrygie, la Lydie et les villes grecques de la côte ionienne avant de disparaître. Les Scythes, qui les poursuivaient, se trompèrent de direction et pénétrèrent dans le royaume arménien d'Ourartou : ils le détruisirent à tout jamais. Par la suite, ils intervinrent dans les conflits entre Assyriens et Perses et descendirent même jusqu'en Egypte où le pharaon du moment dut leur payer un tribut. Ils se retirent enfin du Moyen-Orient pour s'installer définitivement dans les steppes pontiques.

Après cette entrée dans l'histoire quelque peu mouvementée, les Scythes s'assagissent et ils ont même de bons rapports avec les cités grecques qui viennent commencer avec eux. Les Ve et IVe siècles av. J.-C. constituent l'âge d'or de la civilisation scythe. L'art animalier, qui s'est primitivement développé au contact de l'esprit des peuples de la steppe et de l'art proche-oriental, se diffuse jusqu'en Sibérie et dans les monts Altaï à plusieurs milliers de kilomètres à l'est de la Scythie, tandis que chez les Scythes mêmes, naît l'art gréco-scythe.

Les Grecs furent fortement impressionnés par les coutumes scythes. Les récits d'Hérodote nous livrent maints exemples de celles-ci et leur pratique religieuse est parmi les plus anciennes attestations de religion chamanique. Plus encore que les Scythes, les peuples qui vivaient plus au nord ou plus à l'est enflammaient l'imagination des Grecs. Dans ces confins du monde, habitaient les Arimaspes qui n'avaient qu'un œil, les Hyperboréens et bien d'autres peuples étranges.

Toutes ces légendes n'étaient d'ailleurs pas sans fondement historique. Ainsi les Amazones, dont Hérodote nous dit que les Sauromates étaient les descendants : l'archéologie a effectivement confirmé l'existence d'un matriarcat et de femmes-guerriers chez ces peuples. Ou encore les Argippéens qu'Hérodote décrit comme des gens chauves au nez épaté, vivant au loin, à l'est des Scythes, et qui sont certainement des peuples de race mongole.

Finalement, les Scythes seront remplacés aux IIIe et IIe siècles av. J.-C. par d'autres peuples indo-iraniens comme eux, les Sarmates. Ceux-ci se maintiendront dans les steppes russes entre la Volga et le Dniestr, malgré l'installation de tribus germaines

dans les premiers siècles de notre ère, jusqu'à l'invasion des Huns qui franchirent le Don en 374 apr. J.-C. Cette arrivée provoqua d'énormes remous dans toute l'Europe. Nous y reviendrons plus tard.

Les Scythes constituent le prototype des peuples de la steppe qui apparaissent sur la scène de l'histoire en détruisant tout sur leur passage, puis qui s'installent dans des terres riches (les terres qui bordent la mer Noire sont particulièrement propices à l'agriculture tout en étant une continuation des steppes), se sédentarisent plus ou moins — Hérodote nous parle de Scythes laboureurs, de Scythes cultivateurs, et de Scythes nomades — et qui finalement sont détruits à leur tour par l'arrivée de nouveaux peuples nomades. Les Scythes sont aussi un exemple de peuple chez lequel on retrouve des traits caractéristiques des Indo-Européens — Georges Dumezil a étudié ce qu'il reste de leur mythe chez leur descendant ossète, ethnie contemporaine sur les flancs du Caucase —, mêlés à d'autres traditions comme le chamanisme qu'ils partagent avec les autres peuples vivants dans les mêmes conditions qu'eux (par exemple les Turco-Mongols). Enfin, les Scythes ont contribué à diffuser des modèles moyen-orientaux et d'Asie centrale en Europe de l'Ouest, en particulier par leur contact avec les Celtes. Les Sarmates, quant à eux, influencèrent les Goths.

Les Celtes

Avec les Celtes, nous voici replongés dans le contexte de l'Europe centrale et occidentale. Nous avons déjà signalé la possibilité de retrouver les ancêtres des Celtes chez les peuples connus pour avoir propagé les cultures archéologiques d'Halstatt, des Champs d'urnes ou des Tumulus, en Europe centrale. Cependant le problème de l'origine des Celtes est singulièrement complexe car des données linguistiques et historiques viennent s'ajouter à ces données archéologiques. Nous nous bornerons ici à signaler que la période archéologique de La Tène qui suit celle de Halstatt est considérée comme la première culture matérielle entièrement attribuable aux Celtes. Cette civilisation de la Tène débute vers 500 ans av. J.-C. et connaît une forte expansion géographique à partir d'une zone d'origine allant de la Bohême à la Touraine. C'est donc à partir de ces régions que les Celtes émigrèrent dans toutes les directions. La recherche de l'origine des Celtes par la linguistique, fondée sur des

comparaisons avec les autres langues indo-européennes, confirme d'ailleurs cette investigation archéologique. Henri Hubert situe ainsi la patrie primitive des Celtes autour de la Bohême [17].

On peut reconstituer le tracé des migrations à l'époque de La Tène grâce aux textes grecs et romains. Cependant, si l'on considère que les civilisations antérieures à celle de La Tène sont déjà celtiques, il est évident que certaines migrations des peuples celtes eurent lieu avant celles qui nous sont relatées. La linguistique vient là compléter les données archéologiques.

En effet, en comparant les différences structurelles entre chacune des langues celtiques et certaines autres langues indo-européennes, l'italiote principalement, on peut supposer que des peuples celtes se seraient séparés des autres bien avant les migrations de La Tène. Les Goidels, par exemple, seraient un groupe celtique installé en Irlande avant même l'époque des Tumulus de l'âge du bronze. Dans cette perspective, les îles britanniques auraient été envahies à plusieurs reprises par différents peuples celtes : Goidels, Pictes, Bretons, Belges.

Quoi qu'il en soit, les Celtes apparaissent en pleine possession de leur caractère spécifique vers le milieu du Ier millénaire av. J.-C. alors qu'ils sont dans une vigoureuse phase d'expansion. Les historiens de l'Antiquité nous les signalent alors un peu partout en Europe. Hécatée de Millet et Tite-Live situent les Celtes près du pays ligure, où se trouve Marseille, au VIe siècle av. J.-C. ; Hérodote, quant à lui, les voit aux sources du Danube un siècle plus tard, tandis qu'au IVe siècle, Éphore de Cumes leur attribue tout le nord-ouest du monde.

En fait, ils s'établissent au nord autour du Rhin, près des Germains ; ces derniers reprendront rapidement les territoires conquis. A l'est, ils lancent des raids vers les Carpathes et les Balkans ; beaucoup deviendront alors mercenaires des souverains helléniques et certains iront jusqu'en Asie mineure où ils donneront leur nom à la province de Galatie. Les Galates auxquels s'adresse saint Paul dans ses épîtres ne sont autres que les descendants de ces Celtes ; au IVe siècle apr. J.-C,, sept siècles après leur installation, saint Jérôme nous dit qu'ils parlent à peu près la même langue que les gens de Trèves. Au Sud, ils traversent les Alpes et s'installent dans la plaine du Pô. Ceux-là batailleront longtemps avec Rome ; ils seront définitivement défaits en 255 av. J.-C. Enfin, d'autres groupes se dirigent vers les îles britanniques où plusieurs vagues d'émigrants se succèdent (sans même tenir compte de celles signalées plus haut) ; les derniers émigrants celtes en Grande-Bretagne seront des tribus belges chassées par l'arrivée des Romains.

17. Henri Hubert, *Les Celtes et l'expression celtique*, Paris, 1932.

Il ne faut naturellement pas imaginer que les nouveaux arrivés se substituaient entièrement aux populations autochtones. Il s'agissait plutôt d'une forme de colonisation où les Celtes s'imposaient tout d'abord par leur supériorité militaire. Il s'ensuivait certainement une fusion entre cultures autochtone et importée : le celtisme de l'extrême Occident, celui qui nous est parvenu, a ainsi absorbé l'apport des populations mégalithiques qui l'avaient précédé.

De toutes ces régions européennes, c'est en Gaule que les tribus celtes parvinrent à la plus grande homogénéité. La Gaule fut, comme on le sait, conquise par les Romains tandis que dans les autres régions où ils étaient insuffisamment implantés, les Celtes se désagrégèrent d'eux-mêmes. Les invasions germaines plus tardives puis le christianisme achevèrent de faire disparaître la majeure partie des traces du celtisme. Après avoir occupé le tiers de l'Europe, les Celtes, à partir du Moyen Age et jusqu'à nos jours, ne purent revendiquer comme leur appartenant fondamentalement au point de vue culturel que les parties des îles britanniques où ils avaient résisté aux Anglo-Saxons et aux Scandinaves : l'Irlande, le pays de Galles, la Cornouaille, ainsi que l'Armorique sur le continent où ils débarquèrent, bien plus tard, à l'époque de leur lutte contre les envahisseurs germains.

Thraces, Illyriens et Ibères

Si les Celtes, les Scythes, et plus tardivement les Germains et les Slaves, sont parmi les plus connus des peuples de l'Europe ancienne, il en est d'autres qui, pour être moins connus, n'en sont pas moins bien attestés dès l'époque gréco-romaine. Il s'agit principalement des Thraces et des peuples apparentés, Gètes et Daces, des Illyriens et des Ibères.

Les Thraces sont des peuples indo-européens dont la formation remonte au IIe millénaire av. J.-C., dans une région située entre les Balkans, les Carpathes et le Dniestr. Ils furent pendant bien des siècles l'élément fondamental de la population du Sud-Est européen et essaimèrent en Asie mineure où ils formèrent

les communautés des Lydiens et des Phrygiens. Hérodote écrivait d'eux qu'ils étaient le peuple le plus nombreux de la terre après les Indiens, ce qui mesure l'importance qu'ils avaient pour les Grecs.

Ils furent très tôt soumis à l'influence puis à la colonisation grecque. Les cultes de Dionysos et la mythologie d'Orphée, qui connurent un si vif succès en Grèce, sont sans doute originaires des pays thraces. La domination grecque fut suivie de celle des Romains, et les Thraces de la rive droite du Danube sombrèrent dans l'oubli après avoir été un des grands peuples de l'époque.

Sur la rive gauche du Danube par contre, certains peuples d'origine thrace que l'on appelle Gète, Gètodace ou Dace, connurent une prospérité un peu plus longue. Ils ne furent en effet soumis qu'aux seuls Romains et encore pour un temps très court. Mais, finalement, ils furent emportés dans le tourbillon des invasions turco-mongoles et germaines. Les traditions thraces et gétodaces se sont perpétuées dans le folklore des pays de l'Europe du Sud-Est, principalement en Roumanie qui a recueilli le legs des peuples daces [18].

Les Illyriens sont d'autres peuples indo-européens qui s'installent au début du IIe millénaire sur la partie occidentale des Balkans, entre la Macédoine, le Danube et l'Adriatique. Ils reçurent l'héritage des cultures installées là depuis une très haute époque, la culture de Vinca par exemple. Ils furent influencés, eux aussi, par les Grecs, mais dans une moindre mesure que les Thraces ; les colons se contentèrent de créer des complexes commerciaux comme en Méditerranée occidentale. Ils furent envahis vers le IVe siècle av. J.-C. par les Celtes venus du nord et de l'ouest, et par les troupes de Philippe de Macédoine venues de l'est. Ils ne furent cependant complètement conquis que par les Romains, beaucoup plus tard. La période des grandes invasions après la chute de l'Empire romain modifia ce contexte, et des groupes importants de Slaves se fixèrent dans les régions autrefois occupées par les Illyriens. L'entité illyrienne peut encore être reconnue en Yougoslavie, bien que les Slaves aient très fortement contribué à modeler le pays, et en Albanie.

Le cas des Ibères est quelque peu différent, car ce n'est pas un peuple indo-européen. Leur origine n'est pas assurée, mais il est probable qu'ils soient les descendants des peuples des

18. Voir à ce sujet les travaux de Mircea Eliade réunis dans *De Zalmocis à Gengis Khan,* Paris, 1970.

cultures d'Almeria et des mégalithes, eux-mêmes venus du Sahara quand le climat se dessécha et ne permit plus aux populations d'y vivre. On trouve un peuple d'Irlande appelé Iverni, ou Iueri, qui n'est pas sans rappeler le nom d'Iberi ; beaucoup pensent qu'il faut voir là les restes de l'expansion ibère sur les côtes atlantiques à l'époque des mégalithes.

Plus tard, les Ibères eurent des contacts avec les Grecs puis avec les Carthaginois, tous deux ayant installé des comptoirs sur la côte espagnole. L'influence de ces colons sur les Ibères fut toutefois limitée.

Les Celtes pénétrèrent aussi en Ibérie, et les histoires de l'Antiquité parlent de Celtibères sans que l'on sache exactement ce que le terme recouvre. Les Ibères proprement dits auraient plutôt été installés au sud-est de la péninsule et les Celtibères au nord-ouest ; tous furent intégrés à l'Empire romain, non sans quelques difficultés d'ailleurs.

L'histoire de tous ces peuples, Thraces, Illyriens, Ibères, présente quelques analogies. Bien installés dans leur région, ils furent en contact avec les groupes celtiques lors de leur expansion ainsi qu'avec les Grecs, principalement par le biais de voies commerciales. Tous furent finalement absorbés par l'Empire romain qui, pour un temps, unifia une grande partie de l'Europe païenne.

Les grandes invasions

A l'apogée de l'Empire romain, aux Ier et IIe siècles de notre ère, la situation est à peu près calme en Europe. L'Occident européen, Péninsule ibérique, Gaules, une partie de la Grande-Bretagne, ainsi que le sud et le sud-est, Italie, Alpes, Balkans, Thrace, font partie de l'Empire romain dont la frontière naturelle qui le sépare du reste de l'Europe barbare est le Danube, mis à part la province de la Dacie qui correspond à la Roumanie actuelle. Il reste cependant des peuples entiers qui ne sont pas soumis. Au nord, ce sont les Germains ; au nord-est, les Slaves ; à l'est, les peuples de la steppe.

Ces peuples sont remuants, surtout les tribus germaines dont les invasions ont commencé très tôt avec, par exemple, l'aventure des Cimbres et des Teutons, au IIe siècle av. J.-C., qui

furent écrasés par les Romains (les Teutons à Aix-en-Provence, les Cimbres dans le Piémont). Ce n'est cependant qu'à partir du IIe et surtout du IIIe siècle de notre ère que la situation s'aggrave considérablement. Les raids des Germains se font alors plus nombreux, et certaines tribus entreprennent de grands périples, comme celle des Goths qui s'installèrent en territoire sarmate, près de la mer Noire, au IIe siècle.

Chaque mouvement de peuples provoque une réaction en chaîne et quand l'Empire romain en décadence ne pourra plus maintenir la frontière du limes, le déferlement des peuples aura lieu. Dans ce tourbillon, plusieurs acteurs entrent en scène : les Germains qui descendent du nord, soit vers l'ouest, en franchissant directement le limes, soit vers le sud-est, c'est-à-dire vers la mer Noire ; les peuples indo-européens de la steppe, tels les Sarmates, ou ce qu'il en reste, qui sont subitement submergés par des vagues successives de tribus turco-mongoles et qui s'enfuient vers l'ouest ; enfin ces tribus turco-mongoles elles-mêmes avec les Huns, suivis des Avars. Les uns et les autres s'affronteront.

Les Slaves n'apparaissent que plus tard. Originaires d'une région située entre la Vistule et l'Oder, où ils seraient les héritiers de la civilisation du bronze lusacienne (rattachée au grand ensemble des Champs d'urnes), leurs premières migrations sont sans doute plus anciennes, mais l'absence de contact avec l'Empire romain ne permet pas de les cerner exactement. Ainsi, ils étaient certainement installés dans les steppes russes et se dirigeaient vers la mer Noire à l'époque où les Goths firent des incursions dans ces territoires. Ils occupaient aussi la Hongrie à l'époque de l'empire d'Attila, et probablement bien avant, car un historien goth, Jordanés, nous relate la cérémonie funéraire du roi des Huns en lui donnant le nom de Strava, qui est un terme slave. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir d'extrapolations de ce type que nous pouvons reconstituer les premiers mouvements slaves. Quand ils apparaissent plus franchement dans les chroniques byzantines, à partir du VIe siècle, ils occupent déjà une partie de l'Europe centrale et la Russie.

Il est donc certain que, parallèlement aux mouvements de populations connus du IIIe au Ve siècle, bien d'autres se firent dans les régions plus éloignées de l'Empire romain. Cependant, même en omettant ces migrations plus ou moins cachées, le reste des invasions contemporaines de la chute de l'Empire est passablement embrouillé : il s'agit véritablement de siècles obscurs.

L'épopée des Huns

Quand les Huns, venus d'Asie centrale, franchissent la Volga et débouchent sur les steppes russes, ils y trouvent un grand nombre de peuples déjà installés. Les tribus Sarmates, Alains et Roxolans, occupent l'espace entre la Volga et le Dniepr ; plus à l'ouest se situent les Goths, eux-mêmes divisés entre Ostrogoths, à l'est du Dniestr, et Wisigoths, entre le Dniestr et le Danube. La steppe hongroise est occupée par une autre tribu sarmate, les Iazigues. Quelques tribus slaves évoluent au milieu de tout cela.

Pourquoi les Huns quittèrent-ils leurs steppes asiatiques ? Jordanés relate qu'un jour des chasseurs huns étaient à la recherche de gibiers près de marais qu'ils croyaient infranchissables. Une biche apparut à l'improviste et s'enfonça dans les marais. Les chasseurs la suivirent prudemment, mais la biche qui s'arrêtait pour les attendre puis reprenait son chemin leur fit comprendre par son attitude qu'elle était là pour les guider. Finalement, les Huns purent traverser les marais et arrivèrent en Scythie, c'est-à-dire dans les steppes russes. Les chasseurs retournèrent chercher leur peuple et tous traversèrent les marais par le gué indiqué par la biche. Une fois en Scythie, ils sacrifièrent à la Victoire tous les prisonniers qu'ils avaient capturés.

L'incursion des Huns en Europe n'en fut qu'une parmi tant d'autres des peuples de la steppe. Elle laissa cependant dans la mémoire collective des peuples sédentaires de l'Europe une impression de terreur bien particulière. Dans un texte célèbre, Ammien Marcellin nous décrit leurs coutumes : « Ils labourent de cicatrices les joues de leurs enfants pour empêcher la barbe de pousser... Ils vivent comme des animaux. Ils ne font cuire ni n'assaisonnent leurs aliments, vivent de racines sauvages et de viande mortifiée sous la selle... Demandez à ces hommes d'où ils viennent, où ils sont nés, ils l'ignorent. Leur habillement consiste en une tunique de lin et une casaque de peaux de rat cousues ensemble. La tunique, de couleur sombre, leur pourrit sur le corps... », etc.

Les Huns se rendirent d'abord maîtres de la steppe jusqu'aux Carpathes. Parmi les tribus germaines et sarmates, certaines se soumirent, d'autres s'enfuirent. Quelques Alains et des Ostrogoths devinrent les sujets des Huns ; les Wisigoths et d'autres Alains franchirent le Danube et pénétrèrent dans l'Empire

romain. Les Wisigoths, ravageant les Balkans, l'Italie, le sud de la France, se rendirent jusqu'en Espagne ; quant aux Alains, certains s'installèrent en Gaule, dans l'Orléanais, d'autres se joignirent aux Wisigoths en Espagne.

Vers le début du Ve siècle, les Huns, jusqu'alors divisés en plusieurs hordes, s'unifièrent sous la conduite d'Attila. Celui-ci franchit le Danube en 441 et combattit contre l'Empire romain d'Orient ; en 451, il se dirigea vers la Gaule, brûla Metz et assiégea Orléans. Les Romains alliés aux Wisigoths lui infligèrent une défaite, qui stoppa définitivement son avance, à la fameuse bataille des champs Catalauniques près de Troyes. Attila se retira alors vers le Danube, saccageant au passage quelques villes italiennes, et mourut en 43. Son empire ne lui survécut pas.

Les différents peuples barbares réunis sous la bannière des Huns se révoltèrent alors contre eux et les écrasèrent. Quelques tribus hunniques se retirèrent dans les steppes russes où elles guerroyaient encore entre elles quand surgirent d'autres peuples de la steppe asiatique, au VIe siècle : les Avars.

Les invasions germaines

Si l'invasion des Huns fut la plus grande épopée des Barbares, unis pour un moment sous un même drapeau, les migrations des tribus germaines eurent en fin de compte beaucoup plus d'importance qu'elle dans la désintégration de l'Empire romain et dans la formation des premiers Etats du Moyen Age.

Avant l'arrivée en Occident des Wisigoths, pourchassés par les Huns, d'autres tribus avaient déjà effectué des raids en terre d'Empire. Ainsi les Alamans et les Francs avaient-ils ravagé la Gaule, l'Espagne et l'Italie du Nord en 276. Le paroxysme des invasions se situe cependant aux IVe et Ve siècles, en liaison avec l'arrivée des Huns, et avec la chute de l'Empire romain.

Durant toute la période qui va du IIIe au Ve siècle, les Francs s'installent dans le nord de la Gaule. Les Burgondes, originaires de la Baltique, fondent un royaume vers la vallée du Rhône et la Suisse occidentale. Les Vandales traversent l'Europe centrale, la Gaule, l'Aquitaine, l'Espagne, où ils laissent leur nom

à l'Andalousie, et le détroit de Gibraltar ; ils fondent un Etat, vaste organisation de piraterie, qui sera détruit sous Justinien en 533, en Afrique du Nord. Les Lombards, après des détours en Europe centrale, forment un Etat éphémère en Italie du Nord. Les Saxons, les Angles, les Jutes envahissent les Iles britanniques et refoulent les Celtes bretons qui retraversent la Manche et s'installent en Armorique, qui devient alors la Bretagne.

Tous ces peuples se stabilisèrent peu à peu et fondèrent des Etats, plus ou moins durables, sur les ruines de l'Empire romain. La christianisation, puis l'empire de Charlemagne contribuèrent largement à structurer l'ensemble.

Slaves et peuples de la steppe

Alors que se formaient en Occident les premiers Etats de l'Europe chrétienne, les vastes zones qui s'étendaient de l'Oder aux steppes russes et de la Baltique au Danube étaient le théâtre de mouvements de populations diverses, tribus slaves et peuples de la steppe.

Nous avons vu que les Slaves avaient commencé, depuis leur terre d'origine, de lentes migrations vers l'est avant même que les peuples méditerranéens n'aient entendu prononcer leur nom. Ils auraient ainsi été en contact avec les Scythes et les Sarmates dans les steppes russes, ce qui explique les influences indo-iraniennes que l'on retrouve dans leur civilisation primitive.

Au VIe siècle, quand les Antes forment un Etat assez solide sur une partie de l'Ukraine actuelle, les tribus slaves apparaissent mieux organisées. On ne sait si ces Antes étaient des Slaves eux-mêmes ou bien une tribu sarmate régnant sur une population slave ; quoi qu'il en soit, cet Etat entra en contact avec l'Empire byzantin et devint même un de ses Etats fédérés.

Vers la même époque, les Slaves gagnèrent de nouvelles contrées. Ils occupèrent les régions de l'Elbe où le départ des tribus germaines avaient créé un vide et ils prirent définitivement possession de la Bohême et de la Moravie après que les Quades et les Marcomans les eurent quittées. En général, le rerait des Germains de l'Europe centrale, qu'ils avaient occupée

à l'époque de leurs grandes migrations, permit aux Slaves de s'y installer et contribua à donner à l'Europe sa physionomie actuelle.

Suivant une troisième direction, les Slaves atteignirent le bas Danube et commencèrent à effectuer des raids vers la Macédoine et l'Illyrie. Ces incursions furent violentes, comme le prouvent les ruines de la ville dalmate de Salona sur les bords de l'Adriatique, prise par les Slaves en 536.

L'expansion slave dans cette région dura longtemps, et les combats avec l'empire byzantin furent nombreux pendant tout le VIe siècle. Les grandes cités de la Grèce classique comme Thèbes, Athènes ou Thessalonique furent même sur le point d'être envahies. Au VIIe siècle, les Slaves, encore non christianisés, s'étendaient sur un territoire allant des Alpes à l'Adriatique et à la mer Noire. Cette occupation de l'Europe méridionale qui détruisit même le christianisme déjà implanté en certaines régions, comme en Illyrie, eut des conséquences importantes quant aux relations entre l'Occident et Byzance. C'était là en effet que les populations latines et grecques étaient le plus intimement mêlées et effectuaient en quelque sorte le pont entre l'Occident et l'Empire romain d'Orient. Ce pont occupé, Constantinople se détourna encore plus de l'Europe, au profit de l'Asie mineure.

Après cette vigoureuse expansion, on trouve donc les Slaves séparés entre trois groupes qui existent encore aujourd'hui : Slaves occidentaux vers l'Europe centrale, Tchécoslovaquie et Pologne ; Slaves du Sud en Europe méridionale, Yougoslavie, Balkans ; Slaves orientaux, en Russie. Toutefois, les bouleversements n'étaient pas encore finis, et d'autres peuples allaient encore s'insérer dans cette mosaïque.

Les Avars, peuple turco-mongol, apparurent, comme leurs prédécesseurs les Huns, vers la Volga, en venant d'Asie centrale. Ils submergèrent le reste des tribus hunniques qui nomadisaient dans les steppes russes, ils participèrent activement à la destruction de l'Etat slave des Antes, ils guerroyèrent contre les Byzantins et pénétrèrent même en Germanie où ils furent battus par le petit-fils de Clovis, Sigebert. Ils s'établirent finalement en Hongrie, comme l'avaient fait auparavant les Huns et comme le feront plus tard les Magyars. Ils y subsistèrent jusqu'au VIIIe siècle, puis ils en furent peu à peu chassés sous la pression des Slaves, organisés dans l'empire de Grande Moravie qui allait de la Bohême à la Pannonie, et sous celle des Bulgares.

Ces Bulgares étaient un autre groupe turc, installé au VIIe siècle au nord-ouest du Caucase. Ils s'étaient battus contre les Byzantins et un de leur khan tua lui-même l'empereur Nicéphore Ier et fit une coupe avec son crâne. Après avoir été alliés puis adversaires des Avars, ils s'installèrent dans la région à laquelle ils ont donné leur nom. Leur conversion au christianisme au IXe siècle et leur slavisation croissante les détachèrent peu à peu de l'ensemble turc, et les Bulgares s'intégrèrent définitivement dans l'Europe slave et chrétienne.

Les dernières invasions

Une nouvelle période de troubles s'ouvre en Europe à la fin du Ier millénaire. Des envahisseurs venus du nord, de l'est et du sud vont précipiter le démembrement de l'empire carolingien et créer, une fois encore, un climat d'insécurité dans tout le continent. Après l'an mille cependant, la carte ethnique de l'Europe est pratiquement stabilisée. Il y aura bien sûr encore des modifications importantes, l'expansion des Allemands vers l'Europe orientale, l'arrivée des Tziganes, la domination tatar en Russie, ou la Reconquista chrétienne en Espagne : l'essentiel du peuplement reste néanmoins acquis à l'aube du IIe millénaire.

Venus de l'est, les Magyars représentent la dernière vague des peuples de la steppe déferlant sur l'Europe. Ils en diffèrent pourtant ethniquement et appartiennent au vaste groupe, fort disparate, des Finno-Ougriens dans lequel on range tout ce qui traîne de la Baltique à l'Oural, et qui ne rentre pas dans les groupes indo-européen, turc et mongol.

Les peuples finno-ougriens, ou ouralo-altaïque (terme tiré d'une probable région d'origine située entre l'Oural et l'Altaï) ont en commun des langues de type agglutinant différentes de celles des autres groupes. Les Finnois comme les Magyars (ou Hongrois, d'où finno-ougrien) ont chacun une langue de ce type. Nous allons voir comment les Hongrois devinrent ce qu'ils sont ; quant aux Finnois ils formaient certainement une population éparse dans toute la Russie où il en reste encore quelques millions. Ils sont plus nombreux dans les régions nord où les Slaves n'ont pas émigré ; un de leurs groupes a formé ainsi le peuplement de la Finlande actuelle (les Suomi) tandis que l'autre grand

groupe, les Lapons, nomadisent encore à la hauteur du cercle polaire. Ces Finno-Ougriens ont en commun des traditions chamaniques très fortes.

Les Magyars sont apparus sur la scène européenne comme tous les autres peuples de la steppe, en conquérants. Peut-être étaient-ils dirigés par une aristocratie turque du nom de Onogour, ce qui expliquerait le fait qu'on les appelait parfois hongrois et parfois magyars. Au début du IXe siècle, ils vivaient entre le Don et le Dniepr, dans l'ancienne Scythie, quand ils se mirent en mouvement vers le bas Danube sous la pression des Turcs Petchenègues venus de l'est. Ils s'allièrent aux Byzantins contre les Bulgares qui firent à leur tour appel aux Petchénègues. Pris à revers, les Magyars se réfugièrent en Transylvanie, puis s'allièrent avec le roi de Germanie contre l'empire slave de Grande-Moravie. Ce dernier fut détruit et les Magyars occupèrent définitivement, en 899, la région de steppe qui a pris le nom de Hongrie.

Bien installés dans la steppe hongroise, ils lancèrent des raids destructeurs vers l'Occident. Ils s'attaquent à l'Italie, à l'Allemagne, à la Lorraine, à la Bourgogne, à la Provence. Ils brûlent Pavie, ils ravagent la Champagne, ils pillent la région de Sens. Le 10 août 955, le roi de Germanie Otton Ier les écrase à Augsbourg. A la fin du même siècle, le roi Vaïk se convertit et devient saint Etienne : c'en était fini des invasions des peuples de la steppe en Occident. Les Magyars allaient devenir le meilleur rempart de la chrétienté, que ce soit contre les Mongols au XIIIe siècle ou contre les Ottomans au XVIIe siècle.

D'autres groupes de pillards ont menacé la chrétienté à la même époque que les Hongrois. Ce sont tout d'abord les Vikings, descendants des Germains restés en Scandinavie, qui pendant plus d'un siècle lancèrent leurs attaques contre les mondes franc, anglo-saxon ou irlandais. Aux raids meurtriers succédèrent des tentatives de créations d'Etats et il y eut des colonies de peuplement scandinaves en Ecosse, sur les côtes d'Irlande, en Angleterre, en Normandie, aux Pays-Bas. Les Vikings atteignirent aussi l'Islande, qu'ils peuplèrent presque entièrement, et plus tard le Groenland et le littoral nord de l'Amérique. A l'est même, on retrouve des Normands en Russie où ils commerçaient entre la Baltique et la mer Noire ; sous le nom de Varègues, ils furent d'ailleurs les catalyseurs du premier Etat russe (le nom de Russe fut d'abord donné aux Suédois) dont la capitale fut Kiev.

Ajoutons pour finir que les musulmans qui avaient conquis l'Espagne n'en furent définitivement chassés qu'en 1492, que les Sarrazins ont menacé pendant longtemps les côtes méditerranéennes, et que l'Empire ottoman annexa les Balkans après la chute de Constantinople. Mais, à cette époque, l'Europe est déjà entièrement chrétienne, et les traditions païennes ont entrepris leur long voyage souterrain.

Il n'y a pas lieu de retracer ici l'histoire de la christianisation. En 380, le christianisme devient religion d'Etat à Rome ; en 1008, le roi de Suède Olof Skötkonung est le dernier souverain païen à recevoir le baptême : entre ces deux dates l'aristocratie barbare s'est convertie officiellement au christianisme. Quant à savoir quand, comment et dans quelle mesure le christianisme a remplacé le paganisme dans le cœur et les coutumes des populations européennes, cela est une autre histoire...

La tradition celte

par

JEAN MARKALE

LE DOMAINE CELTIQUE

De toutes les civilisations qui ont successivement recouvert l'Europe à l'époque de la proto-histoire et des débuts de l'histoire, la civilisation celtique est peut-être celle qui s'est répandue le plus en profondeur dans les couches les plus diverses des populations concernées. Son aire d'extension est importante puisqu'elle intègre la quasi-totalité de l'Europe occidentale : les îles Britanniques, la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne rhénane, la Suisse, l'Italie du Nord, l'Espagne du Nord-Ouest, avec des prolongements en Autriche, en Hongrie, en Bohême, dans le sud de la Pologne et dans le nord de la Yougoslavie. Même si certains pays ont peu été touchés par la vague celtique, celle-ci a laissé des traces partout, ne serait-ce que dans la toponymie. Et cette extension montre, par elle-même, que la civilisation celtique était une force positive considérable, car seules les cultures qui apportent quelque chose de nouveau peuvent s'installer dans une aussi vaste zone.

En effet, cette zone d'expansion des Celtes n'était pas un désert avant leur arrivée. Elle était peuplée d'éléments divers, sur lesquels nous ne possédons que de vagues renseignements fournis par l'archéologie. Mais ces éléments existaient, et il est impossible de prétendre que les Celtes les ont détruits pour s'installer à leur place. D'abord, les Celtes étaient trop peu

nombreux pour ce faire. Ils se sont contentés de conquérir ces territoires et d'imposer leur propre système, probablement supérieur tant au point de vue technologique que culturel, du moins au moment de leur apparition. Puis ils ont colonisé véritablement les pays conquis, d'une part en y implantant une élite guerrière et intellectuelle, d'autre part en *celtisant* les populations autochtones de façon à constituer un grand ensemble cohérent.

Mais on sait que toute opération de ce genre provoque de nombreuses interférences. Les courants idéologiques ou culturels ne suivent pas uniquement le sens qui va du dominant au dominé et, bien souvent, le dominant voit son propre fonds envahi par de nombreux éléments appartenant au dominé. Le cas s'est produit pour les Romains, après leur victoire sur les Grecs. Il est impossible qu'il n'en ait pas été ainsi pour les Celtes et les populations autochtones des territoires qu'ils occupaient. Les Celtes ont certes imposé leur technologie, celle du fer, qui était de beaucoup en avance sur celle du bronze, et surtout leur juridisme, leur langue et leur religion. Mais après une période où l'idéologie dominante, peut-être par la force, a eu raison de la résistance normale des populations autochtones, des échanges se sont produits : et si les structures de la société celtique telle que nous pouvons l'entrevoir sont nettement indo-européennes, le mode d'appréciation de ces structures, et les nombreuses aberrations qu'on peut y observer ne le sont pas. Il faut alors bien admettre que, dans le domaine celtique de l'Europe occidentale, le jeu indo-européen a été faussé, et que ce qu'on nous présente comme civilisation celtique est le résultat d'une synthèse ou, mieux, d'une confrontation entre des principes indo-européens et des variantes autochtones, quelle qu'en soit l'origine. C'est d'ailleurs dans le domaine de la religion et des croyances religieuses que ce fait est le plus sensible : il semble que le druidisme, religion qui est indiscutablement celle de l'ensemble du domaine celtique, ait hérité d'une grande partie des croyances et des systèmes de pensée des religions antérieures. Et pourtant, le druidisme a un aspect extérieur indo-européen, et les druides sont les stricts équivalents des flamines latins et des brahmanes indiens.

C'est pourquoi l'étude de la religion et des croyances religieuses des Celtes est importante : elle marque l'instant où s'est opérée une fusion dans l'Europe occidentale entre des courants divers, voire opposés. Il en sera d'ailleurs de même plus tard, au

moment de la christianisation : le christianisme celtique, si fondamentalement différent du christianisme romain, a hérité, lui aussi, d'une grande partie du fonds religieux druidique, à tel point que, bien souvent, c'est à travers ce christianisme, irlandais ou breton, que l'on peut discerner certaines orientations fondamentales du druidisme. Contrairement à une opinion qui s'est répandue parfois, une religion ne naît pas d'un seul coup : elle est toujours l'héritière de ce qui s'est passé avant, même si les prophètes de cette nouvelle religion prétendent faire table rase des croyances antérieures. C'est ainsi que l'Europe actuelle, en dépit de presque vingt siècles de christianisme, présente des éléments parfaitement païens, parfois sous un vernis qui les rend méconnaissables. Et parmi ces éléments païens, ceux d'origine celtique sont innombrables.

LES TRADITIONS

Il est unanimement reconnu que le druidisme a été l'élément le plus cohérent de la civilisation celtique, celui qu'on retrouve partout dans l'aire d'expansion des Celtes, celui qui a réussi à unifier véritablement une mosaïque de peuples d'origines diverses et qui a donné un sens à leur vie et à leurs spéculations intellectuelles. Mais à la différence des systèmes religieux grec et latin, que nous connaissons relativement bien, grâce aux nombreux documents méditerranéens qui sont à notre disposition, le druidisme nous apparaît dans un brouillard très épais : nous possédons si peu de renseignements fiables sur le rituel et sur la pensée des druides qu'il est presque impossible de procéder autrement que par hypothèses.

Car il importe de le dire d'emblée : la tradition druidique a disparu, lentement absorbée d'une part par le christianisme triomphant, d'autre part par les croyances populaires rurales qui se sont maintenues de façon parallèle à travers le Moyen Age et jusqu'à nos jours, mais dans un état de délabrement et de confusion tel qu'il est difficile de faire un tri véritablement scientifique. C'est pourquoi il faut écarter définitivement ce qu'on appelle le « néo-druidisme » : il s'agit de reconstitutions plus ou moins réussies, opérées au cours des siècles par des personnages qui se sont prétendus, au mépris de toute vraisem-

blance, les héritiers des druides. Il en est ainsi des tentatives faites au Pays de Galles au XIIe siècle avec le développement de la légende du barde Taliesin, et au XIVe siècle autour du barde Siôn Cent. Quant à l'action de l'érudit gallois Iolo Morganwc, à la fin du XVIIIe siècle, elle dure encore de nos jours puisqu'elle inspire les deux collèges druidiques contemporains, celui du Pays de Galles et celui de la Bretagne armoricaine. Mais la « tradition » de Iolo Morganwc n'est qu'un mélange assez ahurissant de croyances populaires, de textes plus ou moins apocryphes du Moyen Age, de rituel emprunté à la maçonnerie écossaise, de préceptes chrétiens et d'emprunts faits aux religions de l'Inde. Le seul mérite de ces collèges « druidiques » est de provoquer une recherche sur la question et de proposer certaines réponses. On ne peut en dire autant, malheureusement, d'un certain nombre d'individus qui, de leur propre chef, s'intitulent druides, s'habillent de longues robes blanches, se prétendent inspirés par la divinité et accomplissent des rituels qui sont autant de simagrées sans fondement ni valeur. Cela ressort, sinon de la malhonnêteté intellectuelle, du moins du délire d'imagination le plus aigu.

Les druides ont en effet été pourchassés par les autorités romaines, et cela dès l'occupation de la Gaule. Ce n'est pas pour des raisons religieuses d'ailleurs, car les Romains étaient très tolérants de ce point de vue, laissant les courants religieux les plus divers s'infiltrer à Rome et dans l'Empire. Il semble que, comme pour les chrétiens, l'interdiction ait été motivée parce que ces deux religions présentaient des systèmes de pensée opposés à celui des Romains. La doctrine druidique, en particulier, maintenait une sorte de mépris concernant l'Etat tel qu'il était conçu par les Méditerranéens : se trouvant donc en contradiction avec l'idéologie romaine, et constituant par leur doctrine un danger permanent pour la cohésion et l'ordre latins, les druides furent interdits, puis pourchassés pendant tout le premier siècle de notre ère sur les territoires continentaux. Cela ne veut pas dire que certains d'entre eux ne se soient pas réfugiés dans les régions inaccessibles, montagnes ou forêts, et qu'ils n'aient point continué, du moins pendant une courte période, leur sacerdoce et leur enseignement. En Grande-Bretagne, l'occupation se fit plus tard et de façon plus sporadique : il est possible que les druides aient survécu plus longtemps, en particulier dans le nord, aux limites de l'Ecosse, c'est-à-dire du pays des Pictes, dans les forêts où s'étaient installées certaines tribus, celles qu'on

appellera plus tard les Bretons du Nord, et qui seront les véritables mainteneurs de la tradition celtique jusqu'à l'époque saxonne. En Irlande, où les Romains ne vinrent jamais, la situation est différente : après des années de luttes intellectuelles, les druides se convertirent délibérément, pour des raisons qui nous échappent, au christianisme, et disparurent donc de ce fait, non sans laisser de traces profondes dans les usages et la doctrine de la nouvelle religion.

Cela étant dit et même solennellement affirmé, il peut paraître paradoxal, voire inconvenant, de proposer une étude sur la tradition celtique. Les sources de renseignement sont si faibles, au départ, que toute interprétation demeure obligatoirement du domaine de la conjecture. Il y a même plus : la civilisation celtique ancienne n'a laissé aucune trace dans l'écriture, et il faut attendre le XIe siècle pour voir apparaître des manuscrits *en langue celtique* qui nous transmettent quelques bribes éparses et parfois bien altérées du message druidique. A part les maigres renseignements transmis par les auteurs de l'Antiquité grecque et latine, nous ne disposons pratiquement d'aucune source directe provenant des Celtes continentaux, que ce soit des Gaulois, que ce soit des Bretons armoricains. Si nous avons la possibilité de nous référer à des manuscrits, c'est seulement en Irlande où les moines chrétiens ont consigné par écrit, mais tardivement, les grandes épopées et les légendes mythologiques, ainsi qu'au Pays de Galles où la tradition bardique, demeurée plus vivante qu'ailleurs, a alimenté des versions récentes de ces épopées et légendes, parfois même en les incorporant à un cycle épique qui allait conquérir l'Europe, celui d'Arthur.

La raison de ce silence des Celtes anciens est extrêmement simple : *ils n'écrivaient pas,* non qu'ils ne connussent point l'écriture, mais parce qu'ils voyaient dans l'écriture *la mort de leur tradition.* A cet égard, le témoignage de César est on ne peut plus précis : « Ils pensent que la religion interdit de confier leur doctrine à l'écriture, comme on peut le faire pour le reste, comptes publics et privés pour lesquels ils utilisent l'alphabet grec. Il me semble que cet usage a été établi pour deux raisons : d'abord, ils ne veulent pas que leur doctrine soit répandue dans le peuple ; ensuite, ils ne veulent pas que ceux qui apprennent, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire, car il est prouvé que lorsqu'on se sert de textes écrits, on fait de moins en moins d'efforts pour apprendre par cœur et pour cultiver la mémoire » (*De Bello Gallico,* VI, 13). Les deux interprétations

de César sont valables, encore que la première ne soit guère probante à propos d'un peuple où les illettrés, au sens moderne du mot, devaient être la grande majorité. Mais il convient d'ajouter à la seconde, qui est étonnamment pédagogique, une troisième qui est la véritable explication : une tradition qui se fie à l'écriture est une tradition qui se fige, qui meurt par conséquent, puisqu'il n'y a plus aucune possibilité de transformer et d'actualiser le message transmis une fois pour toutes et de façon définitive. Georges Dumézil a écrit à ce propos : « A chaque génération, en chaque étudiant, le savoir se réincarne, il n'est pas reçu comme un dépôt, il revêt une forme qui, tout en lui laissant son sens et ses traits essentiels, le rajeunit et dans une certaine mesure l'actualise [1]. » Car l'exemple du christianisme où les textes écrits, c'est-à-dire la Vulgate et les commentaires des Pères de l'Eglise, sont devenus absolument contraignants et non susceptibles de discussion ou d'interprétation, est typique de la mort effective d'une tradition : incapable de se régénérer, incapable de signifier quelque chose pour une génération qui ne comprend plus les formulations antérieures, devenues désuètes et inapplicables, elle devient la base d'un savoir fermé, ce qui laisse la porte ouverte à tous les fanatismes et à toutes les intolérances, quand ce n'est pas à l'autodestruction de ladite tradition.

Le caractère de la tradition celtique est donc nettement oral, ce qui faisait sa force vive, mais aussi sa faiblesse par rapport aux traditions contemporaines appuyées sur l'écriture. Les civilisations de l'écriture ont dominé le monde par leur juridisme et leur unitarisme : en effet, ce qui est écrit est non seulement immuable, mais unique et universel, et les tenants de cette idéologie font tout pour la répandre autour d'eux, convaincus qu'il s'agit là d'une Vérité dont l'absolu ne se discute même pas. Alors le rapport dominant-dominé prend un caractère répressif, excluant d'emblée tout ce qui est marginal, tout ce qui peut être considéré comme une aberration par rapport au sens centripète que prend la tradition. C'est une des causes de la disparition des Celtes de la politique européenne pendant l'Empire romain et pendant le Moyen Age. C'est une des raisons de la disparition du druidisme en tant que doctrine officielle, face à une religion étatique comme l'était celle des Romains, puis face à un christianisme, nourri des Saintes Ecritures, et dont les tendances universalistes ont perduré jusqu'à nos jours.

1. *Revue d'histoire des religions,* CXXII, p. 125.

Cependant, cette oralité, qui était une faiblesse par rapport aux traditions méditerranéennes de l'écriture, est dans une certaine mesure une grande force agissante : marginalisée, rabaissée au rang de culture populaire, elle a pu résister à tous ces courants qui se sont abattus sur l'Europe, et même dans de nombreux cas, s'infiltrer à l'intérieur des doctrines officielles. Une idéologie dominante, quand bien même elle se garde de tous côtés, n'est jamais à l'abri des grignotages qui s'opèrent de l'intérieur, et l'Inquisition n'a jamais réussi à extirper les tendances centrifuges qui se manifestaient dans l'Eglise. On peut donc dire qu'il existe, même à l'heure actuelle, une couche profonde de la culture dite populaire qui est d'origine celtique, et qu'il est possible, en passant celle-ci au crible, d'y retrouver des éléments qui ont appartenu au druidisme du temps où il régnait sur toute l'Europe occidentale. Ces éléments, nous les découvrirons aussi bien dans les textes mis par écrit au Moyen Age que dans les contes et chants populaires oraux dont l'Europe occidentale est si riche, particulièrement dans les pays qui sont restés celtophones, comme l'Irlande, le Pays de Galles, l'Ecosse et la Bretagne armoricaine.

Cependant, cette exploration des traditions celtiques pose des problèmes qu'il convient de souligner. D'abord, pouvons-nous être vraiment certains que les contes et les légendes véhiculent des fragments de la tradition des anciens Celtes ? Aucune réponse définitive ne peut être donnée, mais il existe une forte probabilité en faveur de l'authenticité des textes d'origine populaire, qu'il s'agisse des textes recueillis au XIXe siècle par d'éminents folkloristes, qu'il s'agisse des textes mis par écrit à partir du XIe siècle par des moines, des clercs et des poètes. D'ailleurs, la méthode comparative, qui consiste à lire en parallèle les productions des uns et des autres à des époques différentes, et à confronter tout cela avec les renseignements fournis par les auteurs de l'Antiquité, est un élément d'appréciation très important et qui permet d'éliminer ce qui n'est, à coup sûr, pas celtique [2]. Si le thème des contes populaires est souvent identique dans de nombreux pays, dans de nombreuses régions, il est toujours actualisé et traité en fonction des préoccupations locales

2. C'est le travail que j'ai tenté de faire dans mon livre, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine,* Payot, Paris, 3e éd., 1977. J'y ai comparé systématiquement les contes populaires de la péninsule armoricaine avec les grandes épopées galloises ou irlandaises mises par écrit au Moyen Age. On s'aperçoit ainsi d'une extraordinaire permanence du fonds celtique.

QUELQUES CROYANCES CELTIQUES VUES PAR LES AUTEURS DE L'ANTIQUITE

« Les druides enseignent que les âmes ne périssent pas mais, qu'après la mort, elles passent d'un corps dans un autre. »

CÉSAR, *De Bello Gallico,* VI, 14.

« D'après vous, les ombres ne gagnent pas le séjour silencieux de l'Erèbe et les pâles domaines de Dis Pater. Le même esprit anime un autre corps dans un autre monde. Et si vous êtes sûrs de ce que disent vos chants, la mort est le milieu d'une longue vie. »

LUCAIN, *La Pharsale,* I.

« Les âmes sont immortelles et il y a une autre vie chez les morts. »

POMPONIUS MELA, III, 3.

« Les âmes des hommes sont immortelles et revivent un certain nombre d'années dans un autre corps. »

DIODORE DE SICILE, V, 28.

« Les druides... enseignent que les âmes sont impérissables, le monde également, mais ils assurent qu'un jour, pourtant, l'eau et le feu régneront. »

STRABON, IV, 4.

« Les druides rendent leurs sentences par des énigmes et des expressions obscures, enseignant qu'on doit honorer les dieux, ne pas faire le mal et se conduire courageusement. »

DIOGÈNE LAERCE, *Introduction,* V.

« Ils sont convaincus que les âmes des hommes sont immortelles. »

VALÈRE-MAXIME, II, 6.

« Aujourd'hui la Bretagne est encore sous la domination de la magie, et elle en accomplit les rites avec tant d'éclat qu'il semble que ce soit elle qui a apporté leur culte aux Perses. »

PLINE L'ANCIEN, *Hist. Nat.,* XXX, 13.

« L'étude des sciences qui sont dignes de respect, commencée par les bardes, les devins et les druides, a été menée chez eux par des hommes de grande culture. »

AMMIEN MARCELIN (d'après Timagène), XV, 9.

et selon des critères qui dénotent une certaine façon de penser, un certain mode d'appréhension du réel ou du surnaturel. L'actualisation propre à l'oralité a toujours joué son rôle, et le savoir permet d'user de références et de démêler l'authentique du contrefait. Les mentalités profondes des populations sont des choses qui varient très peu : il semble que les systèmes de pensée soient liés au milieu environnant et que ce soit la caractéristique essentielle qui perdure dans un pays ou une région par rapport à d'autres. On peut donc prétendre avec beaucoup de vraisemblance que la tradition celtique existe à travers les cultures parallèles orales, mais qu'il est nécessaire d'y aller la chercher en s'entourant de précautions indispensables.

Un deuxième problème est constitué par le fait que les traditions recueillies tant au XIIe siècle que de nos jours ne peuvent en aucun cas être identiques à celles qui avaient cours au Ier siècle avant notre ère, tant en Gaule qu'en Irlande. La faculté d'adaptation et d'actualisation ayant fonctionné à plein, la tradition s'en est trouvée fatalement modifiée, sinon dans son essence, du moins dans ses prolongements et ses interprétations. Le locuteur ne réagit pas de la même façon lorsque la situation sociale, économique, politique ou culturelle n'est pas identique. De plus, il arrive qu'un locuteur se contente de transmettre des images qu'il actualise sans en comprendre le sens véritable. D'autre part, les transcripteurs de ces contes obéissent eux aussi à des motivations différentes selon les époques et les milieux sociaux : il y a peu de rapport de forme entre un conte réécrit par Marie de France au XIIe siècle d'après un modèle armoricain, et un conte transcrit par François-Marie Luzel, folkloriste consciencieux du XIXe siècle. Il faut donc tenir compte de cette diversité de transcriptions en même temps que des variations qui entourent le thème primitif et dans lesquelles on peut reconnaître les résultats d'une évolution normale de la pensée. C'est en somme une cote mal taillée qu'il convient d'opérer lorsqu'on veut décrypter un récit oral d'origine populaire, de façon à restituer le schéma originel, et c'est peut-être la partie la plus délicate de ce travail d'information.

Ce travail est pourtant nécessaire si l'on veut parvenir à une connaissance plus approfondie de la tradition celtique. Elle n'est point entièrement perdue, et il est possible d'en sauver une partie importante. Il est vrai que, dans de nombreux domaines, il en est ainsi. Le passé ne nous est parvenu que par fragments, au gré des hasards qui ont effacé certains documents ou obscurci

certains autres. Les Celtes, plus que tout autre peuple, ont été victimes d'un mépris systématique de la part de leurs conquérants. L'habitude acquise en a fait des barbares juste bons à combattre courageusement mais aveuglément. Il importait de faire justice de ces allégations en montrant qu'ils possédaient, comme tous les peuples, une culture, une religion, une tradition tant mythologique que philosophique. On s'est donné beaucoup de mal pour étudier les civilisations dites « primitives » à travers le monde. On a fini par connaître assez bien les systèmes des Africains, des Océaniens et des Améridiens. On s'est jusqu'à présent fort peu préoccupé de pratiquer une étude de l'Europe occidentale. Or, les Celtes ont marqué cette Europe occidentale, et c'est par leur recherche qu'on doit arriver à découvrir une tradition occultée mais vivante. Mais pour réussir cette entreprise, il convient d'abandonner un état d'esprit gréco-latin. Celui-ci nous a été inculqué par notre système socio-éducatif hérité de l'Antiquité classique. Il est à base d'aristotélisme. Il joue constamment sur une logique binaire. C'est cette logique qu'ont toujours refusée les Celtes. C'est donc dans un esprit « présocratique », un esprit « barbare » qu'il convient d'examiner les documents de la tradition celtique.

CONTES ET LEGENDES

En l'absence de tout texte d'ordre théorique, ce sont donc les contes et légendes qui constituent l'essentiel de notre connaissance de la tradition celtique. Et sans faire d'opposition systématique, il importe de distinguer à travers cette abondante « littérature » d'une part les légendes recueillies et transcrites pendant le Moyen Age, d'autre part les contes oraux collectés au cours des XIXe et XXe siècles.

Les premiers sont évidemment, par le temps, beaucoup plus proches de ce qui se faisait à l'époque de l'épanouissement de la civilisation celtique. La date à laquelle a été rédigé un manuscrit importe peu, d'ailleurs, car les transcriptions concernent toujours une légende passée, parfois considérablement rajeunie, parfois émaillée d'archaïsmes de langage qui démontrent son ancienneté. C'est ainsi qu'en Irlande et au Pays de Galles, on a pu constater que des manuscrits du XIe ou du XIIe siècle recélaient en fait des textes qui avaient été élaborés au VIIe siècle, voire bien avant. De plus, les récits en langue gaélique ou en langue galloise sont parsemés de strophes en vers présentant des obscurités souvent peu compréhensibles : ce sont des restes d'une ancienne tradition transmise par oral et sous forme versifiée. Cela corrobore ce que dit César quant à la longueur des études que poursuivaient ceux qui désiraient se faire druides :

ils passaient des années à apprendre par cœur des poèmes entiers. On est en droit de conclure que ces poèmes en vers constituaient l'ossature de récits plus longs que chacun pouvait improviser en respectant le schéma primitif. Les vers servaient donc de support mnémotechnique, le conteur brodait le reste selon son auditoire, selon les préoccupations du moment, selon son propre tempérament [3]. Comme, en Irlande, l'héritage des druides a été recueilli en partie par les *fili,* d'abord devins, puis poètes et conteurs, appartenant à la classe sacerdotale, et en Grande-Bretagne, au Pays de Galles, par les bardes, poètes et conteurs appartenant à cette même classe, on peut donc affirmer que les récits légendaires transmis par les manuscrits du Moyen Age contiennent une part importante du savoir culturel druidique.

La deuxième catégorie est celle des contes oraux qui ont perduré dans toute l'Europe occidentale jusqu'à nos jours et qui ont été recueillis et transcrits depuis environ deux siècles par des chercheurs, les uns « amateurs », les autres animés d'intentions scientifiques. Une riche moisson a été accomplie, qui permet de découvrir de véritables épopées réduites le plus souvent à des récits très simples. Là, la mutation a été importante, et l'actualisation a métamorphosé bien souvent l'aspect du schéma primitif. De plus, le christianisme y a mis son empreinte, rejetant certains éléments et en assimilant d'autres : parfois les divinités anciennes sont devenues des sorciers ou des fées, parfois elles sont devenues la Sainte Vierge et les saints. Mais en grattant quelque peu la surface, on découvre automatiquement des thèmes qui remontent au paganisme et qui sont d'autant plus repérables qu'ils sont la plupart du temps contradictoires avec un christianisme orthodoxe. C'est dire qu'il est nécessaire de recourir à cette tradition orale pour compléter et comprendre les récits antérieurs, de façon à établir une sorte de corpus des légendes épiques et mythologiques des Celtes d'hier et d'aujourd'hui.

LES LÉGENDES MÉDIÉVALES

L'épopée irlandaise contient, dans son cycle mythologique, de bien étranges récits dont les schémas remontent à la nuit des

3. Un exemple caractéristique dans la littérature médiévale française est celui d'*Aucassin et Nicolette,* « chantefable » du XIIIe siècle, qui comprend des récitatifs en vers et le récit de l'action en prose.

temps. Parmi ceux-ci, *La Bataille de Mag-Tured* [4] présente une lutte entre différentes divinités, qui peut, sur le plan historique, être interprétée comme le résumé symbolique des péripéties qui ont accompagné les invasions successives de l'Irlande par des peuples divers. Les héros en sont les Tuatha Dé Danann, ou « gens de la déesse Dana », désignant une population antérieure aux Gaëls actuels, et qui, dans la mythologie celtique, sont considérés comme la race des dieux.

Les Tuatha Dé Danann viennent des « îles du nord du monde ». Un jour, ils abordent en Irlande, alors occupée par les Fir Bolg (= les Hommes-Sacs) en lesquels on peut reconnaître certains peuples historiques [5]. Les Tuatha font alliance avec les Fomoré, peuple fabuleux, mais dont le caractère maritime ne fait aucun doute [6]. Cian, l'un des chefs des Tuatha, épouse Ethné, fille du roi des Fomoré, Balor, et de cette union naîtra Lug, l'un des dieux panceltiques les mieux connus. Alors, ensemble, les Tuatha et les Fomoré battent les Fir Bolg, s'emparent de l'Irlande et se partagent le pouvoir.

Cependant tout ne va pas au mieux. Le roi des Tuatha, Nuada, qui a perdu un bras dans la bataille, est dans l'incapacité de régner. Le chef Fomoré Bress devient roi, mais traite les Tuatha en esclaves. Ceux-ci décident de se révolter, sous la conduite de Nuada, à qui un magicien fabrique un bras d'argent, et des autres chefs Tuatha, Diancecht, le dieu médecin, Ogma, le dieu-lieur indo-européen, Dagda, l'équivalent du Dis Pater latin et du Pluton grec, et surtout de Lug, le « Multiple artisan », qui est à la fois Tuatha et Fomoré, divinité complexe qui tient à la fois d'Apollon et de Mercure, et qui a été connue dans l'ensemble du monde celtique [7].

4. Traduction fragmentaire dans Georges Dottin, *L'Epopée irlandaise*, p. 37 et s. Analyse dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande*, p. 25-30.

5. On a pu voir dans les Fir Bolg des Belges. Les Fir Bolg, comme les autres envahisseurs Fir Domnainn (= *Dumnonii*, peuple de l'île de Bretagne ayant donné leur nom au Devon et à la Domnonée armoricaine) et Fir Galoinn (= *Galli*, les Gaulois), représenteraient donc une couche de Celtes brittoniques alors que les Gaëls font partie du rameau goidelique. Mais dans le cadre mythologique, les Fir Bolg sont avant tout un peuple mythique.

6. On a prétendu que les Fomoré désignaient les Scandinaves. Sans doute y a-t-il eu confusion tardive, mais les Fomoré sont des sortes de géants marins dont le caractère cyclopéen est attesté.

7. Il a donné son nom à Lyon, Loudun, Laon, Leyde et Lepsig, qui sont des « Lugdunum », c'est-à-dire des « forteresses de Lug ».

Les préparatifs durent sept années. Puis la bataille s'engage. Les guerriers Tuatha qui meurent sont ressuscités lorsqu'on les plonge dans la Fontaine de Santé de Diancecht, jusqu'au moment où les Fomoré comblent celle-ci de pierres et de cailloux. Nuada est tué, mais Lug affronte son grand-père Balor, le Borgne dont l'œil unique foudroie les ennemis d'un seul regard. Lug lance une balle de fronde dans l'œil de Balor et le tue. La victoire revient aux Tuatha Dé Danann, dont Dagda devient le chef incontesté.

Cette épopée fait penser aux luttes entre les Olympiens et les géants, entre les Ases et les Vanes. Mais elle a le mérite de présenter quelques-uns des dieux du panthéon irlandais et de mettre l'accent sur des thèmes majeurs de la mythologie celtique. On y voit en effet la fameuse Fontaine de Santé, que nous retrouvons dans la tradition galloise sous forme de chaudron d'abondance, de science et de renaissance, archétype païen évident du Graal. On y voit le personnage de Dagda, maître de la vie et de la mort : lorsqu'il frappe par un bout de sa massue, il peut tuer ; lorsqu'il frappe par l'autre bout, il peut ressusciter. C'est donc le dieu de l'ambiguïté, mais aussi de tout le réel, puisque selon la pensée celtique, éminemment dialectique, chaque chose contient son propre principe de destruction. On y discerne le thème eschatologique de la lutte des forces de lumières (les Tuatha) contre les forces des ténèbres (les Fomoré) conduites par un borgne qu'il suffit d'aveugler. On y découvre le pouvoir étonnant de la magie divine, y compris celle de la musique, puisque la harpe de Dagda a un son qui peut faire pleurer, qui peut faire rire, qui peut endormir et qui peut faire mourir. Et, enfin, émerge le personnage de Lug, symbole de l'intelligence humaine à son plus haut degré, et qui réunit en lui les pouvoirs des trois castes fondamentales des Indo-Européens : il est prêtre, maître de la magie, il est guerrier suprême, mais il est aussi un artisan complet, ce qui en fait le champion de la troisième caste. Lug apparaît donc comme la première tentative envisagée, sur le plan idéal et théorique, de réaliser une société sans classe, dans ce monde-ci, puisque dans l'Autre Monde, comme nous le verrons, il va de soi que la société atteint son plus pur degré d'harmonie.

D'autres épopées mythologiques mettent en relief la singularité des Celtes quant à l'appréhension du réel. L'Histoire de *Tuân mac Cairill* est une sorte de raccourci historique concernant les différents peuples qui ont occupé l'île d'Irlande : le héros est témoin de toutes ces invasions, à chaque fois sous la forme d'un

animal différent [8]. Ainsi apparaît le thème des métamorphoses de l'être, qui a été bien souvent, et à tort, considéré comme la preuve de la croyance des Celtes en la métempsycose. Ce même thème réapparaît dans la *Conception des deux porchers* [9], où deux personnages rivalisent de science et de magie en s'incarnant sous différentes formes avant de devenir les deux taureaux mythiques de l'Irlande, enjeu de la bataille inexpiable qui est racontée dans la *Razzia des bœufs de Cualngé*. Sur le même thème, l'*Histoire d'Etaine* [10] développe une aventure fantastique dans le monde des « tertres », c'est-à-dire du domaine réservé aux Tuatha Dé Danann, après la défaite qu'ils subirent de la part des Gaëls : les vainqueurs eurent la surface de l'Irlande, les dieux vaincus furent relégués dans les îles et dans les souterrains mégalithiques, dolmens, tumuli et allées couvertes. Mais le thème mythologique se double d'une poétique histoire d'amour et aussi d'allusions à des périodes historiques déterminées où les rois d'Irlande commencèrent à défricher le sol.

D'autres légendes mythologiques utilisent des thèmes communs à tous les pays celtiques. Ainsi le récit irlandais de *L'Inondation du Lough-Neagh* est-il une des nombreuses variantes de « la ville engloutie », dont les Bretons armoricains ont fait la légende de la Ville d'Is [11]. Il s'agit de l'invasion d'un pays par les eaux à la suite d'une faute ou d'une erreur commise par une femme qui était chargée de veiller sur un puits de façon à ce que celui-ci ne débordât pas. En dehors du symbolisme de cette légende, la ville engloutie représentant une forme de civilisation disparue, c'est-à-dire refoulée dans l'inconscient (et notamment une forme de civilisation gynécocratique) par suite de l'instauration d'un pouvoir autoritaire [12], on y retrouve des souvenirs

8. J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande*, p. 21-25.

9. Trad. par Ch.J. Guyonvarc'h, *Ogam*, XII, p. 73. Analyse dans J. Markale, *op. cit.*, p. 34-38.

10. Analyse de toutes les versions de la légende dans J. Markale, *op. cit.*, p. 34-35.

11. J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande*, p. 39-43.

12. Il semble que les Celtes indo-européens, et donc bénéficiant d'un système patriarcal, aient conquis des peuples autochtones qui aient eu des conceptions différentes sur le rôle de la femme et qui étaient manifestement dans un système plus gynécocratique. C'est ce qui explique que, dans la civilisation celtique telle que nous la connaissons, la femme ait joué, à la fois dans la vie réelle, mais aussi dans le mythe, un rôle d'une importance quelque peu surprenante. C'est ce phénomène que j'ai étudié en détail dans mon ouvrage *La Femme celte*, Payot, Paris, 6e édition, 1979.

de l'époque où les Celtes ont été en proie aux effondrements de terrain et aux raz de marée qui ont caractérisé la fin de l'âge du bronze. On sait en effet que les Celtes avaient été chassés de leur pays d'origine par les débordements de la mer, et il est normal qu'ils aient gardé dans leurs traditions cette hantise de l'inondation, sinon une véritable peur de la mer.

Pourtant la mer n'exerce pas toujours une certaine terreur sur l'imagination des hommes. Au contraire, la mer est souvent bénéfique dans la mesure où, séparant le monde des humains du monde merveilleux où vivent les dieux et les héros, elle est le chemin qui permet d'accéder au domaine bienheureux. Ainsi le très beau récit de *La Navigation de Bran, fils de Fébal* [13], qui a été souvent adapté et même christianisé dans l' « Histoire de saint Brendan à la recherche du Paradis », est à la fois une quête passionnée de l'Autre Monde et un résumé des croyances des Celtes quant à l'existence d'un autre monde indifférencié où il n'y a plus d'antinomie, plus de bien ou de mal, plus de souffrance, plus de mort, plus de distinction sociale. Et cet Autre Monde se trouve localisé dans l'ouest, vers le soleil couchant, dans une île habitée par des fées, une île qui est un « paradis » au sens étymologique puisqu'elle consiste en un verger. Et l'arbre de référence est évidemment le pommier. D'où le nom irlandais de cette terre merveilleuse, *Emain Ablach* (*Ablach* signifiant « pommiers »), nom qu'on retrouve dans la tradition galloise sous le nom d'*Avalach* et dans les romans arthuriens français sous le nom d'*Avalon* : c'est l'*Insula Pomorum* où règne la fée Morgane. C'est aussi, vraisemblablement, le souvenir d'un ancien sanctuaire de la religion celtique primitive, devenu dans la croyance toujours renouvelée le lieu idéal où l'être humain doit opérer son retour aux sources, son *regressus ad uterum* pour parler un langage psychanalytique qui démontre bien en tout cas le caractère individuel de la quête religieuse telle que la concevaient les anciens Celtes.

Il ne faudrait pas croire que dans les épopées irlandaises à prétentions historiques, la mythologie soit absente. Bien au contraire, les Celtes se refusant à dissocier les événements réels des événements mythiques, la mythologie est peut-être encore plus forte, encore plus vivante dans les récits qui ont pour héros des rois et des guerriers à qui on assigne une date, même fictive,

13. Traduction dans Georges Dottin, *L'Epopée irlandaise*, p. 55. Analyse et commentaire dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande*, p. 33-34.

dans l'histoire tourmentée de l'Irlande. Ainsi, la vaste épopée qu'on appelle la *Razzia des bœufs de Cualngé* [14] est-elle une somme des croyances et des coutumes des anciens Irlandais. Le sujet en est une guerre déclenchée par la reine Mebdh de Connaught contre l'Ulster pour s'emparer d'un taureau merveilleux, le « Brun de Cualngé ». Pour s'assurer le concours des plus grands guerriers de l'Irlande, la reine Mebdh leur promet « l'amitié de ses cuisses », ce qui apparente le personnage à une divinité primordiale et souveraine, partageant ses pouvoirs avec les hommes qui sont capables de mener le combat en son nom. En face de Mebdh, les habitants d'Ulster sont en état d'infériorité, car ils sont en proie à une maladie annuelle, une « maladie de femme », résultat de la malédiction lancée jadis contre eux par la déesse Macha. Seul le héros Cûchulainn échappe à cette malédiction, et c'est lui qui retient, à lui tout seul, par sa force, par sa prouesse guerrière mais aussi par sa magie, les armées d'Irlande jusqu'à ce que les Ulates soient en mesure de combattre. L'armée de Mebdh est vaincue, mais le taureau merveilleux meurt au cours d'un combat contre un autre taureau divin, ce qui fait que cette guerre inexpiable a été menée pour rien. Tout au cours de l'action, les personnages de l'Autre Monde font irruption dans le monde des vivants, ne serait-ce que le dieu Lug et la déesse guerrière Morrigane. Mais d'ailleurs, Mebdh, son époux le roi Ailill, le roi d'Ulster Conchobar, le héros Fergus, Cûchulainn et tous les autres guerriers sont bien souvent des incarnations divines, historicisées et replacées dans un cadre compréhensible, celui du récit, seul capable de se transmettre de génération en génération.

Cûchulainn est au centre d'un grand nombre d'aventures. Son éducation a été faite en Ecosse, chez d'étranges femmes-guerrières qui sont aussi des magiciennes et des initiatrices sexuelles [15]. Dans le récit de *La Mort de Cûroi* [16], il doit combattre un dieu de l'ombre, et se révèle par conséquent un héros solaire, œuvrant comme Héraklès, à la poursuite des monstres. Dans *L'Ivresse des Ulates,* il entraîne ses compagnons dans des aventures fantastiques [17] où s'intercalent des fragments d'anciens récits concernant les rituels, comme celui de la fête de Samain, ou les divinités comme Dagda. Ce texte nous permet d'ailleurs d'avoir des précisions utiles sur l'organisation de la société gaélique et sur les coutumes quant aux guerres et aux fêtes. Dans *La Maladie de Cûchulainn,* le héros va passer une année dans l'Autre Monde pour l'amour d'une fée, c'est-à-dire d'une déesse. En réalité, il fait une sorte de rêve chamanique, se trouve dans un état d'extase et réalise par l'esprit cette plongée dans l'inconnu du plus bel effet poétique : cela nous permet d'ailleurs d'avoir une description particulièrement imagée d'Emain Ablach, cette terre paradisiaque où souvent les fées attirent les mortels dont elles tombent amoureuses.

La suite des aventures de Cûchulainn se situe dans le cadre de ce qu'on appelle le Cycle d'Ulster. Il y a d'autres personnages et d'autres héros, qui n'ont peut-être pas la dimension de Cûchulainn, mais qui offrent tous des particularités extraordinaires. On hésite à les classer comme dieux ou comme héros : le processus d'évhèmérisation a joué dans le vaste domaine celtique, mais il semble que, souvent, des concepts aient été incarnés autant que des héros divinisés. De plus, on observe une tendance précise à faire coïncider un héros plus ou moins historique avec un modèle mythique surgi de la plus lointaine mémoire ancestrale. A cet égard, l'histoire tragique de Déirdré [18], devenue un véritable symbole de l'Irlande vaincue et sous le joug, constitue un excellent exemple : les personnages qui participent à l'action sont à eux seuls des idées forces, et leur manipulation au cours du récit est la conséquence d'un plan mythologique savamment élaboré. C'est dans cette histoire que se manifeste, probablement à un degré rarement atteint, la puissance du redoutable *geis,* sorte d'interdit incantatoire et magique qui peut être lancé non seulement par les druides, mais aussi par certaines femmes : le thème de base de la légende de Tristan et Yseult est inclus dans le récit de Déirdré. Quant à *La Mort de Cûchulainn,* elle met un point final aux aventures du héros, mais selon un véritable rituel de sacrifice : tout y passe, les interdits transgressés, le thème de la vengeance, l'équivalent de l'hydre de

14. Traduction fragmentaire dans G. Dottin, *L'Epopée irlandaise,* p. 101-123. Traduction complète par Ch.J. Guyonvarc'h dans *Ogam,* XV et XVI. Analyse et commentaire dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 95-106.

15. Voir *L'Education de Cûchulainn* dans J. Markale, *op. cit.,* p. 88-95.

16. Traduction par Ch.J. Guyonvarc'h, *Ogam,* XII et XIII. Analyse et commentaire dans J. Markale, *op. cit.,* p. 114-122.

17. Traduction dans G. Dottin, *op. cit.,* p. 123-143. Analyse dans J. Markale, *op. cit.,* p. 122-128.

18. G. Dottin, *op. cit.,* p. 76-85. Analyse dans J. Markale, *op. cit.,* p. 64-68.

Lerne (les fils de Calatin), le thème bien celtique de la forêt qui marche et du combat des arbres, la puissance magique du héros vaincu mais triomphant dans la mort, la complicité avec le monde animal, les thèmes de l'amitié, de l'amour, l'exaltation de la souffrance humaine, l'apothéose, pour tout dire, d'un homme qui, par son action, a transcendé sa nature humaine. Cette épopée est certainement l'une des plus sombres mais aussi des plus profondes qu'ait jamais engendrées l'esprit humain [19].

Le Cycle d'Ulster est lié d'une façon ou d'une autre à un culte du chien, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit d'un souvenir de totémisme ou d'un simple symbole. En effet, Cûchulainn, de son premier nom Sétanta, est le « Chien de Culann » : il avait en effet tué le chien du forgeron Culann et s'était offert pour le remplacer, en guise de compensation. Le roi Conchobar est proprement le « Chien Puissant », équivalent du gallois Cynfawr et du breton armoricain Konomor. Cette importance du chien s'accompagne certainement d'une sorte de culte rendu au taureau, la *Razzia de Cualngé* le prouve, ce qui dénote un caractère pastoral à la civilisation des Ulates : ce sont avant tout des éleveurs de bovins. Cela n'empêche d'ailleurs pas le Cycle d'Ulster d'être envahi par des oiseaux féeriques. Souvent, les fées, divinités de l'Autre Monde, apparaissent aux humains sous forme d'oiseaux, de cygnes en particulier. Et l'on sait que le cygne a son importance dans les traditions dites hyperboréennes, ce qui fait penser à une influence nordique sur ces légendes, sinon une origine elle-même.

Un autre cycle épique irlandais est celui de Leinster, qu'on appelle aussi cycle des *Fiana,* ou cycle ossianique. Ce cycle, quant à lui, est lié au culte du cervidé, ce qui inclinerait à admettre une civilisation de chasseurs, descendants des tribus qui survécurent en Europe pendant les dernières glaciations. Le héros principal de ce cycle est en effet Finn, roi des *Fiana,* sorte de collectivité de guerriers errants à travers l'Irlande, chargés de faire respecter l'ordre, de lever les impôts, et qui vivaient beaucoup de la chasse au cerf et au sanglier. Or le véritable nom de Finn est Demné, c'est-à-dire le « Daim ». Il épouse une femme changée en biche, et en a un fils qu'il nomme Oisin, c'est-à-dire le « Faon ». Oisin, dont le nom sera déformé en Ossian, au XVIIIe siècle, par Mac Pherson, aura lui-même un fils du nom

19. L'une des versions est traduite par G. Dottin, *op. cit.,* p. 147-156. Une seconde version a été traduite par Ch.J. Guyonvarc'h dans *Celticum,* VII. Voir J. Markale, *op. cit.,* p. 131-137.

d'Oscar, c'est-à-dire « qui aime les cerfs [20] ». Mais à travers ce personnage de Finn, on reconnaît l'image d'un dieu chasseur dont l'importance a dû être grande dans les temps où la chasse était le seul moyen d'assurer sa nourriture. Et Finn, comme la plupart des héros irlandais, est non seulement un redoutable guerrier et un brillant chasseur : il est aussi magicien.

C'est auprès de femmes-guerrières que le jeune Finn a reçu son instruction, qu'il a ensuite perfectionnée auprès d'un mystérieux forgeron dont il a épousé la fille. Il tue un sanglier féerique et reçoit des pouvoirs de divination en mangeant un morceau de saumon qui ne lui était pas destiné. Il a aussi le pouvoir de guérir un blessé lorsqu'il apporte à celui-ci de l'eau dans ses mains.

Mais Finn joue parfois un rôle ambigu et même désagréable. Dans le récit de *Diarmaid et Grainné,* il épouse une jeune femme, Grainné (dont le nom provient du mot gaélique signifiant soleil). Pendant un repas, Grainné endort tous les assistants par un philtre, sauf le fils de Finn, Oisin, et un de ses parents, le jeune Diarmaid. Sous la contrainte du redoutable *geis,* Grainné, qui est amoureuse de Diarmaid, oblige celui-ci à s'enfuir avec elle. Finn poursuit les amants dans toute l'Irlande, mais un jour, ayant repéré où se cachaient Diarmaid et Grainné, il oblige Diarmaid par ruse, c'est-à-dire en le mettant en face d'un interdit, à se joindre à lui pour une chasse au sanglier. Or un autre interdit de Diarmaid était de ne pas chasser le sanglier. Diarmaid, prisonnier de ses différents interdits, et les transgressant tous, tue le sanglier et est blessé mortellement par les soies empoisonnées de l'animal. Finn, qui peut le sauver en lui apportant de l'eau, tergiverse et s'arrange pour laisser mourir Diarmaid. En dehors du fait qu'il s'agit là d'une version archaïque de la légende de Tristan et Yseult [21], il faut remarquer dans cette épopée un mélange de réalisme et de magie qui donne sa véritable dimension au thème du destin. Et si Grainné représente le soleil ravi par le dieu lunaire Diarmaid, Finn, en dépit de son surnom qui signifie « blanc, blond, beau », se présente plu-

20. Voir dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 141-149, les commentaires sur les « Enfances de Finn ».

21. Analyse et commentaire de la légende dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 153-164. Fragments de texte dans G. Dottin, *L'Epopée irlandaise,* p. 160-163. Voir une étude générale sur la légende de Tristan et Yseult et ses sources, ainsi que sur le *geis* dans J. Markale, *La Femme celte,* p. 293-354.

tôt comme une divinité obscure, la nuit qui dévore et qui tue. Au reste, le récit de la mort de Finn [22] est une tragédie parmi les plus pessimistes qui soient : abandonné de tous, en proie aux êtres de la nuit qui l'assaillent, Finn sera tué par ses ennemis dans une solitude effroyable.

A côté de ces cycles plus différenciés ou groupés autour d'un personnage ou d'une collectivité, le légendaire médiéval de l'Irlande comporte une grande quantité de récits d'esprit païen, même s'ils sont parfois contaminés par le christianisme ou s'ils représentent, comme *La Mort de Muirechtach fils d'Erc* ou *La Folie de Suibhné,* où nous découvrons l'archétype de Merlin l'Enchanteur, une lutte sournoise mais impitoyable entre les rituels druidiques et les rituels chrétiens. Caractéristique est aussi le récit des aventures de Mongan : c'est soi-disant un roi historique ; il a des contacts avec les évêques et les clercs. Mais il passe pour être la réincarnation de Finn, ce qui fait que ses aventures reflètent encore bien des éléments mythologiques.

Il en est de même pour un récit admirablement composé et dont l'intensité dramatique est au plus haut degré, *La Destruction de l'Hôtel de Da Derga* [23]. Nous y voyons le roi Conairé le Grand accablé d'interdits de toutes sortes. Il est dit notamment que son règne sera heureux et prospère tant qu'il observera cette clause : aucune injustice ne se fera dans ton royaume. Or une injustice se produit, malgré lui, et à partir de là, le malheureux roi suprême d'Irlande va être obligé de transgresser tous ses interdits, ce qui le fera succomber sous le poids de ses ennemis. Et encore meurt-il noyé dans une cuve, comme Muirechtach, ce qui nous ramène à un antique rituel de sacrifice évoqué par le scoliaste de Lucain et en rapport avec l'importante fête de Samain (le premier novembre). Les personnages qui s'agitent autour du roi sont autant de divinités du panthéon celtique, plus ou moins camouflées, et prenant une allure plus populaire, plus « folklorique » pourrait-on dire. Par contre, dans le récit du *Siège de Druim Damhgaire,* le héros est un druide qui combat par sa puissance magique celle des autres druides et qui sort vainqueur de l'épreuve. Il est vrai que le personnage de Mog Ruith, sorte de divinité à la roue, est le Druide primordial, celui qui possède la plus grande science, et qui peut jouer aussi bien avec les éléments de la réalité qu'avec les fantasmes provoqués [24].

22. Analyse dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 165-168.

23. Analyse et commentaire dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 171-184.

Cependant, à l'intérieur même d'un cycle qui se prétend historique, tous les thèmes hérités de la mythologie revivent. *Les Aventures d'Art, fils de Conn* [25] concernent deux rois d'Irlande qui passent pour avoir existé réellement, Conn aux Cent Batailles et son fils Art. Conn a épousé — en mariage annuel, c'est-à-dire en concubinage légal — une fée chassée de l'Autre Monde parce qu'elle avait commis une faute. Et comme c'est un personnage maudit, rien ne va plus sur la terre d'Irlande. Les druides, consultés, déclarent qu'on ne peut conjurer le sort que par le sang d'un enfant d'un couple sans faute. C'est le début d'une double quête, celle de Conn à la recherche de cet enfant, et celle de son fils Art, provoqué par la fée et contraint à aller chercher comme épouse une jeune fille dont nul ne connaît la résidence. Cela nous vaut des aventures extraordinaires à travers des îles merveilleuses où toutes les croyances du paganisme celtique sont réactualisées par le conteur. Art arrivera à découvrir la jeune fille et à la ramener en Irlande, obligeant ainsi la fée à abandonner le terrain. En plus, par les épreuves qu'il a réussies, il a obtenu le droit de régner, puisque, en définitive, la jeune fille dont nul ne sait la résidence n'est autre que la souveraineté d'Irlande. Mais pour ce faire, il a dû vaincre les pièges de l'Autre Monde, car depuis qu'ils ont été relégués dans les îles et les souterrains, les Tuatha Dé Danann sont toujours plus ou moins en état de guerre permanente avec les Gaëls. Et il est significatif que les morts rituelles de rois, les expéditions fantastiques, les découvertes des trésors merveilleux, les arrivées dans la terre bienheureuse, se placent toujours au moment de la grande fête de Samain, alors que l'univers des dieux et des héros et l'univers des humains sont en communication. Il n'y a pas loin de cette fête païenne à la Toussaint chrétienne, aux croyances armoricaines sur les revenants du 1er novembre, et

24. Traduction par M.L. Sjoestedt, *Revue celtique,* XLIII, 8. Analyse et commentaire dans J. Markale, *op. cit.,* p. 192-194.

25. Analyse et commentaire dans J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 184-191. Ici apparaît le thème de la navigation merveilleuse tel qu'il sera exploité dans la version christianisée du *Voyage de Maëlduin* et de *La Navigation de saint Brendan à la recherche du Paradis.* Et c'est également ce thème qui occupe une bonne partie de *La Quête du Graal* cistercienne du XIIIe siècle.

surtout à la somptuosité et à l'étrangeté qui accompagnent la célébration de *Halloween* chez tous les peuples anglo-saxons.

Au Pays de Galles, les manuscrits sont beaucoup moins nombreux qu'en Irlande. Cela tient au fait que la tradition celtique s'est maintenue à l'écart des clercs, et davantage sous une forme de contes populaires. Cependant, les manuscrits gallois du Moyen Age représentent la tradition bretonne authentique, compte tenu du fait qu'on n'a pas retrouvé en Bretagne armoricaine de manuscrits antérieurs au XVIe siècle et que la langue galloise et la langue bretonne étaient, jusqu'au XIe siècle, un idiome unique. Les récits qui nous sont parvenus, s'ils sont tous localisés dans l'île de Bretagne concernent les deux côtés de la Manche et peuvent être considérés comme des fragments de la tradition dite brittonique, c'est-à-dire des peuples parlant autrefois le gaulois, plus tard le gallois et le breton.

Les textes les plus archaïques dans leur esprit comme dans leur forme sont les « Quatre Branches du *Mabinogi* » plus communément connu sous le nom de *Mabinogion* [26]. La première branche relate les aventures d'un certain Pwyll, qui devient roi de l'Autre Monde, et qui épouse une cavalière émérite, Rhiannon. Celle-ci, en qui nous reconnaissons la déesse gauloise romanisée Epona, donne naissance à un fils qui lui est ravi. Elle finit par le retrouver après avoir subi un étrange châtiment : elle devait porter sur son dos tous les voyageurs qui arrivaient au palais de son époux. C'est donc une image de la déesse-jument, au même titre que la Macha irlandaise, responsable de la maladie des Ulates, et qui avait dû participer à une course contre les chevaux du roi. Mais Rhianonn est aussi l'image de la Grande Reine, c'est-à-dire de la Déesse-Mère, celle qui parcourt le monde à la recherche de son enfant, comme le fit Déméter dans la tradition grecque, comme le fait encore Modron, dont le nom signifie mère (gaulois : *matrona*) à la recherche de son fils Mabon (= le Fils, c'est-à-dire le jeune Soleil prisonnier des forces obscures, connu dans l'épigraphie gallo-romaine sous le nom de Maponos) dans une autre légende galloise.

26. *Les Mabinogion* ont été traduits en français par Joseph Loth. L'édition de référence est la seconde, parue en 1913 à Paris, chez Fontemoing. Une troisième édition est parue en 1979 aux Presses d'Aujourd'hui, dépouillée de son lourd appareil critique et de ses notes. C'est cette 3e édition qui sera citée ici pour la commodité du lecteur. Le récit qui constitue la première branche, *Pwyll, prince de Dyvet,* se trouve p. 1 à 23. Analyse et commentaires dans Jean Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne,* Payot, Paris, 2e édition, 1975, p. 27-42.

La seconde branche est celle de *Branwen, fille de Llyr* [27]. En fait, le héros en est Brân le Béni, personnage assez considérable, sorte de géant, possesseur d'un chaudron de renaissance. Au cours d'une expédition en Irlande pour venger l'honneur de sa sœur Branwen, il est blessé mortellement. Il ordonne à ses compagnons de lui couper la tête et de l'emmener avec eux dans l'île de Bretagne. Ceux-ci accomplissent ce vœu et, en compagnie de la tête, ils passent un certain nombre d'années en dehors du temps, sous le charme des oiseaux de Rhiannon, dont « le chant endort les vivants et réveille les morts ». Le thème du chaudron se réfère évidemment à la fontaine de santé des Tuatha Dé Danann, et par conséquent au thème du Graal. Mais le motif de la tête se retrouve également dans la version galloise de l'histoire de Perceval et du Graal.

La troisième branche concerne les aventures de Rhiannon, de son fils Pryderi et du héros Manawydan, équivalent gallois du chef des Tuatha Dé Danann Mananann mac Lir [28]. La quatrième branche est de loin la plus complexe, et il semble qu'elle soit le condensé de plusieurs légendes différentes [29]. Une première partie raconte comment Gwyddyon, fils de Dôn, et neveu du roi Math, maître de la magie, aide son frère Gilvaethwy (lequel réapparaît curieusement dans les romans arthuriens sous les traits de Girflet, fils de Do) à obtenir la jeune fille qui sert de *porte-pieds* à Math. Math ne peut vivre en effet, en temps de paix, que les pieds dans le giron d'une vierge. Gwyddyon, par magie, suscite une guerre contre Pryderi, fils de Pwyll et de Rhiannon. Ainsi Math s'en va au combat, et Gilvaethwy peut s'emparer de la jeune fille. Au cours de la guerre, Pryderi est tué. Math, une fois revenu, apprend la vérité et se venge en transformant Gwyddyon et Gilvaethwy en animaux, pendant une période de deux ans. Puis, c'est la réconciliation. Gwyddyon propose à Math, pour remplacer la jeune fille, sa propre sœur Arianrod. Mais celle-ci n'est pas vierge : Math la fait passer

27. *Les Mabinogion,* p. 25-42. Analyse et commentaire dans J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne,* p. 42-53. Pour une étude générale sur le personnage de Brân et ses modèles pseudo-historiques, voir les chapitres sur « Rome et l'épopée celtique », et « Delphes et l'aventure celtique » dans J. Markale, *Les Celtes,* Payot, Paris, 6e édition, 1979, p. 65-119.

28. *Les Mabinogion,* p. 43-57. Analyse et commentaire dans J. Markale, *op. cit.,* p. 53-59.

29. *Ibid.,* p. 59-81. Analyse et commentaire dans J. Markale, *op. cit.,* p. 59-76.

par-dessus sa baguette magique et elle donne naissance à deux enfants. L'un d'eux se précipite dans la mer. L'autre est caché par Gwyddyon qui l'élève. On comprend d'ailleurs que ces deux enfants sont le résultat des amours incestueuses de Gwyddyon et d'Arianrod. Cependant Arianrod refuse de reconnaître son fils. Gwyddyon, toujours par ruse, parvient à lui faire donner un nom : il sera Lleu Llaw Gyffes. Arianrod maudit alors son fils et déclare qu'il n'aura jamais de femme de la race des hommes. Par leur magie, en se servant des fleurs et des herbes, Math et Gwyddyon forment une belle jeune fille, Blodeuwedd, c'est-à-dire « née des fleurs » et la donnent comme épouse à Lleu. Mais Blodeuwedd tombe amoureuse d'un jeune homme, Gronw Pebyr et lui fait tuer Lleu au cours d'un rituel fort compliqué. Lleu ne meurt pas vraiment, il se transforme en oiseau. Gwyddyon cherche partout son fils et finit par le retrouver. Il lui redonne sa forme humaine et lui fait tuer Gronw Pebyr. Enfin, Gwyddyon se venge de Blodeuwedd : comme il ne peut pas détruire ce qui est son œuvre, il la métamorphose en hibou. On voit que se mêlent dans cette histoire des notions très diverses héritées de lointaines traditions. Et en plus, le récit est articulé de telle sorte qu'il met en évidence une forme de civilisation androcratique où la femme est vraiment une « femme-objet » entre les mains des hommes [30].

Un récit qui n'appartient pas au *Mabinogi* proprement dit, et dont le manuscrit est plus tardif, est *L'Histoire de Taliesin.* Il s'agit d'une curieuse fabrication cléricale du Moyen Age autour de thèmes mythologiques anciens et ayant pour personnage principal un barde qui a vraisemblablement vécu au VIe siècle, mais dont la légende a fait l'incarnation de la science druidique [31]. La sorcière Keridwen, qui réside au milieu du lac Tegid, et en qui on reconnaît une des figures de la déesse-mère, a un fils très laid à qui elle veut donner la connaissance parfaite de toutes choses. Pour ce faire, elle compose, avec des plantes, un breuvage qu'elle met à bouillir dans un chaudron. Elle place un nain, Gwyon Bach, pour surveiller la cuisson du chaudron. Mais trois gouttes du breuvage tombent sur la main de Gwyon, lequel les absorbe en portant la main à sa bouche : il possède immédiatement la science parfaite. On retrouve ici un épisode

30. Le mythe de Blodeuwedd est étudié en détail dans J. Markale, *La Femme celte,* p. 207-247.

31. Traduction partielle dans J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne,* p. 94-108. Une étude générale sur « Taliesin et le druidisme » se trouve dans J. Markale, *Les Celtes,* p. 341-382.

voisin de la légende irlandaise où Finn obtient la connaissance en absorbant une parcelle du saumon qui ne lui était pas destinée. Keridwen furieuse poursuit Gwyon qui, profitant de ses nouveaux pouvoirs, se métamorphose en animal. Il s'ensuit une chasse fantastique où poursuivant et poursuivi changent constamment de forme. A la fin, Gwyon est un grain de blé : Keridwen se change en poule et l'avale. Mais elle devient enceinte. Il s'agit bel et bien du thème de la fécondation par voie buccale, assez fréquent dans le légendaire celtique, et qui peut donner lieu à de nombreux commentaires concernant le mythe de la *virgo paritura.* Lorsque l'enfant naît, Keridwen l'enferme dans un sac (thème de la maturation utérine bien connu des psychanalystes) et, tel Moïse sur sa corbeille, elle le jette dans la mer. C'est alors qu'il est recueilli par le fils d'un roi : il devient le barde Taliesin, le *pennbardd,* c'est-à-dire le « chef des bardes », à la fois poète, magicien et prophète. On a parfois dénigré ce récit parce qu'il était trop tardif, mais, répétons-le, l'âge du manuscrit n'est pas celui de la légende : il y a trop d'éléments archaïques dans l'histoire de Taliesin pour que ce soit *seulement* une fabrication. Et à ce compte, les quatre premiers livres de la Bible seraient aussi une « fabrication » sans valeur, puisqu'ils ont été mis par écrit tardivement. D'ailleurs, les manuscrits des auteurs latins que nous possédons sont tous du Moyen Age...

Les autres légendes galloises, et donc bretonnes, appartiennent de près ou de loin à l'épopée nationale bretonne qui s'est développée autour de la figure centrale du roi Arthur, ou plutôt de ce personnage qui, de simple chef de guerre qu'il était primitivement et historiquement, au VIe siècle, est devenu, dans la tradition européenne, un puissant roi, voire un empereur. Le plus ancien récit est celui de *Kulhwch et Olwen* [32], dont certaines parties datent du IXe siècle et parfois du VIIe siècle, bien que le manuscrit soit du XIIe siècle. On y trouve un Arthur typiquement celtique, entouré de guerriers aux pouvoirs magiques et qui se lancent dans des aventures n'ayant rien à voir avec la « courtoisie » des sociétés anglo-franco-occitanes du XIIe siècle [33].

32. *Les Mabinogion,* p. 99-145. Analyse et commentaire dans J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne,* p. 137-152. Sur le personnage historique et mythologique d'Arthur, voir l'ouvrage de J. Markale, *Le Roi Arthur et la Société celtique,* Payot, Paris, 2e éd., 1977.

33. Sur le rôle des Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine quant à la diffusion des romans arthuriens, voir J. Markale, *Aliénor d'Aquitaine,* Payot, Paris, 1979.

D'ailleurs, dans ce récit, de multiples traditions s'intercalent dans un ensemble vaguement romanesque. Cela commence par la naissance du jeune Kulhwch dans la bauge d'une truie, élément significatif qui dénote la survivance d'un antique culte du sanglier. Comme Art, fils de Conn, il est obligé d'aller chercher comme épouse la jeune Olwen, fille du géant Yspaddaden Penkawr, mais nul ne sait où réside la promise. Kulhwch s'adresse alors à son « parent » Arthur, et au moyen de véritables *geisa*, ces fameux interdits magiques, il oblige celui-ci à lui venir en aide. Arthur envoie ses meilleurs guerriers rechercher Olwen et, quand on sait où elle est, Kulhwch vient la demander en mariage à Yspaddaden. Celui-ci, qui sait qu'il mourra le jour où sa fille épousera un homme, essaie de tuer Kulhwch. Kulhwch l'éborgne, et Yspaddaden ressemble de plus en plus au Fomoré Balor : son œil unique flamboie et foudroie. Il accepte de donner Olwen à condition que Kulhwch rapporte des objets impossibles à obtenir. Mais grâce à la bravoure et aussi à la science magique des guerriers d'Arthur, les objets sont rapportés. Cela nous vaut des épisodes surgis de la nuit des temps, en particulier la chasse au sanglier magique et la délivrance de Mabon, fils de Modron (le jeune soleil) prisonnier dans les souterrains de Kaer Loyw, souterrains auxquels on ne peut accéder que sous l'eau, d'où l'intervention d'un saumon, animal symbolique d'une tradition préhistorique. Finalement, Kulhwch tue Yspaddaden et épouse Olwen. Il n'y a par conséquent rien d' « arthurien », au sens où nous entendons ce mot, dans cette épopée des temps obscurs, mais les mythes celtiques s'y trouvent presque à l'état brut.

La plupart des autres récits gallois du Moyen Age sont parallèles aux romans arthuriens de langue française, bien qu'ils n'en soient pas une copie : les uns et les autres proviennent d'une source commune. C'est pourquoi il est essentiel de ne pas négliger les romans arthuriens de langue française dans toute étude de la mythologie celtique. Bien sûr, il faut faire la part des choses et se débarrasser du vernis courtois qui recouvre les différents épisodes. Mais lorsqu'on procède ainsi, on s'aperçoit que les romanciers de langue française n'ont fait qu'utiliser et adapter des légendes dont l'origine celtique paraît de plus en plus indiscutable. Il en est ainsi d'*Yvain, ou le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, et de son parallèle gallois, *La Dame de la Fontaine* [34]. L'aventure se passe dans la mystérieuse forêt de

34. *Les Mabinogion*, p. 165-192. Analyse comparative dans J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne*, p. 166-182.

Brocéliande, auprès de la Fontaine de Barenton [35], la « fontaine qui fait pleuvoir ». Le héros Yvain-Owein déclenche une tempête sur la forêt en répandant de l'eau sur le perron. Il est attaqué par un chevalier, gardien de la fontaine, il le tue, et après quelques péripéties, grâce à une jeune suivante, Luned, qui est une fée, il épouse la veuve du chevalier et prend sa place comme gardien de la fontaine. La fin du récit est consacrée à une sorte de divorce entre le héros et sa dame qui déclenche la folie d'Yvain-Owein. Mais après de multiples péripéties, comme celles du Château de Pesme-Aventure (la pire aventure), qui est un combat contre les forces obscures de l'Autre Monde, le héros se réconcilie avec sa dame. L'ensemble du roman français et du récit gallois est émaillé de références à la mythologie celtique.

Le cas du *Lancelot, ou le Chevalier de la Charrette*, de Chrétien de Troyes, est quelque peu différent. Il semble que le romancier champenois ait utilisé une légende d'origine armoricaine et l'ait intégrée au cycle arthurien. Mais il n'empêche que, si Lancelot du Lac est totalement inconnu dans la tradition galloise, le roman recueille un bon nombre d'épisodes mythologiques communs avec l'épopée irlandaise. On y trouve en effet le thème de la reine ravie dans l'Autre Monde par un roi obscur, qui, en définitive, n'est autre qu'un dieu de la Mort. C'est le même schéma mythique que dans le récit irlandais de *L'Histoire d'Etaine*. D'ailleurs, dans tout le cycle arthurien, Lancelot du Lac a lui-même récupéré toutes les caractéristiques du héros solaire de la tradition irlandaise : il est en somme une sorte de réincarnation de Lug ou de Belenos, grand pourchasseur de monstres, redresseur de torts, et il lève les enchantements maléfiques qui s'abattent sur des pays envahis par les puissances ténébreuses. D'ailleurs, d'après ce qu'on appelle le *Lancelot en prose*, ou la *Vulgate Lancelot*, Lancelot est le fils d'un roi, ravi à sa mère par une fée des eaux et élevé par elle dans un pays

35. Cette fontaine existe réellement dans la forêt de Paimpont, entre Rennes et Vannes. Son ancien nom était Bélenton, c'est-à-dire *Bel-Nemeton*, sanctuaire ou clairière sacrée de Bel(enos), celui-ci étant le dieu solaire gaulois dont l'épigraphie gallo-romaine fait mention. De toute évidence, la clairière et la fontaine de Barenton ont été, de tous temps, un lieu de culte privilégié. Voir J. Markale, *La Forêt de Brocéliande*, Rennes, éd. Ouest-France, 1977, p. 15-18 et p. 25, ainsi que J. Markale, *Histoire secrète de la Bretagne*, 2e éd., Paris, Le Livre de Poche, 1979, p. 173-184.

merveilleux qui ressemble trait pour trait à la description que font les auteurs épiques irlandais de la « Terre des Fées ».

Perceval, ou le Conte du Graal, ce roman inachevé de Chrétien de Troyes, marque l'entrée dans la littérature européenne du thème du Graal. Chrétien ne nous dit pas ce que contenait ce vase, ce « graal », porté par une jeune fille dans un étrange cortège qui se déroule dans un château perdu. Mais ses continuateurs ont fait de ce graal le récipient qui servit à recueillir le sang du Christ, et qui est gardé par un mystérieux roi-pêcheur. Il est évident que la christianisation recouvre à peine le mythe païen du chaudron inépuisable, du chaudron qui donne la renaissance et l'inspiration. Et le roi-pêcheur, qui se nomme Pellès, n'est autre que le Pwyll du *Mabinogi* gallois, époux de la déesse Rhiannon : et, de toute façon, il est l'image de l'ancien dieu de la Vie et de la Mort, Dagda, ou Brân, ou Teutatès. C'est dire que les *Continuations* du Perceval, ainsi que *La Quête du Graal,* incorporés dans la *Vulgate Lancelot,* regorgent d'épisodes et d'éléments empruntés à la mythologie celtique. D'ailleurs, il existe une version populaire, et finalement païenne, de cette quête de l'objet merveilleux, le récit gallois de *Peredur,* parfois parallèle au roman de Chrétien de Troyes, mais avec des variantes importantes, et un esprit totalement différent. Là, le graal est une tête d'homme coupée, baignant dans son sang et portée sur un plateau, et on y relève de nombreux archaïsmes qui prouvent l'ancienneté de la légende [36].

Et si l'on veut bien relire tous les Romans dits de la Table Ronde, on sera étonné de voir surgir à chaque instant des figures familières du panthéon ou du légendaire celtique. Gauvain, le neveu d'Arthur (en gallois Gwalchmai), a peu de forces quand il combat le matin. Par contre, il en a de plus en plus au fur et à mesure que le soleil monte, et cette force diminue quand la nuit approche. On ne peut nier qu'il y ait là un thème solaire. Girflet, l'un des compagnons d'Arthur, n'est autre que le dieu gallois Gilvaethwy, fils de la déesse Dôn. Guénièvre, épouse

36. *Peredur* se trouve dans *Les Mabinogion,* p. 193-239. Une analyse comparative de *Peredur,* du *Perceval* de Chrétien, de *La Quête du Graal* et de la version allemande du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach a été faite dans J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne,* p. 182-209. Sur les versions archaïsantes de la légende et les sources celtiques du thème du Graal, voir le chapitre sur « le Graal, ou la quête de la femme » dans J. Markale, *La Femme celte,* p. 248-292.

d'Arthur (en gallois Gwenhwyfar), est le même personnage que la reine Mebdh de Connaught : elle incarne la souveraineté sacrée, et ses aventures amoureuses sont autant d'actes socio-religieux dont la signification n'a rien à voir avec la sentimentalité ou même la problématique courtoise du XIIe siècle. Le sénéchal Ké (Kaï en gallois), devenu un personnage insupportable mais pourtant conforme à un personnage de la mythologie irlandaise, Bricriu à la langue empoisonnée [37], est en fait un redoutable guerrier aux pouvoirs magiques. Merlin, lui, est le résultat d'une curieuse symbiose : il y a eu, sur la frontière entre l'Ecosse et la Bretagne, dans la forêt de Kelyddon (*Silva Caledonia*) un barde, du nom de Myrddin (d'où la déformation française, Merlin), qui, devenu fou après une bataille, s'était réfugié dans une clairière et s'était mis à prophétiser. Mais à cet élément historique se sont joints d'autres éléments, plus mythologiques, en particulier ceux qu'on trouve dans le récit irlandais de *La Folie de Suibhné,* ou encore dans les nombreux contes à propos du « Fou du Bois », ou de « l'Homme sauvage », celui qui parle aux animaux et qui, en définitive, n'est autre que l'image du druide idéal, doué de pouvoirs de magie et de divination, reconstituant, comme le chaman des sociétés euro-asiatiques primitives, l'âge d'or primordial et effectuant par le délire et l'extase la grande plongée dans le mystère [38].

Quant à la légende si répandue de Tristan et Yseult, rattachée artificiellement et tardivement au cycle arthurien, elle est typiquement celtique par l'ensemble des thèmes qui y sont développés. On y retrouve, comme dans l'archétype irlandais, *Diarmaid et Grainné,* le personnage solaire, Yseult, le personnage lunaire, Tristan, et le dieu sombre, Mark, dont le nom signifie « cheval », et qui, partant lui aussi d'une réalité historique (Mark-Konomor a certainement été roi de Domnonée insulaire et de Domnonée armoricaine), a pris toutes les caractéristiques d'une divinité de l'Autre Monde. De plus, le thème du redoutable *geis* réapparaît sous forme du philtre, et on reconnaît une anecdote familière aux légendes celtiques, celle d'une navigation sur une barque sans pilote.

37. C'est l'équivalent du Loki de la tradition germano-scandinave.

38. Voir une analyse de *La Vie de Merlin,* d'après le récit en latin du Gallois Geoffroy de Monmouth, ainsi que des commentaires sur le personnage, dans J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne,* p. 109-131.

Les contes populaires

Les motivations qui président à l'élaboration des contes populaires sont innombrables, mais parmi celles-ci les réflexions d'ordre sociologique ne sont pas les moins importantes. Les contes, de quelque pays qu'ils proviennent, expriment à leur façon une pensée contestataire, toujours marginale par rapport à la pensée officielle, écrite, et diffusée largement par les écoles. Or, par le fait même qu'ils expriment un courant parallèle, les contes véhiculent un certain nombre d'informations concernant les croyances profondes du peuple, et par conséquent l'héritage spirituel des anciennes religions qui ont dû s'effacer devant l'idéologie dominante. C'est vrai pour la mythologie gréco-latine qui refait souvent surface à travers des contes souvent anodins. C'est encore plus vrai pour la mythologie celtique qui a imprégné si longtemps l'Europe occidentale.

Une préoccupation constante qu'on peut remarquer dans les contes est la tentative pour échapper au destin, une sorte de négation de la mort. Cela se manifeste par l'abolition du temps au cours de certaines aventures. Ainsi, dans un conte de Bretagne armoricaine, *Le Temps oublié,* un paysan est choisi comme parrain de son fils par un korrigan, un de ces êtres mystérieux qui peuple le sous-sol. Il suit les Korrigans dans leur demeure, il y festoie toute la nuit, et lorsqu'il revient chez lui, le lendemain matin, il ne reconnaît plus rien : en fait, il s'est écoulé quatre-vingts années [39]. Le thème est fréquemment utilisé : ainsi, dans le récit irlandais de *Bran, fils de Fébal,* le héros qui est persuadé avoir résidé quelques mois dans la fameuse Terre des Fées, aborde les côtes d'Irlande après deux cents ans. Il s'agit en fait de la vieille notion du temps parallèle : il y a un temps réel et un temps mythique, et la superposition des deux dérange l'ordre établi, donc lutte contre la mort. Mais comme l'être humain n'est pas préparé à cette distorsion, il s'ensuit pour lui l'obligation de demeurer dans la Terre des Fées s'il ne veut pas tomber en cendres sur les rives du monde humain. Cette vue de l'esprit coïncide étrangement avec des notions scientifiques modernes, en particulier avec la théorie de la relativité.

39. J. Markale, *Contes populaires de toutes les Bretagne,* Rennes, éd. Ouest-France, 1977, p. 258-263.

Mais ce temps mythique, qui est celui des héros, qui est celui des êtres surnaturels, est aussi le temps idéal que l'homme tente de redécouvrir. En effet, il a la réminiscence d'un séjour dans un monde où le temps réel n'existe pas, et il tente toujours de réactualiser ses impressions antérieures. Peu importe si ces impressions sont la trace de notre vie intra-utérine, l'essentiel est de réaliser l'*instant éternel* par lequel un être humain, limité et fini, parvient cependant à vivre l'éternité. A cet égard, un conte breton comme *La Terre des Fées* est significatif : après de périlleuses aventures, le héros est admis dans une île où règne une femme mystérieuse. Et celle-ci, puisqu'il a satisfait aux épreuves, l'intronise en quelque sorte et lui dit : « Vous resterez seul dans une île, mais je vous ferai visite tous les huit jours. Je n'irai pas sur la terre ferme, je resterai dans l'eau, puis je causerai votre bonheur. Je vais vous marier à une jeune fille. Jamais vous n'en avez vu de plus belle. Elle est dans une grotte de l'île. J'élèverai un château pour vous deux. Voici une ligne d'argent, et quand vous irez sur le bord du rivage, vous n'aurez qu'à la jeter à l'eau pour pêcher des poissons de toutes espèces qui sont dans la mer. Voici trois cheveux de ma tête, et quand vous les jetterez dans l'île, vous aurez autant d'oiseaux pour votre nourriture. Il y aura une grotte avec du vin et une autre avec de la liqueur. Vous vivrez vieux et heureux tous les deux au plus haut point. Je m'en vais et vous ne me verrez plus jamais [40]. »

La croyance que l'Autre Monde recèle des richesses inépuisables persiste dans les traditions orales de toutes les régions. La vieille idée que Pluton, le dieu des Enfers, est aussi *ploutos,* « le riche », réapparaît en différentes incarnations. Sans doute faut-il y voir une sorte de projection à partir des trésors réels que les gens de la campagne ont découverts dans les monuments mégalithiques et dans les tombes anciennes, mais l'élément historique, pratique, n'est pas suffisant pour expliquer un phénomène d'ordre religieux, presque dogmatique. Et de la même façon que le Graal contient les richesses absolues du Paradis et que le gardien du Graal est Pellès, le *riche* roi-pêcheur, les conteurs populaires mettent en scène des nains, des géants, des fées, c'est-à-dire des divinités de l'ancien temps, qui peuvent dispenser parfois aux êtres humains des trésors fabuleux.

40. J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine,* p. 196.

Il s'agit bien entendu, dans la plupart des contes d'origine mythologique, d'une illustration de thèmes religieux : l'abondance promise dans l'Autre Monde est l'équivalent du Paradis chrétien auquel ont droit les croyants. Mais à la différence du christianisme qui n'offre ce Paradis que *post-mortem* et après une série d'épreuves endurées pendant toute la vie terrestre, le paganisme latent dans la tradition populaire admet que les vivants eux-mêmes peuvent bénéficier des richesses de l'Autre Monde, soit en allant dans cet Autre Monde, soit en s'emparant des biens des êtres surnaturels, soit en recevant de ceux-ci des cadeaux, mérités ou non. Car dans les contes qui présentent les caractéristiques les plus archaïques, la notion de péché est totalement absente : il n'y a ni enfer ni paradis, mais un univers parallèle au nôtre où chacun a le droit d'être admis, à la seule condition d'avoir prouvé son intelligence et son efficacité. Ainsi, un conte armoricain comme *La Saga de Yann* [41] présente-t-il les aventures d'un jeune héros, lequel, après avoir accompli des actions extraordinaires, épouse la princesse qui ne lui est pas destinée et devient roi, usurpant le pouvoir sur le roi légitime qui est éliminé.

Ce thème, qui est très répandu, est celui de l'usurpation. Et toute usurpation est nécessairement la conséquence d'une transgression des interdits. Tout se passe comme si, dans la tradition populaire, il existait des interdits seulement pour les personnages d'un haut rang social, interdits que ceux-ci ne doivent jamais transgresser. Mais les humbles, les héros qui sortent de l'ombre, ne sont pas tenus d'observer des interdits qui ne les concernent pas. Au contraire, pour assurer la bonne marche du monde ou, mieux, une bonne gestion des affaires du monde, ils doivent obligatoirement transgresser les interdits : ce faisant, ils rompent avec les routines, brisent le carcan du « ce qui va de soi », éliminent tout risque de sclérose. C'est la grande besogne de régénération du monde, celle qu'accomplissent les héros des plus anciennes mythologies. Autrement dit, le monde mourrait si un héros ne venait pas en déranger l'ordonnancement, et les contes populaires restituent fidèlement, quoique sous forme symbolique, la tragédie cosmique par laquelle le passage s'effectue constamment de la vie à la mort et de la mort à la vie. Plus que jamais, la mort est « le milieu d'une longue vie ».

Ce n'est d'ailleurs pas uniquement dans les pays considérés comme celtiques que se développent les contes de cette sorte.

41. J. Markale, *La Tradition celtique,* p. 148-168.

En Picardie, parfois sous une forme humoristique, il est question de *péchés* qu'un ermite est obligé d'accomplir, car le Diable le place devant une impossibilité de refus. Bien sûr, l'ermite choisit le péché qui lui semble le plus anodin, mais à partir de là, il est amené à accomplir les autres, contre son gré : la morale n'est pas chrétienne, en dépit de la christianisation du récit, elle va plus loin et se réfère à ces interdits celtiques imposés à un personnage sacré. Et si l'on transgresse l'un de ces interdits, on transgresse fatalement les autres. Quant aux contes égrillards ou obscènes, qui abondent dans toutes les provinces, ils sont bien souvent détenteurs de symboles de fécondité ou dépositaires d'anciens rituels magico-sexuels faciles à entrevoir bien qu'il soit impossible de les définir de façon satisfaisante.

Un conte particulièrement intéressant est celui de *La Montagne Noire,* ou de *La Montagne Verte,* recueilli dans le Rouergue [42], mais dont on connaît de nombreuses versions et de nombreuses variantes un peu partout. Un homme, qui a tout perdu, va se pendre, mais un homme noir apparaît : c'est un Drac, c'est-à-dire une sorte de démon plus ou moins géant, plus ou moins ogre. Il donne au héros une marmite pleine d'or à charge pour l'autre de la lui rapporter vide au bout d'un an et un jour. Quand le délai arrive, le héros va à la recherche du Drac sur la Montagne Noire. Il doit interroger de nombreuses personnes avant de découvrir trois filles-oiseaux qui se baignent dans un étang. Il oblige l'une d'elles à lui indiquer le chemin du château du Drac. La fille-oiseau lui révèle ce qu'il désire, et comme elle est elle-même fille du Drac et dispose de moyens surnaturels, elle aide le héros à accomplir les missions impossibles dont le charge le Drac. Ainsi le héros échappe-t-il à tous les pièges qui le feraient tomber définitivement sous la domination du Drac, et il s'enfuit avec la fille-oiseau, à présent détenteur de la richesse et des pouvoirs de l'Autre Monde. Il s'agit bien entendu d'une véritable quête, où le jeune héros est d'abord un « niais », c'est-à-dire un non-initié, un profane. Et grâce à la femme qu'il rencontre, son initiation prend forme et se précise. Il atteint le Château du Graal sans trop comprendre. Et il en ressort avec toutes les richesses du Graal.

On remarquera le rôle essentiel joué par la femme dans les aventures qui conduisent le héros jusqu'à l'inaccessible. Il y a là non pas un artifice d'ordre littéraire, mais une survivance des

42. Joan Bodon, *Contes del Drac,* Institut d'études occitanes, p. 54-85.

cultes féministes des anciennes civilisations, probablement pré-indo-européennes qu'ont absorbées les Celtes. La femme, dans les contes, c'est d'abord la fée, redoutable ou bienfaisante, douée de pouvoirs étranges ; c'est encore la vieille femme laide, la vieille sorcière, qui, bien souvent, se révèle être une belle jeune fille transformée ; c'est aussi la princesse, détentrice de la souveraineté, souvent enfermée par son père, l'usurpateur, ou par son mari, le nouvel usurpateur. Cette dernière peut être à la fois souveraine et magicienne. Mais quoi qu'il en soit, c'est toujours elle qui indique au héros le chemin à suivre, la parole qu'il faut prononcer, l'acte qu'il faut accomplir ou ne pas accomplir, et qui tire le héros de situations embarrassantes. Elle est le Pouvoir, elle est l'Amour, elle est l'Accomplissement. Elle représente évidemment une ancienne divinité féminine à laquelle nos lointains ancêtres rendaient un culte, et si son aspect est largement évhémérisé, elle n'en garde pas moins ses prérogatives et son attirance persuasive. Dans les versions christianisées des contes, elle réapparaît souvent sous les traits de la Vierge Marie, ou d'une sainte de la tradition locale. D'ailleurs, le fait que toutes les églises dédiées à la Vierge Marie soient bâties sur une source ou un puits, ou non loin d'eux, prouve la continuité de ce culte de la divinité féminine dispensatrice des richesses et de la fécondité. Une légende du Bourbonnais raconte que, non loin de Vichy, les fées avaient fait jaillir des sources d'eau bienfaisante pour les habitants de Rougères. Il n'y avait qu'un seul interdit : les femmes ne devaient point y laver leurs linges intimes. Bien sûr, une femme transgresse l'interdit et les fées tarissent les sources, les faisant jaillir de nouveau, plus tard, pour les habitants de Vichy [43]. Quand on sait que les eaux thermales étaient connues des Gaulois et quand on connaît les croyances concernant le sang menstruel, on peut dire que cette légende remonte à un antique rituel du culte des eaux, culte lié à la présence supposée d'une divinité tutélaire, maîtresse absolue du débit des eaux, comme la mère peut nourrir ses enfants de son lait.

Cet aspect nourricier de la femme, donc son caractère maternel, ne doit pas nous tromper sur le véritable sens de l'aventure : il ne s'agit jamais d'une naissance réelle ou d'une nourriture matérielle, il ne peut s'agir que d'une opération psycho-magique par laquelle le héros acquiert, sinon l'immortalité, du moins un autre état, une autre connaissance de l'être. En quelque sorte,

43. Francis Pérot, « Contributions au folklore bourbonnais », *Les Cahiers du Centre,* avril-mai 1912.

la femme apporte à l'homme une seconde naissance, qui correspond à la maturation sexuelle : en s'unissant au héros, la fée ou la déesse lui donne non seulement une part de ses pouvoirs, mais elle fait surtout découvrir à son jeune amant sa propre existence et sa propre potentialité. Après l'épreuve initiatique, le héros est sublimé : il revient différent.

Ainsi s'expliquent les nombreux démembrements que l'on observe dans les contes populaires. Souvent le héros est découpé en petits morceaux par les puissances de l'ombre, des géants, des ogres, des magiciens ou des diables dans les versions christianisées. La femme reconstitue l'homme par ses *charmes* et par sa propre chaleur. L'homme nouveau naît ainsi à une vie d'adulte, en pleine conscience de ce qu'il est. Parfois même, c'est la femme qui est démembrée, et le héros doit la reconstituer : dans cette opération, il est le démiurge que la divinité supérieure — la femme — a obligé à intervenir pour changer quelque chose dans l'ordre établi du monde. Le résultat est le même, et la nouvelle naissance se réactualise par projection du sujet à l'objet et de l'objet au sujet. Car, en définitive, le but de cette magie des contes n'est autre que de reconstituer de façon fragmentaire l'état antérieur des créatures, l'état primitif, celui de l'âge d'or, où la mort était inconnue.

C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les interventions des animaux dans les aventures du jeune héros humain, ou encore les transformations d'humains en animaux et inversement. A l'aube des temps, les hommes comprenaient le langage des animaux et les animaux comprenaient le langage des hommes. L'animal et l'homme tenaient ensemble les portes d'entrée du monde et ils n'agissaient jamais l'un contre l'autre. On peut voir dans cette tendance de la tradition populaire à réactualiser l'âge d'or un souvenir des pratiques anciennes du temps des druides, pratiques qui sont parallèles à celles des chamans. La magie, le recours aux animaux qui sauvent ou aux animaux qui connaissent l'avenir, cela appartient à la fois au chamanisme et au druidisme. Il faudrait aussi montrer toute l'importance du rêve et de l'extase dans la réussite des héros de contes populaires. Très souvent, le héros rêve sa mission, rêve son voyage dans l'Autre Monde. Dans la *Saga de Yann* déjà citée, le héros est lancé de façon contradictoire sur le chemin qui mène à la réussite. En effet, son cheval — qui, nous l'apprenons plus tard, est un sorcier ayant revêtu cette forme animale pour le guider — provoque son départ et ses aventures tout en lui interdisant

d'aller plus loin. Et le héros déjoue les pièges de ses ennemis grâce aux conseils du cheval et grâce au concours de différents animaux. Or, quand on y réfléchit, les aventures du héros sont un combat mené par lui-même contre les fantasmes qui l'assaillent. En fait, la longue quête qui est la sienne est une sorte de voyage de l'esprit dans l'Autre Monde : d'ailleurs ne sait-il pas qu'il doit ramener de ce voyage une princesse, c'est-à-dire l'image féminine qui lui manque encore ? Et ce rêve, en définitive, est provoqué par le cheval-sorcier, exactement de la même façon que l'apprenti-chaman est lancé dans l'extase par celui qui l'initie. On ne connaît pas les différents modes opératoires des druides, mais compte tenu des récits irlandais de rêve et d'extase, de visions fantastiques provoquées, on est en droit de faire un parallèle, et surtout de prétendre que la tradition populaire de toute l'Europe occidentale contient des restes non négligeables de croyances et de pratiques druidiques.

De plus, cette tradition est toujours vivante, même si l'on tient compte de la disparition progressive des conteurs. Les thèmes se développent autrement. Il arrive ainsi que les anciens récits concernant l'*Ankou* breton; ce serviteur de la Mort qui emporte les âmes dans un char grinçant, soient complètement réactualisés : l'*Ankou* n'est plus sur une charrette, mais il roule dans une voiture. La mythologie s'adapte toujours au temps où elle s'exprime. Et elle s'exprime selon le langage le plus compréhensible, que ce soit dans le langage verbal, que ce soit dans la symbolique des objets. Voilà pourquoi on ne peut valablement étudier le phénomène païen en Europe occidental sans passer par les voies secrètes de la tradition orale.

MOTS CLEFS POUR COMPRENDRE LA RELIGION DES CELTES

DRUIDE. — C'est le prêtre des Celtes dans toute l'étendue du domaine qu'ils ont occupé. Il est à la fois maître du rituel religieux, détenteur de la tradition religieuse, littéraire et philosophique, professeur, médecin (et magicien) et juge. C'est de loin le personnage le plus important des sociétés celtiques anciennes. Le mot druide ne provient pas, comme on l'a prétendu, du nom du chêne (*dervenn* en breton) mais d'un ancien indo-européen *drui-wid,* apparenté au latin *videre,* ce qui veut dire « très voyant » et par extension « très savant », allusion à la science et au don de prophétie des druides. On distingue le druide proprement dit, qui est au sommet de la hiérarchie, et le druide en général, nom qui recouvre l'ensemble de la classe sacerdotale à laquelle appartiennent aussi les bardes, ovates et *fili.* Le druide devait faire un très long séjour dans des écoles druidiques. En Gaule, ces écoles se trouvaient chez les Carnutes, c'est-à-dire dans la région de Chartres, mais c'est en Grande-Bretagne, à l'île de Môn (Anglesey) ou en Ecosse, que se situaient les centres druidiques les plus importants.

BARDE. — En Bretagne armoricaine et au Pays de Galles, c'est le nom du poète. En Gaule, nous ne savons pas comment il était appelé. Au Pays de Galles, après la disparition des druides, il est probable que le barde a recueilli une partie de la tradition de ceux-ci, mais l'institution bardique s'est affaiblie au cours des siècles. La barde est devenu « barde domestique », c'est-à-dire poète officiel d'une famille, puis simplement poète, et même parfois chanteur ambulant, comme les ménestrels du Moyen Age.

FILE. — En Irlande, c'est le nom d'une catégorie importante de personnages appartenant à la classe sacerdotale. A la fois magicien, médecin et poète, le *file* semble avoir eu une grande importance, et, à la disparition des druides, il est devenu le dépositaire de la tradition païenne, avant de s'intégrer à la société chrétienne.

OVATE. — C'est le devin. Il est l'équivalent des mages et des devins de l'Orient, l'équivalent de l'augure romain. Dans la hiérarchie druidique, il vient en deuxième position, mais son rôle semble avoir été assez effacé, surtout à la fin de l'indépendance. L'ovate est devenu le devin de village. Il est probable que des femmes ont été ovates, et que c'est le seul ministère qu'elles aient pu assumer dans la classe sacerdotale.

NEMETON. — C'est le sanctuaire celtique, non pas bâti, car les Celtes n'ont jamais construit de temple avant la conquête, mais en plein air au milieu des forêts. *Nemeton* désigne en effet la « clairière sacrée ». Le nom provient d'un indo-européen qui a également donné le latin *nemus,* le bois sacré, et qui signifie « ciel » (breton actuel, *neñv*). Il s'agit d'une projection d'une portion de ciel sur la terre, ce qui est normal quand on veut sacraliser un endroit de culte. Certaines forêts portent encore la trace de ce nom, puisque la forêt de Nevet, dans le Finistère, a une appellation qui résulte de l'évolution normale de *nemeton.* Dans la forêt de Brocéliande (forêt de Paimpont), un lieu célèbre, la fontaine de Barenton, portait autrefois le nom de Belenton, c'est-à-dire « clairière sacrée de Bel ».

SIDH. — Terme irlandais désignant un « tertre aux fées », autrement dit un monument mégalithique, généralement un dolmen ou une allée couverte sous tumulus, qui, dans les anciennes croyances, passait pour être la résidence des anciens dieux. L'univers du *sidh* est l'Autre Monde : on y retrouve un monde parallèle, mais où les distinctions sociales s'effacent. Les habitants du sidh sont souvent en lutte avec les vivants, et les humains peuvent parfois y pénétrer. C'est du moins ce qui ressort des épopées irlandaises anciennes, ainsi que de tous les contes populaires oraux de l'Europe occidentale.

GEIS. — Redoutable charme poétique, magique et religieux qu'on pouvait lancer sur un humain et qui l'obligeait à accomplir ou à ne pas accomplir certaines actions. Au départ, le *geis* semble avoir été l'apanage des druides, des *fili* et d'une certaine catégorie de poètes, les satiristes, lesquels invectivaient celui qu'ils voulaient maudire en le menaçant de mort et de destruction s'il ne faisait pas telle action. Mais d'après les anciens récits irlandais, il semble que les femmes, du moins certaines femmes remarquables, aient eu le pouvoir de lancer un *geis,* notamment une femme amoureuse qui voulait se faire aimer d'un homme. Les survivances du *geis* se retrouvent dans les croyances populaires et dans les pratiques de magie telles qu'elles existent encore dans nos campagnes.

AVALON. — Nom de l'île dans laquelle Morgane emmène Arthur lorsque celui-ci est blessé mortellement à la bataille de Camlann. Ce nom provient du nom celtique de la pomme. Avalon, c'est l'*Insula Pomorum,* l'île des Pommiers, sorte de paradis perdu dans la mer, à l'ouest du monde, et où vivent les dieux et les héros de l'ancien temps. C'est l'île où règne la déesse-mère Morgane, où l'on ne connaît ni souffrance, ni mort, ni temps. Les arbres sont toujours couverts de fruits mûrs. On a mis en parallèle l'île d'Avalon et l'île d'Abalum dans la Baltique, où l'on récoltait de l'ambre. La légende d'Avalon est en rapports étroits avec le mythe du Jardin des Hespérides.

SAMAIN. — L'une des principales fêtes celtiques, la plus importante puisque c'est le début de l'année. Elle correspond au 1er novembre. C'est le *Halloween* anglo-saxon. C'est la Fête des Morts, mais aussi le début de l'hiver. A cette fête, le monde du *sidh* est ouvert aux vivants et les vivants peuvent pénétrer dans le monde du *sidh.* Les grandes épopées mythologiques irlandaises sont toujours datées autour de la fête de Samain. Il y avait des rituels fort compliqués à cette fête, de grands rassemblements et aussi de grands festins. Le calendrier gaulois de Coligny nous a laissé la forme ancienne du nom de la fête, celui de *samonios,* ce qui prouve l'ancienneté de cette célébration, poursuivie de nos jours à l'intérieur même de la fête chrétienne de la Toussaint.

TIR NAN OG. — L'un des noms irlandais de la terre bienheureuse, l'Autre Monde où se retrouvent les dieux et les morts.

EMAIN ABLACH. — L'un des noms de la Terre des Fées, l'équivalent de l'île d'Avalon. Le mot *Ablach* (en gallois *Afallach*) se réfère encore au nom de la pomme (breton *aval*). C'est là que vivent certains Tuatha Dé Danann, d'après la tradition irlandaise.

GUI. — Plante parasite qu'on trouve sur de nombreux arbres mais seulement sur certaines variétés de chêne. Pline l'Ancien nous a laissé le récit de la cueillette du gui par les druides. C'était une des cérémonies de la religion druidique, mais sans doute pas la plus importante.

CHÊNE. — Arbre qui paraît avoir eu une grande place dans le culte druidique. C'est un symbole de force. Le nom gaulois du chêne, *cassano* (d'où provient d'ailleurs le mot français) se retrouve dans de nombreux composés toponymiques comme Casseneuil ou Chasseneuil, qui sont des endroits sacrés (*ialo*) plantés de chênes. L'aulne (*verno*) et l'if (*eburo*) ont également laissé des Verneuil et des Ebreuil. Le culte des arbres a sans doute eu une grande importance.

Et surtout ne confondez pas : les dolmens et les menhirs, les cromlechs (cercles de pierres) et les différents monuments mégalithiques sont bien antérieurs à l'arrivée des Celtes. Si les Celtes ont localisé dans ces monuments la résidence de leurs anciennes divinités, si des légendes archaïques sont encore racontées à propos de ces monuments, ils n'ont sans doute jamais joué de rôle dans le culte druidique, et jamais un druide n'a sacrifié qui que ce soit sur une table de dolmen.

ORGANISATION DE LA SOCIETE

Tout est paradoxal dans la société celtique. Le monde celtique a connu une unité extraordinaire allant de l'Irlande et de l'Ecosse au plateau d'Anatolie où les Galates se sont maintenus longtemps. Mais on ne peut pas parler de royaume ni d'empire celtique. Les Celtes ont constitué des territoires indéfinissables, sans frontières réelles, sans autorité centrale, avec pour seuls liens une pensée identique, une langue presque semblable dans toutes les parties de ce monde, une religion commune, compte tenu des variantes régionales. L'univers celtique ne peut pas se définir socialement et politiquement : il n'a été qu'un *impossible royaume,* rongé par ses contradictions internes et englobé dans des civilisations qui avaient une autre conception de l'ordre du monde.

La seule façon de procéder pour essayer de situer la société celtique est de la comparer avec la société romaine pour en montrer les différences. La société romaine est née de la volonté d'un seul peuple, les Latins, qui se sont organisés d'abord en autarcie, puis en état de défense permanent contre des peuples voisins, enfin en état de conquête et d'expansion à partir d'un point central, Rome, à la fois *urbs* et *civitas*[44], lieu privilégié

44. L'*urbs* désigne la ville localisée, le site, tandis que la *civitas* est l'organisation des citoyens, la machine administrative théorique qui unit les citoyens par des institutions et des lois.

et fixe, enfermant les dieux et les hommes dans l'*arx* primitive, puis en débordant de ce cadre en vagues successives et concentriques. Il y avait là une attitude, une mentalité qui permettaient l'organisation d'une société de type vertical, la diffusion d'idées forces à partir d'un centre, une hiérarchie à la fois politique, juridique et militaire. On ne retrouve rien de tout cela chez les différents Celtes. Chaque peuple est organisé comme bon lui semble, tourné vers lui-même, ignorant ses voisins sauf pour leur faire la guerre, refusant toute tentative d'hégémonie. Nous avons là un exemple caractéristique de société de type horizontal bâtie sur le refus de la hiérarchie, du centralisme et du juridisme écrit. Au lieu de cercles concentriques autour de l'*urbs,* la seule, l'unique, ce sont des séries de cercles isolés, d'importance variable, qui se développent, indépendamment les uns des autres et parallèlement sur l'étendue du domaine celtique.

Il n'y a pas d'Etat au sens moderne du mot, ni d'ailleurs de patrie, celle-ci n'étant que le souvenir d'une commune origine. Les domaines n'étant pas stables, les limites territoriales ne constituaient pas de véritables frontières, et la notion de « défense nationale » était inexistante. Et si, à Rome, on avait des institutions reposant sur la propriété privée nominale, il ne semble pas que les Celtes aient eu autre chose, dans un premier temps, que la propriété collective des terres et des troupeaux. Les Gaulois du temps de César étaient en train d'évoluer vers le système romain, mais ils connaissaient les deux types de propriété. En Irlande, c'est jusqu'à la conquête anglo-normande du XIIe siècle qu'a vécu le système de propriété collective de la *fhine,* c'est-à-dire de la *gens* indo-européenne adaptée à la mentalité celtique[45].

A Rome, les pouvoirs autrefois dévolus à la *gens,* puis à la tribu, sont pratiquement aux mains d'un seul homme, le *paterfamilias* qui a toute puissance sur les membres de la famille, la *gens,* puis, par suite d'usurpation, sur les autres *gentes* constituant la tribu. Chez les Celtes, le chef de la *fhine* ou de la tribu n'est que le représentant de la collectivité et l'équilibrateur théorique des forces en présence, mais en aucun cas il n'est le possesseur des êtres et des biens. De plus, la *fhine,* bien qu'elle soit de type indo-européen, n'est pas nettement définie

45. Cette *fhine* se présente sous différentes formes selon les groupes de parents que l'on considère. Voir J. Markale, *Le Roi Arthur,* p. 361 et s.

par le patriarcat : dans beaucoup de cas, la filiation est matrilinéaire, soit de mère à fils, soit d'oncle maternel à neveu. Cela suppose des influences gynécocratiques. Et le chef de la *fhine* n'est pas forcément le *paterfamilias* de type latin, car il est élu, presque démocratiquement parmi les membres de la *fhine* qui présentent le plus de garanties quant à l'observation des coutumes.

Mais si la *fhine* est la cellule de base de toute la société, c'est dans un ensemble plus vaste que la vie sociale et politique s'organise. Cet ensemble, on lui donne, en Irlande, le nom de *tuath,* mot intraduisible, car « tribu » ne rend pas entièrement compte de la complexité de ce groupe. Et pour qu'il y ait constitution de la *tuath,* il faut qu'il y ait accord total et unanime des chefs de *fhine* ; le roi de la *tuath* étant élu parmi les membres d'une *fhine* royale, l'accord de tous les membres agissants de la collectivité est nécessaire. Or, comme le roi de *tuath* est lui-même lié par allégeance personnelle à un roi suprême regroupant toutes les *tuatha* d'une région, roi suprême lié également à un haut roi d'Irlande, pivot théorique de la société, mais ne disposant d'aucun pouvoir réel. Il s'agit donc en fait d'un système confédéral qui repose sur la confiance réciproque des participants, confiance matérialisée par la pratique des otages : le roi de rang inférieur donnait des otages à son seigneur et recevait de lui une somme d'argent ou un certain nombre de troupeaux en signe de sa dépendance. Nous voyons apparaître ici le contrat de cheptel type qui a dû se développer sur l'ensemble du domaine celtique à l'époque archaïque, et tel que nous le voyons dans la Bretagne et l'Irlande historiques. La Gaule, sous l'influence méditerranéenne, avait déjà évolué vers une société plus individualiste, et les rois avaient été écartés de la vie politique, selon le témoignage de César.

Le roi de rang inférieur était tenu à des obligations envers le roi suprême, notamment le service militaire et la remise d'un tribut. En contrepartie, le roi supérieur venait en aide à son vassal chaque fois que celui-ci était dans le besoin, en particulier lors des querelles personnelles ou des querelles de *fhine* à *fhine,* lesquelles étaient assez fréquentes. Mais il apparaît que les liens qui unissaient un roi inférieur à un roi supérieur étaient absolument personnels et n'engageaient pas l'ensemble de la communauté : celle-ci demeurait propriétaire absolue de ses terres et maîtresse de son propre destin. Les membres de la collectivité, la plus petite fût-elle, n'étaient donc pas soumis,

du moins théoriquement, à l'autorité du roi supérieur. C'est ce qui explique que le roi, dont la présence est indispensable dans une bataille pour que cette bataille soit gagnée, car il est personnage sacré, ne combat pas lui-même : en fait, il n'est que le garant moral d'une société qui n'obéit qu'à elle-même.

L'autorité réelle est en effet celle de la collectivité. Cette collectivité est animée par la classe sacerdotale des druides qui sont à la fois des législateurs, des *provocateurs* au bon sens du terme, et des conservateurs des coutumes. Il est significatif que, dans une assemblée, le roi ne pouvait parler qu'après le druide, bien que ce soit lui qui présidât et qui partageât les tâches des autres. Mais ces assemblées sont souveraines. Chaque membre d'une collectivité doit obligatoirement y assister, sous peine de malédictions, surtout à l'assemblée de Samain, la grande fête du 1er novembre. Au cours des rencontres, qui permettent de se connaître et de créer des liens d'amitié réciproque, on prend les décisions qui s'imposent pour la vie et la survie de la collectivité concernée. C'est donc une sorte de parlement, ou plutôt d'assemblée générale appartenant au système de la démocratie directe, comme l'ont d'ailleurs connue les Romains au début de leur histoire.

De toute façon, chez les Celtes, il ne peut y avoir de lois au sens juridique. Il n'y a que des coutumes, des observances, transmises oralement et toujours susceptibles d'être modifiées. Chez les Romains, il y a un droit écrit, immuable, et qu'un pouvoir fort rend obligatoire partout. Et comme cet Etat est fortement centralisé, fortement hiérarchisé, on y note l'apparition d'un droit public et d'un droit privé. Chez les Celtes, il y a toujours confusion entre les deux : la base de la société étant la *fhine,* c'est-à-dire une collectivité, et non l'individu, tout droit privé ne peut être que public et inversement.

En effet, la conception celtique est que les dieux, comme la collectivité humaine, sont indifférents à la justice ou à l'injustice des actes humains individuels. C'est aux humains à se débrouiller eux-mêmes pour obtenir justice et réparation. C'est donc par les deux moyens de la vassalité et du serment que se rétablit une justice qui, sinon, ne pourrait être efficace. Les rapports entre faible et puissant sont régis par les coutumes, mais aussi par le serment, qui est le procédé juridique original des Celtes. Il ne consiste pas en une parole de pure forme, il acquiert un caractère de gravité exceptionnel, engageant l'individu ou la collectivité, et débordant du cadre profane. Car les dieux sont

témoins et garants de ce serment. C'est ce qui explique que les serments soient toujours publiques et toujours faits en présence d'un druide. Et il en est de même pour les contrats de toutes sortes : le profane et le sacré sont si mêlés qu'il est impossible de séparer la vie religieuse et la vie socio-politique des Celtes : tout leur système repose en effet sur la croyance en une transcendance. C'est ce qui a fait la force morale de la civilisation celtique, mais également sa faiblesse par rapport à des sociétés plus laïques. Mais tout cela est une affaire de logique : les Méditerranéens avaient la leur. Les Celtes ne la partageaient pas. Ils avaient leur propre logique, cette logique barbare que les Latins n'ont guère appréciée, et qui les a menés vers des aventures incompréhensibles pour ceux qui en restent à l'aristotélisme. Ce n'est pas un jugement de valeur, c'est un fait.

LES PERSONNAGES

Les Celtes sont des Indo-Européens, et même s'ils se sont contentés bien souvent de celtiser des populations autochtones soumises, les grandes structures de leur société ressemblent à celles des Latins ou des Indiens, en particulier en ce qui concerne la fameuse tripartition.

Au sommet de la hiérarchie interne du groupe social sont le roi et les druides qui constituent une caste spéciale bien qu'ils soient originaires de la caste des guerriers. En effet, on n'est pas druide de père en fils. N'importe qui peut devenir druide, s'il a acquis des mérites suffisants. Et, à la limite, n'importe qui peut devenir roi de la même façon. Mais la classe qui joue un rôle essentiel, c'est la seconde classe indo-européenne, celle des guerriers. Ces guerriers, ou nobles, appelés *flaithi* en Irlande (et que César appelle *equites* en Gaule), ne sont d'ailleurs pas les seuls à faire partie de cette seconde classe : y appartiennent également les patrons des « hommes d'art », *aes dana,* poètes, historiens, médecins et grands artisans, en particulier les forgerons. Quant à la troisième classe, elle était composée des « hommes libres » qui labouraient la terre, élevaient les troupeaux, payant l'impôt en nature au roi en tant que représentant de la collectivité. Ces hommes libres, *grad fêne* en Irlande (César parle de la *plebs* à propos des Gaulois), représentent

une part importante de la population. Normalement, l'homme libre est un *cêle,* c'est-à-dire qu'il est attaché par clientèle, *cêlsine,* à un noble, qui, en échange d'une quantité déterminée de provisions ou de travail, lui donne du bétail pour le faire paître, lui garantissant sa protection.

Ceux qui n'appartiennent pas à la hiérarchie des trois fonctions sont de deux sortes. Il y a d'abord la clientèle, d'origine étrangère, ou probablement, dans un premier temps, autochtone, qui se divise en deux catégories, clientèle libre et clientèle servile. Les relations entre la clientèle et les nobles étaient régies par des contrats, et ce type d'association semble avoir été florissant sur toute l'étendue du domaine celtique. Il y a enfin les esclaves, mais dont le sort semble avoir été très heureux par rapport à ce qui se passait à Rome et dans les autres sociétés. D'ailleurs les esclaves n'ont jamais été très nombreux et se sont très vite agglomérés à la collectivité.

Dans cette collectivité organisée de façon quelque peu autogestionnaire, des personnages marquants se détachent. Nous avons dit que le roi n'a aucun pouvoir personnel puisqu'il est toujours l'émanation du groupe, son représentant et le garant de l'harmonie. Le druide est autrement plus puissant, puisqu'il est le médiateur entre les humains et les dieux, et surtout puisqu'il est le « très savant », celui qui détient le *savoir.* Il a finalement la prédominance sur tout le monde. Il parle le premier aux assemblées. Il juge en dernier ressort. Il est le témoin de tous les serments et de tous les contrats. Il est le donneur de conseil. Il est le médecin. Il est aussi le magicien et, en se chargeant de l'éducation, il augmente d'autant ses pouvoirs. Et ce qui est remarquable, c'est que les druides ne font pas partie d'une véritable classe : ils appartiennent en fait à une « confrérie », cette confrérie étant absolument internationale même si un druide est attaché normalement à son peuple d'origine ou au peuple de son choix. Tout se passe comme si les druides constituaient une organisation supranationale, chargée des rapports entre les dieux et les hommes d'une part, mais aussi des relations entre humains. On s'explique ainsi pourquoi les Romains ont détruit l'organisation druidique : elle constituait pour eux le plus grave obstacle à la romanisation et à l'introduction de l'ordre latin dans des sociétés fondamentalement différentes.

Le héros appartient à la grande caste des guerriers. Mais tous les guerriers ne sont pas des héros. Généralement, un peuple a son « champion », qui le représente et qui le défend, parfois tout

seul en combat singulier. Ce n'est pas un général : les Celtes semblent n'avoir jamais eu de goût pour la hiérarchie militaire. On connaît les démêlés de Vercingétorix, aux pires moments de la guerre des Gaules, pour assurer son autorité sur les différents peuples soulevés contre les Romains. Au VIe siècle de notre ère, le fameux Arthur, qui n'était pas roi mais simplement « chef de guerre », a eu lui aussi du mal à conduire les peuples bretons contre les Saxons. En réalité, le héros est un guerrier au service de la collectivité. Toutes proportions gardées, il ressemble au *dictator* de la primitive république romaine : son pouvoir ne dure que pendant le danger. Cela n'empêche pas qu'il soit fêté, adulé et chanté par ses contemporains et par la postérité. Mais il revêt toujours un aspect sacré que les vieilles épopées nous ont gardé. Il a des pouvoirs magiques en plus de sa puissance guerrière, du moins le croit-on. Il a appris l'art militaire quelque part en Grande-Bretagne, peut-être auprès de femmes mystérieuses, détentrices de recettes magico-sexuelles et de traditions de combat remontant très loin dans le temps. Et on nous le présente toujours comme une sorte d'incarnation d'une divinité. En fait, le guerrier s'identifie à la divinité et c'est par là qu'il peut se trouver à l'avant de la scène.

Le devin joue un rôle très important dans la société celtique. Comme tous les autres peuples, les Celtes croient aux signes venus du monde divin. Les devins essaient donc de découvrir les secrets de l'avenir afin de garder le groupe social de toute aventure hasardeuse. Les devins appartiennent à la confrérie druidique, et les druides eux-mêmes peuvent avoir le don de prophétie. Il est vrai que les femmes avaient accès à cette fonction et que leur rôle n'a pas dû être négligeable dans la vie sociale et politique des peuples celtes. C'est probablement à cause de cela qu'on a raconté qu'il y avait des druidesses. On n'a jamais pu prouver l'existence de ces dernières, bien qu'on ait mis en avant les fameuses femmes qui résidaient dans l'île de Sein, ou dans une île de l'embouchure de la Loire, d'après Strabon et Pomponius Mela : ce devaient être des prophétesses, à l'image de la Pythie et autres sybilles, et de toute façon, par leur fonction, elles appartenaient de droit à la hiérarchie druidique.

Cela met l'accent sur la femme celte. Au regard des autres peuples indo-européens, la femme connaît une situation très avantageuse, ce qui dénote des influences non indo-européennes, certainement des sociétés qui ont précédé les Celtes sur l'ouest du continent européen. La femme n'est pas écartée de la vie

sociale ou de la vie politique. Elle peut être reine, et on a vu des cas où des reines se sont montrées de redoutables « chefs de guerre », aussi bien dans l'île de Bretagne qu'en Irlande. Elle possède des biens propres et elle est toujours protégée dans le cadre du mariage comme dans le cadre des unions libres, dites « mariages à l'année ». Lorsqu'elle possède plus de biens que son mari, c'est elle qui dirige les affaires du ménage. Lorsqu'elle possède autant de biens que son mari, elle participe à égalité à la gestion des affaires. Ce n'est que dans le cas où elle ne possède rien qu'elle tombe sous la puissance maritale. Il est vrai que le mariage, dans les sociétés celtiques, et cela en Irlande jusqu'au XIIe siècle, en pleine période chrétienne, est un simple contrat. Et comme tous les contrats, il peut être rompu : ainsi s'explique la facilité du divorce, et même la possibilité du divorce par consentement mutuel. Et puis, symboliquement, la femme est « souveraine ». Elle est l'incarnation de cette collectivité qui est à la base de la vie sociale des Celtes. C'est la Mère, mais aussi l'Epouse et l'Amante. Celle qui dispense la vie et qui demande aux hommes du groupe de mettre en action sa souveraineté. Si l'on voulait caractériser le rôle réciproque de l'homme et de la femme dans les anciennes sociétés celtiques, il faudrait faire une comparaison avec le jeu d'échecs : bien sûr, le roi tient la première place, et lorsqu'il est échec et mat, la partie est perdue. Cependant le roi n'agit pas. Ce sont les autres qui agissent pour lui, en particulier les cavaliers. Quant à la reine, elle peut se déplacer en tout sens, et c'est elle qui domine largement le jeu.

La légende héritée des Celtes tient compte de cette importance donnée à des personnages caractéristiques, notamment la légende arthurienne. En effet, le roi Arthur, tel qu'il est présenté dans les romans français, et qui n'a plus rien à voir avec le personnage historique, en fait un roi de type celtique. C'est le noyau d'une société idéale, le noyau indispensable, mais qui ne bouge pas. Ce sont les chevaliers d'Arthur qui agissent à sa place, qui font et défont les royaumes, qui cherchent le Graal. Et au milieu de tout cela, la reine Guénièvre tient son rôle de détentrice de la souveraineté. En réalité, c'est pour elle que se battent les chevaliers, c'est elle qui leur donne la mission dont ils sont investis. C'est à elle qu'ils envoient les ennemis vaincus. Guénièvre est, en dernière analyse, beaucoup plus importante qu'Arthur, parce qu'elle est l'image de la déesse primitive à laquelle les Celtes, sous quelque forme que ce soit, n'ont cessé de rendre hommage.

Car chez les Celtes, le Soleil est féminin. Le Soleil est une déesse. De ses rayons, elle inonde la terre. Et peu d'hommes résistent à l'appel de ses rayons. La chaleur qui les anime, ils la doivent à cette femme solaire, l'Yseult des légendes, la Grein ou Grainné irlandaise, la Sul des Romano-Bretons, et qui est l'équivalent de la grande déesse des Scythes, celle qu'ils ont chantée sous le nom d'Artémis avant de la détrôner au profit d'Apollon. Et lorsque la christianisation a tout recouvert, la déesse-soleil est devenue Dahud, la « Bonne Sorcière », celle qui est engloutie avec la Ville d'Is, sous les eaux de la mer. Mais elle vit toujours. Et elle reviendra.

LES DIEUX

Comme dans toutes les civilisations indo-européennes, les dieux des Celtes sont des entités, des *deiwos,* représentant des valeurs intellectuelles, morales ou pratiques. Mais l'apport des prédécesseurs des Celtes a été tel qu'il est difficile de définir avec exactitude les divinités du panthéon celtique, soit que les caractères primitifs en aient été altérés, soit que des dieux locaux et autochtones aient pris le pas sur les dieux d'importation. Lorsque César tente une nomenclature des divinités de la Gaule, il le fait par comparaison avec les dieux romains, et le résultat n'en est guère évident. Pour comprendre les divinités celtiques, il faut tenir compte des différents apports possibles, des différences locales, des multiples appellations d'un même dieu et surtout de la mentalité spécifique des Celtes : en fait, le panthéon celtique ressemble davantage à un monothéisme qui s'embarrasserait d'une multitude de demi-dieux, à l'image de ce qu'est devenu le christianisme dans les campagnes, encombré par une multitude de saints et de saintes qui sont autant de survivances païennes.

Lorsqu'on s'en tient à la Gaule telle que l'ont connue les écrivains grecs et latins, et telle qu'elle nous apparaît à travers l'épigraphie gallo-romaine, la situation est simple quant à un catalogue, mais peu claire sur le plan des attributions divines, différents dieux occupant la même fonction ou un seul détenant plusieurs fonctions. César nous parle de Teutatès (ou Toutatis) qu'il assimile à Dispater, donc à Pluton. C'est le dieu de l'origine, le dieu de l'ombre. Mais son caractère chthonien n'est pas tou-

jours évident, car Teutalès, au sens étymologique, peut vouloir dire « père de la tribu », et il peut être considéré comme un nom commun, le surnom général donné au dieu spécifique d'un groupe social déterminé. Il est vrai qu'on a pu en faire le même personnage que Dagda, le « dieu-bon », dans la tradition irlandaise, et que les épopées nous décrivent armé d'une massue : lorsqu'il frappe par un bout de sa massue, il peut tuer ; lorsqu'il frappe par un autre bout, il peut ressusciter. Il est possesseur d'un chaudron de renaissance et d'abondance, et alors on peut le comparer au Gallois Brân le Béni, ou encore à Pwyll-Pellès, le riche roi-pêcheur de la légende du Graal. Mais il est exact que son caractère paternel est mis en relief, car son surnom est *Ollathair,* c'est-à-dire « Père de Tout ». Et cela ne résout rien, car la légende mythologique irlandaise fait état d'une femme primordiale, Cessair, qui serait venue en Irlande pour échapper à un déluge (thème de la fuite devant les raz de marée). Or la légende de Cessair se réfère à des traditions finno-ougriennes encore visibles dans le *Kalevala* finlandais. Et Dagda est aussi le maître d'une harpe magique dont la musique fait rire, pleurer ou mourir. Il est donc aussi le dieu des Arts, et le grand animateur des vibrations qui sont à l'origine de toute existence. A travers ce personnage, de multiples interprétations sont possibles et on est encore loin de comprendre ce que les anciens Celtes enfermaient sous le nom de Dagda ou de Teutatès.

César cite également un Mercure gaulois sans en donner le nom. On reconnaîtra volontiers Lug, le « Multiple Artisan », héros de la bataille mythologique de Mag-Tured. C'est le seul dieu celtique dont le nom soit répandu à travers tout le domaine, aussi bien en Irlande que sur le continent, et qui a laissé ce nom à des villes (Lyon, Laon, Loudun, etc.). On peut rapprocher Lug du nom indo-européen de la blancheur et de la lumière : de fait, dans les épopées irlandaises, ses caractéristiques solaires sont évidentes, et finalement peu compatibles avec les fonctions de Mercure. Le seul lien peut se retrouver par le biais du christianisme : la plupart des hauteurs consacrées autrefois à Mercure sont dédiées maintenant à saint Michel, le plus brillant de tous les archanges. Mais alors que devient le dieu gaulois, attesté par l'épigraphie, le Belenos qui a laissé son nom à Beaune et à différents Saint-Bonnet ? Il est vrai que *Belenos* signifie « brillant », de même que le nom de la déesse *Belisama* (reconnaissable dans la ville de Bellême) signifie « très brillante ». Mais Bélisama est sans aucun doute le même personnage que la Brigit irlandaise, ou plutôt le triple Brigit, car il

s'agit d'une véritable trinité féminine, déesse de la Sagesse et de l'Intelligence, confondue plus tard avec une certaine Brigit, fondatrice de l'abbaye de Kildare et devenue la grande sainte de l'Irlande. Il est vraisemblable que la triple Brigit, donc Bélisama, était l'ancienne déesse solaire des Celtes, devenue dans la légende Grein, Grainné ou Yseult. Mais ce qui est difficile, c'est de classer ces divinités à l'intérieur de la tripartition indo-européenne : il semble que les Celtes aient systématiquement emprunté à l'une ou l'autre fonction pour énoncer des concepts qui leur étaient essentiels.

Il en est de même pour Cernunnos, représenté sur des autels gallo-romains. C'est un dieu cornu, et ses attributs en font une divinité de l'abondance. D'ailleurs, sur certains bas-reliefs, on lui adjoint la déesse Rosmerta, dont le nom signifie « Pourvoyeuse ». Normalement, Cernunnos appartient à la troisième fonction indo-européenne. Son nom appartient d'ailleurs à toute une série de mots indiquant la croissance (latin *crescere*) et s'apparente à celui de la déesse Cérès (la grecque Korê). Mais à ce compte, Dagda, possesseur du chaudron d'abondance, appartient aussi à cette troisième fonction bien que ses caractéristiques principales en fassent une divinité de la première. Et Cernunnos porte des cornes : c'est pour cela, que devenu saint Kornely dans l'hagiographie chrétienne, on le représente près d'un taureau, et qu'il passe pour protéger les bêtes à cornes. Mais primitivement, il porte des cornes de cerf. Est-il lié au culte très ancien et préceltique des cervidés, culte repérable dans la légende irlandaise de Finn et d'Oisin ? Et les cornes sont un signe de puissance, de commandement, en rapport avec le nom de la couronne. Cernunnos semble, lui aussi, un personnage très complexe et inclassable.

Logiquement, les dieux de la troisième fonction, qui englobe l'industrie, la prospérité, la fécondité, devraient être des divinités préceltiques, puisqu'elles concernent une classe sociale de toute évidence d'origine autochtone. Les Celtes, étant des conquérants, sont la classe des guerriers et la classe sacerdotale. La même réflexion peut être faite à propos des Germains où les dieux Ases sont les conquérants et les Vanes les exécutants. Mais ce n'est pas si simple chez les différents peuples celtiques, et cela doit nous incliner à penser que les Celtes étaient fort peu nombreux quand ils ont imposé leur suprématie sur l'Europe occidentale. Il y a trop de traces vivantes des anciennes divinités autochtones chez eux. Ainsi le dieu Esus, représenté avec une massue, est peut-être l'équivalent d'Héraklès. Mais Dagda avait

aussi une massue. Et d'après Lucien de Samosate, l'Hercule gaulois était un certain Ogmios, reconnaissable dans l'Irlandais Ogma, dieu de l'Eloquence mais aussi le dieu-lieur type du panthéon indo-européen. Esus serait plutôt un personnage guerrier et défricheur analogue au héros Cûchulainn des épopées irlandaises. Quant à Taranis, le dieu de la Foudre, il ressemble au germanique Thorr, mais il est aussi le « dieu à la roue » de la statuaire gallo-romaine, et par cela, il a été assimilé à Jupiter. D'ailleurs, nous connaissons aussi un certain Sucellos, le dieu au maillet, souvent représenté à l'époque gallo-romaine. Son nom signifie « qui frappe fort », et il serait plus logique de voir en lui l'équivalent d'Hercule.

Les divinités féminines n'échappent pas à cet aspect confusionnel et contradictoire. En dehors de Belisama, nous connaissons surtout Epona parce que les Romains l'ont adoptée en en faisant la déesse des chevaux. En fait, Epona, dont le nom provient du nom gaulois du cheval (*epo,* équivalent du latin *equus*), est la déesse-jument, souvent représentée à cheval, ou sous forme de jument accompagnée d'un poulain. Or le *Mabinogi* gallois nous restitue fidèlement la mythologie d'Epona, sous le nom de Rhiannon. C'est la déesse cavalière, la grande reine inaccessible, un des visages de la déesse-mère. Le même *Mabinogi* en fait aussi la maîtresse des animaux, car il est question des « oiseaux de Rhiannon, qui réveillent les morts et endorment les vivants ». C'est elle qui est représentée sur le fameux Vase de Gundestrup [46], entourée d'oiseaux et d'animaux. Et il n'y a pas loin entre elle et le personnage confus de la Morrigane irlandaise, capable de se transformer en corneille, ni le personnage bien connu de la tradition arthurienne, Morgane la fée, capable, elle aussi, de métamorphoser son aspect et de devenir oiseau. Et que dire des nombreuses femmes-oiseaux qui hantent les contes populaires ?

La déesse-mère porte aussi le nom de Matrona, qui est d'ailleurs le nom de la Marne, établissant ainsi symboliquement le rapport entre les eaux fécondantes et la maternité. La forme galloise du nom est Modron, mère de Mabon, le jeune soleil retenu prisonnier dans des circonstances analogues à celles où a disparu le fils de Rhiannon. Mais elle peut s'appeler encore Keridwen dans la légende de Taliesin, Dôn dans toute la tradition galloise, Ana ou Dana dans la tradition irlandaise, mère

46. Vase en argent, conservé au musée de Copenhague, et couvert de scènes mythologiques.

originelle des Tuatha Dé Danann. Et dans la Bretagne armoricaine christianisée, elle réapparaît sous les traits de sainte Anne.

Pour être complet, il faudrait citer les innombrables divinités des bois, des sources et des cours d'eau dont le culte était surtout local, et surtout parler des dieux et déesses qui sont réactualisés dans les romans arthuriens. Arthur est devenu en effet une sorte de dieu-chasseur analogue au Finn irlandais, ce qui ne l'empêche pas d'avoir revêtu certaines caractéristiques de la première fonction. Gauvain est une divinité solaire. Kaï, le sénéchal d'Arthur, est le dieu borgne. Le chevalier Beduier (Bedwyr en gallois) est le dieu manchot. Morgane, Viviane et Guénièvre sont des figurations de la déesse-mère. Mordret (Medrawt en gallois) est un des visages du dieu de la Mort, comme le Méléagant (Maelwas en gallois), ravisseur de Guénièvre, dont nous parle Chrétien de Troyes. Quant à Lancelot du Lac, il a bien souvent les couleurs de Cûchulainn ou de Lug. S'agit-il d'un processus d'évhémérisation ? Il est impossible de le dire. Il semble plutôt que la mode celtique ait été de faire des héros d'épopées des incarnations des divinités. En quelque sorte, il s'agissait de donner des formes humaines temporaires et transitoires à des forces spirituelles supérieures qu'on ne devait pas représenter : le héros *était* le dieu, et c'est tout. Le rituel de la fête de Samain, conservé aujourd'hui dans les coutumes d'Halloween, consistait en jeux divers où les guerriers jouaient le rôle des dieux dans de véritables pièces dramatiques, ou plutôt de véritables mascarades. Le Carnaval n'est pas loin, ni la Fête des Fous.

Et d'ailleurs, il ne faut pas oublier la répugnance des Celtes à représenter leur dieu sous une forme humaine ou même animale. Lorsque, au IIIe siècle avant notre ère, le chef gaulois Brennus, qui se préparait à investir Delphes, pénétra dans un temple, il s'esclaffa devant les statues des dieux en disant qu'il ne fallait pas être très intelligent pour représenter sous forme humaine ce qui était infini, ce qui était parfait. Les auteurs grecs qui relatent l'événement jugent l'attitude de Brennus impie et sacrilège. Ils n'avaient pas compris que les Celtes enfermaient dans leurs dieux tout autre chose que les Méditerranéens : une certaine conception de l'éternité, cette conception spiritualiste qui s'est retrouvée plus tard quand les Celtes ont adopté — très facilement — le christianisme.

Voilà pourquoi il est vain de vouloir à tout prix classer les divinités celtiques à travers un cadre étroit, et surtout de les ranger trop hâtivement dans un catalogue indo-européen. Si les

Celtes ont pratiqué une religion de type indo-européen, s'ils ont eu une classe sacerdotale indo-européenne, leurs croyances sont fort diverses et souvent fort éloignées de celles des Latins, des Grecs, des Germains et des Indiens. C'est ce qui fait l'originalité celtique dans un monde trop rationalisé. Ils ont *vu* leurs dieux, mais ils ne les ont pas *expliqués*. Alors pourquoi le ferions-nous ?

LES SIGNES

La roue. — C'est le symbole le plus ancien. C'est la plénitude et c'est aussi le soleil. Les premières monnaies utilisées par les Celtes étaient des rouelles. La légende du char ou de la barque portant la roue solaire, légende d'origine hyperboréenne, c'est-à-dire nordique, est passée chez eux, et la roue a pris nettement cette signification solaire. On peut y voir aussi un symbole sexuel féminin.

La spirale. — Ce n'est pas une invention celtique, mais elle correspond bien à la philosophie des Celtes. La spirale, c'est l'univers en constante expansion. C'est aussi le mouvement qui ne s'arrête jamais. Ce qui caractérise l'art des Celtes, c'est le mouvement, et la spirale traduit fort bien cette aspiration au mouvement perpétuel, en même temps que la position du fœtus dans la matrice.

Le Triskell. — Il s'agit de trois spirales réunies. Le nombre 3 semble avoir été le plus sacré et le plus utilisé chez les Celtes qui ont souvent groupé leurs sentences par triades. Le *Triskell* (terme breton) ou *triscèle* n'est pas d'origine celtique : on le trouve en Inde et au Tibet, mais il est devenu caractéristique de l'ornementation celtique, surtout dans les îles britanniques, où après la christianisation, il s'est maintenu longtemps. Le *Triskell* est également le symbole de l'univers en expansion. C'est l'équivalent de la *swastika,* elle aussi d'origine indienne, mais qui a été adoptée dans la symbolique germanique.

L'ogham. — Ecriture particulière aux Irlandais d'autrefois. L'écriture oghamique consiste en encoches, ou en traits horizontaux, ou obliques autour d'une arête verticale. Les caractères oghamiques étaient gravés sur une pierre, la plupart du temps sur un rocher naturel ou sur un pilier funéraire érigé à la mémoire d'un héros. L'origine de l'écriture oghamique est inconnue, bien que la mythologie irlandaise la mette en rapport avec le dieu Ogma.

La croix celtique. — Bien antérieure au christianisme et très différente du signe utilisé de nos jours à tort et à travers, la croix celtique représente l'unité du monde dans sa diversité. En dehors de la croix proprement dite, elle contient quatre cercles extérieurs, plus un cercle intérieur. Ces cercles signifient peut-être les cinq éléments (le cinquième étant l'Ether). La pratique des croix celtiques s'est évidemment maintenue à l'intérieur du christianisme par analogie de forme.

MYTHES ET LIEUX CHRISTIANISES

Les religions ne s'éteignent jamais définitivement. La classe sacerdotale peut disparaître, le culte peut être interdit, voire très durement sanctionné, les croyances qui étaient celles de la religion ancienne perdurent de façon marginale par la tradition orale des campagnes. D'ailleurs, la plupart d'entre elles pénètrent en force dans la nouvelle religion, et il s'opère toujours une sorte de syncrétisme plus ou moins harmonieux. Et, bien sûr, il arrive un moment où la nouvelle religion, ne pouvant plus ignorer certaines croyances persistantes et surtout ne pouvant plus les anéantir, est obligée de les récupérer et de leur donner une coloration compatible avec le nouvel enseignement. C'est ce qui s'est passé pour la religion druidique : elle est passée par fragments à travers le christianisme triomphant, et plus particulièrement à travers le christianisme celtique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et ensuite de la Bretagne armoricaine, christianisme qui, il faut bien le dire, se révélait, et se révèle encore parfois, bien différent de celui enseigné par Rome.

L'un des exemples de récupération les mieux réussis est sans conteste celui du mythe du Graal. A l'origine, il s'agissait du chaudron irlandais qui contenait un breuvage magique destiné à nourrir éternellement les participants à un festin d'immortalité. Puis le contenu est devenu, sur un plan spirituel, une source

de sagesse et d'inspiration poétique. Et enfin, en plongeant un mort dans le chaudron, on pouvait le ressusciter. On le retrouve dans les légendes du Pays de Galles, parfois même sous forme d'une écuelle au contenu inépuisable. L'idée de génie, entrevue par Chrétien de Troyes qui fut le premier à se servir du thème sur le plan littéraire, et véritablement mis en œuvre par ses continuateurs cirterciens, fut de transformer le chaudron en simple vase et de faire contenir à celui-ci le sang du Christ. Ainsi le fameux récipient pouvait survivre et même servir la foi chrétienne : son contenu avait les mêmes propriétés merveilleuses et divines que le contenu du chaudron païen, mais cela permettait de diriger le public vers un nouveau rituel inspiré des cérémonies de l'Eglise. Et l'on sait le succès qu'a obtenu ce mythe christianisé en se répandant à travers toute l'Europe, se chargeant même parfois d'éléments hétérogènes ou franchement hérétiques, mais servant toujours de support à une mystique des biens de l'Autre Monde.

Au Moyen Age, et surtout à partir du XIIe siècle, le culte de la Vierge Marie s'est développé d'une façon extraordinaire à travers l'Europe chrétienne. Pourtant, à ses débuts, l'Eglise avait tenu à l'écart le rôle de la Mère de Dieu, sans doute parce que les textes la concernant étaient quelque peu suspects, et aussi parce que le christianisme primitif étant assez antiféministe, considérant, après ce qu'avaient dit saint Paul et les Pères, que la femme était une cause de péché à écarter le plus possible de la vie spirituelle. Or le culte de la Théotokos déferla sans qu'on pût l'arrêter. L'Eglise, qui savait fort bien les origines populaires de ce culte, le reprit à son compte et officialisa donc la dévotion à la Vierge Marie, mère de Dieu, en en supportant toutes les conséquences, c'est-à-dire une certaine féminisation de la pratique religieuse et une prise de conscience par les femmes de leur rôle propre.

Or, en étudiant attentivement le culte marial, son développement, ses motivations, l'établissement de nombreux sanctuaires dédiés à « Notre-Dame », on fait de curieuses découvertes. En fait le culte de la déesse-mère celtique n'avait jamais cessé d'être pratiqué, particulièrement au voisinage des sources et des fontaines. Voilà pourquoi on construisit des églises et des chapelles près de la source et près des fontaines. Il y avait des grottes où on se livrait à des cérémonies étranges : la grotte servit de crypte à un nouveau sanctuaire. L'exemple le plus caractéristique est celui de la cathédrale de Chartres. On nous dit que dans les sous-sols se trouvait un sanctuaire dédié à la

Virgo Paritura des druides, lesquels druides avaient la prescience de ce qui allait arriver, la naissance de Jésus, fils de Dieu par l'intermédiaire d'une femme vierge. Il ne s'agit pas de discuter sur le sens précis qu'on peut donner au mot « vierge [47] », ni d'évoquer à ce propos les nombreuses légendes de fécondation par voie buccale, symboles déguisés d'un type de fellation sacrée, mais il faut cependant retenir que dans tous les pays occupés par les Celtes, les déesses-mères ont été honorées, sous différents noms, sous différents visages, et parfois même sous des triples figurations. La naissance du héros, dans les légendes celtiques — et aussi dans bien d'autres légendes — est toujours une naissance extraordinaire, et sa conception ne l'est pas moins. Il était normal que l'on récupérât ainsi le mythe païen de la naissance, et surtout de la fécondation merveilleuse, pour l'endiguer à travers la croyance officielle concernant le Christ né par l'opération du Saint-Esprit.

Ainsi découvrit-on partout des statues enfouies dans la terre et qu'on s'empressa de reconnaître comme des figurations de la Vierge Mère. Cela n'était pas difficile, puisque le concept qui avait présidé à l'élaboration de ces statues était le même que celui des chrétiens. Ne parlons même pas de supercherie ou de récupération : il s'agit bien plutôt d'une continuité dans le culte d'une divinité féminine. Et cela est très populaire, car il est plus facile d'adresser des prières à une mère qui comprend ses enfants plutôt qu'à un Dieu Père dont les attributs masculins et guerriers hérités de la Bible mosaïque étaient encore très redoutés au Moyen Age. Et c'est pourquoi il y a tant de sanctuaires à Notre-Dame.

Il existait, chez les Celtes, ce même culte à la déesse-mère sous l'appellation d'Ana, ou Dana. Cette divinité est la même que l'Anna Parenna des Latins, ou l'Anna Pourna des Indiens. C'est la « Pourvoyeuse », celle qui donne avec amour. Le nom d'Ana était trop proche de celui de la mère de Marie pour qu'on ne récupérât pas le mythe. Et le culte de sainte Anne se développa, particulièrement en Bretagne armoricaine où s'opéra une fusion plus étroite des deux traditions, allant même jusqu'à faire de sainte Anne une Bretonne ayant fini ses jours sur le sol armoricain. Et l'on sait que le culte de sainte Anne est caractéristique de la ferveur bretonne. Ainsi, au XVIIe siècle, la découverte par le pieux Nicolazic d'une statue plus ou moins informe

47. Voir à ce sujet J. Markale, *La Femme celte*, p. 170-174.

dans le village de Keranna qui allait devenir Sainte-Anne d'Auray était-elle conforme à cette tendance populaire à réveiller les cultes maternels ancestraux. Et quoi qu'en pensent les esprits chagrins, il n'y a rien de choquant dans cette pratique, rien qui soit ridicule : c'est la preuve que l'être humain retrouve instinctivement les cultes naturels dont il a besoin et dont le privent parfois les dictateurs spirituels plus soucieux d'assurer leur avenir matériel que de développer ce qu'il y a de bon en nous.

Il faudrait un livre entier pour faire une nomenclature des lieux de culte païens devenus chrétiens. La plupart des fontaines celtiques dédiées à une quelconque divinité se sont vues attribuer le patronage de la Vierge Mère ou d'un saint, d'ailleurs plus ou moins authentique. Lorsque des arbres, particulièrement des chênes, étaient l'objet de la vénération des campagnards, on a pris soin d'y placer une statue, ou de développer à leur propos des légendes édifiantes. Il en a été de même pour les grottes. Celle de Massabielle, à Lourdes, en est la plus connue. Et cette récupération d'un culte des eaux est très récente. Cela prouve que le processus continue et qu'il n'est pas près de s'interrompre.

Les sommets des montagnes ou des collines sont généralement marqués par une chapelle ou une croix. Quoi de plus naturel ? Le sommet de la montagne est le lieu où s'opère la communication entre le monde spirituel et le monde matériel. Ainsi le Mont-Saint-Michel, très anciennement appelé Tombelaine [48], c'est-à-dire « Tertre de Belenos » est-il devenu un sanctuaire voué au plus brillant de tous les archanges. Le culte de la lumière s'y perpétue. Dans le Morbihan, dans la paroisse de Guénin, une colline porte le nom de Mané-Guenn, c'est-à-dire « Mont Blanc ». On a bien inventé un certain saint Guenn pour expliquer le nom [49], il n'en reste pas moins qu'à son sommet se

48. Actuellement, c'est le petit îlot qui se trouve non loin du Mont qui se nomme Tombelaine, mais le Mont a d'abord été nommé Tombelaine, en l'honneur du dieu solaire gaulois Bélénos (ce qui signifie « brillant »), puis Mont-Tombe.

49. La mythologie galloise rapporte le nom d'un certain Gwynn, fils de Nudd, héros païen qui apparaît dans les épopées archaïques concernant Arthur, et dont les chrétiens ont fait l'un des gardiens de l'Enfer. Curieusement, le frère de Gwynn, Edern, lui aussi héros de roman arthurien, est devenu « saint » en Armorique et a donné son nom à plusieurs paroisses. Mais Edern, d'après l'hagiographie locale, est intimement lié au culte du cervidé.

trouve une chapelle dédiée à saint Michel. Et comme par hasard, sur cette butte, non loin de la chapelle, se trouvent des roches mégalithiques qui prouvent que le lieu a toujours été sacré, même dans la plus lointaine préhistoire.

De toute façon, saint Michel a toujours remplacé une divinité solaire. On trouve dans toute l'Europe occidentale des sanctuaires qui lui sont consacrés au sommet d'une colline ou dans des endroits permettant de découvrir un vaste horizon. Cela a été l'une des récupérations chrétiennes les plus faciles et sans doute aussi les plus anciennes. Saint-Michel-d'Aiguilhe, au Puy-en-Velay, en est un bon exemple : sur le sommet d'un volcan dont il ne reste que la cheminée, se dresse un des plus anciens sanctuaires de France, bâti comme par défi aux lois de la nature. Mais la position de cette église n'est pas due au hasard, car les volcans sont des endroits nécessairement liés au culte du feu. En Bretagne, il en est de même au Mont-Saint-Michel de Brasparts, situé lui aussi sur le sommet d'un ancien volcan des monts d'Arrée.

Et partout, des saints, dont on chercherait en vain les preuves historiques, ont remplacé des divinités celtiques païennes. A Carnac et dans toute la région du Morbihan, c'est l'image de saint Cornély, ou Kornély, qui domine, surmontant un taureau. Lors de son pardon, en septembre, on peut assister à la procession des bêtes à cornes jusqu'à la fontaine située non loin de l'église. Bien sûr, peu de gens savent que saint Kornély a recouvert le dieu gaulois Cernunnos, le dieu cornu de l'Abondance. A Tréguier, dans le nord de la Bretagne, saint Tugdual, nommé ailleurs saint Tual, et même saint Pabu (c'est-à-dire saint Papa) dans le Finistère, passe pour avoir été le fondateur de l'abbaye-évêché qui est à l'origine d'un des plus fameux diocèses de la péninsule. Mais quand on lit la *Vie de saint Tugdual,* telle que de pieux hagiographes nous l'ont transmise, on s'aperçoit que le « saint » a gardé toutes les caractéristiques d'un dieu solaire et qu'il s'agit probablement de Belenos. Quant à sainte Rivanonne, mère de saint Hervé, le barde aveugle, sa vie n'est qu'un démarquage de la légende de Rhiannon-Epona. Et toujours à Tréguier, la curieuse tradition concernant un saint nommé Gwengwalc'h (ce qui signifie « faucon blanc »), entraîné sous les eaux par une sirène mais sauvé par l'intervention de saint Tugdual, n'est que la transcription presque mot pour mot d'un récit irlandais, l'aventure d'un fils de roi entraîné par une fée des eaux dans la Terre des Fées. Ne parlons pas des différents

saint Bonnet du Massif central : ils sont tous des « adaptations » de Bélenos, ni des saints Vran ou Brandan que l'on rencontre en Bretagne ou en Irlande : ils sont un seul et même personnage, le héros irlandais Bran qui s'en alla, lui aussi, dans la Terre des Fées. Cela n'a pas empêché les chroniqueurs du Moyen Age d'en faire le saint abbé de Clonfert et de le lancer sur la mer à la recherche du Paradis [50]. Le mythe est tenace, et sa caractéristique principale est de s'incarner continuellement dans un récit, c'est-à-dire une légende, laquelle est toujours adaptée aux besoins et aux préoccupations de l'époque où elle est exprimée.

Et si l'on consulte une carte détaillée de l'Europe occidentale, on sera frappé par l'abondance des saints qui ont donné leur nom à des lieux. Il faudrait une étude approfondie pour relever ceux de ces saints qui ne sont que des christianisations de divinités ou de concepts d'origine celtique. Et quant aux lieux mêmes où le culte chrétien est privilégié, ils ont été de tous temps des endroits consacrés, même avant la religion druidique. La permanence, en matière de religion, est ce qu'il y a de plus incontestable et ce qu'il y a de plus naturel.

50. Il aurait même découvert l'Amérique. En admettant l'existence réelle de l'abbé Brandan, on ne peut nier que son histoire a été confondue avec la légende de Bran, fils de Febal.

LA MEDECINE POPULAIRE

Les druides étaient aussi médecins, ce qui fait que l'art de soigner appartenait également à la religion et bien entendu à la magie. On sait que, comme tous les anciens peuples, les Celtes utilisaient les plantes, mais en dehors de quelques indications données par les auteurs de l'Antiquité et quelques textes irlandais, nous ne sommes guère renseignés sur les espèces de végétaux qui guérissaient. Le gui est évidemment la plante favorite, et il a des vertus sur le bétail dans la croyance populaire actuelle : il favorise en effet la lactation des vaches, et nous savons qu'il est un tonique cardiaque. Le houx était considéré comme une plante fortifiante, probablement à cause de sa persistance. La verveine était recueillie précieusement, et l'usage s'en est maintenu un peu partout : c'est l'herbe à la croix, l'herbe qui permet de guérir les maux d'estomac et d'intestin. Le chêne, l'if, le sorbier et le coudrier étaient des arbres qui avaient des vertus médicinales en même temps que des pouvoirs magiques. On sait que le coudrier est toujours utilisé dans les pratiques populaires et qu'il intervient non seulement dans la fabrication de la baguette de sourcier, mais dans celle de la fameuse baguette des fées. L'if, dont les fruits sont du poison, devait servir comme hallucinogène, comme certains champignons dont l'amanite tue-mouches. Mais il semble que l'if soit consi-

« Quand on trouve du gui sur un chêne, on le cueille au cours d'une grande cérémonie religieuse, le sixième jour de la lune, car c'est d'après cet astre que les Gaulois règlent leurs mois et leurs années, ainsi que leurs siècles qui ont trente ans. Ce jour est choisi par eux parce qu'ils pensent que la lune a acquis une grande force, sans pour cela être encore au milieu de sa course. Les Gaulois nomment le gui par un mot qui veut dire " celui qui guérit tout ". Ils préparent un sacrifice au pied de l'arbre, ils amènent deux taureaux blancs dont les cornes sont liées pour la première fois. Le druide, qui est vêtu d'une robe blanche, monte dans l'arbre, et à l'aide d'une faucille d'or, il coupe le gui qui est recueilli dans une étoffe blanche... Ils pensent que le gui, pris en boisson, rend féconds les animaux et lutte contre les poisons. »

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, XVI, 249.

« Semblable à la sabine est la plante nommée *selago*. Les druides de la Gaule disent qu'elle sert de talisman contre toutes les maladies et qu'elle guérit les affections des yeux. Les druides utilisent aussi une plante qui pousse dans les marais et qu'ils nomment *samolus*... contre les maladies des troupeaux. »

PLINE, *Histoire naturelle*, XXIV, 103.

« Contre la maladie d'urine. Je dois me guérir de cette maladie d'urine, je dois me sauver des artifices des oiseaux, troupes d'oiseaux sorciers... Que cette incantation soit toujours là où tu fais ton urine... »

Mss. de Saint-Gall, *Revue celtique*, p. 153.

« Contre les piqûres. Rien n'est plus haut que le ciel, rien n'est plus profond que la mer. Par les saintes paroles que le Christ a prononcées sur la Croix, éloigne de moi cette épine. La science de Goibniu (le dieu-forgeron des Irlandais) est très aiguë... Je mets cette incantation sur du beurre qui ne va pas dans l'eau et je l'étends tout autour de l'épine. Il ne va ni sur l'épine, ni sur la blessure. Si l'épine n'est pas l'une des deux dents devant ma tête, le mal partira... »

Mss. de Saint-Gall, *ibid.*

« Goibniu alla à la fontaine et fut guéri... La fontaine porte un autre nom, Lac des Herbes, parce que Diancecht (dieu irlandais de la Médecine) y avait mis un brin de chaque herbe qu'il y a en Irlande. »

« La Bataille de Mag-Tured »,
G. DOTTIN, *L'Epopée irlandaise*, p. 45.

déré par les druides comme l'arbre magique par excellence, l'arbre qui chasse les mauvais esprits : ce n'est pas pour rien que l'on voit souvent des ifs dans les cimetières ou près des églises, du moins en Bretagne, en Grande-Bretagne et en Irlande.

La pomme est le fruit des fruits, celui qui était le plus répandu dans le monde celtique. En dehors de sa valeur symbolique et même mystique, la pomme était un remède en même temps qu'une sorte de lien entre les deux mondes : souvent, dans les légendes, les divinités féminines attirent les humains dans la Terre des Fées en leur offrant une pomme. Et, encore à l'heure actuelle, en Bretagne, il existe des rituels de conjuration de la foudre où la pomme joue un rôle important. Il est vrai que la pomme est à la fois bénéfique et maléfique, et qu'elle se pare très souvent des couleurs du fruit de paradis : c'est le fruit de l'île d'Avalon et de toutes les îles où les fées accueillent les humains.

Il existait bien d'autres méthodes pour se soigner, les eaux en particulier. On a trouvé aux Fontaines Salées, près de Vézelay, des installations de captage des eaux très anciennes qui prouvent l'utilisation de cette source par les Gaulois bien avant les Romains. D'ailleurs, les eaux des lacs et des ruisseaux sont considérées comme guérisseuses par les auteurs des récits épiques irlandais et, dans les contes populaires, on trouve toujours une référence à une fontaine qui guérit les blessures et les maladies, fontaine gardée par une fée ou une sorcière, et qui, dans le cadre du christianisme, est sous le vocable d'un saint. Et dans le sanctuaire des sources de la Seine, on a recueilli de nombreux ex-votos qui démontrent que les Gaulois allaient en pèlerinage dans des endroits de ce genre pour obtenir la guérison de leurs maux.

Une autre technique est celle du charme magique. Nous possédons des incantations irlandaises pour chasser les maladies. Il est probable que les druides pratiquaient une médecine magique, et celle-ci se retrouve, dans un état certainement très altéré, dans les pratiques des guérisseurs qui sont nombreux dans certaines régions et qui continuent à faire recette. On peut ainsi se faire guérir des maladies de peau, de l'eczéma en particulier, des brûlures, des morsures de serpent, de l'asthme, des maladies nerveuses, et très fréquemment — avec d'ailleurs un succès total — des verrues. En un sens, les guérisseurs de nos campagnes sont les lointains héritiers des druides : ils ont continué à appliquer des recettes qui proviennent de la nuit des temps,

composant des emplâtres peu ragoûtants mais efficaces pour soigner bêtes et gens, cultivant des plantes médicinales près de leurs chaumières (en Bretagne, on appelle ces plantes des *louzaou*), sachant remettre en place un membre déboîté, prononçant des formules qu'ils gardent secrètes. Car il faut remarquer que la pratique de cette médecine populaire ne va pas sans mystère. Ce n'est pas pour impressionner le client, car la plupart du temps, ces guérisseurs sont bénévoles, mais c'est essentiellement pour sauvegarder des recettes qui, si elles étaient recueillies par des gens indignes, pourraient servir non à soigner mais à rendre malade. Car nous sommes ici en présence du sacré, et le sacré est toujours ambivalent : il peut servir à la fois pour le bien et pour le mal. On sait très bien que le succès de livres de sorcellerie blanche comme *Le Grand Albert* ou *Le Petit Albert,* constamment réédités de nos jours, est dû au fait que les recettes, ou prétendues telles, peuvent servir à un double usage. En fait, il n'y a qu'une magie. C'est aux hommes de la rendre bonne ou mauvaise.

EXTASES, INITIATIONS ET RITES

Si l'on admet que le druidisme comportait de nombreuses pratiques comparables à celles du chamanisme, il faut croire que les druides pouvaient provoquer l'extase mystique ou psychologique, par des moyens semblables, absorption de boissons enivrantes, pratique de fumigations, utilisation de substances hallucinogènes. Mais nous ne sommes guère renseignés sur ce point. Certes, l'ivresse, que les auteurs de l'Antiquité gréco-romaine ont tant reprochée aux Celtes, a dû constituer un élément dans cette recherche de l'extase et du délire. Les boissons fermentées ont toujours eu ce pouvoir, et il n'est pas inintéressant de constater que le mot gallois (et breton) qui signifie « ivre » est apparenté au mot qui signifie « milieu ». L'état d'ivresse est un état intermédiaire, un état de *médiumnité* où l'on se situe au milieu des deux mondes. Cela est bien connu, car toutes les sociétés ont pratiqué l'ivresse sacrée en tant qu'élément indispensable du culte religieux. Mais pour ce qui est de l'usage de plantes hallucinogènes, nous ne savons rien.

Par contre, il existe des techniques de divination qui se réfèrent à l'extase. En fait, l'extase provoque le délire prophétique, et le tout est d'amener le sujet dans un état où il pourra dévoiler ce qu'il voit dans le monde intermédiaire dans lequel il a réussi à pénétrer. L'Irlande, d'après les anciennes épopées,

a connu différents procédés pour provoquer la prophétie. Dans le procédé appelé *imbas forosnai,* c'est-à-dire « science par illumination », on tuait un porc, un chat ou un chien, et l'opérateur mâchait un morceau de chair en prononçant une incantation. Il tombait alors dans un sommeil magique d'un ou plusieurs jours, sommeil au cours duquel il avait un songe lui révélant ce qu'il désirait savoir. Un autre procédé, le *tarbfes,* était utilisé pour avoir la révélation du nom du roi qu'on devait choisir. On sacrifiait un taureau. L'opérateur mangeait la chair et buvait le bouillon dans lequel avait cuit le corps de l'animal. Il avait alors un sommeil magique pendant lequel quatre druides chantaient des incantations, et il se réveillait en annonçant l'identité du roi. Un troisième procédé est relaté à propos du héros Finn : il avait le pouvoir de connaître l'avenir en buvant de l'eau d'une fontaine, en mettant son pouce contre l'une de ses dents nommée sa « dent de science », il chantait une incantation et avait alors la révélation.

Tout cela ressort également d'une magie, mais les documents dont nous disposons datant de l'époque d'affaiblissement du druidisme, on peut se demander si ces procédés de divination n'avaient pas été contaminés par une sorcellerie populaire, ou si les pratiques druidiques ne s'étaient pas altérées. Cependant, la divination a réellement fait partie du culte druidique et en constituait un élément essentiel, comme d'ailleurs la fameuse « satire » que des opérateurs spécialisés pouvaient lancer contre un individu. Un exemple caractéristique se trouve dans le récit irlandais de *La Mort de Cûchulainn* : le héros est vaincu, non pas par la valeur guerrière de ses ennemis, mais par la vertu des satires qu'on lance contre lui. D'une façon générale, la satire avait le pouvoir d'attirer toutes sortes de maux sur la personne contre laquelle elle était dirigée. Le plus souvent, la malédiction faisait pousser d'énormes boutons sur le visage de l'homme qui en était victime. Parfois elle rendait stériles les champs, les arbres et les eaux. Nul n'était censé pouvoir y échapper ; curieusement, il semble que l'anathème et l'excommunication, dans la religion chrétienne, aient eu, au Moyen Age, le même pouvoir de dissuasion. Quant au charme proprement dit, le *glam dicinn,* c'était une sorte de malédiction prononcée contre quelqu'un ou contre une collectivité tout entière. Ce *glam dicinn* se pratiquait de la façon suivante : après un jeûne, sept poètes se rendaient sur le sommet d'une colline, tournés vers la terre du roi contre lequel ils prononçaient une imprécation ; chacun avait une épine

de ronce à la main, ainsi qu'une pierre de fronde. Mais si la malédiction était injustifiée, la terre de la colline s'entrouvrait et les engloutissait.

On se rend compte combien les pratiques magiques étaient utilisées dans la vie sociale et politique. Dans une société où tous les actes de la vie sont placés sous la surveillance et la garantie des divinités, détentrices de pouvoirs surnaturels, cette intrusion de la magie dans le quotidien est absolument normale. Tous les procédés de divination, toutes les satires, toutes les malédictions sont en fait provoqués par les dieux qui, eux, jugent souverainement et donnent raison à qui justifie de son bon droit. Mais plus injuste, au sens moderne du mot, est la pratique du fameux *geis* qui oblige celui qui en est la victime à accomplir des actions honteuses, immorales ou contraires à sa volonté. Lorsque la jeune Déirdré rencontre l'homme qu'elle aime, Noisé, elle lance contre lui cette terrible imprécation en lui saisissant les deux oreilles : « Voici deux oreilles de honte et de moquerie si tu ne m'emmènes pas avec toi [51]. » Noisé sait bien que Deirdré est un personnage sacré et qu'il est interdit de la courtiser. D'ailleurs, il ne désire pas cette femme. Il tente de tergiverser, mais ses frères lui font entendre raison : il lui arriverait les pires malheurs, il subirait les pires hontes s'il n'obéissait pas à Deirdré. Il en est de même pour le jeune Diarmaid lorsque Grainné jette son dévolu sur lui. Il refuse de la suivre, car elle est l'épouse de son roi, Finn, qui est son parent. Alors Grainné se fâche et dit : « Je te place sous un *geis* de danger et de destruction, ô Diarmaid, si tu ne m'emmènes pas avec toi hors de cette maison, cette nuit, avant que Finn et les chefs d'Irlande ne se lèvent de leur sommeil [52]. »

Ces exemples, empruntés à l'épopée irlandaise, mais qui témoignent de la permanence de ces pratiques, montrent que les pouvoirs magiques n'étaient pas seulement réservés aux druides, aux *fili,* aux poètes et aux satiristes : les femmes, dans certains cas, les détenaient. Il ne manque pas d'anecdotes, dans les récits épiques, où des femmes magiciennes interviennent d'une façon ou d'une autre, et le héros Cûchulainn se fait initier à l'art magico-guerrier par des femmes étranges qui lui enseignent non seulement des tours d'adresse, mais aussi des formules magiques pour venir à bout d'un adversaire. Il en est de même pour le jeune Peredur, dans la version galloise du Graal, qui se fait

51. G. Dottin, *L'Epopée irlandaise,* p. 80.
52. J. Markale, *L'Epopée celtique d'Irlande,* p. 155.

initier par les sorcières de Kaer Loyw. On voit que le souvenir de ces femmes celtes rôde encore dans les croyances populaires : les sorcières, susceptibles de jeter des sorts, bons ou mauvais, sont les héritières lointaines de ces héroïnes du temps passé.

Mais il semble qu'il y ait, pour tout ce qui concerne la magie et la religion, une initiation. César nous dit que les apprentis druides passaient de longues années à apprendre par cœur une science qui n'était pas divulguée au commun des mortels. Mais nous ne savons absolument pas comment se déroulaient les cérémonies d'intronisation des druides. Quand on pense à la complication des rites de divination ou de malédiction, on peut être assuré qu'il existait un rituel pour ce genre de cérémonies, mais c'est tout ce que nous pouvons dire.

Par recoupements, et en utilisant les textes à notre disposition, nous avons cependant quelques éléments d'information. Il est vraisemblable que l'initiation comportait un certain nombre de « voyages », autrement dit de rêves extatiques au cours desquels l'apprenti devait entrer en contact avec des forces invisibles. C'est le sens de toutes ces navigations, de tous ces voyages vers l'Autre Monde, tant de fois décrits dans les épopées comme dans les contes populaires. Et, pendant ces rêves, il devait y avoir également une prise de conscience de l'être : les métamorphoses par lesquelles passent les héros de certaines histoires, et qu'on a cru parfois, à tort, être la preuve d'une croyance à la métempsycose, sont en effet des matérialisations de concepts, des symboles de l'appartenance de l'être à l'univers entier. Lorsque Taliesin nous dit : « J'ai revêtu une multitude d'aspects avant d'acquérir ma forme définitive, il m'en souvient très clairement. J'ai été une lance étroite et dorée, j'ai été goutte de pluie dans les airs, j'ai été la plus profonde des étoiles, j'ai été mot parmi les lettres, j'ai été livre dans l'origine, j'ai été lumière de la lampe... [53] », le poète fait état de transformations symboliques se rapportant à toutes les formes que peut prendre la vie. C'est la conscience d'appartenir à l'universel qui se manifeste ici. La légende de Taliesin n'est que la transcription poétique d'une réalité psychologique appliquée à l'ensemble de l'être existant. D'ailleurs ce thème des métamorphoses est fréquent dans tous les récits épiques ou poétiques anciens, et il se retrouve dans les contes populaires [54]. Il s'agit bel et bien d'une initiation, d'une évolution de l'esprit grâce à laquelle on acquiert

53. J. Markale, *Les Celtes,* p. 363.
54. J. Markale, *La Tradition celtique,* p. 182-183.

pleinement sa personnalité humaine. Il y a là quelque chose qui rappelle les initiations chamaniques, toutes proportions gardées, et compte tenu du fait que le chamanisme est d'essence populaire tandis que le druidisme semble avoir été une doctrine philosophique en même temps qu'une série de pratiques magico-religieuses.

Quant au culte lui-même, nous ignorons à peu près tout de la façon dont il se déroulait. Il avait lieu dans le *nemeton,* donc dans un sanctuaire en pleine nature, dans une clairière. Pline l'Ancien nous parle de la cueillette du gui, mais la cueillette des autres plantes magiques devait se dérouler selon des rites précis. On peut également admettre que les procédés de divination, les méthodes d'imprécations et de malédictions, les extases provoquées par l'absorption d'alcool ou de drogue faisaient partie du rituel, de même que les sacrifices.

Ces sacrifices, on en a beaucoup parlé parce que César fait mention de mannequins d'osier dans lesquels on plaçait des victimes humaines pour les brûler. Mais ces victimes étaient des criminels. De toute façon, de nombreuses religions ont pratiqué, plus ou moins longtemps, les sacrifices humains avant de les remplacer par des sacrifices d'animaux. Dans un manuscrit de Lucain, nous trouvons des scholies qui nous indiquent quelques-uns de ces sacrifices. En l'honneur d'Esus, on pendait des hommes à un arbre jusqu'à ce que leurs membres se détachassent. En l'honneur de Teutatès, on étouffait les victimes en leur plongeant la tête dans un chaudron. En l'honneur de Taranis, on les brûlait. Mais ces indications sont suspectes : le rituel a sans doute été peu compris, car le sacrifice en l'honneur de Teutatès ressemble davantage au rituel par lequel on ressuscitait les morts dans le chaudron de Brân ou de Dagda, d'après les récits épiques. Ce qui est incontestable, c'est que les Gaulois décapitaient les ennemis vaincus, et probablement tués au combat, et qu'ils conservaient leurs têtes. Les fameux « accrochoirs à crânes » découverts en Provence, chez les Celto-Ligures, corroborent les affirmations de Tite-Live et des auteurs latins [55]. En Irlande, il existait, paraît-il, une idole nommée Crom Cruaich, et on lui sacrifiait des victimes humaines, mais les indications que nous avons à ce sujet sont récentes et suspectes, car il s'agit d'une violente diatribe chrétienne contre les superstitions païennes.

55. La même pratique était observée en Irlande, d'après les épopées.

En somme, tout cela reste bien mystérieux. Il y avait bien des sacrifices d'animaux, comme partout, cela est une certitude, mais les sacrifices humains ne sont pas formellement prouvés. Par contre, il est certain qu'il existait des rituels d'intronisation du roi. En Irlande, la fameuse Pierre de Tara criait lorsqu'un homme qui allait être roi s'asseyait sur elle. D'après Giraud de Cambrie, un Gallois latinisant du XIIe siècle, on pratiquait le sacrifice d'une jument pour fêter la prise du pouvoir d'un roi. Ce roi s'accouplait d'abord avec la jument, on tuait l'animal et on faisait bouillir la viande. Le roi mangeait la chair et buvait le bouillon, puis se baignait dans le chaudron qui avait servi. Cette pratique, qui a son répondant en Inde, est une sorte de mariage mystique et symbolique, suivi de l'absorption du territoire représenté par l'animal.

Les fêtes saisonnières revêtaient une grande importance. Il y en avait quatre principales, tout au long de l'année. Le 1er février, c'était *Imbolc* en Irlande, sorte de fête de purification que l'on retrouve à peu près exactement dans la Chandeleur chrétienne. On y tenait une grande assemblée, on y faisait un festin, mais surtout on s'y livrait à des ablutions rituelles. La seconde fête était *Beltaine,* au 1er mai. D'après un ancien texte, on y faisait également un festin au cours duquel on mangeait des choux, du lait caillé, et l'on buvait de la bière et du lait doux. Cette fête de *Beltaine* était également marquée par de grands feux, et il n'est pas douteux que toutes les pratiques populaires du 1er mai ne soient des survivances d'un rituel assez compliqué venant du fond des âges. Au 1er août, c'était la fête de *Lugnasad,* « cérémonie en l'honneur de Lug », le dieu dont le nom est répandu dans tout le domaine celtique. Au cours du festin, on mangeait tous les fruits de l'été. C'était une sorte de fête royale à l'occasion de laquelle se tenaient les foires, les discussions politiques, des jeux et des courses. C'était également le temps des mariages et des assemblées de poètes, dont le souvenir s'étend encore au Moyen Age dans les jeux floraux et dans les réunions bardiques du Pays de Galles. Il faut signaler que Lugnasad, à la différence des deux fêtes précédentes, entraînait la participation obligatoire de toutes les classes sociales.

Enfin, la plus importante fête de l'année était celle de *Samain,* le 1er novembre. C'était la fin de l'été (sens du mot *samain*), le début de la saison d'hiver, et partant, de la nouvelle année. En un sens, elle constituait la fête totale, où tout le monde devait obligatoirement se rassembler. Dans le festin, on

y mangeait de la viande, de l'andouille, du pain et du beurre frais, ainsi que des noix. On y buvait de la bière et du lait baratté. Pour la classe des guerriers, ce festin devait être obligatoirement celui de l'abondance et de l'ivresse : c'était en quelque sorte une orgie sacrée, accompagnée de joutes, et même de querelles sanglantes où toutes les rivalités latentes se manifestaient. Chaque personnage avait sa place, suivant ses mérites, selon ses prérogatives. *Samain* était le tournant de l'année celtique, le moment où le temps était aboli, et où, par conséquent, l'univers du *sidh* et l'univers des humains étaient confondus. Il y a dans cette notion quelque chose de très important : la fête consistait en une réalisation symbolique d'un monde parfait où vivants et morts se retrouvaient, unis par les mêmes nourritures, les mêmes breuvages, les mêmes chants. De là vient que la plupart des grandes épopées sont datées de l'époque de *Samain,* comme les grands événements devenus mythiques, mort ou assassinat de rois, expédition vers l'Autre Monde, rapt de bétail, installation dans de nouveaux territoires. Il est probable qu'à l'occasion de *Samain* se déroulaient des jeux dramatiques, des mascarades, aux cours desquels les guerriers incarnaient les héros de l'ancien temps, et même les dieux. On trouve l'équivalent de cette fête, bien qu'altérée, dans les coutumes anglo-saxonnes de Halloween concernant les déguisements et les processions burlesques, ainsi que dans les croyances bretonnes à propos du voisinage des défunts. Mais c'est peut-être dans la très officielle fête chrétienne de la Toussaint que se reconnaît l'esprit de *Samain* : l'union des deux mondes, la communion des saints, le caractère joyeux de cette fête (qui n'est pas la fête des Morts), cela n'est pas autre chose que la continuation, la permanence de cette réalisation symbolique de l'unité retrouvée dans la négation du temps et de l'espace. C'est dire l'importance de *Samain* : si nous ne sommes pas bien renseignés sur les différents rituels, notamment sur le fameux rite de la « maison chauffée à blanc [56] », le seul fait de la permanence de cette fête en montre la primauté.

56. D'après certaines épopées irlandaises, corroborées par des récits gallois, et par des contes populaires (une victime enfermée dans un four à pain), on peut penser que, dans un temps archaïque, on sacrifiait, au moment de Samain, des victimes en les enfermant dans une maison de fer, ou de pierre, mais bâtie sur des grilles de fer, et en les faisant brûler à l'intérieur. Il est possible que ce soit un rite de régénération, car dans certains récits, ceux qui s'échappent de cette maison, ou de ce four, acquièrent une nouvelle vie et un aspect nettement plus jeune ou plus beau ; à ce compte, le rituel devait être une sorte de simulacre, ou une épreuve d'endurance à la chaleur. Loin d'être une célébration de la mort, Samain est une exaltation de la vie à l'entrée des « mois noirs », comme on dit en Bretagne, et il n'est pas logique qu'il y ait mort d'homme dans ce rituel. D'ailleurs, les épopées concernant la mort d'un roi sont très ambiguës. Il s'agit certainement d'une mort par simulacre, c'est-à-dire un acte de régénération.

Il faut remarquer qu'aucune fête celtique ne correspond aux solstices ou aux équinoxes. Elles semblent se dérouler hors du temps naturel, et la conclusion qu'on doit en tirer, c'est que le festiaire celtique se déroule dans un *temps mythique,* comme les récits épiques et les contes. La totalité de la vie s'y trouve concentrée, avec ses deux pôles, celui de la lumière à *Beltaine,* la fête du feu, celui de l'ombre à *Samain,* la fête de la nuit. Mais les Celtes avaient coutume de compter par nuits, et c'est toujours dans la nuit que la pensée se révèle la plus créatrice.

LA PENSEE, LA VIE ET LA MORT

Tous ceux qui, dans l'Antiquité, ont approché de près ou de loin les druides et en ont porté témoignage ont considéré leur pensée comme très originale et très profonde. Timagène, repris par Ammien Marcellin, parle même de leur « génie ». C'est d'ailleurs pourquoi ils ont été interdits et pourchassés par les Romains : leur doctrine, spiritualiste au dernier degré, absolument étrangère au nationalisme quotidien des Latins, aurait pu constituer un danger réel, et il était nécessaire de les éliminer. Mais en quoi consistait cette doctrine ? Nous n'en savons presque rien, car ceux qui savaient n'ont rien écrit, et il ne nous reste de la pensée druidique que quelques bribes dispersées à travers des écrits d'origines très diverses et parfois de valeur contestable.

Ce qui émerge cependant, c'est la conviction que la philosophie druidique était « non aristotélicienne » et appartenait à une tendance qu'on peut qualifier de « barbare » au regard de la pensée grecque classique. En fait, cette pensée semble très proche de celle des philosophes présocratiques, matérialisme mis à part. En effet, il est impossible, *dans tous les textes d'origine celtique prouvée,* de découvrir une référence à la logique binaire et, partant, au manichéisme latent chez les Méditerranéens. Les Celtes n'avaient pas la notion classique du bien et du mal, de la nuit et du jour, du haut et du bas. Chez eux, tout était, non

pas confondu, mais indifférencié. Le mal n'existait pas en tant que tel, ni le bien : c'étaient les hommes qui faisaient incliner la vie vers le bien et le mal. Il n'y avait donc pas d'absolu : simplement une relativité des choses, des êtres et de la connaissance. Il faut remarquer que cette tendance est commune à de nombreuses civilisations de type oral où rien n'est fixé définitivement, où rien ne peut être admis une fois pour toutes, où rien ne peut être tenu pour stable. En fait, les Celtes semblent ne pas avoir cherché une Vérité impossible à définir, mais au contraire avoir traqué de près une Réalité non apparente, mais présente sous l'aspect extérieur des choses et des êtres. Il y a donc quelque chose de *surréaliste* dans leur quête, le but n'étant pas le Vrai, mais le Réel. Et leur position est voisine de celle d'Héraclite, car on peut très bien admettre qu'un philosophe celte dise comme lui : « C'est toujours le même fleuve, mais ce n'est jamais la même eau qui passe sous le pont. » La pensée celtique est donc éminemment *dialectique*. Chaque chose, chaque être est le résultat d'une contradiction interne ou externe qui provoque son existence. Chaque être, chaque chose est un paradoxe. Sans contradiction, il ne peut y avoir d'existence. La vie n'est possible que parce qu'il y a la mort, et inversement. Loin d'être une attitude manichéenne, cette position de l'esprit met l'accent sur le drame cosmique qui se joue à travers chaque être et chaque chose et qu'ont tenté d'expliquer à leur façon les auteurs de la tragédie grecque. Mais eux, Eschyle excepté, n'ont pas compris que ce qui opposait l'être humain à l'univers était normal, car ils étaient englués dans une logique binaire parfaitement stérile sur le plan de la découverte. Les Celtes ont donc eu le mérite de mettre en évidence que toute vie est tragédie, mais que cette tragédie est nécessaire pour assurer la permanence de l'univers dans son existence fragile.

Les conséquences de cette vision ontologique sont importantes sur le plan de la morale. Car il ne peut y avoir de péché au sens manichéen du terme, et par conséquent au sens chrétien. C'est pourquoi, dans les premiers siècles du christianisme, le moine breton Pélage s'est si fortement opposé à saint Augustin sur le péché originel et le libre-arbitre : la mentalité celtique de Pélage, son refus du manichéisme, cela lui imposait de refuser le dualisme primaire des Méditerranéens et le confortait dans son opinion que l'homme, par sa seule volonté, pouvait choisir le bien ou le mal. Le débat provoqué par Pélage dans le christianisme n'est pas clos. A vrai dire, c'est le seul vrai débat qui puisse être instauré, car à travers Pélage, c'est toute

la philosophie celtique qui est en cause. Et les découvertes de la pensée moderne inclinent à croire que Pélage avait raison : l'homme n'est ni bon, ni mauvais, *il est*. L'homme est une totalité, et ce sont ses actions qui sont bonnes ou mauvaises selon que l'on considère tel critère, ou telle motivation, ou tel résultat. C'est là que se trouve l'originalité de l'enseignement druidique, cela d'après les textes qui sont à notre disposition, et d'après la tradition populaire parallèle, qui a échappé au dogmatisme officiel dominant. La fête de *Samain* traduit bien cette pensée originale : il s'agit de réaliser les conditions idéales pour qu'il n'y ait plus de temps ni d'espace, donc plus de mort ni de vie, plus de mal ni de bien, plus de noir ni de blanc. C'est une tentative pour reconstituer l'Age d'Or, si magnifiquement décrit dans l'univers du *Sidh* ou de la Terre des Fées. Là, les contradictions cessent brusquement d'être perçues comme telles, et l'on a conscience de l'Unité dans la Diversité. Toute la démarche de pensée des Celtes se trouve contenue dans cette réflexion. Et pour y arriver, il n'est point besoin de faire appel à des notions compliquées empruntées à des systèmes orientaux ou classiques : une dialectique pure, une simple constatation de ce qui est, une vision du réel.

De même, cette constatation englobe le destin de l'Etre. Tout, dans l'univers celtique, est serein, tranquille, *amoral* pourrions-nous dire. Il n'y a pas, dans les récits mythologiques, de bataille eschatologique comme dans la mythologie germanique. Il n'y en a pas besoin, car le monde n'a pas besoin d'être régénéré à la fin d'un cycle : il se régénère constamment, quotidiennement. Tout est mouvement, donc tout s'épure au fur et à mesure que les lunaisons se succèdent. Ce qui est mauvais est rejeté, comme le sang menstruel. Et tout le reste n'est que spéculations intellectuelles ajoutées par les chrétiens, ou provoquées par des scientistes trop imbus d'aristotélisme. Il n'y a ni vérité ni mensonge dans l'île d'Avalon : c'est parce qu'à partir d'un certain niveau de la pensée, on se rend compte que la vérité et le mensonge ne sont que le résultat d'un sophisme. Il n'y a ni mort ni vie : c'est parce que la mort est le milieu d'une longue vie. Les Celtes ont *vu* leurs dieux, ils ne les ont pas expliqués. Mais ils se sont incarnés en eux de façon à découvrir les secrets de l'immortalité.

L'épopée nordique et germanique

par

VINCENT BARDET
et FRANZ HEINGARTNER

Prédestinée aux Voies Lactées,
Que t'importe, Etoile, l'obscurité ?
FRIEDRICH NIETZSCHE.

Jeune, je fus jadis.
Je cheminais solitaire ;
Alors, je perdis ma route ;
Riche je me sentis
Quand je rencontrai autrui :
L'homme est la joie de l'homme.
Hávamál 47, Eddas.

LES FILS DU RHIN

Le peuple d'Hyperborée prend conscience de lui-même à la limite des glaces, il se développe dans les immenses forêts germaniques et, à la faveur du radoucissement du climat, il se répand en Scandinavie. A l'âge du bronze, dans sa lutte instinctive avec les éléments naturels, il forge des archétypes et des mythes, facteurs subconscients autonomes à portée collective, grâce auxquels il élabore des images de sa propre nature. Si Odinn (Wotan), dans la tradition, porte le nom de *Berseker,* c'est-à-dire « à la peau d'ours », dieu des tempêtes, errant, guerrier, seigneur des illusions, prince des morts, celui qui sait les secrets, magicien et patron des poètes, ce sont là autant de reflets des potentialités humaines. Il représente les deux tendances fondamentales du tempérament nordique : la fureur, le côté instinctif, impulsif *(Wut)* et l'inspiration poétique, l'intuition. Comme Faust, deux âmes habitent son cœur. On l'imagine également partant de son

château au bord du Don, près de la mer Noire, pour aller visiter les peuples du Nord-Ouest en une mission civilisatrice, les sélectionner par la guerre, et emmener les meilleurs guerriers à sa suite, sous le signe totémique du loup et du corbeau. Telle est l'origine légendaire des sociétés initiatiques de jeunes guerriers, qui se sont perpétuées même lorsque le fondateur n'a plus eu accès à l'arbre de jouvence. Peut-être reviendra-t-il, après mille ou deux mille ans, et certains auteurs, tel C.G. Jung, ont vu le retour des forces archétypales des anciens dieux guerriers dans l'Histoire avec la montée du national-socialisme. Mais on n'en a pas de preuves, de même que rien ne prouve que la dévoration finale du soleil et de la lune par les loups représente les phénomènes des éclipses, et leur impact sur la conscience antique.

Même si l'on n'a pas retrouvé de temples parce que la nature était sacrée, et, comme chez les Celtes, les clairières des sanctuaires, si le christianisme a occulté la plupart des signes, et si les Germains se sont mis à errer en Europe, il reste des traces de l'esprit des origines dans la langue, les coutumes, le folklore.

« Ce qui ne s'effacera jamais de l'âme allemande ce sera le culte et l'amour de la nature, chrétiennement interprétés en admiration devant la création, mais à qui l'humanisme et l'esprit classique dans ses deux plus hautes manifestations, la philosophie et la poésie, rendront une espèce d'autonomie », écrit Joseph Rovan. Et, plus loin : « Si stupides que fussent leurs spéculations pseudo-scientifiques les nazis ne se trompaient pas sur l'essentiel quand ils revendiquaient pour leur grossier naturalisme, leur racisme, leur culte obtus de l'obéissance et du combat, leur immanentisme borné, l'héritage d'un germanisme d'avant le baptême, dont ils étaient effectivement les descendants directs, quoique indignes [1]. »

Les témoignages de Tacite et de César doivent être lus en considérant que, pour le premier, les anciens Germains paraissaient l'antidote à la décadence de Rome, tandis que, pour le second, c'étaient des barbares retranchés dans les forêts impénétrables de la Germanie libre. Non seulement les successeurs de César ne purent conquérir la Germanie, mais ils construisirent le premier « mur » de l'Allemagne en contenant avec un *limes* [2] la poussée de ce peuple. La fin du monde était très proche, à la

1. *Allemagne*, « Petite Planète », Seuil.
2. Frontière fortifiée.

fois pour les Romains et pour ceux qui provenaient des forêts, jeunes, beaux et forts, et qui se mettaient en route dans toutes les directions, soit en groupes indépendants, soit au service d'un maître étranger, ou bien sur leurs drakkars, pour conquérir le monde par le commerce et l'aventure.

Renforcé par son « moi », le guerrier craignait seulement que le ciel, soutenu par une colonne, l'arbre de vie, s'écroulât. Aussi Charlemagne supprima-t-il la plupart des colonnes sacrées en Germanie, marquant ainsi le changement d'ère qui devait conduire le peuple au Moyen Age. Mais les particularités du peuple germain ne disparurent pas si facilement. L'un des documents sur ce temps tragique est l'histoire des *Niebelungen* (les habitants de Niflheim), d'un auteur inconnu, rédigée entre 1191 et 1204 à partir d'un ensemble d'anciennes sagas nordiques, et redécouverte par les romantiques. L'auteur y décrit le crépuscule des anciennes croyances. Hagen le Borgne y apparaît comme un double de Wotan. Il cache le trésor des Niebelungen dans le Rhin. Ce trésor est gagné par Siegfried au cours de sa lutte avec le dragon et le nain Alberich. Hagen, représentant l'esprit féodal, tue Siegfried, le héros hyperboréen, à son point faible, entre les deux épaules. Historiquement, presque tous les guerriers francs moururent, à l'est du Rhin, dans une bataille (437), avec les Huns. La renommée des preux morts surpasse celle des vivants.

Personne, pas même les dieux, ne sait quand commencera le dernier combat.

Il fallut cinq siècles au christianisme pour atteindre la Germanie. Jusque-là les anciennes coutumes s'étaient maintenues sur la base d'une croyance profonde. Chaque printemps, par exemple, le chariot solaire de Njörd [3] était promené autour du bois sacré — alors, les armes étaient laissées de côté. Quand le chariot revenait, on le baignait, ainsi que la déesse, et on noyait des esclaves. Chevaux, vaches et corbeaux servaient de support à la divination. Les lieux saints étaient innombrables et l'éducation des jeunes gens était assurée par les prêtres *(Godhar)*. Les forêts étaient des lieux d'asile où des réunions jugeaient les litiges. L'assemblée du *Thing* réunissait tous les hommes libres du clan. En cas de guerre, on élisait un chef et on consultait

3. Njörd, père du couple divin de la fertilité Freyr/Freya, prend par la suite une forme féminine — Nertus en latin. Chez les Vikings, ou les Germains de la mer, le chariot devient également drakkar (dragon).

les voyantes. D'autre part, chaque année, on fixait les limites du territoire du clan et on répartissait la terre cultivable. Une sentence du *Thing* était considérée comme sacrée, de même que dans l'issue d'une bataille on voyait un jugement des dieux. Les Germains ne connaissaient pas les fortifications ; si un clan était attaqué, il se défendait, ou s'enfuyait dans la forêt. En cas de guerre, nul ne demeurait — enfants et femmes combattaient avec les guerriers. En temps de paix, la moitié des hommes cultivait la terre, et l'autre moitié gardait les frontières. Comme en Scandinavie, on avait affaire à un peuple de paysans et de guerriers, dépourvus de roi, et au sein duquel les prêtres assuraient la liaison avec les énergies du cosmos. L'homme ou le père distribuait la nourriture ; maître absolu il avait acheté son épouse et pouvait la vendre ou la transmettre à son gré. Souvent, lors de sa mort, elle s'immolait afin de l'accompagner dans l'au-delà. Cela n'empêchait aucunement que les femmes fussent hautement vénérées. On respectait profondément leur intuition, leurs dons de divination, leur influence pacifiante. La déesse Freya recevait, à Folkwang, une moitié des guerriers morts, mais aussi des femmes. Les chefs de famille pouvaient disposer d'une ou plusieurs concubines, et légitimer leurs enfants — jusqu'à ce que l'Eglise catholique s'y oppose, en l'an 400, au Synode de Tolède. Aujourd'hui encore, du vin, des femmes et des chants *(Wein, Weib, und Gesang),* tels sont les attributs de l'homme germanique.

Odinn se présente comme le prototype de ces coutumes. En tant que Seigneur des chants magiques et dieu du Vent, il produit souvent une musique merveilleuse : les runes, chants secrets entonnés lors des festins en l'honneur des dieux et des héros. Par la récitation *(Bardit),* « ces vieux Germains cherchaient à connaître l'issue de la bataille, car ils effrayaient les autres, ou bien tremblaient eux-mêmes suivant le chant du son dans les lignes de combat » (Tacite). Ces incantations versaient la mort sur l'ennemi, accompagnaient les défunts ou les évoquaient, elles étaient alors prononcées pendant plusieurs jours et accompagnées de danses.

A côté de Wotan, aimant la musique, se tiennent Frau Holle (Bertha), dont les chants retentissent dans les montagnes, ainsi que les Elfes et les Ondines. Les sorcières et les nains préfèrent les danses. En 496, Clovis est baptisé, et l'Eglise réprime ou récupère ces pratiques. Le seul moyen de transmission disparaît. Les dieux succombent, qu'ils le veuillent ou non. Alors les êtres

éthérés s'évanouissent, ainsi que les traditions, telles que l'hospitalité, les funérailles joyeuses, les danses guerrières (nus, en brandissant l'épée ou la lance), et les rituels de fertilité au printemps. Les nains secourables se retirent au plus profond de la terre. La croyance cesse d'être coutumière. L'hostilité ne se manifeste plus entre les clans. L'homme libre sort de la tribu pour pénétrer dans une autre dimension, et son seigneur n'est plus le dieu de la guerre et des tempêtes. Il ne peut plus vivre comme un loup des steppes *(Steppenwolf),* car le fils de Dieu lui offre un monde au-delà du fonds *(Urgrund)* de la psyché humaine. L'amour devient transcendant, translucide comme le château du Graal, où vont désormais les meilleurs chevaliers au lieu de se rendre au Walhal. La nourriture miraculeuse de l'esprit n'est plus l'hydromel d'Odinn, mais le sang du Christ. Asgard s'est transformé, dans l'ouest se trouve un lieu où l'incendie du monde ne peut accéder. Arthur et ses preux, sous l'influence de Merlin, catalysent l'énergie magique des liens du sang indo-européen. Les voyantes de l'Edda discernaient au-dessus d'Asgard un deuxième et un troisième ciel. Vala voit surgir de l'effondrement du vieux cosmos des dieux jeunes et de nouvelles forces. Et l'aigle de l'inspiration survole la terre neuve. Odinn demande au sage géant, Mimir : « Que restera-t-il des hommes à l'issue du Grand Hiver *(Fimbulwinter)* ? » — « Vie et réceptacle de vie *(Lif und Lifthrasir).* » Ils mèneront leur vie secrète dans le bois de *Hoddmimir* (Trésor de Mimir, source des runes). La rosée sera leur nourriture, et d'eux viendra la nouvelle humanité.

« Mes sœurs d'Hyperborée
Un instant je vous ai délaissées,
Pour souffrir du mal des hommes.
Enfant prodigue je reviens,
Blessée, brisée, ouverte,
Ma peau diaphane
Refoule les pleurs
Qu'autrefois j'ai versés.
Qui est-il pour m'aimer si fort ?
Le parfum des mandragores
Embaume mon linceul de mariée.
Où le chemin finit,
Longue est la nuit. »

ANONYME.

LE DEGEL

Des phases de froid intense alternent avec des périodes interglaciaires chaudes plus courtes, de dix mille à quinze mille ans. Nous vivons aujourd'hui une ère interglaciaire commencée il y a dix mille huit cents ans. C'est l'holocène, âge de l'agriculture et de la civilisation, la période où l'homme a étendu sa domination sur la Terre.

L'Express, n° 1439.

Tu vois, mon fils
Ici le temps devient espace !

RICHARD WAGNER, Parsifal.

Tous les dieux sont assemblés. Ils boivent l'hydromel dans des cornes sans cesse remplies par les Walkyries [4]. Ils se racontent leurs dernières aventures. Völva (Wala) la voyante, somnole sur le siège élevé, Il faut la réveiller pour qu'elle parle. Alors Odinn l'appelle pour qu'elle porte son regard sur l'aube des êtres. Et elle commence :

4. « Filles du champ de bataille (*Wal*) ».

« 1. Silence je demande à tous
Les êtres sacrés,
Petits et grands
Fils de Heimdall ;
Tu veux, Valfödr [5], que moi
Je révèle
Les anciens récits des hommes,
Les plus reculés que je me rappelle

2. Je me rappelle les géants
Nés à l'origine
Eux qui, il y a bien longtemps,
Me mirent au monde ;
Neuf mondes je me rappelle,
Neuf étendues immenses
Et le glorieux arbre du monde
Enfoncé dessous terre.

3. C'était au premier âge
Où il n'y avait rien,
Ni sable ni mer
Ni froides vagues ;
De terre point n'y avait
Ni de ciel élevé,
Béant était le vide
Et d'herbe nulle part.

4. Puis les fils de Burr
Suscitèrent la terre ferme,
Eux qui créèrent
Midgar [5 bis] le glorieux ;
Du sud brillant le soleil
Sur le pavé de la salle,
Alors la terre se couvrit
De vertes feuilles.

5. Le soleil du sud,
Le compagnon de la lune
Etendit la dextre
Vers le bord du ciel ;

5. « Père du champ de bataille ».
5 bis. « Monde du Milieu », c'est-à-dire des hommes.

Le soleil ne savait
Où il avait sa place,
La lune ne savait
Quelle force elle avait,
Les étoiles ne savaient
Où elles avaient leur site.

6. Alors tous les dieux montèrent
Sur les sièges du jugement,
Divinités suprêmes,
Et se consultèrent ;
A la nuit et à l'absence de lune
Ils donnèrent un nom,
Ils nommèrent le matin
Et le milieu du jour,
La fraîche et la brune
Et comptèrent le temps par années.

7. Les Ases [6] s'assemblèrent
Dans la plaine d'Idi,
Tertres et temples
Ils y érigèrent ;
Forges placèrent,
Joyaux forgèrent,
Tenailles façonnèrent
Et firent les outils. (...)

19. Je sais que se dresse un frêne,
S'appelle Yggdrasill,
L'arbre élevé, aspergé
De blancs remous ;
De là vient la rosée
Qui dans le vallon tombe,
Eternellement vert il se dresse
Au-dessus du puits d'Urd [7].

20. De là sont venues les vierges
Savantes en maintes choses,
Trois, sorties de la mer
Sous l'arbre placée ;

6. Dieux de l'âge du bronze.
7. Origine.

L'une s'appelle Urd,
L'autre, Verdandi,
— Taillaient des bûches de bois —
Skuld, la troisième ;
Elles firent les lois,
Elles fixèrent la vie
Des fils des hommes
Et la destinée des mortels. »

Volüspá.

Grâce à la voyante, Odinn, le guide surhumain des hommes, obtient le savoir prophétique. En ces temps-là, les femmes, et particulièrement les sybilles, étaient l'objet d'un profond respect.

« Ils disent que les femmes sont saintes et voyantes, ne repoussent pas leurs conseils, et entendent bien leurs décisions. Nous avons vu comment au temps de Vespasien, Weleda fut conçue comme déesse proche et lointaine », dit Tacite dans sa *Germanica.* Weleda, qui ressemble par son nom à Wala, vit dans une tour, comme Brunhyldr, Holda, ou Alioruna — en relation avec les racines *al* et *run* (*Alraune* : mandragore). On connaît beaucoup d'histoires de femmes célèbres. Elles ne se rendent pas fameuses comme les héros par des actions guerrières, mais plutôt par le culte de la cellule familiale et le soin qu'elles y apportent. On consulte ces femmes en matière de guerre, de fertilité, de droit, de naissances.

Freya, la grande maîtresse des Walkyries, reçoit une moitié des guerriers morts (et Odinn l'autre moitié). Elle les accueille à Folkwang, « l'autre lieu », pour les introduire à une nouvelle vie ; elle conduit cette moitié à l'Arbre, opérant ainsi le rajeunissement de la force vitale du peuple. La déesse de la mort reçoit ceux qui ne peuvent pas accéder au Walhal. Elle présente deux faces : le devant du corps mort, pourri, et l'arrière d'une vie ardente... Quand un guerrier est en difficulté sur le champ de bataille, il implore les noms des femmes inspirées.

Plus tard, dans le haut Moyen Age, le culte de la femme se retrouve chez les *Minnesinger* (troubadours). On dit même que Parsifal (Perceval) faisait davantage confiance aux femmes qu'à Dieu ! On appelle ces femmes de pouvoir *Veise Frauen* (« femmes sages) ». Elles dispensent la révélation aux mâles en chantant les sons originaires de la nature humaine, transportant leurs auditeurs dans un état hypnotique. Il faut toujours les réveiller,

comme Odinn éveille Völva, ou Sigurdr Brunhyldr, pour qu'elles redescendent de la clairvoyance des origines jusqu'à la musique des formules. Elles portent le savoir des temps perdus, comme l'expriment par exemple les vers des *Eddas* [8].

Comme dit Rudolf Steiner, « le début de la langue se trouve dans quelque chose qui ressemble au chant. La force des pensées se transforme en sons audibles. Le rythme intérieur de la nature retentit sur les lèvres des femmes sages. On s'entourait de ces femmes et l'on écoutait leurs formules enchanteresses comme l'expression de pouvoirs supérieurs. Le culte sacral des hommes commence de la sorte » (*Conférence d'Oslo,* 1910). Mimir, qui garde la source de la langue, est appelé *Fimbulthuler,* « chanteur du monde originel ». Comme les femmes, de par leur intuition, savent faire les premiers pas vers la connaissance, elles existent également avant les dieux.

Les déesses du destin sont appelées Nornes, elles demeurent près de l'une des racines de l'Arbre Yggdrasil. Le principe féminin se pose comme trinité avant la manifestation de l'esprit. Celui-ci se réalise dans la matière par le « moi » qui est le don d'Odinn à l'humanité, et qui consiste en la connaissance de la maîtrise du destin. Parmi les Nornes, qui collaborent avec les Walkyries, les principales sont donc au nombre de trois, et se nomment Urd, Werdandi et Skuld, ce que l'on peut traduire par « passé, présent, avenir » ou, « l'origine, ce qui est advenu et ce que l'on doit encore à la vie » (*Skuld, Schuld* : « dette »). Leur arme est le fuseau avec lequel elles fabriquent le fil de l'existence de chacun. Elles se penchent sur chaque nouveau-né, contrôlent les modalités de son existence et déterminent la durée de sa vie. Chaque jour, en outre, elles fournissent l'eau de la fontaine et la boue qui entoure la source, et protègent les racines du frêne de la sécheresse et de la pourriture. Ainsi sont-elles déesses de la Fertilité. On les retrouve sous l'apparence de trois fées jusque dans le Moyen Age (*Fata* ← *Fatum* = Destin) et on les connaît encore aujourd'hui en Allemagne sous le nom des Trois Marie. Skuld, la plus jeune, est en même temps une

8. Les *Eddas* sont des poèmes rédigés en Islande entre le Xe et le XIIIe siècle, en particulier par Snorri, à partir de la riche tradition orale scandinave, tandis que les *Sagas* sont des épopées en prose. Les premières racontent les aventures des dieux, des géants et des nains, les secondes celles des hommes. Lorsque nous citons ces textes, nous avons repris la traduction de Eveline Lot-Falck et Régis Boyer, dans leur remarquable ouvrage, *Les Religions de l'Europe du Nord,* Denoël.

Walkyrie et, comme Magloire, elle refuse souvent d'accorder les dons. Magloire est avec Arsile (qui accorde le don de la poésie) et Morgane (qui accorde le don de richesse) l'une des trois fées qui visitent les gens en France et s'asseyent à leur table. Les Parques du monde méditerranéen ressemblent également aux Nornes : elles assurent la triple fonction de création, préservation et destruction de la vie. Ainsi en est-il chez les Grecs, de Klothê, Lachésis et Athopos. Dans tous ces cas, on retrouve la notion paléolithique d'une puissance cosmique primordiale identifiée à l'énergie féminine, exprimée en sanscrit par le terme de *Shakti.*

Qu'en est-il, donc, du concept nordique de destin ? Le destin de l'être est ce qui est façonné par les Nornes : *sköp,* « ce qui est façonné » (du verbe *skapa,* « façonner »). Il consiste également en un souffle vital, une énergie particulière : *máttr,* « puissance, force interne », littéralement « mesure de ce dont on est capable », et *magin,* « aptitude à pouvoir, capacité de chance ». Envisagée subjectivement, cette notion est exprimée par le terme *gaefa* ou *gifta* (du verbe *gefa,* « donner »), signifiant : « ce qui m'a été donné ». Dès sa naissance, l'enfant est déposé par terre puis soulevé vers le ciel, et associé, par là même, à l'énergie des dieux Vanes et Ases, ou, en d'autres termes, au jeu des forces cosmiques, dont son corps est le réceptacle. Au demeurant, les hommes ne sont pas seuls à être tributaires d'un destin : il en va de même pour les dieux, les astres, et tout ce que portent la terre, le ciel et les enfers. La grandeur de l'être humain ne réside donc ni dans la révolte ni dans la pensée, mais dans une démarche dialectique consistant en :

— connaître ce qu'il est, c'est-à-dire ce qui lui est attribué ;

— accepter ce legs ;

— assumer, incarner, réaliser sa destinée, devant le regard d'autrui.

La pratique du jeu de dés, chez les anciens Germains, telle que la décrit Tacite, fournit une étonnante métaphore de cette conception du destin. Ceux-ci se réunissaient dans la maison commune et, tout en buvant de la bière, mais sans excès, jouaient très sérieusement : celui qui perdait lors du dernier lancer de dés se voyait dépouillé de sa condition d'homme libre et « même s'il était plus jeune ou plus fort, il se laissait délibérément lier et vendre » — attitude que désigne le terme *treue,* « loyauté ». On retrouve encore de nos jours la relation existant entre le

jeu de dés et l'idée de destin dans des proverbes allemands, par exemple : « Le destin mène le jeu. »

Sur une inscription runique découverte à Exeter, en Angleterre, on peut lire :

> « Les deux joueurs
> doivent rester assis autour des dés
> aussi longtemps que dure leur dissentiment.
> Ils doivent oublier leur malchance
> et saisir le destin du jeu.
> Car la main reste désarmée
> et tranquille durant le jeu. »

Dans quel contexte se situe le jeu des énergies ?

Wala poursuit substantiellement son récit en ces termes :

L'univers originel n'est autre qu'un espace empli de potentialités, au sein duquel s'affrontent et se combinent deux forces fondamentales : Nifel, nuit et froid, Muspell, lumière et chaleur. Au centre de cette contradiction se trouve un geyser nommé Hvergelmir d'où sortent douze fleuves Elivagar, porteurs chacun d'une goutte de feu, qui, à la fin de leur cours, se transforment en glace. Le vent chaud fait éclore des nuages.

Les gouttelettes nébuleuses se condensent et forment un géant terrifiant du nom d'Ymir. Aussitôt apparu celui-ci s'endort. La chaleur le fait transpirer et de la sueur de la paume de sa main gauche naît un premier couple d'anthropoïdes, ainsi qu'une créature à six têtes, le père de la race des géants.

La pluie continue à tomber et une vache est formée, Audumbla, qui accepte de donner son lait à Ymir. Et ce sont des fleuves de lait... Cet animal sympathique se met un jour à lécher des pierres givrées qui contiennent du sel. Au bout d'une journée apparaissent des chevaux ; le lendemain, la tête ; le troisième jour l'homme entier beau et fort, il se nomme Burri. Le fils de cet homme archétypal, Börr, se marie avec la fille des géants, Bestla. De leur union naissent trois fils : Odinn, Vili et Vê.

Les fils tuent le méchant Ymir. Un océan de sang noie la race des géants, à l'exception de Bergelmir et de son épouse qui procréent la deuxième race de géants. Les fils de Börr prennent le cadavre d'Ymir et le jettent dans le Ginnungagap, le gouffre entre les deux éléments. Avec ses deux yeux, ils créent le soleil et la lune ; avec son sang, l'océan et les eaux vives ; avec sa chair, les terres ; avec ses ossements, les chaînes montagneuses ; avec ses dents, les falaises et les récifs ; avec son crâne, la voûte céleste, tandis que des flammèches échappées du monde de Muspell deviennent les étoiles.

Pour protéger leur création, ils l'entourent avec les sourcils broussailleux du géant, délimitant ainsi le monde du milieu, Midgard. Aux géants, ils attribuent la terre de la périphérie, Utgard, désert de pierre désolé. Quant à eux, les dieux, ils résident au centre de Midgard, dans une forteresse immense, Asgard, et d'où ils jettent un arc-en-ciel, Bifrost, vers Midgard.

Dans la chair d'Ymir grouillent des vermisseaux qui, dotés d'intelligence et de forme humanoïde par les dieux, deviennent les nains. Mais ils doivent demeurer dans les pierres.

Au centre d'Asgard, dans une salle gigantesque, sans limites, se dresse Yggdrasil, le frêne, arbre cosmique, qui dispense l'hydromel par ses feuilles. Le sommet de l'arbre crève la voûte céleste et ses racines plongent dans les mondes souterrains.

Un jour, l'océan apporte deux troncs d'arbres, un frêne et un orme, Askr et Embla. Les dieux décident de leur insuffler la vie. Odinn leur donne âme et existence, Vili, esprit et sentiment, et Vê, forme et parole. Et voici que le premier couple d'Homo sapiens apparaît sur la Terre. Les trois dieux leur offrent Midgard, encerclé sur ses frontières par un gigantesque serpent.

Après ce petit travail, les dieux se retirent, mangent, boivent, se querellent, et jouent aux dés.

LE BRUIT ET LA FUREUR

ODINN (WOTAN), LE MAITRE DES TEMPÊTES

Le nom Odinn (ou Odin) provient de la racine *Od,* « force vitale ». En vieux germain, Wotan provient de *Vât* (indo-européen) et *Wut* (germain), signifiant « émotion, colère ». Odinn est le seigneur des tempêtes de l'âme, et son rôle se manifeste également dans le macrocosme. Il voyage dans les nuages, casqué d'or, portant sur ses épaules les deux corbeaux symboliques Hugin et Munin, « force de la pensée » et « esprit ». Ces deux oiseaux volent au loin pendant la nuit et lui rapportent au matin les nouvelles du monde. Il chevauche Sleipnir, le coursier fabuleux à huit pattes, et il est accompagné par deux loups, Geri et Freki, « avidité » et « témérité ». Il tient la lance Gungnir. Derrière lui galope une escorte fantastique : la cohorte des meilleurs guerriers morts au combat, les mêmes qui ont trouvé le repos dans sa demeure de Walhal. Les textes donnent une mirifique description de ce séjour : une salle immense où des boucliers étincelants servent de mur et où les lances forment la toiture, brillant sous un éternel soleil.

Odinn possède le pouvoir de prendre de multiples formes. En particulier il apparaît souvent aux hommes vêtu d'une houp-

pelande bleue, coiffé d'un chapeau à large bords qui cache son visage. Egalement, pendant son sommeil médiumnique, il se transforme en oiseau, poisson ou serpent, comme tout bon chamane, et part dans des expéditions mystérieuses.

Les richesses meurent,
Les familles meurent,
L'homme aussi doit mourir ;
Mais je sais une chose
Qui ne meurt jamais —
C'est le verdict sur chaque mort.

Hávamál, « Paroles du Plus Haut ».

On le nomme *Sigvater,* Père des Victoires, *Zwietrachtwecker,* semeur de zizanie. Il est toujours là lorsque deux clans s'affrontent ou lorsqu'un guerrier valeureux est sur le point de succomber, attentif à le recueillir dans sa troupe fantôme, en vue de grossir les rangs de son armée qui, le dernier soir, livrera la dernière bataille contre les géants, le serpent du Midgard, le loup Fenrir et toutes les forces de destruction guidées par Surtr. On ne peut se fier à lui car ses décisions sont toujours imprévisibles. Lui-même ne sait pas quand aura lieu l'assaut final, et il se tient toujours prêt. Un de ses corps d'élite sur la terre est composé de guerriers revêtus de peau d'ours, ainsi que d'hommes-loups, qui trouvent l'extase dans le *Wut,* la fureur sacrée, qui les anime au plus fort des batailles.

Mais Odinn n'est pas seulement le dieu guerrier par excellence ; de lui procèdent également l'éducation par le langage et le don suprême de la poésie. « Jamais Odinn ne perd une occasion d'interroger les forces de la Nature. (...) Le Grand Voyageur sollicite les vagues qui se brisent sur le rivage, les sources qui murmurent dans la forêt, les vents qui gémissent dans le précipice. Sans cesse, il questionne la montagne, la plaine et l'océan. Savoir n'est rien si on ne cherche pas à savoir davantage. » (J. Mabire.) Le voici au pied de l'arbre sacré Yggdrasil, en arrêt devant la fontaine où se trouve la tête momifiée de Mimir, le dieu de l'Intelligence jadis tué par les Vanes. Mimir n'a pas pour autant cessé de vivre, il continue à dispenser la sagesse à ceux qui en sont dignes. Odinn interroge donc la Wala qui garde la fontaine et lui demande une gorgée de l'eau magique. Cette connaissance suprême, il lui faut la payer. Comment ? En dépo-

sant un œil dans la fontaine. Pour le commun des mortels, Odinn est devenu borgne. Mais qu'en est-il exactement de cet œil ? Chaque soir il s'enfonce dans l'eau de la fontaine comme le soleil dans la mer. L'œil-soleil peut évoquer l'organe subtil de la clairvoyance que les traditions indiennes désignent sous le nom de troisième œil, et qui correspond physiologiquement à des couches de tissu optique curieusement présentes dans la glande pituitaire.

> « Je sais Odinn, où tu as laissé ton œil,
> Dans la source de Mimir, riche en merveilles !
> Chaque matin Mimir boit le nectar. »
>
> *Völuspa.*

Mimir représente la mémoire de l'humanité, et ses chances de transformation. Dans la situation de détresse où l'esprit de la langue se perd, il aura fallu qu'Odinn se sacrifie, se pende neuf jours et neuf nuits à l'Arbre Yggdrasil pour pouvoir transmettre à l'humanité la magie des runes (cf. p. 193), qui permet de sauvegarder la connaissance des origines. Le don de l'œil rend possible l'invention de l'écriture. Yggdrasil signifie « porteur-de-moi ». En préservant l'âme collective du peuple, l'initié accède à l'individualité ; il se pose désormais comme *Ich* (« Moi »). La pendaison intervient dès lors comme moyen d'initiation, et aussi comme sacrifice rituel de l'ennemi valeureux au *Hange-Gott* (« Dieu Pendu [9] »). Dans le premier cas, il importait de savoir se dépendre au bon moment ! Il faut bien comprendre que la pendaison n'est pas seulement lynchage des prisonniers, initiation à la mort et à l'érotisme, mais également métaphore de la connaissance de soi. Au pied d'un groupe de falaises, dans la forêt de Teutoburg, en Allemagne, on a retrouvé un sarcophage vide qui

9. « En 1950, dans le marais de Tollund, au Jutland, des archéologues danois exhumèrent un certain nombre de corps (datant de peu de temps avant l'ère chrétienne) dont les chairs avaient été momifiées par la tourbe. Parmi ces corps se trouvait le célèbre Homme de Tollund qui fut découvert nu, à l'exception d'un chapeau, d'une ceinture et d'un manteau, le cou pris dans une corde formée de deux lanières de cuir tressé. Cet homme et plusieurs autres avaient été étranglés ou pendus rituellement ; ce qui frappa encore davantage, c'est que son visage ne montrait ni l'horreur ni la peur, mais une acceptation sereine de son destin. » Magnus Magnusson, *Les Vikings,* Atlas.

servait probablement pour une initiation à caractère odinique : dans cette hypothèse, avancée par Goethe, le néophyte y séjournait neuf jours et neuf nuits et expérimentait le sommeil de la mort au cœur de l'hiver, opération hautement chamanique.

L'ORIGINE DE LA POÉSIE

Aegir dit : « Cet art que vous appelez poésie, comment a-t-il pris origine ? » Bragi répond : « L'origine en fut que les Ases étaient ennemis du peuple qu'on appelle Vanes et ils se rencontrèrent pour débattre de la paix ; de part et d'autre, ils prirent des garanties, de telle façon que les deux camps allèrent à une cuve et crachèrent dedans. Mais quand ils se quittèrent, les dieux ne voulurent pas que ce gage de paix se perdît, ils le prirent et en firent un homme. Il s'appelle Kvasir et il est si sage que nul ne peut lui poser question à laquelle il ne sache répondre. Il s'en alla un peu partout dans le monde pour enseigner la sagesse aux hommes. Mais quand il arriva chez deux nains qui s'appellent Fjalar et Galar, ils le prirent à part et le tuèrent, et ils firent couler son sang dans deux cuves et dans une cruche ; celle-ci s'appelle Odrerir, et les cuves s'appellent Son et Bodn. Ils mélangèrent le sang à du miel, et il en résulta un hydromel tel que quiconque en boit devient scalde ou savant. Les nains dirent aux Ases que Kvasir avait été surpassé en intelligence, pour la raison qu'il n'y avait là personne qui ne fût si instruit qu'il pût l'interroger sur des choses savantes. Ensuite, les nains invitèrent chez eux un géant qui s'appelle Gilling, avec sa femme. Puis ils proposèrent à Gilling d'aller ramer en mer avec eux. Mais quand ils furent arrivés au large, ils mirent le cap sur un écueil et renversèrent le bateau. Gilling ne savait pas nager et il se noya, mais les nains remirent le bateau sur sa quille et revinrent à terre. Ils racontèrent à la femme du géant ce qui s'était passé ; elle en fut fort affectée et pleura bruyamment. Alors Fjalar lui demanda si cela lui soulagerait le cœur d'aller en mer, au large, voir l'endroit où il s'était noyé ; elle accepta. Alors Fjadar dit à son frère Galar de monter au-dessus de la porte quand elle sortirait et de lui précipiter une meule de moulin sur la tête, disant qu'il était excédé de ses cris. Et c'est ce que fit Galar. Quand le géant Suttung, le frère de Gilling, apprit la chose, il se rendit là-bas, empoigna les nains, les emmena en mer au large

et les déposa sur un écueil découvert à marée basse. Ils prièrent Suttung de leur laisser la vie sauve et lui offrirent en compensation pour son frère le précieux hydromel ; ainsi obtinrent-ils conciliation. Suttung emporta chez lui l'hydromel, l'entreposa en un endroit qui s'appelle Hnitbjörg et en confia la garde à sa fille Gunnlöd. De là vient que nous appelons la poésie le flot de Kvasir ou la boisson des nains ou le contenu d'Odrerir, de Bodn ou de Son, ou la liqueur de l'un ou de l'autre, ou l'esquif des nains, car cet hydromel leur sauva la vie sur l'écueil, ou l'hydromel de Suttung ou la liqueur de Hnitbjörg. » Alors Aegir dit : « Je trouve que c'est une sinistre façon de parler que de donner à la poésie de tels noms. Mais comment les Ases s'emparèrent-ils de l'hydromel de Suttung ? » Bragi répond : « Il existe là-dessus une histoire qui dit qu'Odinn s'en alla de chez lui et arriva en un lieu où neuf esclaves fauchaient du foin. Il leur demanda s'ils voulaient qu'il affûte leurs faux. Ils acceptèrent. Alors il sortit de sa ceinture une pierre à aiguiser et affûta les faux ; ils trouvèrent qu'elles coupaient beaucoup mieux et voulurent acheter la pierre à aiguiser. Mais il décréta que celui-là achèterait la pierre à aiguser qui en donnerait un prix équitable, et ils dirent qu'ils la voulaient tous, chacun voulant qu'il la lui vendît. Alors, il jeta la pierre à aiguiser en l'air ; ils voulurent la prendre tous et s'y prirent de telle sorte qu'ils se décapitèrent mutuellement avec les faux. Odinn se chercha un gîte pour la nuit chez un géant qui s'appelait Baugi, le frère de Suttung. Baugi dit qu'il avait bien du mal à se tirer d'affaire : il dit que ses neuf esclaves s'étaient entre-tués et qu'il ne voyait aucun espoir de trouver des ouvriers. Odinn dit s'appeler Bölverk ; il s'offrit à exécuter le travail de neuf hommes pour Baugi, mais en guise de salaire, il dit qu'il voulait avoir une lampée de l'hydromel de Suttung. Baugi dit que ce n'était pas lui qui avait pouvoir sur l'hydromel, que Suttung voulait l'avoir pour lui tout seul, mais qu'il voulait bien aller là-bas avec Bölverk et voir s'ils pourraient obtenir de l'hydromel. Cet été-là, Odinn exécuta le travail de neuf hommes pour Baugi, mais quand vint l'hiver, il demanda ses gages à Baugi. Alors ils allèrent tous les deux chez Suttung. Baugi raconta à son frère quel accord il avait passé avec Bölverk, mais Suttung refusa carrément de donner une seule goutte d'hydromel. Alors Bölverk dit à Baugi qu'il fallait essayer quelque stratagème pour mettre la main sur l'hydromel et Baugi n'eut rien là contre. Bölverk prit donc une mèche qui s'appelait Rati et dit à Baugi de

forer la montagne, voir si la mèche mordait. Ce qu'il fit. Baugi dit que, maintenant, la montagne était percée mais Bölverk souffla dans le trou et les éclats lui revinrent dans la figure. Il comprit que Baugi voulait le tromper et lui ordonna de transpercer la montagne. Baugi perça de nouveau et quand Bölverk souffla pour la deuxième fois, les éclats disparurent à l'intérieur. Alors Bölverk se transforma en serpent et s'insinua dans le trou. Baugi voulut le frapper avec la mèche, mais manqua son coup. Bölverk arriva à l'endroit où était Gunnlöd et coucha trois nuits avec elle, et elle lui promit de lui laisser boire trois lampées d'hydromel. Au premier trait, il vida tout Odrerir, au second, Bodn, au troisième, Son. Il avait donc bu tout l'hydromel. Ensuite, il se transforma en aigle et s'enfuit en volant aussi vite qu'il le put ; mais Suttung aperçut l'aigle en fuite, se transforma en aigle à son tour et vola à sa poursuite. Quand les Ases aperçurent Odinn qui arrivait en volant, ils avancèrent leurs cuves dans l'enclos et quand Odinn arriva dans Asgard, il recracha l'hydromel dans les cuves ; mais il s'en était fallu de si peu que Suttung ne l'eût rattrapé qu'il laissa échapper une partie de l'hydromel par-derrière, et de cet hydromel-là, on ne fait aucun cas. Quiconque en veut peut en prendre, et nous l'appelons le lot des poètes de pacotille. Mais l'hydromel de Suttung, Odinn le donna aux Ases et aux hommes qui savent composer. Voilà pourquoi nous appelons la poésie butin d'Odinn, et sa trouvaille, et sa boisson, et don des Ases et boisson des Ases. » (*Skaldskaparmal,* chap. 1er.)

Cette boisson des Ases, conservée dans Son et Bodn, représente la coexistence de deux principes fondamentaux et scelle l'alliance des Ases, dieux des conquérants guerriers, et des Vanes, dieux des agriculteurs conquis, réalisée sur la base d'un sacrifice humain primordial. L'harmonie entre la classe des agriculteurs et celle des guerriers, payée par le sang de Kvasir et consacrée par les prêtres, s'exprime dans la poésie qui, comme dit Novalis, guérit toutes les blessures infligées par l'intelligence.

L'entente entre les dieux et les hommes est matérialisée par l'arc-en-ciel (*Bifrost*). Il est bien connu que dans les traditions chamaniques, de la matrice sibérienne aux immenses territoires d'Amérique, l'arc-en-ciel fournit au voyant le chemin qui permet de se rendre dans un autre monde, et d'y converser avec les dieux de la tribu. Dans les traditions nordiques, le gardien de

l'arc-en-ciel, Heimdall, est le fils des neuf vierges gardiennes de l'oracle celtique de l'île de Sein, voyantes et guérisseuses.

Ses dents sont en or, il ne dort presque pas, il entend mieux que les oiseaux, et sa vue est plus perçante que celle de l'aigle. Il veille à protéger les Ases des attaques-surprises des géants. Il se soucie de l'éducation des hommes et de leur clarté d'esprit. A cet effet, il a créé la tripartition sociale et encourage les vertus familiales.

« Il y en eut un qui naquit
A l'origine des temps,
Très fort,
De la race des puissances ;
Neuf filles de géants
Le portèrent,
Le noble à la lance,
Aux confins de la terre.

Il fut porté par Gjalp,
Il fut porté par Greip,
Le portèrent Eistle,
Et Eyrgjafa,
Il fut porté par Ulfrun
Et Angeyja,
Irnd et Atla
Et Jarnsaxa.

Sa force fut accrue
De la force de la terre,
De la froide mer
Et du sang du porc sacrificiel. »

Lai de Hyndla.

THOR, LE DIEU AU MARTEAU

Thor (ou Thórr), le colosse à la barbe rousse, fils d'Odinn, est certainement le dieu le plus populaire du panthéon nordique. Il incarne la force vitale, au-delà du bien et du mal, et c'est lui qui envoie le tonnerre aux hommes, suivi d'une ondée désaltérante pour la nature. L'homme libre, éduqué selon l'esprit des dieux, se place sous son patronage. On a retrouvé de nombreuses amulettes représentant son marteau magique (*Mjöllnir*), emblème de la sidérurgie, arme de guerre et instrument de l'autorité dans les assemblées (le rythme du pouls cardiaque est également un martèlement...). A la faucille de cuivre des Vanes se surimpose, après le pacte, le marteau de fer des Ases.

Il est marié avec Sif (*Sippe,* union familiale). Dans l'union familiale, par la vie collective du clan, l'individu manifeste la force de la nature collective du moi. La plus noble fonction du dieu consiste à combattre les géants d'Utgard. Souvent, il part vers l'est, sur son chariot tiré par deux boucs. Et, lorsqu'il lutte avec le Serpent du Midgard, comme saint Georges avec le Dragon, là encore il affronte à visage découvert les puissances de l'inconscient. D'autre part, il est impossible de ne pas voir dans les aventures cocasses qu'il traverse un reflet des histoires humaines, et, en particulier, un condensé du tempérament viking : goût de la vie et passion pour la liberté d'un peuple de paysans-navigateurs-guerriers (comme les Grecs, alors que par leur côté terrien et plus organisé, les Germains, selon cette comparaison, s'apparentent plutôt aux Latins...).

Loki est l'âme damnée de Thor, compagnon inséparable, il l'encourage et le trahit tour à tour. Ce dieu malin assume la négativité au sein du monde divin. Avec la géante Angerhoda, il eut trois « enfants », le serpent Jormungand (dit Serpent de Midgard), le loup Fenrir, et Hel, la gardienne des morts — qui œuvrent à la destruction de ce monde. Il est également « mère » de Sleipnir, le cheval à huit pattes d'Odinn.

LE POUVOIR DES MOTS

Le *Dit d'Alvíss* est probablement un poème récent (XIIe-XIIIe siècle). Dans *Les Religions de l'Europe du Nord,* Eveline Lot-Falck et Régis Boyer le présentent ainsi :

« S'agit-il d'un pur jeu de philologue épris de lexicologie et de l'aura poétique qui nimbe les jolis mots ? Ou d'un poème semi-magique destiné à enseigner comment éviter les tabous ? On ne le sait. L'*Alvissmál* est un poème didactique procédant par questions et réponses. Le dieu Thórr entreprend de mettre

à l'épreuve la science du nain Alvíss, dont le nom signifie Tout-Savant. Alvíss a reçu la promesse d'épouser la fille de Thórr alors que celui-ci, selon la coutume, était parti en voyage à l'est, en découdre avec les géants, et Thórr, rentré chez lui, ne trouve guère ce mariage à son goût. Comment faire pour se débarrasser du fâcheux prétendant ? En utilisant un subterfuge qui est un motif bien connu du folklore : pris au tournoi, le nain oubliera le lever du soleil. Or, comme tous ses semblables, il ne peut supporter la lumière et sera pétrifié. »

Le poème commence ainsi :

Alvíss dit :

1. « Pour joncher de paille les bancs
Que la fiancée
Se hâte avec moi vers la maison :
A chacun semblera
Qu'on a pris assez de peine pour ce mariage,
Chez soi, point ne faut prendre repos. »

Thórr dit :

2. « Quel est cet homme ?
Pourquoi es-tu si pâle du nez ?
Etais-tu cette nuit chez les cadavres ?
Il me semble que tu as
Forme de Thurse ;
Tu n'es point né pour cette fiancée. »

Alvíss dit :

3. « Alvíss je m'appelle,
J'habite en dessous terre,
J'ai sous une pierre ma demeure.
A l'homme du char
Je suis venu rendre visite,
Que nul ne rompe les promesses de mariage. »

Thórr dit :

4. « Je les romprai
Car sur la fiancée j'ai
Presque tous pouvoirs, comme père ;

Je n'étais pas à la maison
Quand elle te fut promise,
Moi seul suis son tuteur parmi les dieux. »

Alvíss dit :

5. « Qu'est-ce que cet homme
Qui prétend puissance avoir
Sur la fascinante femme ?
Quel vagabond
(Rares ceux qui te connaissent)
T'a conçu avec droits d'hoirie ? »

Thórr dit :

6. « Vingthórr je m'appelle
Et j'ai en maints lieux voyagé,
Je suis fils de Sidgrani [10] ;
Sans mon consentement,
Tu n'auras pas la jeune femme
Et n'obtiendras point ce parti. »

Alvíss dit :

7. « Ton consentement,
Je veux l'avoir sous peu
Et obtenir ce parti ;
On préfère avoir
Plutôt que de s'en passer
Cette femme blanche comme neige. »

Thórr dit :

8. « L'amour de la vierge
Te sera accordé,
Hôte sage,
Si tu sais
Dire de chaque monde
Tout ce que je veux savoir. »

Et le jeu des questions et des réponses se poursuit toute la nuit, jusqu'à l'aurore, qui marque l'échec du nain. A la lumière de cet échange d'informations, le vocabulaire des Ases se révèle

10. « L'homme à la longue moustache (ou barbe) », c'est-à-dire Odinn.

HOMMES	ASES	VANES	GEANTS	ELFES	NAINS	PUISSANCES
1. — Terre	Champs	Chemins	Verdâtre	Germinanie	X	Argile
2. — Ciel	Corps céleste	Tisse-vent	Monde d'en-haut	Beau toit	Gouttante salle	X
3. — Lune	Nue	X	Native	Compte-années	Eclat	Roue tourbillonnante
4. — Soleil	Lumière du Sud	X	Eclat éternel	Belle roue	X	X
5. — Nuages	Espoirs d'averse	Radeaux du vent	Espoirs d'ondée	Force du vent	X	Heaume d'invisibilité
6. — Vent	Errant	X	Hurlant	Assourdissant	X	Rétif
7. — Temps calme	Refuge	Fin du vent	Excessive chaleur	Douceur du jour	Abri du jour	X
8. — Mer	Eternelle étendue	Vague	Séjour des anguilles	Assise liquide	Océan profond	X
9. — Feu	Flamme	Docile	Glouton	X	Ardeur	Précipité
10. — Forêt	Crinière de la plaine	Baguettes	Combustible	Belles branches	X	X
11. — Nuit	Toute noire	X	Obscure	Plaisir du sommeil	Brume des rêves	Masquée
12. — Orge	Escourgeon	Plante	Comestible	Assise liquide	X	Retombante
13. — Ale	Bière	Boisson	Pure liqueur	X	X	Hydromel

plus élégant que celui des hommes. Les géants, quant à eux, apparaissent sous un jour tout à fait matérialiste. Les nains se montrent imaginatifs, et les Elfes, êtres légers, aériens, lumineux, sont de charmants poètes. Chaque classe d'êtres a son registre, qui correspond, bien entendu, à différents états de la conscience humaine — ainsi que le montre le tableau qui suit.

Réunion de famille

Un jour, Aegir, dieu des Océans, invite les Ases à un banquet dans sa somptueuse demeure. Chassé par l'assemblée des dieux pour avoir tué un serviteur que l'on complimentait, Loki revient à la charge et demande à boire. Bragi, dieu de la Poésie, s'y oppose, car les Ases savent avec qui ils doivent festoyer et de qui ils doivent s'écarter. Loki, alors, fait appel à Odinn, son frère-juré : « Te souviens-tu quand nous avons mêlé ensemble notre sang en signe de fidélité l'un à l'autre ? Tu as déclaré alors, selon la coutume, que tu ne boirais jamais de la bière si l'on ne m'en offrait également. » Odinn, placé devant son serment, demande à son fils Vidar le silencieux, dieu de la Forêt, de céder sa place à Loki, souhaitant qu'il se calme. Vidar sert à boire à Loki qui s'empresse de porter un toast à tous les dieux sauf à celui-là, au fond, sur le banc, qui l'a mal accueilli, Bragi. Ce dernier, conciliant, offre cheval, épée et anneau au trouble-fête pour l'amadouer. Rien à faire, il reçoit une volée d'insultes et se fait traiter de couard. Ils sont prêts à sortir tous les deux lorsque intervient Idunn, la femme de Bragi, qui supplie son époux d'abandonner cette querelle, si désagréable au maître de maison. En retour Loki l'accuse d'avoir couché avec le meurtrier de son propre frère. Une autre déesse adjure les Ases de se modérer car Loki est manifestement ensorcelé, donc méprisable. Elle se fait traiter de putain : « Le blanc garçon qui t'a donné un collier, tu l'as enlaçé dans tes cuisses ! » « Tu es fou furieux, Loki ! » déclare Odinn. Mal lui en prend, il se voit accuser de ne pas savoir répartir la victoire entre les hommes, puisqu'il la donne parfois aux lâches, alors que les braves succombent. Suit un échange de propos assez vifs, au cours duquel Odinn raille Loki de s'être incarné en vache et en femme, mais ce dernier lui rappelle que lui-même prise fort la sorcellerie, art féminin s'il en est. La discussion vole bas, on le voit. « Que

le passé demeure le passé », demange Frigg, la femme d'Odinn. « Tais-toi ! rétorque Loki, tu as été assez folle des hommes autrefois ! » « Ah ! Si mon fils Balder était encore vivant, se lamente-t-elle, il y aurait un brave pour te couper le sifflet. » Loki : « Veux-tu encore, Frigg, que je prononce d'autres de mes charmes maléfiques ? Je suis la cause de la disparition de Balder. » Freya, déesse, d'origine vane, de la Fertilité, épouse et sœur de Freyr, dit elle aussi à Loki qu'il est fou furieux et que tout le monde ici connaît les destinées. Loki : « Toi, je te connais pleinement. Chacun ici t'a possédée ! » Vraiment, l'ambiance ne s'améliore pas. Rien à faire. Il faut encore que Loki pousse la délicatesse jusqu'à la traiter de sorcière et évoquer sa relation incestueuse avec Freyr. La coupe est pleine. Le père Njörd le Vane, trouve quant à lui qu'il est bien normal que les femmes trouvent des hommes, par adultère ou autrement. Mais qu'il est autrement surprenant que Loki ait été engrossé par un étalon. Loki : « Tais-toi, Njörd ! Tu fus, vers l'est, d'ici en otage envoyé aux dieux ; les filles de Hymir te prirent pour pissoir et t'urinèrent à la gueule ! » Njörd se défend en se targuant d'avoir engendré un superbe fils. Dommage, remarque Loki, qu'il t'ait fallu pour cela coucher avec ta sœur. Tyr, le vieux dieu de la Guerre et de la Justice, tâche de renchérir sur l'éloge de Freyr. Loki : « Tais-toi, Tyr ! Jamais tu n'as su rétablir la paix entre deux opposants. Ta main droite, parlons-en, le loup Fenrir n'en a fait qu'une bouchée ! » Tyr réplique que le loup n'est pas si heureux, depuis qu'il est enchaîné — attendant le *ragnarök* (dit « destin des dieux »). Loki : « Tais-toi, Tyr ! Il advint ceci à ta femme qu'elle eut de moi un fils. Et jamais tu n'as reçu la moindre réparation ! » Freyr menace Loki d'être enchaîné lui aussi. Il avait peut-être oublié que, pour sa part, il avait, pour acheter sa femme, vendu son épée qui lui manquera à la fin des temps... Heimdall suggère à Loki qu'il est complètement ivre. « Va soigner ton dos, raide à force de garder la porte des dieux ! » répond notre plaisantin. Sif, la femme de Thor, tend une coupe d'hydromel à Loki. « Bois, mais laisse au moins une personne sans l'attaquer. » « Pourquoi t'épargnerais-je ? Si tu étais farouche et froide envers les hommes... Mais je connais quelqu'un qui a cocufié Thor. Celui-là ce fut l'astucieux Loki ! » Juste à ce moment le ciel est illuminé par les éclairs, le tonnerre roule dans les nuages. Voilà Thor qui revient de l'est, on entend déjà son chariot. Il se met vraiment en colère : « Tais-toi, être abject ! Mon puissant marteau Mjölnir

va te réduire au silence ! » Il lui faudra réitérer trois fois cette menace, et essuyer lui aussi quelques quolibets au sujet de ses prouesses contre les géants avant que Loki déclare : « Ne te fâche pas, garde tes forces pour le combat final ! Quant à moi j'ai l'intention de vivre vieux. J'ai chanté ce que l'esprit m'inspirait. Mais devant toi je vais sortir, car je sais que tu frapperas. » Une malédiction à l'adresse du maître de maison, et le psychodrame est provisoirement clos.

PROVERBES TEUTONS

Il entend pousser l'herbe, et tousser les pucerons. — Comme Heimdall, s'agissant de quelqu'un qui est trop malin.

Ce n'est plus le temps que Berthe filoit. — Berthe = femme sage. Le bon vieux temps est passé.

Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises.

Celui qui construit au bord d'un chemin a beaucoup de maîtres. — « Lou qui bastis au bord d'un camin sera criticat. » (proverbe occitan).

Il faut hurler avec les loups.

Une cuisinière chez soi vaut de l'or.

Un chat n'abandonne pas une souris. — On ne peut aller contre sa nature.

L'œuf voudrait être plus malin que la poule. — Il faut respecter les anciens.

Tout ce qui brille n'est point or.

Qui habite dans une maison de verre ne devrait pas jeter la pierre à autrui. — Regardez la poutre qui est dans votre œil avant d'ôter la paille dans celui du voisin.

Qui veut devenir un crochet doit se courber assez tôt.

Qui sème le vent récolte la tempête.

Le poisson commence à puer par la tête. — La pourriture dans une nation commence par ses gouvernants.

Balai neuf balaye bien.

Avec du lard on attrape les souris.

La pomme ne tombe pas loin du tronc. — Tel père, tel fils.

Eau tranquille, eau profonde.

Une hirondelle ne fait pas l'été. (!)

Chien qui aboie ne mord pas.

Pas de réponse, une réponse.

L'avare est un riche mendiant.

Précaution est mère de la caisse de porcelaines. — Sagesse est mère de sûreté.

Feu dans le cœur, fumée dans la tête.

L'intelligence ne fait pas le bonheur.

La mort du loup est le salut des brebis.

L'honneur suit qui le fuit, et fuit qui le poursuit.

Qui n'a pas ce qu'il aime doit aimer ce qu'il a.

Le miroir reflète la forme, et le vin, le cœur.

Le soir rends hommage à la belle journée, le matin à la belle femme.

De la pluie, tomber dans le tonneau. — Tomber de la poêle dans la braise, ou : de Charybde en Scylla.

Deux Allemands, trois opinions.

L'Allemand vainc tous les ennemis sauf la soif. — « Les Germains supportent toutes les plaies, sauf la soif. » (Tacite.)

Ce que le paysan ne connaît pas, il ne le mange pas.

Balder, le dieu sacrifié

Balder tient une place tout à fait originale, comme Osiris, Orphée et Quetzalcoatl, dans le monde des dieux. Cet être de lumière, de pureté et d'amour, ne peut survivre dans un monde imparfait. Les dieux ne seront capables ni de le protéger, car Loki veille, ni de le ramener des enfers, car il se trouve au moins une créature qui ne le pleure pas. « Balder, le bon, fit de grands et funestes rêves où il allait de sa vie. Et quand il raconta aux Ases ce qu'il avait rêvé, ils prirent mutuellement conseil et il fut convenu qu'on irait demander grâce pour Balder pour toutes sortes de périls. Frigg reçut le serment que Balder serait épargné par le feu et l'eau, le fer et toutes les espèces de métaux, les pierres, la terre, le bois, les maladies, les quadrupèdes, les oiseaux, le poison et les serpents. Quand cela fut fait et ratifié, les Ases décidèrent, pour s'amuser, que Balder se placerait en un endroit surélevé du *Thing* et que les autres lui lanceraient des traits, ou le frapperaient, ou lui jetteraient des pierres ; mais quoi que l'on fît, cela ne lui faisait pas de mal et tous tinrent la chose pour un grand honneur. Quand Loki, fils de Laufey, vit cela, il lui parut mauvais que Balder n'eût aucun mal. Il alla chez Frigg à Fensalir, sous la forme d'une femme.

Frigg demanda à cette femme si elle savait ce que faisaient les Ases au *Thing*. Elle dit qu'ils tiraient tous sur Balder et qu'il n'en recevait aucun mal. Alors Frigg dit : « Nulle arme ou flèche ne saurait nuire à Balder, j'ai reçu le serment d'eux tous. » La femme demanda : « Est-ce que toutes les choses ont juré d'épargner Balder ? » Frigg répondit : « Il pousse un surgeon à l'ouest de Valhal qui s'appelle gui ; celui-là m'a semblé trop jeune pour que j'en exige un serment. » Ensuite, la femme s'en alla. Loki prit le gui, l'arracha et alla à l'emplacement du Thing. Höder se tenait à l'extérieur du cercle, car il était aveugle. Loki lui dit : « Pourquoi ne tires-tu pas sur Balder ? » Il répondit : « Parce que je ne sais pas où il se tient, et de plus je n'ai pas d'arme. » Alors Loki dit : « Fais donc comme tout le monde, et honore Balder comme les autres ! Je vais te montrer où il se tient. Tire sur lui avec cette baguette. » Höder prit le gui et tira sur Balder selon les indications de Loki ; le trait transperça Balder qui tomba mort à terre. Et c'est le plus grand malheur qui soit arrivé aux dieux et aux hommes. Quand Balder fut tombé, aucun des Ases ne se décida à prendre la parole ou à s'occuper de lui, et ils se regardèrent les uns les autres. Tous savaient bien qui avait commis cet acte, mais aucun ne pouvait en tirer vengeance, car l'endroit était sacré et sous la sauvegarde des lois. Quand les Ases entreprirent de parler, ce furent les larmes qui coulèrent d'abord si bien qu'aucun ne put dire aux autres son chagrin par des paroles. » (*Gylfaginning, chap. 48.*)

Funérailles vikings

Les Vikings ne laissent jamais un mort sans sépulture, même s'il s'agit d'un ennemi. Les funérailles d'un chef donnent lieu à des cérémonies surprenantes qui ont vivement impressionné un voyageur arabe, Ibn Fadlan, qui se trouvait au bord de la Volga au début du xe siècle, lorsqu'un important personnage des colonisateurs Varègues ou Rous (nom des Vikings chez les Slaves) passa dans l'autre monde :

« On m'avait maintes fois répété qu'ils entreprennent après la mort de leur chef des choses dont la crémation est la moindre. Je tenais beaucoup à tirer l'affaire au clair. Un jour, j'ai entendu dire que l'un de ceux-ci, parmi les plus considérés,

était mort. Ils le déposèrent dans la tombe et le recouvrirent pendant dix jours, le temps d'achever ses vêtements. Pour les pauvres, ils construisent un petit bateau, les placent dedans et les font brûler. Mais s'il s'agit d'un riche, ils réunissent tous ses biens et en font trois parts : un tiers pour la famille, un tiers pour la confection des vêtements, et un tiers pour la nabid (boisson alcoolisée, probablement la cervoise). Ils sont engoués de nabid et en boivent jour et nuit. Il arrive assez souvent qu'ils meurent la coupe à la main. A la mort d'un chef les membres de la famille demandent aux servantes et aux serviteurs : « Qui de vous veut mourir avec lui ? » Alors l'un d'eux dit : « Moi. » Et quand il l'a dit, il est lié par sa parole. Il ne peut plus reculer. Même s'il le voulait, on ne le lui permettrait pas. La plupart de ceux qui font cela sont des serves. Or donc quand mourut l'homme dont je viens de parler, on demanda à ses servantes : « Qui veut aller avec lui dans la mort ? » Et l'une dit : « Moi. » Deux autres esclaves reçurent alors mission de la surveiller et de l'accompagner partout où elle irait. Alors on se mit à préparer les affaires du maître, à coudre ses vêtements et à mettre en état tout ce qu'il fallait. Pendant ce temps, la serve buvait et chantait chaque jour avec un entrain qui témoignait d'un grand bonheur. Quand vint le jour où le mort et sa servante devaient être brûlés, je me rendis jusqu'au fleuve où se trouvait le bateau. Il avait été halé au sec. Quatre poteaux de bouleau et autres bois furent taillés et tout autour se dressaient de grandes statues de bois à forme humaine. On tira alors le bateau entre les poteaux. Pendant ce temps, les hommes allaient de-ci de-là en prononçant des mots que je ne comprenais pas, alors que le mort était encore dans sa tombe. Puis ils placèrent un banc sur le bateau, le couvrirent de coussins rembourrés, de brocarts grecs et d'oreillers du même tissu. Ensuite vint une vieille femme qu'ils appelaient l'ange de la mort, une géante, énorme et sombre d'aspect, qui avait pour tâche d'habiller le défunt et de tuer l'esclave choisie. Ils sortirent le corps de la tombe et lui retirèrent les vêtements dans lesquels il était mort. Je remarquai qu'il était gelé et tout noir ; chose étonnante, il ne sentait pas et rien n'était changé dans son apparence, sauf la couleur de la peau. Ils lui mirent alors deux pantalons l'un sur l'autre, des bottes, une robe et un manteau en soie brochée d'or avec des boutons dorés, un bonnet de soie garni de martre, et ils le portèrent dans la tente sur le bateau. Là, ils le déposèrent sur le banc rembourré et le calèrent avec des coussins. Puis ils vinrent

avec du nabid, des fruits et des herbes odorantes qu'ils placèrent auprès de lui. Et aussi du pain, de la viande et des oignons. Puis ils prirent un chien, le coupèrent en deux et le portèrent sur le bateau. Puis ils mirent les armes du mort à côté de lui, amenèrent deux chevaux qu'ils firent galoper jusqu'à ce qu'ils ruissellent de sueur, les découpèrent en morceaux avec leurs épées et les jetèrent dans le bateau. Ils firent de même pour deux bœufs. Enfin, ils vinrent avec un coq et une poule, les tuèrent et les jetèrent aussi dans le bateau. Pendant ce temps, l'esclave qui allait être tuée allait d'une tente à une autre et se donnait dans chacune d'elles au possesseur qui lui disait : « Va annoncer à ton maître que j'ai fait cela par amour pour toi. » L'après-midi venu, ils tirèrent l'esclave vers un tréteau qui ressemblait à un encadrement de porte et la soulevèrent si haut qu'elle dépassait le bâti et parlèrent avec elle dans leur langue. La manœuvre se répéta trois fois. Puis ils tendirent une poule. L'esclave lui coupa la tête, prit la bête et la lança dans le bateau. Je demandai à l'interprète ce que tout cela signifiait. Il répondit « Quand ils ont soulevé la servante la première fois, elle a dit : Voyez, je vois mon père et ma mère. La deuxième fois, elle a dit : Voyez, je vois tous mes parents morts. La troisième fois, elle a dit : Voyez, je vois mon maître dans l'au-delà. Tout est beau et vert et auprès de lui il y a des hommes et de jeunes serviteurs. Laissez-moi aller à lui. » Alors ils allèrent avec elle jusqu'au bateau. Elle retira les deux bracelets qu'elle portait et les donna à la vieille femme qu'ils appelaient l'ange de la mort et qui devait la tuer. Elle retira aussi les deux anneaux qu'elle avait aux chevilles et les donna aux filles de la femme. Ils la hissèrent sur le bateau, mais sans la laisser encore entrer sous la tente. Alors des hommes vinrent avec des boucliers, des bâtons de bois et ils lui tendirent une coupe de nabid. Elle la prit, chanta et la vida. Avec cette coupe, dit l'interprète, elle a pris congé de ses amies. Alors, ils lui tendirent une autre coupe. Elle la prit et chanta une longue mélopée. Mais la vieille lui dit de se hâter de vider la coupe et d'entrer dans la tente de son maître mort. Je la regardai et vis qu'elle avait très peur. Elle voulut bien entrer dans la tente, mais n'y passa que la tête. Alors la vieille lui prit la tête, la poussa dans la tente et entra avec elle. Les hommes se mirent à frapper les boucliers avec leurs bâtons de bois pour qu'on n'entende pas ses cris qui auraient pu effrayer les autres femmes, après quoi elles n'auraient plus voulu mourir avec leur maître. Ensuite six hommes entrèrent dans la tente et tous possédèrent

l'esclave. Puis elle fut étendue à côté du mort. Deux hommes lui prirent les pieds, deux autres les mains et la vieille femme qu'ils appelaient l'ange de la mort lui passa autour du cou un lacet aux extrémités nouées qu'elle tendit aux deux autres hommes pour qu'ils tirent dessus. Elle-même s'approcha avec un grand et large couteau, le plongea entre les côtes de la jeune fille et le retira. Les deux hommes l'étranglèrent avec le lacet jusqu'à ce qu'elle meure. Alors le plus proche parent du défunt s'approcha, prit un morceau de bois et y mit le feu. Puis il marcha à reculons jusqu'au bateau, le visage tourné vers le peuple, le morceau de bois à la main ; il était nu et mit le feu au bois qu'ils avaient empilé dans le navire. Puis les autres s'approchèrent aussi avec des morceaux de bois enflammés qu'ils jetèrent sur le bûcher. Bientôt il s'embrasa, puis le bateau, puis la tente, puis l'homme et la jeune serve et tout ce qu'il y avait à bord. Un vent violent s'éleva, si bien que les flammes prirent encore de la force et le feu monta plus haut... Une heure ne s'était pas écoulée que le bateau et le bois et la jeune serve et le mort étaient en cendres. Alors ils élevèrent un tertre rond à l'endroit où il y avait eu le bateau. Tout en haut ils plantèrent un grand poteau en bois de bouleau sur lequel ils écrivirent le nom de l'homme et le nom du roi des Rous. Et ils allèrent leur chemin. »

UNE TERRE PLUS VERTE

Le corps est sanctifié dans les plus hautes fulgurances,
Et l'esprit qui coule en lui indique la route du retour.
Que cet esprit ne soit pas séparé du corps,
Qu'il alimente sans cesse sa permanence à travers [l'acte
Et le désir changés en pure lumière !

G.H., grand maître de la « Lucifer-G » allemande.
Le Livre du temps des hommes.

La cosmogonie nordique soumet les dieux et toutes les créatures à leur destin, qui n'est pas seulement individuel mais collectif, et, à cet égard, on se trouve placé devant une perspective eschatologique. Ce monde-ci est destiné à périr lorsque viendra *Fimbulwinter,* l'effroyable hiver, succession épouvantablement destructrice de trois hivers. Certes, la pensée apocalyptique n'est pas l'apanage des mythologies scandinave et germanique. Sans parler de la tradition judéo-chrétienne, on sait que la matrice d'élection de ces scénarios grandioses fut l'Iran mazdéen, où les forces de lumière combattent les légions de l'ombre, en un combat douteux, à l'issue incertaine. Dans le bouddhisme tibétain, imprégné de sève chamanique, le défunt a

droit à une apocalypse personnelle sous la forme d'un voyage initiatique de quarante-neuf jours, au cours duquel il peut s'intégrer à la claire lumière, ou bien choisir de renaître dans l'un des six mondes. Et Georges Dumézil, dans *Les Dieux des Germains,* démontre que le récit de la bataille des dieux dans le *ragnarök,* recoupe étroitement celui de la bataille finale du *Mahabharata,* la grande épopée légendaire indienne, où Vidura et Dhritarâshtra sont les homologues de Balder et Höder. On a improprement parlé de « Crépuscule des dieux » (*Götterdämmerung*), il s'agit d'un lapsus de langage. Dans les Eddas, il est question de *ragnarök. Ragna* est le génitif du nom pluriel neutre *regin* « les dieux », ceux qui règnent ; quant à *rök,* nom neutre, il a d'abord le sens de « raison, origine », puis « signe, merveille, miracle », et enfin « ce qui coule » (cf. vieil anglais *racu,* « cours, lit de rivière ») d'où, par analogie, « le destin ». *Ragnarök* signifie donc « le destin des dieux ». Ce mot ne doit pas être confondu avec *rök(k)r,* « ténèbres, assombrissement, crépuscule » (cf. sanscrit *rajas,* « crépuscule, obscurité »).

Alors Ganglari dit : « Qu'y a-t-il à dire du ragnarök ? Je n'en ai jamais entendu parler jusqu'ici. »

Har dit : « Il y a beaucoup de choses, et grandes à en dire. D'abord, qu'il arrivera un hiver qui s'appelle *fimbulwinter.* Alors, des tourbillons de neige tomberont de toutes les aires du vent. Il y aura froid rude et vents mordants, et le soleil ne luira point. Il y aura trois hivers à la file, et pas d'été entre-temps. Mais d'abord viendront les trois autres hivers où il y aura grandes batailles dans le monde entier. Alors, les frères s'entre-tueront par appât du lucre, et nul n'épargnera son père ou son fils en fait de meurtre ou d'inceste. [...] Puis arrivera quelque chose d'extrêmement remarquable : le loup avalera le soleil, et les hommes découvriront que cela leur est d'un grand préjudice. L'autre loup avalera la lune, et cela aussi sera d'un grand détriment. Les étoiles disparaîtront du ciel. Il faut aussi mentionner que le sol et toutes les montagnes trembleront tant que les arbres seront déracinés, que les monts s'effondreront et que toutes les chaînes, tous les liens se briseront et seront arrachés. Le loup Fenrir se détachera. La mer déferlera sur la terre car le serpent de Midgard se retournera dans sa fureur de géant et montera à terre. Là-dessus se détache le navire qui s'appelle Naglfari ; il est fait des ongles des morts et il vaut la peine de faire savoir que si un homme meurt sans qu'on lui ait coupé les ongles, il donne beaucoup de matière au bateau Naglfari, dont les dieux

et les hommes voudraient bien qu'il n'eût pas été construit. Mais dans cette houle, Naglfari sera mis à flot. Le géant qui le dirige s'appelle Hrym. Le loup Fenrir va, gueule béante, la mâchoire inférieure contre la terre, la supérieure contre le ciel. Il béerait plus encore s'il en avait la place. Le feu jaillit de ses yeux et de ses naseaux. Le serpent de Midgard crache du venin, fomentant des tourbillons par les airs et dans les eaux, hideux à voir et voyageant aux côtés du loup. Dans ce fracas, le ciel s'entrouvre et les fils de Muspell arrivent chevauchant. Surt vient en tête, précédé et suivi de feu ardent. Son épée est excellente et elle brille, plus claire que le soleil. Quand ils traversent Bifrost, le pont se brise. [...] Les fils de Muspell se rendent à la bataille dans une plaine qui s'appelle Vigrid. Y arrivent également le loup Fenrir et le serpent de Midgard. Loki s'y trouve aussi, ainsi que Hrym et avec lui tous les Thurses (Géants) du givre ; accompagnent Loki tous les guerriers de Hel, mais les fils de Muspell ont leur propre ligne de bataille, violemment lumineuse. Heimdall se lève et souffle de toutes ses forces dans son cor, Gjallarhorn. Il appelle tous les dieux et ils tiennent conseil. Alors, Odinn chevauche jusqu'à la source de Mimir et lui demande conseil, pour lui et pour son armée. Le frêne Yggdrasill tremble, et nulle créature n'est sans crainte dans le ciel et sur la terre. Les Ases et tous les *einherjar* (guerriers morts) revêtent leur armure et s'avancent à la bataille sur la plaine. En tête, chevauche Odinn, en heaume d'or et belle cotte de mailles, avec sa lance qui s'appelle Gungnir. Il marche à la rencontre du loup Fenrir. Il a Thor à ses côtés, mais Thor ne peut pas l'aider, car il a suffisamment à faire à se battre contre le serpent de Midgard. Freyr va se battre contre Surt et il y a rude mêlée avant que Freyr ne tombe ; la cause de sa mort, c'est qu'il lui manque la bonne épée qu'il a donnée à Skirnir. S'est également détaché le chien Garm, enchaîné au dehors du monde infernal, Gnipahellir ; c'est un monstre malfaisant qui n'a pas son pareil. Il lutte contre Tyr et ils s'entre-tuent. Thor occit le serpent de Midgard et fait neuf pas, puis il tombe à terre, mort, tué par le venin que le serpent a vomi sur lui. Le loup engloutit Odinn. C'est sa mort. Mais dans l'instant qui suit, Vidar se précipite et écrase d'un pied la mâchoire inférieure du loup. A ce pied, il porte la chaussure que, depuis toujours, les temps ont fabriquée : ce sont les lamelles que l'on coupe aux chaussures, aux talons et aux orteils : il faut jeter ces languettes si l'on veut venir à l'aide des Ases. D'une main, il saisit

la mâchoire supérieure du loup et lui arrache la gueule : ce sera la mort du loup. Loki se bat contre Heimdall et ils s'entre-tuent. Puis Surt projette du feu sur la terre et consume tous les mondes. » (*Gylfaginning,* chap. 50.)

« Alors la terre surgira de la mer et elle sera verte et belle, et les champs porteront des fruits sans avoir été ensemencés. Vidar et Vali vivront. Eux, la mer ni Surt ne leur auront fait de mal et ils habiteront à Idavoll, là où était Asgard autrefois. Y viendront ensuite les fils de Thor, Modi et Magni, et ils auront Mjöllnir. Ensuite viendront de Hel Balder et Höder ; ils s'assiéront tous ensemble et converseront, se rappelant les runes et racontant les événements d'autrefois, sur le serpent de Midgard et sur le loup Fenrir. Alors, ils trouveront dans l'herbe les tables d'or qui avaient appartenu aux Ases. [...] Mais en un lieu qui s'appelle Abri de Hóddmimir, deux êtres humains ont échappé au feu de Surt en se cachant — ils s'appellent Líf et Lífthrasir et ils se sont nourris de la rosée du matin ; ils auront une telle descendance que tous les mondes seront peuplés. » (*Gylfaginning,* chap. 52.)

Depuis que la climatologie s'est posée comme science, même débutante, nous savons que l'existence terrestre a été scandée par la succession de phases glaciaires longues alternant avec des périodes de réchauffement d'une durée de dix à quinze mille ans. La mémoire de ces phénomènes s'est-elle conservée et transmise dans les populations vivant à la limite des glaciers, et donc particulièrement concernées, puisque là où se termine la glace, commence la vie à ciel ouvert, l'eau vive et les premières fleurs ? Nul ne le sait. Mais, quoi qu'il en soit, les découvertes scientifiques modernes corroborent le prophétisme scandinave. L'Europe d'il y a six millénaires jouissait d'un climat de type tropical, et le peuplement des régions hyperboréennes en fut d'autant facilité. Un très lent refroidissement — aujourd'hui perturbé pour des raisons écologiques, en particulier l'excès de gaz carbonique dans l'atmosphère — activa l'inspiration eschatologique des peuples nordiques, et, le progrès technologique aidant, avec l'invention du bateau à quille, vers le Ve siècle, encouragea les guerriers à se mettre en quête d'aventures. Comme les dieux, le guerrier se prépare au combat final, et il sait que la meilleure façon de s'y préparer consiste à se battre dès maintenant. Si la victoire ne s'offre pas à lui, il ira grossir la légion d'Odinn au Walhal. Quant à la cruauté, à la barbarie sanguinaire dont il fait systématiquement preuve au combat, elle est l'effet d'un comportement en état de transe (*Bersek*) peut-être induit par l'ingestion de substances dangereuses, telles que la chair de l'*Amanita muscaria* qui, selon R. Gordon Wasson, serait le véritable *Soma* des Aryens [11].

Durant les deux siècles qui précédèrent l'an mille, pour des raisons inconnues parmi lesquelles la surpopulation et l'épuisement des sols jouèrent sans doute un rôle, ainsi que les différends claniques ou politiques, les Vikings déferlèrent sur le nord de l'Europe celtique et slave et jusqu'en Méditerranée, semant la terreur et créant dans les consciences chrétiennes une atmosphère de fin du monde — tandis que leurs marchands voyageaient jusqu'à Bagdad.

Le *ragnarök* tel que le raconte la *Völuspa,* par exemple, est bien entendu un message mystique et cosmique, mais, comme toujours lorsqu'il s'agit d'eschatologie, c'est-à-dire d'un discours sur la fin des temps, le texte a également de fortes résonances historiques. L'an mille nous paraît marquer une charnière dans l'aventure viking. En effet, il date à la fois la décision de l'*althing* (assemblée des hommes libres) islandaise d'accepter le christianisme, alors que l'Islande restait le dernier bastion des dieux [12], et la découverte officielle du *Halluland,* du *Markland* et des côtes du *Vinland* (Terres du bois et de la vigne), c'est-à-dire de l'Amérique, du Labrador au Massachusetts, par Leif Erikson, fils d'Erik le Rouge, lui-même découvreur du Groenland (ces côtes venaient d'être accidentellement reconnues par Bjoern Hujulfsson, âgé de vingt ans à peine, et qui, naviguant d'Islande au Groenland à la recherche de son père, avait été dérouté). C'est ce que narre le « Récit des Groenlandais » (*Groenlendigapätts*), et l'on sait par la Saga d'Erik le Rouge (*Erikosaga ravola*) que la tentative d'implantation de Thorfinn Karlsafni échoua par suite d'accrochages avec les Indiens [13]. En même temps que Jésus-Sauveur triomphait des terreurs de l'an

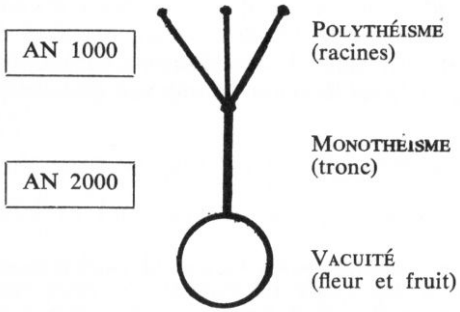
11. « Qu'était le Soma des Aryens ? » in *La Chair des dieux,* trad. V. Bardet, Seuil.

12. Le grand temple d'Uppsala, en Suède, n'a toutefois été détruit qu'au XIIe siècle.

13. Selon Jacques de Mahieu, les Vikings auraient également parcouru l'Amérique du Sud, des Andes à l'Amazonie, et laissé des inscriptions runiques au Paraguay. Il a développé cet argument dans trois ouvrages : *Le Grand Voyage du Dieu Soleil* (Ed. Spéciales), *L'Agonie du Dieu Soleil* (Laffont), *Drakkars sur l'Amazone* (Copernic). Ainsi qu'*Archeologia,* mars 1973. Le débat est ouvert...

mille, et qu'Odinn perdait son dernier carré de fidèles, les Vikings découvraient effectivement « une terre plus verte » où « les champs portent des fruits sans avoir été ensemencés ». Cette terre présenterait-elle effectivement l'image d'un « homme meilleur » ? Cela reste à voir... Toujours est-il que la première explosion nucléaire à l'air libre, dans le désert Navajo du Nouveau-Mexique, évoque la vision nordique du ciel s'entrouvrant pour laisser passer Surtr, le seigneur du Muspellheim, monde du feu, dont « l'épée brille plus que le Soleil » ; et que des sondes vikings continuent de sillonner l'espace, à la recherche d'une Terre plus verte....

Dans la situation de crise que vit l'Occident, et, à vrai dire, toute la planète, alors que l'on se relève à peine de la dernière, et spectaculaire, explosion de *furor teutonicus,* étant donné que l'exploration spatiale implique des programmations s'échelonnant sur des milliers voire des millions d'années, l'aventure infinie ouverte ici et maintenant à l'homme moderne — et la condition de sa survie en tant qu'espèce — nous paraît consister en l'exploration de son univers intérieur. Comme le dit Goethe : « Il n'existe pas pour l'homme de plus grande révélation que celle de sa nature divine. » Les Table d'Or sont toujours là. A peine a-t-il vaincu le polythéisme que le monothéisme s'essouffle déjà. Impossible pourtant de revenir en arrière. Il faut sauter dans le vide avec décision et courage. Peut-être comprendra-t-on alors cette phrase de Heidegger à propos du génie de Hölderlin : « Hölderlin commence par déterminer un temps nouveau. C'est le temps de la détresse, parce que marqué



LES APOCALYPSES NORDIQUES
ET L'HISTOIRE DE L'HUMANITE

d'un double manque et d'une double négation : le " ne plus " des dieux enfuis et le " pas encore " du dieu qui va venir. » Ce dieu n'est pas seulement Balder, Jésus ou Bouddha, il est l'inconnu qui nous appelle.

Balder a ouvert la voie au Christ-Sauveur, les Vikings se sont finalement convertis, plutôt que de se suicider collectivement, et le rejet haineux du judéo-christianisme (et de tout monothéisme), à la différence de son dépassement, s'est révélé, à l'expérience, antidialectique, régressif et pervers, comme en témoignent toutes les aventures totalitaires, d'Auschwitz au Goulag.

En ces temps de crise, d'apocalypse larvée, de silence et d'absence que nous vivons, le plus secret message des Indo-Européens à la planète est sans doute celui d'un certain prince Shakyamuni, dit Bouddha, c'est-à-dire l'Eveillé... Vibrer avec l'énergie universelle, devenir vacuité, incarner la conscience cosmique... Vaste programme pour une nouvelle ère, sans bourreaux ni victimes, sans pendus ni crucifiés...

Le cri silencieux des galaxies invite l'homme à se connaître lui-même. Devenir, discrètement, divin... Dire comme Faust : « La nuit semble de plus en plus profonde, mais en moi brille une claire lumière. »

MAGIE DES RUNES

Sais-tu graver ? Sais-tu deviner ?
Sais-tu trouver ? Sais-tu chercher ?
Sais-tu demander ? Sais-tu sacrifier ?
Sais-tu comment envoyer ?
Sais-tu comment enlever ?

En annexe à ce chapitre, il nous a semblé intéressant d'explorer plus profondément le seul langage écrit que nous ait légué l'Europe païenne — outre les écritures étrusque, grecque et latine. Langage méconnu, à portée symbolique, magique, initiatique — celui des runes.

La tradition veut que Odinn ait découvert les runes après s'être suspendu neuf jours et neuf nuits à l'Arbre sacré d'Yggdrasil. En abandonnant de la sorte son corps et son esprit, il obtient la connaissance et le pouvoir d'agir sur les forces cosmiques. Le « Chant Runique d'Odinn », dans l'Edda *Havàmal,* lui prête ces paroles :

« Je sais que je fus suspendu à l'arbre dans le vent froid
Neuf nuits glaciales,
Blessé par la lance, sacrifiée à Odinn
Je me suis sacrifié à moi-même
A l'arbre de la puissance qui contient l'homme
Dans ses racines.

Je n'ai reçu ni pain ni vin,
Alors j'ai cherché autour de moi,
Et j'ai reconnu les runes et je les ai prises en gémissant,
Jusqu'à ce que je tombe de l'arbre.

J'ai commencé à être et à devenir sage
A croître et à me sentir bien.
Le verbe se développait mot après mot,
Et œuvre après œuvre.
Je connais maintenant des formules comme nulle femme noble,
Et aucun des enfants des hommes.

Inaccessibles pour longtemps, fils d'homme,
Ces formules te sont cachées.
Prends-les, et tu les expérimenteras
Utilise-les et tu les comprendras.
Salut à toi, si tu les protèges. »

Sigurdr (Siegfried en allemand) reste le prototype légendaire de l'initié (*Thuler*). En effet, il tire Sigrdrifa (Brunhyld) du sommeil magique où l'avait plongée Odinn : il la découvre au sein d'un château entouré de flammes, la réveille en la déshabillant (il lui ôte sa cuirasse), et lui donne à boire. Alors elle lui dévoile

les runes sacrées, en assortisant sa révélation de conseils quant à son comportement.

« Il faut graver les runes de joie sur la corne à boire, pour goûter la bonne bière, les runes de victoire sur la garde et le pommeau de l'épée, pour obtenir la victoire, les runes du désir, pour conquérir la fille aimée, les runes de délivrances, pour soulager la femme en couches, les runes du feu sur l'étrave du navire, sur la lame du gouvernail et sur les avirons, pour sauver le coursier de la mer du péril des brisants et des vagues, les runes de la médecine, pour reconnaître les maladies et soigner les blessures, les runes de l'éloquence, pour gagner tous ses procès au *Thing,* enfin, les runes de l'esprit pour comprendre ce qu'a conçu, gravé et traduit Odinn lui-même. » (*Havàmal*)

En même temps, Sigrdrifa enseigne à Sigurdr ce que Jean Mabire dans *Les Dieux maudits,* appelle « un véritable Code d'Honneur », et qui précise opportunément l'esprit dans lequel doit vivre le guerrier s'il veut se rendre digne de la connaissance. Faut-il préciser que ces préceptes, qui représentent un minimum, nous paraissent plus que jamais d'actualité ?

1. — Nourris à l'égard de tes amis des sentiments irréprochables. Sois lent à te venger, même si on te cherche querelle : on dit que les morts y trouvent leur profit.

2. — Ne prononce pas de serment qui ne soit sincère ; d'affreux tourments frappent le parjure ; misérable est celui qui viole la foi jurée.

3. — Ne provoque pas de querelles avec des gens peu intelligents ; car souvent un sot profère des paroles plus méchantes qu'il ne le pense vraiment.

4. — Si quelque sorcière vicieuse se trouve sur ton chemin, il vaut mieux poursuivre ta route que de t'arrêter, si même la nuit devait te surprendre.

5. — Si tu vois des filles charmantes sur les bancs, ne permets pas à leur beauté de troubler ton sommeil, et ne te laisse pas séduire par leurs baisers.

6. — Si des guerriers, qui boivent de la bière, s'abandonnent à l'injure, ne te querelle pas avec ces ivrognes : l'alcool ôte la raison à plus d'un.

7. — Si tu as des démêlés avec des personnages de noble tempérament, mieux vaut accepter ouvertement le combat qu'incendier lâchement leurs opulentes demeures.

8. — Garde-toi de toute vilenie et abstiens-toi de toute fausseté ; ne séduis pas la jeune fille vierge ni l'épouse d'autrui ; ne les entraîne pas au plaisir défendu.

9. — Ensevelis les morts où que tu les découvres, sur terre, qu'ils aient succombé à la maladie ou péri en mer, ou qu'ils aient été frappés par le fer.

10. — Ne te fie pas aux serments des proches parents d'un homme que tu as abattu ; souvent un loup se cache sous les traits du frère ou du fils du tué, alors même qu'a été touché par lui le prix du meurtre.

11. — Reste toujours en garde contre les dangers de toute sorte, et surveille tes propres amis.

L'enseignement des runes était transmis oralement à l'intérieur d'une lignée de quelques rares initiés : la dernière d'entre eux est morte en Suède au XVIIIe siècle. Après leur redécouverte fascinée par les intellectuels romantiques, et leur abominable perversion par les tenants de la pseudo-science nazie, il fallut attendre la seconde moitié du XXe siècle pour que s'ébauche en Allemagne une recherche différente sur les runes, explorant leurs potentialités mystiques et magiques. On peut en voir au flanc des falaises, sur des dolmens, des armes et des bijoux. On les trouve même en France, au Portugal et en Crète, et jusqu'aux Indes et en Chine du Nord ! L'âge des objets runiques s'étage entre cinq et dix mille ans. Il est certain que leur usage était à l'origine (et demeure) magique et sacral. L'année nordique commence le 22 décembre et est divisée en quatre saisons, chacune pourvue de quatre périodes. A chaque période est affectée une rune particulière, qui développe au cours de ce temps une influence dominante. Après la christianisation, les runes furent camouflées dans la décoration des églises et, d'autre part, utilisées comme un alphabet phonétique. En étudiant et en pratiquant les runes sous un angle phénoménologique, des chercheurs tels que Karl Spiesberger, auteur de l'excellent ouvrage *Runenmagie,* s'aperçurent qu'ils atteignaient au meilleur équilibre psycho-physiologique et entraient de plain-pied dans une « autre » réalité.

Les runes étaient gravées sur le bois, la pierre, l'or, l'argile. « Rune » vient du mot *raunen* qui signifie « chuchoter ». Les runes sont donc plus que des lettres profanes : des instruments symboliques. Chaque signe exprime une vibration cosmique,

chiffrée, hiéroglyphique et psychique. Le chercheur découvre, par l'expérience intérieure, l'accord du rythme des runes avec celui de la nature, en se concentrant visuellement ou auditivement sur elles. Il progresse dans la réception des ondes de formes créées par ces signes et dans la compréhension des idées-forces qu'ils véhiculent. (Si la rune est couchée horizontalement ou inversée, elle acquiert un aspect négatif.) D'autre part, à chaque rune correspond une posture du corps, et un geste de la main. On ne retrouve les mêmes méthodes de méditation que dans les traditions indo-européennes exprimées en sanscrit par les termes suivants : méditation visuelle : *yantra* ; vocale : *mantra* ; du corps : *asana* ; des mains : *mudra*.

A chaque aspect de la vie quotidienne correspondaient des formules runiques rituelles, par exemple, le groupe familial (ᚹ), la comptabilisation du bétail et le marquage des terres (ᛉ), les naissances, mariages et morts, selon que le défunt était enterré, incinéré, ou rendu à l'océan dans une barque (ᚱ), en accord avec la coutume viking. Un culte phallique était également associé à la vénération du feu (ᛒ), correspondant à la technique préhistorique d'allumage par frottement d'un bâton sur une planche.

« Celui qui frotte (ᚷ)
est le désir ardent
des jeunes filles
et beaucoup de peine,
dur travail ! »

Inscription runique.

Le culte du soleil (ᛋ) et de son char (ᚱ), la glace (ᛁ) comme élément cosmique originel, l'apparition des premiers humains, le rapport au Père-Ciel (ᛗ) et à la Mère-Terre (ᛒ), le frêne (Askr) (ᛅ) transformé par les dieux en homme et l'orme (Embla) (ᛚ) en femme, la référence à l'Arbre Yggdrasil et au Serpent du Monde, sont des thèmes récurrents.

Les Ases possèdent également leurs noms runiques :

Tius, le dieu du Ciel (ᛏ) ;
Inge, la déesse de la Terre (ᛜ) ;
Odinn-Wotan, le dieu des Tempêtes et des Morts (ᛒ) ;
Thór, son fils, le dieu du Tonnerre et de la Foudre (ᚦ) ;
Les Walkyries (ᛉ).

Dans ces formules, on se trouve à mi-chemin du pictogramme magique et de l'écriture proprement dite. L'ampleur du FUTHARK (« alphabet » runique) oscille entre 16 et 24 signes. Nous en avons retenu 18.

Les runes chuchotées à l'oreille sont peut-être des instruments privilégiés d'expansion de la conscience. Le souffle nourrit, le son évoque les forces, et le geste les convoque. Les postures du corps, les gestes des mains influencent en effet les états du psychisme. En prenant les positions successives, le pratiquant voyage à travers les éléments du cosmos. En récitant les formules, il commence à percevoir les radiations qui correspondent à l'*aura* du corps, ou aux courants telluriques. Il peut également explorer les mondes psychiques (PSI = ᛈ) dans une forme de méditation qui s'apparente à la tradition tantrique, elle-même produit achevé, épuré, du chamanisme. La méditation runique est expérimentée son après son en s'identifiant à chaque rune jusqu'à sa résorption dans le vide, matrice lumineuse de toutes choses.

Les différentes runes agissent de la sorte sur les parties du corps, il est ainsi possible de pratiquer des séances de guérison, en associant des positions physiques, des récitations mantriques, des visualisations runiques et des représentations psychiques, sans parler de talismans. On se trouve donc au sein d'un système complexe polyvalent, débouchant à la fois sur la poésie, la science, la médecine, la danse sacrée, et l'art de la guerre (le guerrier n'a pas peur de mourir mais de vivre en esclave).

Pour pratiquer la magie runique

Après s'être placé dans un cercle :

1. « *Boire* » *les runes*

On les grave sur un bâton. Ensuite on émince le bâton en fines lamelles. On mélange les copeaux à de l'hydromel et on boit le tout. Il est conseillé d'ajouter des plantes magiques au mélange.

2. *Porter les runes*

— Les inscrire sur son corps.
— Confectionner des talismans spécifiques.
— Les figurer sur le bâton, le poignard, ou la lance odinique.

3. *Chanter les runes*

Mentalement ou de façon sonore.
Différentes formules permettent d'évoquer et de convoquer fées, lutins, élémentaux de toutes sortes.

4. *Visualiser les runes*

En imagination ou en se servant d'un support.

5. *Gestualiser les runes*

Par la succession des postures.

6. *Graver les runes*

Certains jours, au lever du soleil, avec le poignard rituel. Puis les teindre, de préférence avec le sang de l'ennemi ou sinon avec de la couleur rouge. Remercier l'arbre ou l'objet gravé, en prenant les postures, et en battant avec le bâton le chiffre de chaque rune.

7. *Jeter les runes*

Sur un drap blanc. Les brûler après usage s'il s'est agi d'une séance de guérison. « Ils faisaient grand cas de la divination, plus que n'importe quel peuple. Leur méthode pour connaître le sort est simple : ils coupent un rameau d'un arbre fruitier et le divisent en petits morceaux ; ils affectent chacun d'un signe particulier et les éparpillent au hasard sur un linge blanc. Puis, après avoir invoqué les dieux en levant les yeux vers le ciel, le prêtre de la communauté, si la cérémonie a lieu en public, le père de famille, si elle est privée, saisit trois petits bouts de bois à la fois et les interprète en fonction des signes qui y figurent. » (Tacite.)

LES SECRETS DES RUNES *

Que personne ne grave de runes
s'il ne les devine bien.
A quelques-uns il arrive
que par bâton sombre leur survient du mal.
Eddas.

1
ᚠ FA

Lettres romaines
F
(V)

Sons
fa, far, fiu, fe feo, fehu, feu.

Date
22.XII - 12.I.

Signification
Principe masculin.
Feu originel.

* Les runes reproduites dans ce chapitre ont été tracées par Barbara Crépon.

Dieu Freyr - Fertilité.
Bétail.
Fa - Runa (sanscrit : Varuna). Le Dieu du Monde.

JUGEMENT

« Je connais les formules qu'aucune femme de roi ni aucun enfant d'homme ne connaît. La première est appelée aide, elle écarte la tristesse et l'insulte et apporte le secours dans la difficulté. » (1er Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Debout les bras tendus parallèles vers le soleil : .
Mains : Main fermée index et majeur tendus.

2

ᚢ UR

LETTRES ROMAINES

U
(W)

SONS

ur, urus, uras.

DATE

13.I - 3.II.

SIGNIFICATION

Origine de tous les phénomènes terrestres et cosmiques.
Principe féminin.
Terre.
Racines de l'Arbre Cosmique.
Demeure des Nornes qui filent les destinées humaines.
Fontaine de la sagesse.
Rune de la guérison.
Auroch.

JUGEMENT

« J'en connais une autre ; il est bon pour les enfants de la Terre de pratiquer la guérison par les mains. Elle chasse toutes les maladies et douleurs, guérit maux et blessures. » (2e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Jambes tendues, buste courbé, bras vers le sol : .

Mains : Premières phalanges dans le plan de la paume, deuxième et troisième phalanges pliées.

3

ᚦ THORN

LETTRES ROMAINES

TH
(D)

SONS

thor, thorn, thorr, tar, thurs, thuris, thyth.

DATE

4.II - 25.II.

SIGNIFICATION

Rune de l'action.
Marteau de Thor.
Eclairs et tonnerre.
Epine de l'éveil ; phallus.
Eau.
Aspect négatif : Rune de la magie noire. Signe de mort.

JUGEMENT

« J'en connais une troisième. S'il faut lier l'ennemi par magie : j'émousse le fer de mes adversaires, que leur épée ne coupe jamais plus. » (3e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Debout, la main gauche sur la hanche : .

Mains : Doigts tendus, pouce et majeur réunis par leur extrémité.

4

ᚨ OS (AS) ou ᛟ OTHIL

LETTRES ROMAINES

O
(A)

SONS

othil, odal, adel, os, ol, as, ask, ast, aus, ausus, asa.

Date

26.II - 20.III.

Signification

Rune du dieu Odin et des Ases en général.

Freya, déesse de la fertilité. Freyr + Freya =

Bouche - Vagin - Energie du souffle (od).
Atem en allemand - *Atman* en sanscrit.

Jugement

« J'en connais une quatrième ; quand l'ennemi m'attache les membres flexibles : je murmure le son magique, alors je peux marcher, le lien s'échappe de mes pieds et de mes mains emprisonnées. » (4e Chant Magique, *Eddas*.)

Posture

Corps : Jambes écartées, bras levés, coudes écartés et mains jointes sur la tête : .

Mains : Pouces et index joints formant un losange, les autres doigts reposant, ceux de la main gauche sur ceux de la main droite.

5

RIT

Lettre romaine

R

Sons

rit, rith rita, reid, reith, raitho, rad, rod, ruoth, rota, reda.

Date

21.III - 12.IV.

Signification

Rita, rita, loi religieuse, ordre cosmique.
Rune du juge et du bourreau.
Danse et rythmes.

Aspect négatif : Injustice, barbarie, violence.

Jugement

« Je connais celle-là comme cinquième. Si une flèche adverse vole vers notre peuple avec un clair sifflement, j'anéantis sa force avec l'attention inébranlable de mon œil. » (5e Chant Magique, *Eddas*.)

Posture

Corps : la même que avec la jambe gauche tendue, écartée, et légèrement soulevée : .

Mains : Index et pouce se rejoignant, les autres doigts pliés, première phalange horizontale, deuxième et troisième obliques vers le bas.

6

KA

Lettres romaines

K
(G, CH, Q)

Sons

ka, kaun, kan, kun, kuna, kona, kien, karn, chosma.

Date

13.IV - 5.V.

Signification

Souche génétique. Sexualité et reproduction.
Rune de celui qui connaît des secrets : magicien, maître de vie, initié.

Signe d'union : Principe bipolaire, association de deux initiés.

Aspect négatif : dégénérescence.

Jugement

« J'en connais une sixième. Si un guerrier me blesse avec les racines d'un bois tendre, ce héros qui crée la haine en moi, le malheur l'atteint et se détourne de moi. » (6e Chant Magique, *Eddas*.)

Posture

Corps : Comme mais les mains réunies et détendues : .

Mains : Verticale et droite, pouce oblique.

7

✳ HAGAL

LETTRES ROMAINES

H
(HW)

SONS

hagal, hag-all, all-hag, hag, haal, halga, heilig, galga, gilg.

DATE

6.V - 28.V.

SIGNIFICATION

La totalité. Le pouvoir créateur du cosmos.
Rune du monde. Nombril de l'univers.
Arbre cosmique Yggdrasil.
La Mère de toutes les runes.
Comme un cristal de neige.
Union de la matière et de l'esprit.
Femme (Yr) + Homme (Mann) = Androgyne (Hagal).
Reprise par le christianisme des premiers siècles : .

JUGEMENT

« J'en connais une septième. Quand très haut dans la halle les flammes volent au-dessus des gens, quelle que soit leur ampleur, je les recouvre. Je sais faire la magie. » (7e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : La sphère créée par les mouvements des bras tendus : .
Mains : Levées se faisant face, pouces obliques.

8

ᚾ NOT

LETTRE ROMAINE

N

SONS

not, noth, naut, nauth, nit, nyd, noicz, norn.

DATE

29.V - 20.VI.

SIGNIFICATION

Rune des Nornes, du Destin, de la Nécessité.
Rites sacrificiels. Ondine. Nat-Ur.

JUGEMENT

« Une huitième est à moi. Pour tout le monde dans le peuple très utile à entendre dans le besoin, là où s'élève la haine entre homme et homme, je sais faire très vite la paix. » (8e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Debout bras obliques, droit vers le haut, gauche vers le bas : .
Mains : Main droite verticale tendue pouce oblique.

9

ᛁ IS

LETTRES ROMAINES

I
(J)

SONS

is, iis, isa, eis, ich.

DATE

21.VI - 14.VII.

SIGNIFICATION

Rune du Moi. (I = Je, en anglais.)
Personnalité. Conscience de soi.
Volonté. Pouvoir. Force.
La glace (*Ice* en anglais, *Eis* en allemand), matière première du monde.
Unité du microcosme et du macrocosme.
Axe du Monde. Pilier du ciel. Phallus cosmique.
Licorne.
Bâton du magicien.
Aspect négatif : L'inconscient. Le sommeil. Les rêves.

JUGEMENT

« J'en connais une neuvième. Quand la nécessité se fait jour, je recouvre mon bateau qui est sur l'océan ; je conjure le vent sur les flots agités et je chante une berceuse à l'océan. » (9e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Debout bras le long du corps : .

Mains : Index dressé.

10

AR

LETTRES ROMAINES

A
(Ä)

SONS

ar, or, er, ra, jar, jera.

DATE

15.VII - 7.VIII.

SIGNIFICATION

Rune solaire. Claire lumière.
Gouverne la sagesse, la beauté, les vertus, la foi, la gloire et l'honneur.
Aigle.
Ar-mann : le prêtre (homme) du soleil.
Ar-yan : le système ethno-culturel indo-européen.
Rune du chef.

JUGEMENT

« J'en connais une dixième. Quand des sorcières traversent les airs, je peux leur faire rebrousser chemin, les faire retourner chez elles, les déshabiller et leur troubler l'esprit. » (10e Chant Magique, *Eddas.*)

POSTURE

Corps : Debout jambe droite tendue écartée : .

Mains : Main droite tendue pouce perpendiculaire.

11

SIG

LETTRES ROMAINES

S
(Z)
(SCH)

SONS

sig, sieg, sol, sal, sul, sugil, soula, sowela, si, zi, sigi, sigil, si-gi-il.

DATE

8.VIII - 30.VIII.

SIGNIFICATION

Rune de la force solaire, du salut, de la victoire.
Réussite, succès.
En relation avec : résoudre, libérer, clarifier.
Energies subtiles.
Signe de l'éclair.
Inspiration, enthousiasme, transe sacrée.
Cheval blanc.

Forme féminine. Les eaux.

Aspect négatif : Puissance luciférienne, pouvoirs égoïstes.

JUGEMENT

« Je détiens une onzième. Quand j'accompagne l'ami au combat, je la lui chante dans le bouclier, pour qu'il gagne la bataille, et en sorte sain et sauf. » (11e Chant Magique, *Eddas.*)

POSTURE

Corps : Accroupi :

Mains : Avec les deux mains, main gauche , main droite , pouce gauche touchant le majeur droit.

12

TYR

LETTRES ROMAINES

T
(D)

SONS

tyr, tar, tur, tri, tre, ter-zer, teiwas, tys, to, tu, tiu, tau.

DATE

31.VIII - 22.IX.

SIGNIFICATION

Rune du dieu de l'Epée.
T → Tiu → Ziu → Zion → Zeus.
Arbre dans le vent froid, auquel est suspendu Hangatyr, le Dieu pendu, c'est-à-dire Odin (cf. Arcane XII du Tarot - « le Pendu »).

Commencement, début.
Changement, impermanence.
Eveil.
Symbole du marteau de Thor.
Emblème phallique.
Champignon.

JUGEMENT

« Je détiens une douzième. Je vois trembler dans le vent le pendu au bois, ainsi je grave les runes et je les teins. Le héros peut parler et quitter le gibet. » (12e Chant Magique, *Eddas.*)

POSTURE

Corps : Debout bras tendus obliquement vers le bas :

Mains : Pouce, index et majeur tendus.

13

ᛒ BAR

LETTRES ROMAINES

B
(P)

SONS

bar, bor, birk, biörk, björk, beork, bercha, brikal, berkana.

DATE

23.IX - 15.X.

SIGNIFICATION

Rune du devenir : gestation, germination.
Et de la naissance : révélation, résurrection.
Matrice universelle : d'où nous venons et où nous allons.
Les seins.
BAR = vide.
: fécondation.

Symbole : corps physique, corps subtil, vacuité.

JUGEMENT

« Je nomme une treizième. J'asperge le fils, le jeune, avec l'eau lustrale ; si jamais il est devant l'ennemi, il ne peut pas tomber et aucune épée ne peut l'envoyer mordre la pousière. » (13e Chant Magique, *Eddas.*)

POSTURE

Corps : Comme , mais les pieds réunis : .

Mains : Main droite forme un « trou » et la gauche index tendu sur la racine du pouce droit, et pouce tendu sur le poignet droit.

14

ᛚ LAF

LETTRE ROMAINE

L

SONS

laf, lagu, lög, laug, lagus, lögr, lagor, laas, log, lög, laug.

DATE

16.X - 7.XI.

SIGNIFICATION

Vie (*leben* en allemand, *life* en anglais).
Feuille d'arbre (*laub* en allemand, *leaf* en anglais).
L'anatomie subtile des organismes vivants.
Rune de l'amour (*liebe* en allemand, *love* en anglais).
= mariage, rune EH.

JUGEMENT

« Je chante une quatorzième au peuple réuni, en récitant tous les noms des Dieux, car je connais comme personne d'autre ce que sont les Ases et les Albes (nains). » (14e Chant Magique, *Eddas.*)

POSTURE

Corps : Debout bras tendus parallèles, obliquement, vers le bas :

Mains : Comme , avec le pouce plié.

15

ᛘ MAN

LETTRE ROMAINE

M

SONS

man, ma, mannas, mama, mad, madr, mathr, mon, men.

DATE

8.XI- 29.XI.

SIGNIFICATION

L'homme. L'humanité.
L'incarnation.
L'avatar divin.
La vérité. Le Logos manifesté.
Les branches de l'Arbre Cosmique.
La substance de la lumière originelle.
L'élan vital.

JUGEMENT

« Une quinzième je compte, que le nain Volkrast (« Repos du peuple ») chantait devant les portes du jour, pour renforcer les Ases et revigorer les Albes, et que je chante pour clarifier mes sens. » (15e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Bras tendus en V : .

Mains : Pouce et deux premiers doigts tendus vers le haut.

16

YR

LETTRES ROMAINES

Y
(Ü, Ö)

SONS

yr, irr, yb, ör, eur, eibe, w-ybe, eihwar, ver.

DATE

30.XI - 21.XII.

SIGNIFICATION

Rune de la femme.
La femme est un être constamment changeant.
Oie sauvage.
Rune de la Lune et de la Nuit.
Croissance et décroissance.
Magie de l'extase amoureuse.

La porte des sens comme initiation.
Les racines de l'Arbre Cosmique.

Aspect négatif : Athéisme, mensonge, méchanceté, haine, chaos, perversion.

JUGEMENT

« Je connais une seizième. Quand je veux avoir le plaisir d'amour d'une femme avisée, je change le sentiment de la vierge aux bras blancs, et je transforme son cœur. » (16e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Debout, seuls les avant-bras sont écartés, obliquement : .

Mains : comme , mais main gauche.

17

ou EH

LETTRE ROMAINE

E

SONS

eh, ehe, ehu, eoh, eys, ehwar, equus.

SIGNIFICATION

Mariage (*Ehe* en allemand).
Eternité.
Rune de la force du pur amour.
Ames-sœurs.
Le deux devient un,
un égale zéro (vacuité) c'est-à-dire l'infini (∞).
Chevaucher. *Ehu* (vieux germain), *equus* (latin) = cheval.

JUGEMENT

« Je connais une dix-septième. Lier deux vies en amour par droit sage, et chacune veut bien : nulle femme virginale ne veut ensuite facilement me quitter. » (17e Chant Magique, *Eddas*.)

POSTURE

Corps : Comme , mais à l'inverse : .

Mains : Croiser les deux index.

18

GIBOR

LETTRE ROMAINE

G

SONS

gibur, gi, ge, gifa, gifu, gypu, gigur, gea, geo, gebo, gewa.

SIGNIFICATION

Donner : *to give* (anglais) - *geben* (allemand).
Rune des dons des dieux.
Symbole du Créateur (Gibor) et de Gea (la Terre en vieux germain) - *Gê* en grec.

X : *Gifu* - la femme comme sœur.

JUGEMENT

« J'ai appris une dix-huitième. Mais jamais je ne l'ai révélée à une femme ou une jeune fille, car toujours on est seul à savoir le meilleur. Cela m'amène à la fin de mes chants. Que l'Une soit dans mes bras comme mon épouse et ma sœur. » (18e Chant Magique. *Eddas.*)

POSTURE

Corps : Bras et jambes écartés obliquement :

Mains : Doigts croisés en diagonale.

EXEMPLES DE FORMULES MAGIQUES PAR LA COMBINAISON DE PLUSIEURS RUNES

SUCCÈS, POUVOIR, VICTOIRE

VOLONTÉ DE CHANCE

PLÉNITUDE SPIRITUELLE
ABONDANCE MATÉRIELLE

POUR CHANTER DE BEAUX CHANTS,
ET BIEN PENSER

ACTIVITÉ ARTISTIQUE

HARMONIE ET BEAUTÉ

POUVOIR CRÉATEUR DU VERBE

MAGNÉTISME

AMOUR

VICTOIRE SPIRITUELLE

SYNTHÈSE DU PRINCIPE MASCULIN

SYNTHÈSE DU PRINCIPE FÉMININ

Mythes slaves et finnois

par

SERGE BUKOWSKI

LES DIEUX DES ANCIENS SLAVES

Les Slaves constituent aujourd'hui encore l'un des peuples les plus importants de l'Europe tant du point de vue de leur nombre que de celui de leur étendue géographique. Ils occupent un espace immense et le sentiment d' « être slave » touche beaucoup plus de personnes que celui d' « être celte » ou « être germain » ; pourtant les Slaves de l'époque préchrétienne n'apparaissent pas avoir laissé un héritage aussi riche que celui des peuples voisins et l'on ne saurait parler d'une civilisation slave au même titre que la civilisation celte ni d'une mythologie slave comparable à celle des Germains.

Plusieurs raisons expliquent ce fait. La première est que les Slaves n'avaient pas atteint un degré d'évolution culturelle semblable aux autres peuples quand ils se convertirent au christianisme. Cette conversion qui fut tardive — les deux grands apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode, entreprirent l'évangélisation au IXe siècle, et le grand prince de Kiev, Vladimir, se convertit en 988, près de cinq cents ans après Clovis — se fit d'ailleurs sans heurts. Seuls les Slaves de la Baltique résistèrent par les armes à la conversion forcée que voulait leur imposer l'Eglise germanique.

La deuxième raison réside dans le très petit nombre de documents écrits sur les Slaves remontant à l'époque païenne. Les

Slaves n'ont pas eu de César ou de Tacite, et ce que nous savons sur leur civilisation primitive tient à quelques textes épars et tardifs. En fait, à part quelques passages de chroniqueurs byzantins comme Procope de Césarée, qui écrivit sur les Slaves du Sud au VIe siècle, il faut attendre le début de notre millénaire et les relations des hommes d'Eglise germaniques sur les Slaves de la Baltique pour obtenir quelques renseignements. Parmi ces relations il convient de citer le *Chronicon* de Thietmar, évêque de Mersebourg, les *Gesta Hammaburgensis Ecclesiae* d'Adam de Brême, la *Cronica Slavorum* d'Helmod, et les *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus. Toutes furent écrites entre le début du XIe siècle et la fin du XIIIe siècle à une période où le paganisme disparaissait et était déjà éloigné de la religion primitive. De plus, leurs auteurs en lutte contre le paganisme ne le présentaient pas forcément sous le meilleur jour et même parfois le réinterprétaient dans une optique chrétienne. Il faut cependant mentionner une source importante, sur les Slaves de Russie, cette fois, constituée par la chronique de Nestor, écrite par un moine chrétien au XIIe siècle et qui relate des événements du Xe siècle, en particulier les dieux vénérés à Kiev à l'époque du grand prince Vladimir, celui-là même qui se convertit au christianisme.

Il est donc malaisé de dresser un tableau de la civilisation slave païenne et de reconstituer la religion slave préchrétienne. Cependant, on peut discerner deux stades dans cette religion païenne. Le premier, qui en constitue l'essentiel, est une religion populaire et animiste qui peuple la nature de multiples divinités. Cette religion populaire s'est largement perpétuée dans le folklore paysan, et l'on peut dire que le christianisme ne l'a que très peu entamée. Le deuxième stade s'est formé dans les villes peu de temps avant la conversion. Ainsi, à Kiev, où le prince Vladimir avait institutionnalisé la religion avec un panthéon défini pour faire face au christianisme ; cette religion « vladimirienne » ne dura que huit ans, et c'est le prince qui se convertit en premier. Ainsi, chez les Slaves de la Baltique où des sanctuaires abritant les dieux guerriers et tenus par une caste sacerdotale puissante servaient de centre de lutte face au christianisme germain.

Entre la religion populaire encore vivace aujourd'hui, sous une forme ou sous une autre, dans les couches paysannes d'Europe orientale, et cette religion païenne institutionnelle et de courte durée, on distingue, dans les Homélies et autres écrits

ecclésiastiques russes, un troisième niveau qui les relie entre elles et explicite l'évolution de la religion païenne qui a suivi l'évolution de l'organisation sociale des Slaves. Il est ainsi souvent fait mention d'une divinité désignée par un nom double : Rod-Rozanicy. Ce terme se compose d'un masculin, Rod, et d'un féminin, Rozanicy, et on peut en conclure que le couple Rod-Rozanicy s'apparente au couple mythique largement attesté dans l'histoire des religions, « jeune dieu-déesse-mère ». Mais en analysant les significations du mot rod en vieux russe (naissance, origine, famille, parenté, tribu, race, etc.), on constate qu'il désigne le clan dans toute son étendue, à partir des ancêtres jusqu'à la postérité. Rod était donc la divinité tutélaire du clan auquel il assurait bonheur et prospérité (bonheur et croissance étant justement des autres significations du nom commun rod). Les Rozanicy, féminin formé à partir de Rod, seraient alors des sortes de déesses-mères slaves, parèdres de Rod,

Il semble donc que chaque clan ou tribu vénérait un couple de divinités tutélaires calquées sur le même schéma et représentant pour chaque groupe humain la puissance divine. Ce couple divin que l'on vient de décrire chez les Russes n'est pas expressément mentionné chez les Slaves de la Baltique, mais l'on sait qu'eux aussi adoraient des divinités tutélaires à l'échelle du clan. On peut donc considérer que ce culte des divinités tutélaires reposant sur un animisme archaïque constitue le fonds religieux authentique des Slaves avant leur contact avec le christianisme. Plus tard, l'évolution sociale et économique favorisa l'avènement de certaines familles et les divinités tutélaires prirent un caractère plus individualisé. Les religions nationales de Kiev ou de la Baltique avec leurs divinités le plus souvent guerrières sont l'aboutissement logique de cette évolution dans les villes où la caste des guerriers était importante.

Le panthéon de la religion de Vladimir

Le dieu suprême à Kiev était Perun, le dieu du Tonnerre. Une telle divinisation du tonnerre ou de la foudre est courante dans les religions des âges du bronze et du fer, où le feu est si important, mais dans le cas de la figure de Perun il semble qu'il y ait là une influence du dieu germanique Thor. En effet, à

cette époque, la famille régnante à Kiev était d'origine scandinave, et il est certain que les traditions nordiques ont contribué à la formation du panthéon vladimirien.

Quoi qu'il en soit, Perun était vénéré à Novgorod et à Kiev où une statue en bois avec une tête d'argent et une barbe d'or lui était érigée. En son honneur, un feu de bois de chêne brûlait nuit et jour, et des sacrifices humains et animaux lui étaient dédiés. Le moine chrétien Nestor nous a laissé une description indignée de ce culte : « Vladimir commença à régner seul à Kiev et il érigea des idoles sur la colline en dehors du palais. Perun en bois, avec une tête d'argent et une moustache en or, et Chors et Dazbog et Striborg et Semargl et Mokos. Le peuple leur offrait des sacrifices en les appelant dieux, il leur amenait ses fils et ses filles et les sacrifiaient à ces démons et souillait la terre de ces sacrifices. Et la terre russe et la colline se souillèrent de sang. »

Finalement, quand le prince Vladimir se convertit au christianisme, en 988, avec à sa suite tous les Kievitains qui furent baptisés en masse dans un petit affluent du Dniepr, la statue de Perun fut précipitée dans le fleuve. Perun n'en continua pas moins à subsister dans la conscience populaire sous la forme du prophète Elie qui produit la foudre en roulant dans les cieux sur un char de feu, ou dans le personnage légendaire du bogatyr Ilia Moursmets.

Aux côtés de Perun, on trouve deux divinités que l'on associe parfois en tant que père et fils : Svarog et Dazbog. Le premier aurait eu la fonction de « lier » les choses de ce monde ; il aurait été en quelque sorte le grand législateur, celui qui sanctionne les institutions du clan. Le second est identifié au soleil, il est un dieu généreux et bienfaiteur. Dans le cas de Dazbog, il semble qu'on puisse noter une influence des Sarmates, c'est-à-dire indo-iranienne, avec lesquels l'élite russe était en contact. Le dernier lieu du panthéon vladimirien, Chors, présenté comme un dieu de la Foudre, est d'ailleurs très proche du nom du dieu Xorg des Alains qui étaient eux aussi des Indo-Iraniens.

Il convient enfin de citer Volos ou Veles, dieu des Troupeaux et du Bétail qui a peut-être pris le rôle de protecteur des guerriers russes à l'époque de Vladimir. Après la chute du paganisme, Volos a gardé une grande audience dans les couches rurales où il s'est transformé en saint Blaise, patron des troupeaux.

Le renversement des dieux de la religion de Vladimir n'a pas provoqué de résistance de la part de la population. Cette passivité renforce l'idée que les grands dieux vladimiriens étaient plus ceux de la classe des guerriers vivant à Kiev que ceux de l'ensemble de la population slave comme pouvaient déjà le laisser supposer les influences germaines et indo-iraniennes. La religion populaire sur laquelle nous reviendrons s'est perpétuée quant à elle bien plus longtemps au fond des campagnes russes.

Le paganisme organisé des Slaves baltes

La conversion des Slaves de la Baltique fut beaucoup plus difficile que celle des Russes et donna lieu à maintes expéditions guerrières. Dans une région qui couvre à peu près le territoire de la République démocratique allemande, la religion des Slaves a connu alors un développement unique avec des sanctuaires imposants et l'avènement d'une caste sacerdotale. On connaît ainsi les noms d'une dizaine de temples importants concentrés sur le littoral de la Baltique et dont les plus célèbres sont Rethra, Arkona, dans l'île de Rügen, et Stettin.

Svatovit qui correspond au Svarog vladimirien, était le dieu principal et le centre de son culte fut d'abord Rethra puis, quand ce sanctuaire fut détruit par les Saxons en 1067, Arkona. La prise de ce dernier par les Danois, un siècle après celle de Rethra, marqua d'ailleurs la fin du paganisme slave. Pendant toute la période de lutte, le butin enlevé aux ennemis était déposé dans les sanctuaires et l'on raconte que trois cents cavaliers gardaient perpétuellement le temple d'Arkona. De plus, les sanctuaires servaient à accueillir la population voisine en cas d'incursions ennemies.

Le dieu Svatovit était représenté à Arkona par une idole en bois qui devait mesurer près de huit mètres et qui tenait à la main une corne. Près d'elle étaient posées une selle et des brides car le dieu était censé chevaucher toute la nuit sur un cheval blanc. Une fois par an, à la fin de la moisson, une grande fête était organisée en son honneur, festivités dont Saxo Grammaticus nous a laissé un récit détaillé : « Le peuple étant rassemblé devant les portes du temple, le prêtre enlevait le vase de la main de l'idole et examinait si la quantité de liquide avait diminué ; dans ce cas, il prédisait la famine pour l'année sui-

vante. Dans le cas contraire, il prédisait l'abondance. Après avoir vénéré la statue en faisant semblant de lui offrir à boire, il lui demandait dans une invocation solennelle toutes sortes de biens pour lui-même et pour la patrie, la richesse et la gloire pour les citoyens. Puis il saluait la foule au nom de l'idole, l'engageait à persévérer dans sa dévotion et dans ses sacrifices et lui promettait comme récompense très certaine des victoires sur terre et sur mer. »

Une des caractéristiques principales des divinités des Slaves de la Baltique était leur polycéphalie. L'idole de Svantovit déjà décrite avait ainsi quatre têtes, le dieu guerrier Rugevit de l'île de Ruzen avait sept visages sous un même crâne et il tenait aussi sept glaives dans la main, Porevit avait cinq têtes, et Triglav (*tri* : trois, *glava* : tête), le dieu des Slaves de Poméranie, qui avait des sanctuaires à Stettin et à Volin, avait trois têtes recouvertes par un triple diadème d'où pendaient des voiles lui cachant les yeux afin qu'il ne voie pas les fautes des mortels.

Cette polycéphalie des divinités peut indiquer leur nature multiple, telle qu'elle est discernable chez les dieux russes. Elle signifie aussi leur toute-puissance que souligne leur nom : Svatovit ou Rugevit ayant à peu près la même signification, « le seigneur à l'énergie extraordinaire ». Ces trois têtes de Triglav indiqueraient par exemple que le dieu régnait sur le ciel, la terre et les enfers.

Soulignons enfin l'importance du cheval, dont on a vu qu'il était associé à Svatovit, mais aussi à Triglav (un cheval noir cette fois) et à Radigost qui avait un temple à Retra. Beaucoup de ces divinités étaient d'autre part des dieux guerriers, ce qui confirme l'importance des événements extérieurs — la guerre contre l'Eglise germanique — dans cette apothéose du paganisme slave. Quant aux fonctions exactes de la caste sacerdotale, nous ne sommes pas très bien renseignés à ce sujet. Il est cependant certain que leur rôle dans la divination était primordial. La divination était en effet très couramment pratiquée dans les grands temples du littoral de la Baltique et son importance dans la vie publique a largement contribué à assurer puissance et richesse aux prêtres de la région. Les chevaux déjà cités servaient d'ailleurs à établir les présages par l'étude de leurs mouvements. Il faut toutefois rappeler qu'en dehors de cette région et de cette époque, on n'a aucune trace d'un personnel spécialisé dans la religion. Le chef de famille, ou le chef de la tribu, assurait l'exercice d'un culte dont les manifestations étaient complètement intégrées au déroulement de la vie quotidienne.

Pour conclure cette approche de la religion des Slaves païens, il convient de dire quelques mots à propos du fameux dualisme slave que beaucoup d'auteurs ont aimé à souligner. L'information a été mise en avant par le chroniqueur allemand Helmod qui prétend que les Slaves invoquaient un dieu malin du nom de Zcerneboth, c'est-à-dire le dieu noir. Il semble en fait que l'auteur ait assimilé un peu rapidement ce dieu noir à la représentation chrétienne du diable. Le mot noir, que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres noms de divinités slaves, ferait allusion à une divinité du royaume des ténèbres, sans que cela comporte une notion de maléfice. L'autre donnée qui a soulevé ce problème du dualisme slave est un récit de la création du monde mettant en scène Dieu et le Diable — le Diable aidant Dieu dans cette création —, récit que l'on retrouve dans bon nombres de légendes slaves.

Mircea Eliade qui a étudié longuement ce mythe [1] a montré que son aire de répartition est immense, principalement dans toute l'Eurasie, et ne saurait s'expliquer par un dualisme des anciens Slaves. D'autres savants ne rejettent cependant pas l'hypothèse, et la question, du point de vue de l'érudition, n'est pas vraiment tranchée.

L'ORIGINE DE L'HOMME

Au commencement, il n'y avait rien que Dieu ; or Dieu dormait et rêvait. Ce sommeil dura des siècles. Le moment fixé pour son réveil arriva. Il s'éveilla brusquement, regarda autour de lui, et chacun de ses regards créa une étoile. Dieu s'étonna et se mit à voyager pour voir ce que ses yeux avaient créé. Il voyagea ; il voyagea, sans terme et sans fin. Il arriva à notre terre ; mais il était déjà las ; la sueur tomba sur la terre ; cette goutte s'anima, et ce fut le premier homme.

Ainsi l'homme est né de Dieu ; mais il n'a pas été créé pour le plaisir, il est né de la sueur divine et, dès l'origine, il a été destiné à peiner et travailler.

(Conte slovène [2].)

1. Cf. M. Eliade, « Le Diable et le Bon Dieu », in *De Zalmoxis à Gengis Khan*, Paris, 1970.

2. Traduit par L. Léger, in *Recueil de contes populaires slaves*, Paris, 1882.

LA RELIGION POPULAIRE

Si les grandes divinités de Kiev, de Novgorod et de la Baltique ont disparu, vaincues par le christianisme, avant même d'atteindre une pleine maturité et d'être intégrées dans un système mythologique cohérent, les innombrables divinités inférieures qui peuplent la nature ont poursuivi leur chemin dans le cœur des paysans devenus chrétiens.

La divinité qui est la plus proche des humains, puisqu'elle vit sous leur toit, est le Domovoï [3], l'esprit de la maison (de *dom,* maison). L'origine du Domovoï, comme celle des autres petites divinités, s'explique par une révolte de certains des esprits qui entouraient Dieu lorsqu'il créa la terre et les cieux. Dieu chassa alors ces esprits rebelles des cieux et les projeta sur la terre. Certains tombèrent sur les toits des maisons humaines et dans les cours des fermes, d'autres dans l'eau ou dans les forêts. Seulement, si les esprits des forêts et des eaux restèrent malfaisants, ceux qui furent en contact avec les hommes devinrent bienveillants.

Une interprétation plus rationnelle de l'origine du Domovoï voit, en cet esprit de la maison, qui est donc aussi celui de la

3. Le nom des divinités rustiques est donné en russe. On en trouve généralement la correspondance dans les autres pays.

famille, une évolution du Rod, la divinité tutélaire du clan, quand le clan disparut au profit de la famille.

Quoi qu'il en soit, le Domovoï est généralement un être de forme humaine très velu, avec des poils jusque sur les paumes des mains. Il peut même parfois être muni de cornes et d'une queue. On ne connaît pas exactement sa forme car rares sont les humains qui l'ont vu.

Ses actions sont par contre tout à fait discernables. Tout d'abord, on entend sa voix, puis il prévient les habitants de la maison des malheurs qui les menacent en tirant les cheveux de la femme pour l'avertir que son mari va la battre par exemple.

D'autres petites divinités peuplent l'ensemble de la ferme : le Dvororoï, esprit de la cour, le Bannik, esprit des bains, l'Ovinnik, esprit de la grange, et la Kikimora, qui est de sexe féminin et s'occupe tantôt de la volaille, tantôt des travaux ménagers. Tous ces esprits domestiques ne sont pas aussi bienveillants que le Domovoï. Le Domovoï déteste par exemple les animaux à poils blancs, tandis que le Bannik invite des diables aux bains, que l'Ovinnik est capable de mettre le feu à la grange et que la Kikimora peut chatouiller les enfants pendant la nuit.

Dès que l'on s'éloigne de la ferme et que l'on pénètre dans la vaste demeure qu'est la nature, les esprits deviennent presque tous malveillants, et il faut toujours rester sur ses gardes. Le Lechy, par exemple, est un être à l'aspect humain, mais de couleur bleue avec des yeux exorbités et une longue barbe verte. Il habite au plus profond des bois (Lechy est dérivé de *less*, forêt) et il est d'autant plus redoutable que sa taille est instable : parfois il est si grand que sa tête peut atteindre les cimes des arbes, parfois il est plus petit qu'un nain et peut se cacher sous une feuille à l'approche des humains. Le Lechy se plaît à égarer les voyageurs qui pénètrent trop loin dans son territoire forestier. Il est surtout dangereux à l'approche de l'automne car il sait qu'il doit mourir et ne renaître qu'au printemps prochain ; à cette époque, il parcourt la forêt en tout sens en poussant des cris stridents, imitant les sanglots humains ou les cris des oiseaux rapaces et des bêtes sauvages.

Il n'y a pas que la nature qui soit habitée par les esprits. Chaque champ a aussi son Polevik (*polé,* champ) dont l'aspect varie suivant les régions. Quelquefois, il est tout blanc ; quelquefois, il a un corps noir comme la terre et de longues herbes vertes poussent sur sa tête en guise de cheveux ; quelquefois,

c'est simplement un nain difforme. De même que le Lechy, le Polevik s'amuse en égarant les passants attardés. Plus dangereux, il lui arrive d'étrangler les ivrognes qui s'endorment dans les sillons au lieu de labourer. Dans le nord de la Russie, cette figure du Polevik est remplacée par la Poloudnitza dont le nom est dérivé de midi *(polden)*. C'est une belle fille de haute stature qui fait immanquablement penser au démon de midi des Ecritures.

En fait, le Polévik et la Poloudnitza ne sont pas les seules divinités des champs, et tout ce qui se rattache au travail de la terre est placé sous la protection d'une divinité spécialisée. Ainsi en Pologne y avait-il un dieu qui présidait spécialement au labourage — il s'agit de Lawkapatim —, tandis que la déesse Marzanna était spécialisée dans la pousse des fruits. De même pour le bétail qui est placé sous la protection générale de Volos (devenu saint Blaise), mais qui a aussi ses divinités plus spécifiques : Kurwaitchin, qui s'occupe des agneaux, Kremara, qui s'intéresse aux porcs, ou Pripartchis, dont la spécialité est de déshabituer les jeunes cochons de lait de leur mère (ces trois dernières divinités sont aussi polonaises).

Il y a enfin une divinité particulièrement redoutable qui habite les lacs, les étangs, les fleuves et les rivières. Il s'agit du Vodianoï (de *voda,* eau). Son aspect est très varié. Certains Vodianoï ont un visage humain avec des oreilles immenses, des pattes à la place des mains, de longues cornes et une queue ; d'autres ont une apparence d'hommes, mais sont couverts d'herbes et de mousses, ou tout noir avec des yeux rouges et un nez aussi long qu'une botte. Parfois, ils peuvent apparaître sous une forme plus engageante, celle d'une jeune fille nue, assise dans l'eau sur une racine d'arbre et peignant ses cheveux ruisselants d'eau.

Le Vodianoï n'aime pas les êtres humains et il les guette afin de les attirer dans l'eau. Les noyés deviennent alors esclaves du palais de cristal où il vit, au fin fond de son royaume aquatique. Il essaie aussi de briser les digues des moulins afin de redonner libre cours à l'eau, et l'on raconte qu'il n'y a pas si longtemps, en Russie, les meuniers allaient jusqu'à pousser dans l'eau un passant attardé afin de se concilier la bienveillance du Vodianoï local.

Il existe d'autres divinités des eaux comme les Rousalkis, les jeunes filles noyées accidentellement ou volontairement, dont la croyance est commune à tous les peuples slaves. Nous en reparlerons plus loin à propos du culte des morts.

Il faut enfin évoquer deux divinités spécialement populaires et d'une envergure plus importante que ces petites divinités rustiques : ce sont Yarilo et Koupala.

Le premier, dont le nom provient de l'adjectif *yary,* qui veut dire ardent, bouillant, était un dieu phallique lié à la régénération printanière et à la passion sexuelle. Par l'intermédiaire des sermons d'un évêque de Voronej, une ville située au sud de Moscou, nous apprenons que, même au XVIIIe siècle, les paysans russes organisaient encore en son honneur des « réjouissances sataniques » qui duraient plusieurs jours.

Yarilo est décrit, tout au moins dans les légendes de la Russie blanche, sous la forme d'un homme jeune et beau, revêtu de blanc et chevauchant une monture blanche. Coiffé d'une couronne de fleurs des champs, il va pieds nus, tenant une gerbe de blé dans la main gauche. Dieu du Printemps et de la Fécondité, il était fêté aux jours des premiers ensemencements et une assemblée de jeunes filles vêtues comme lui de blanc formait un chœur qui clamait des chansons à la gloire de ses bienfaits, telle celle-ci, qui fut recueillie au XIXe siècle dans les campagnes russes :

« Là où il pose son pied, le blé pousse
Là où il jette son regard, les épis fleurissent... »

Yarilo était aussi célébré en été lors de ses funérailles. Cette fête, répandue tant chez les Slaves de l'Est que ceux de l'Ouest, a résisté fort longtemps aux assauts des prédicateurs chrétiens. Elle donnait lieu à des enivrements et des danses pendant lesquels on apportait une idole de paille, image du dieu mort, que l'on enterrait après maintes lamentations.

Le rôle de l'autre divinité, Koupala, est plus complexe. D'une part, il symbolisait le solstice d'été (sa fête est maintenant remplacée par la Saint-Jean) et était, comme Yarilo, un dieu protecteur des fruits de la terre ; d'autre part, il était largement associé à la vénération de l'eau comme le prouve son nom qui a la même racine que le verbe *koupati,* qui veut dire baigner.

Quoi qu'il en soit, une partie du culte de Koupala consistait en baignades, ablutions, jets de couronnes de fleurs dans l'eau, et aussi adoration du feu manifestée par les feux sacrés aux

vertus purificatrices que l'on allumait lors de sa fête, au solstice d'été. L'autre élément essentiel de son culte était la vénération des arbres, des herbes et des fleurs.

Ainsi, pendant la fête, l'idole qui représentait Koupala était-elle placée sous un arbre sacré qui avait été coupé en forêt puis refiché en terre. Toutes les opérations visant à ce transport de l'arbre étaient d'ailleurs très solennelles et exécutées seulement par les femmes, les hommes ne devant pas toucher l'arbre sacré. Des sacrifices, tel l'égorgement d'un coq, étaient ensuite accomplis devant cet arbre.

Une cueillette des herbes sacrées était entreprise le jour de la fête de Koupala. A l'aube, on allait chercher la « palakounetrava », « l'herbe des larmes » (il s'agit de la salicaire), qui avait la propriété de dompter les démons. Pendant la journée, on cueillait la « razryv-trava », « l'herbe qui brise » (la saxifrage) [4] qui possédait la vertu de briser tous les métaux par son simple toucher. La nuit, enfin, on allait à la recherche de la véritable herbe sacrée de Koupala : la fougère. Celle-ci ne donne en effet, d'après les légendes, qu'une fleur par an, et cela pendant la nuit de Koupala. Cette fleur possède une puissance illimitée qu'elle transfère à celui qui a la chance de l'avoir cueillie. Il pourra alors dominer les démons, tandis que les rois les plus puissants s'inclineront devant lui. Il pourra avoir accès aux trésors les plus précieux, et les femmes les plus belles seront à lui. Malheureusement cette fleur qui éclate exactement à minuit en fleurs de feu d'une brillance insoutenable est gardée par des démons qui peuvent prendre la forme des monstres les plus horribles ; aussi est-il très difficile de se l'approprier.

Thérapeutiques anciennes

La sensation de ressentir la nature comme vivante, peuplée d'autant d'êtres différents que d'espèces animales et végétales, amena, comme chez tous les peuples primitifs et chamaniques, une sorte d'osmose entre ces différents éléments et l'être humain. Et l'observation du comportement des bêtes dans la façon

4. Il est d'ailleurs curieux de constater que son nom en français provient du bas latin *saxifraga,* qui signifie : brise les pierres.

de se nourrir, de se soigner avec les herbes, écorces, racines environnantes, l'expérimentation des mêmes substances et la découverte lente mais transmise de générations en générations de leurs vertus, de leurs dangers et de leurs pouvoirs seront à la base de toute thérapeutique ; ainsi demeurent dans la tradition bien des remèdes remontant à des millénaires. Nous pouvons en citer quelques-uns qui touchent les domaines les plus variés.

L'usage fort répandu de l'étuve à pierres chaudes (le sauna du temps) où la vapeur dégagée amenait transpiration abondante et régénération du corps, encore activée par une flagellation de tiges de bouleau ou d'autres arbres, la reconnaissance, justifiée, du pouvoir de certaines sources, pouvoir dû entre autres, mais on ne le savait pas, à leurs propriétés minérales, et enfin l'usage de bains de plantes, tels les bains de foin battu ou de feuilles de bouleau contre les rhumatismes fréquents dans ces régions, tout cela formait la base de la pharmacopée hygiénique. Mais onguents et macérations diverses abondaient aussi : l'infusion de salsepareille et le thé de feuilles d'orties pour l'état général, l'infusion de feuilles d'alexandrin, le jus de chou et le thé à l'écorce de saule, contre la constipation, la décoction de graines de lin dans l'hydropisie, l'eau chaude saturée de sel (avec abstention totale de tout autre liquide ou nourriture) contre la dysenterie, endémique en ces contrées, les baies d'aubépine et la menthe poivrée pour les troubles cardiaques, la gousse d'ail croquée à jeûn quotidiennement pour rester en bonne santé et abaisser sa tension, le thé au chèvrefeuille ou à la sauge contre les rhumes, le jus de raifort noir et de carotte contre la bronchite, des cataplasmes d'oignons bouillis ainsi que le « café » d'avoine, orge, seigle, chicorée et amandes pilés et, bien sûr, la décoction d'aiguilles de pin pour tous les troubles pulmonaires ; les jeunes bois des cerfs, encore duveteux après la mue, étaient pris sous diverses formes de préparation comme tonique général et aphrodisiaque, le jus frais de pommes de terre pour les ulcères à l'estomac, les traitements aux piqûres de fourmis et d'abeilles contre des affections paralysantes, le sang de bœuf frais et chaud et l'urine de petits garçons sains contre la tuberculose, la désinfection des blessures avec des toiles d'araignées, les baguettes de cannelle contre les intoxications alimentaires, la cure de lait de jument fermenté pour rester en forme : autant de remèdes qui témoignent d'un moment de l'histoire où les thérapeutiques appliquées se découvraient par intuition et observation et se passaient au fil des âges, des tribus et des familles.

Exploitation empirique de secrets cachés au sein de la nature, que la science recommence à découvrir.

Le medecine-man, qu'on appelait « vratch », celui qui conjure le mal par les paroles, utilisait donc aussi des formules d'incantations, des chants dont la force vibratoire et évocative frappait profondément l'esprit du patient et pouvait réveiller une énergie psychique endormie ou bloquée. Maintes autres coutumes magiques s'employaient, différentes suivant les lieux. Et la lutte contre le mal restait perçue comme un combat contre la maladie, cette réaction aux forces obscures qui s'induisent en toutes choses comme la nuit dans le jour.

Le culte des morts

Parallèlement au culte de la nature incarné dans les multiples petites divinités rustiques, le fonds le plus ancien, et en même temps le plus vivant de la religion slave, est certainement le culte des morts. Comme pour ce qui concerne les divinités inférieures, le plus clair de nos informations provient du folklore paysan de la période chrétienne, et il est difficile de déterminer les croyances profondes des Slaves sur l'après-mort. Tout au plus peut-on essayer de reconstituer certains éléments de ce culte et entrevoir la pensée religieuse qui le sous-entend. Une double attitude envers les morts se manifeste à travers les rites. D'une part, le mort peut être redoutable ou du moins nuisible et il convient de se préserver de son retour éventuel. D'autre part, on constate un souci continuel de rester en rapport avec les morts, car ceux-ci continuent à faire partie du clan.

Le premier aspect est manifesté dans les précautions qui sont prises pour faire sortir le mort de la maison. On veille à ce que le cercueil ne touche pas les montants de la porte, ce qui le rattacherait à son domicile, ou bien on sort ce cercueil par la fenêtre, ou encore on ménage une brèche dans le mur ou le toit, qu'on colmate aussitôt après afin que le mort ne puisse retrouver son chemin. Les précautions qui étaient prises quand on veillait le corps pendant la nuit, en essayant de le divertir par des jeux, avaient une signification du même ordre : agir en sorte que l'âme du mort ne cherche pas à entraîner avec elle celle des vivants.

Par contre, un grand nombre de rites visait à garder le contact avec les défunts. On avait ainsi coutume de placer de l'eau sur la fenêtre afin que l'âme du mort puisse se laver ; de même on chauffait l'étuve et l'on apportait du linge propre pour le mort comme s'il était présent. En général, plusieurs cérémonies commémoratives, pendant lesquelles on apportait de la nourriture au défunt, avaient lieu sur les tombes et, par ce biais, les morts restaient partie intégrante du clan des vivants.

D'ailleurs, on pensait que les morts avaient une influence sur la fertilité des champs et maintes fois le peuple a exhumé des cadavres qu'il supposait être cause de catastrophes naturelles telles que les inondations, les sécheresses, ou le gel. Ce type de croyance est du même ordre que celles qui tiennent en suspicion certaines formes de morts spécifiques.

Ainsi les Russes n'enterraient jamais en hiver les personnes décédées de mort violente. Elles étaient laissées dans des fosses communes ouvertes jusqu'au printemps, où elles pouvaient recevoir une sépulture convenable. De même, les jeunes filles qui mouraient noyées se transformaient en sorte de nymphes mi-aquatiques, mi-forestières. Ces nymphes, appelées Roussalka en russe, Vila en serbe, Iouda ou Diva en Bulgarie, sont le point de contact entre le culte des morts et le culte de la nature. Celui-ci permet, faute d'indications plus directes, de considérer la religion primitive des anciens Slaves comme un animisme qui peuple la nature des âmes de défunts.

Ainsi, la jeune reine Wanda de Cracovie, fille de Krakous, se sacrifiera-t-elle le jour de la fête de Koupala, en se jetant en offrande à la Vistule, afin que le fleuve emmène le mauvais sort tombé sur la peuplade polonaise en l'espèce d'une invasion germanique. La légende dit que le prince Ritigu, qui voulait conquérir et le pays et la reine, retira ses hordes, signe de respect pour ce sacrifice. Et, depuis, lors de chaque solstice d'été, des couronnes de fleurs sont jetées dans la Vistule.

La croyance populaire aux roussalkis s'est maintenue très tardivement chez les paysans slaves. Suivant les régions, elles sont plus ou moins attirantes. Si celles des contrées méridionales, vers le Danube ou le Dniepr, sont des êtres gracieux qui ensorcellent les passants par leur beauté et leur voix, celles de Russie du Nord sont des filles méchantes aux cheveux ébouriffés qui cherchent à s'emparer des voyageurs attardés. En général, les roussalkis ont une existence double. Jusqu'au début de l'été, elles vivent dans les rivières et les lacs, mais quand le

soleil commence à réchauffer ces eaux sombres, elles partent s'installer dans les arbres qui demeurent le lieu de résidence privilégié des morts.

Il existe une autre antique tradition concernant les rites funéraires, et qui est restée en vigueur jusqu'à l'époque contemporaine. Il s'agit des pleureuses et des crieuses spécialisées dans les lamentations funéraires. Celles-ci obéissaient à des règles très strictes où le geste et la parole étaient codifiés. Elles étaient exécutées soit par des pleureuses professionnelles, contre rémunération, soit par les femmes de la famille dont l'éducation incluait l'apprentissage de cet art des lamentations.

D'après les chroniques médiévales qui reproduisent plusieurs exemples de lamentations alors en usage et d'après les recueils enregistrés par les folkloristes au début de notre siècle, on s'aperçoit que le style des lamentations a très peu évolué au cours des âges, et qu'il remonte certainement à un âge très reculé et fait véritablement partie de cet héritage païen qui a survécu au christianisme.

Le folkloriste Barsov a par exemple recueilli à la fin du XIXe siècle plus de 30 000 vers de lamentations funéraires auprès d'une fameuse pleureuse, Irina Fedossova. Ce recueil constitue un monument de la poésie populaire russe, et si Fedossova s'exprime souvent en termes chrétiens, elle témoigne d'une sensibilité paysanne qui forme le cœur du paganisme slave.

Voici un extrait de la « Complainte du starosta » où elle pleure la mort du doyen du village (le starosta), décédé à cause d'un méchant fonctionnaire venu de la ville qu'elle maudit ici :

« Tombez, mes petites larmes amères,
Non pas dans l'eau, non pas sur la terre,
Non pas sur l'église, le bel édifice,
Mais tombez, mes petites larmes amères,
Sur ce scélérat, cet ennemi,
Et tout droit dans son cœur violent.
Et fais, Seigneur Dieu,
Que la pourriture mange son uniforme,
Que la folie rentre dans sa tête rétive !
Fais encore, Seigneur Dieu,

Qu'il ait une femme sans esprit,
Qu'il fasse des enfants insensés !
Entends, Seigneur, mes prières pécheresses !
Reçois, Seigneur, les larmes des petits enfants[5] ! »

DE QUELQUES COUTUMES RAPPORTEES SUR LES ANCIENS SLAVES

De par les relations des chroniqueurs antiques, on connaît quelques-unes des coutumes qui étaient intégrées à la vie quotidienne des anciens Slaves.

— Ainsi la première tonte des enfants mâles donnait lieu à une cérémonie spéciale qui marquait l'entrée de l'enfant dans le clan ou, plus tard, la famille. Le rôle spécifique de cette tonte est attesté chez tous les Slaves.

— Le mariage s'effectuait par l'achat ou l'enlèvement de l'épouse, avec ou sans son consentement. Dans certaines contrées d'ailleurs, en Russie et dans les Balkans, le rite traditionnel de l'enlèvement, avec les parents qui essaient de barrer la route au ravisseur, subsiste.

— D'autres rites de mariage sont décrits dans différentes régions. Par exemple, on arrosait les époux de graines, ou on leur offrait une poule et un coq, symbole de fécondité, ou des pommes considérées comme aphrodisiaques. Une coutume, qui choquera certainement à l'époque actuelle, est relatée par certains auteurs : le jour du mariage, la femme recevait des coups symboliques manifestant l'autorité du mari, puis elle devait déchausser celui-ci en signe de soumission. Une autre coutume originale était attestée dans le Montenegro, en Yougoslavie : le « Jue Primae Noctis » y était en effet pratiqué au profit d'un invité de distinction.

— Un autre trait caractéristique des Slaves que se sont plu à souligner les chroniqueurs est leur amour de la boisson et des festins. Ces derniers étaient organisés à chaque fête importante et l'auteur germanique Helmod nous dit que la boisson les mettait parfois dans de tels états qu'ils proféraient des mots d'exécration contre leurs dieux mêmes. D'ailleurs, le prince Vladimir de Kiev répondit un jour à un Arabe qui cherchait à le convertir à l'islam (qui interdit l'alcool) : « Les Russes aiment à boire et nous ne pouvons vivre sans cela. »

5. Extrait de Iouri Sokolov, *Le Folklore russe,* Paris, Payot, 1945, p. 122.

LE FOLKLORE RUSSE

On ne peut aborder la culture russe sans souligner au préalable ce qui fait la spécificité de la Russie dans le monde slave. La Russie, en effet, c'est la steppe sans fin. La steppe aux hivers rigoureux, aux étés torrides, aux printemps et automnes trempés. La steppe sans relief qui n'arrête ni les vents ni les invasions. La steppe, c'est le vide qui agit sur l'âme du paysan et qui a valu à Gorki cette merveilleuse phrase qui résume mieux que toute l'influence du pays sur l'âme du paysan russe : « La plaine sans borne sur laquelle se pressent les villages de bois couverts de chaume a la propriété pernicieuse de vider l'homme, d'épuiser en lui les désirs. Le paysan sort des limites du village, il regarde le vide autour de lui et, quelque temps après, il sent que ce vide s'est déversé dans son âme. »

Cette immensité a fortement influencé sur la formation d'un sentiment qui est déjà spécifiquement slave, le sentiment communautaire. Ce caractère communautaire, qui est visible dans l'importance du clan ou de la famille dans les traditions religieuses, s'est exprimé d'une manière originale sur le plan de l'organisation sociale et économique.

En effet, depuis la plus haute antiquité, la famille slave était fondée sur le principe patriarcal, non pas seulement en ce qui concerne le commandement, la direction de la cellule sociale

élémentaire que représente la famille, mais aussi et surtout en ce qui concerne la propriété commune, collective, du bien patrimonial. D'ailleurs, dans le terme même qui désigne cette institution de la famille, *zadrouga,* on retrouve l'idée de réciprocité et de mutualité.

Ainsi, à l'époque païenne, la propriété des biens immobiliers était d'abord collective, et l'individu n'y pouvait participer qu'en tant que membre d'une communauté, famille ou clan. Ces groupes, fondés sur la parenté, étaient les premiers sujets titulaires de droits, et c'est à eux seuls originellement qu'appartenaient les immeubles. Tous les membres de la famille travaillaient la terre : ils défrichaient la forêt, labouraient, levaient les récoltes, et tous les produits étaient le bien de leur collectivité familiale ; chaque membre, marié ou non, en avait la jouissance commune.

Ce régime de la zadrouga, qui était celui des Slaves de l'époque préhistorique, s'est perpétué en tant que survivance dans certaines coutumes concernant la propriété de la maison, de l'isba, des paysans russes. La propriété de l'isba reste en effet indivise entre les enfants et les frères qui habitent ensemble ; chaque fils, chaque homme de la maison y a un titre égal sous la direction du père, ou de l'ancien qui porte le titre de chef de maison. En Grande-Russie, cette communauté ne se borne pas au père, à la mère et aux enfants non mariés, mais elle englobe fréquemment plusieurs générations et plusieurs ménages liés à la fois par les liens du sang et par la communauté des intérêts.

A côté de cette propriété collective de la maison, l'instinct communautaire de la zadrouga s'est transposé au niveau de la commune lors de l'individualisation de la propriété foncière qui s'est produite, sous l'influence de coutumes étrangères, à la fin de l'époque païenne, vers le Xe siècle. Cette institution de la commune rurale, le *mir,* a transposé au Moyen Age, en Russie, un type d'organisation provenant de la civilisation slave primitive.

Le mir réunissait ainsi l'ensemble de la population taillable, c'est-à-dire les chefs d'exploitation familiale à l'exclusion des ouvriers agricoles placés sous leur dépendance. L'ensemble de ces personnes gérait le domaine de la commune, tout comme l'ensemble du clan régissait autrefois le domaine du clan. Il est à remarquer qu'à un niveau supérieur encore on retrouve cet instinct communautaire dans l'organisation de la ville libre du

Moyen Age, Novgorod, où la volonté collective des habitants s'exprimait par le moyen du Vietche où chacun pouvait se rendre.

Cette diversion sur l'organisation communautaire en Russie est propre à faire saisir l'élément spécifique de la civilisation slave païenne. Il s'agit en effet d'une civilisation archaïque qu'il est très difficile de cerner dans son état primitif, mais qui, sous un vernis chrétien, a continué à imprégner toute la vie des paysans, tant du point de vue des traditions religieuses et folkloriques que de celui de l'organisation familiale ou économique. Aussi ce n'est que par le biais de multiples touches successives éclairant tel ou tel aspect de la civilisation paysanne que l'on peut appréhender l'héritage du paganisme slave.

PROVERBES ET DICTONS RUSSES [6]

« Si quelqu'un se noie, il promet une hache ; s'il surnage, il ne donne même pas le manche. »

« Pourquoi prier un dieu qui ne pardonne pas ? »

« Un vieux corbeau ne croasse pas pour rien. »

« Montagnes et ravins, c'est là qu'habite le diable. »

« Nous te donnons, mon pauvre, ce dont nous n'avons pas besoin. »

« Même si tu sens ta fin prochaine, moujik, laboure la terre. »

« Ne fais pas amitié avec le feu, avec l'eau, avec le vent, fais amitié avec la terre. »

« Ce n'est pas un malheur s'il y a de l'ivraie dans le blé, c'est un malheur s'il n'y a ni blé ni ivraie. »

« Nous regardons le même soleil, mais nous ne mangeons pas le même dîner » (à propos du seigneur et des paysans).

« Le loup a eu pitié de la jument, il a laissé la queue et la crinière. »

La Baba Yaga

L'influence de l'environnement et des mille maux dont a souffert le peuple russe, de la part des envahisseurs Tatars ou

6. D'après Iouri Sokolov, *Le Folklore russe, op. cit.*

des nobles entre autres, se retrouve dans les fréquentes incarnations du mal du folklore russe. Dans cet ordre, le premier personnage est sans conteste la Baba Yaga, l'affreuse sorcière héroïne de multiples contes.

Personnification du vent impétueux qui sévit dans les plaines immenses, la Baba Yaga, qui est une grande maigre aux pieds osseux, se déplace dans un mortier qu'elle met en mouvement avec un pilon, effaçant son empreinte avec un balai, tout comme le vent efface l'empreinte des pas humains. Elle vit là-bas, près de la forêt, dans une maison juchée sur un pied de poule et enclos d'une barrière construite en ossements humains. Voici une de ses aventures :

« Il était une fois une petite fille qui vivait avec son vieux père et une affreuse belle-mère, qui n'était autre que la sœur de la Baba Yaga. Un jour, la belle-mère envoya la petite fille chercher du fil et une aiguille chez sa tante. Heureusement, un souriceau à qui la petite fille avait donné un croûton de pain la prévint de ce qui l'attendait et la conseilla sur ce qu'elle devait faire : ramasser ce qu'elle trouvait en route et laisser son bon cœur la guider.

« Sur la route elle trouva un mouchoir, de la graisse, du pain, de la viande, une serviette et un peigne. Arrivée chez la Baba Yoga, elle donna le mouchoir à la servante qui pleurait sur sa misère, graissa les gonds de la porte qui grinçait horriblement, et nourrit le chien et le chat, tous deux affamés.

« Mais la méchante sorcière n'avait qu'une idée en tête : faire un bon repas de la petite fille. Elle donna l'ordre à la servante de lui préparer un bon bain avant de se mettre à table, et laissa la petite fille tisser, car elle pouvait entendre le clic-clac du métier. Alors vint le chat qui lui dit de s'enfuir et prit sa place devant le métier à tisser pour tromper la sorcière. Et le chien n'aboya pas quand elle partit, et la porte ne grinça pas, tandis que la servante mettait beaucoup de temps à préparer le bain.

« Soudain la Baba Yaga s'aperçut de la disparition de la petite fille, elle injuria et battit tous ceux qui avaient favorisé cette évasion, monta dans son mortier et se lança à sa poursuite.

« La petite fille courait, courait, et quand elle entendit le bruit du pilon, elle jeta la serviette qui devint un fleuve que ne pouvait traverser la sorcière. Celle-ci fut obligée d'amener

son bétail afin qu'il boive toute l'eau pour qu'elle puisse reprendre la poursuite.

« La petite fille courait, courait toujours quand elle entendit de nouveau le bruit du pilon. Cette fois, elle jeta le peigne qui grandit, grandit et devint une forêt. La Baba Yaga se heurta à ces grands arbres et ne put les traverser, tout comme le vent ne peut pénétrer dans les profondeurs de la forêt.

« La petite fille fut sauvée, elle rentra chez elle, raconta tout à son père, et celui-ci chassa la méchante belle-mère. Ils vécurent heureux ensemble, en compagnie du souriceau qui avait si bien conseillé la petite fille... »

La Baba Yaga est loin d'être le seul être malfaisant des contes. Il y a aussi Kochteï l'immortel qui personnifie l'hiver, et Licho, une horrible petite vieille à qui il ne reste qu'un œil.

LA GELEE, LE SOLEIL ET LE VENT

Un jour un voyageur rencontra sur son chemin le Soleil, la Gelée et le Vent.

— Bonjour, leur cria-t-il.

— A qui de nous a-t-il dit bonjour ? se demandèrent les trois compagnons.

— A moi, dit le Soleil, car il a peur que je ne le brûle.

— A moi, dit la Gelée, car il n'a pas si peur de toi que de moi.

— Vous mentez tous les deux, réplique le Vent, ce n'est pas vous, c'est moi que l'homme a salué.

Et les voilà partis à se disputer, à se quereller ; ils allaient en venir aux coups.

— Au surplus, s'écria le Vent, à quoi bon nous disputer ? Allons lui demander nous-mêmes à qui il a dit bonjour.

Ils courent après lui, le rattrapent et l'interrogent.

— C'est au Vent, répond l'homme, que j'ai dit bonjour.

— Ah ! ah ! n'avais-je pas raison, s'écrie le Vent.

— C'est comme cela, répond le Soleil en fureur, prends garde à toi. Je vais te griller ; tu te souviendras de moi.

— Ne crains rien, crie le Vent ; il ne te grillera pas : je vais souffler et te rafraîchir.

— Alors, c'est moi, drôle, qui me charge de te geler, s'écrie la Gelée.

— Ne t'inquiète pas, mon brave, dit le Vent, si la Gelée s'en prend à toi, je ne soufflerai pas et elle ne te fera rien ; sans le Vent, le froid ne peut mordre, ni le Soleil brûler avec lui.

Conte de la Russie blanche [7].

7. Repris de Louis Léger, « Les Contes populaires de Russie », *Etudes slaves,* Paris, 1875.

Si l'on ajoute à cela tous les esprits de la nature, le Léchy, le Polevik ou le Vodianoï, tous plus ou moins malfaisants, on se rend compte que le malheur s'est incarné de bien des façons dans l'imagination populaire. Heureusement, si la nature et les événements sont hostiles, les fêtes de la communauté sont là pour réchauffer le cœur des hommes.

LES FÊTES SAISONNIÈRES

Comme l'a fait le christianisme dans tous les autres pays, l'Eglise orthodoxe a cherché à récupérer les anciennes fêtes païennes en les intégrant à de nouvelles cérémonies de caractère chrétien. Nous avons déjà cité l'ancienne fête de Koupala, c'est-à-dire du solstice d'été, devenue la Saint-Jean, mais celle-ci n'est pas la seule. Que ce soit Noël ou Pâques, la Saint-Basile (1er janvier) ou le carnaval, l'Epiphanie (6 janvier) ou la Saint-Nicolas (9 mai), la Pentecôte ou l'Intercession de la Vierge (1er octobre), toutes ces fêtes chrétiennes ne sont que des survivances des anciens rites paysans dont le calendrier était lié au calendrier agricole.

En fait, ces anciens rites païens étaient l'expression d'une magie agraire productrice qui représentait, par les chants et le rituel, l'abondance et le bien-être, afin d'assurer une bonne récolte, une augmentation du cheptel, un heureux mariage, etc. Un grand nombre de coutumes, encore en usage récemment, comme celle de parsemer de paille le sol de l'isba, ou de manger rituellement de la viande de porc, la *koutia,* ou encore de représenter par des jeux les semailles et d'autres travaux agricoles, ressortent de cette même magie qui, en général, n'est plus perçue de façon consciente par les paysans bien qu'ils continuent de la pratiquer.

L'ancien cycle des calendes de la nouvelle année se situait après l'achèvement des travaux de l'automne, avant que les femmes se mettent à filer et tisser et à une époque où les provisions d'hiver étaient encore abondantes. Cet ensemble a été transposé par le cycle festival chrétien de Noël à l'Epiphanie. Cependant, la plupart des chansons qui étaient chantées à cette époque, les *koliadki,* et dans lesquelles on retrouve un mélange

d'éléments chrétiens et païens, expriment l'ancienne magie agraire en l'idée de l'abondance de la moisson, du bétail et de la famille.

Les mythes chrétiens sont même parfois récupérés et utilisés comme dans cette koliadka ukrainienne, qui raconte que « le doux Seigneur lui-même conduit les bœufs, la très sainte Vierge porte les grains et saint Pierre mène la charrue ».

Après le Noël et le Nouvel An, on attendait le carnaval qui demeure une des grandes fêtes païennes par excellence. Le carnaval est la fête du printemps, mais le grand carême de sept semaines qui précède Pâques, et pendant lequel l'Eglise interdisait que l'on se livre à la joie, l'a rapproché de l'hiver.

Le carnaval était l'occasion de tous les excès. Nourriture et alcool étaient consommés en abondance tandis qu'un érotisme sans borne emplissait les chants et les plaisanteries. Il s'agit encore du même procédé magique qui permet d'obtenir la chose désirée en la représentant. La liberté sexuelle qui s'exerçait pendant le carnaval était par exemple en relation directe avec les incantations relatives à l'accroissement du cheptel ou de la famille.

De la même façon, les rites carnavalesques représentaient le soleil car ils avaient lieu à l'époque où le soleil devait commencer à réchauffer la terre. Les tours du village en traîneau, ou les roues enflammées portées en cortège au bout d'une perche, étaient ainsi des allusions au soleil et à son mouvement giratoire.

L'appel au printemps se répétait le jour de l'Annonciation (25 mars) lorsque les filles chantaient en divers endroits du village pour imiter le piaillement printanier des oiseaux. Ensuite, les sept semaines suivant Pâques étaient de nouveau l'occasion de réjouissances surtout pour la jeunesse qui s'amusait, dansait en rond, faisait des jeux, chantait en chœur. La joie atteignait son maximum à la Pentecôte, pendant la septième semaine qui était aussi celle des Roussalkas, et donc réservée à la commémoration des ancêtres. La plupart des rites spécifiquement agraires avaient de nouveau lieu lors de cette fête de la Pentecôte et des Roussalkas : feux allumés, sauts à travers le feu, mannequin de paille, etc.

La grande fête qui suit la Pentecôte était celle de la Saint-Jean et de Koupala, puis vient celle qui clôt le temps de la moisson. Les chants des moissons évoquent les vestiges du clan car la moisson était faite en commun par tout le village. D'ailleurs, au champ, l'ordre traditionnel du clan restait respecté : la mère venait en tête suivie de sa fille aînée à droite tandis que l'aînée des brus ne venait qu'après la dernière des filles.

D'autres survivances archaïques se manifestaient lors de cette grande fête des moissons comme par exemple l'usage de « friser la barbe » à un bouc, au Polevik (l'esprit des champs), à Volos (le patron des troupeaux) ou encore à saint Elie (l'ancien Perun) et même au Christ.

Toutes ces fêtes qui rythment l'année nous montrent le visage du paganisme encore vivant. Un paganisme dont l'origine est à rechercher à l'époque néolithique, aux temps des premières civilisations agraires. Ce paganisme a survécu pendant des millénaires et il n'est pas toujours facile de déterminer qui, du paganisme ou du christianisme, a récupéré l'autre.

L'ÉPOPÉE DES FINNOIS : LE KALEVALA

Voisin des Slaves et venu de Russie, il nous faut parler d'un peuple aux nombreuses ramifications, appartenant à l'ethnie dite ouralo-altaïque : Estoniens, Hongrois, Finlandais sont en effet prochement apparentés. Ces derniers nous ont laissé parmi les plus belles traces des anciennes croyances païennes, sous la force d'une épopée primitive, faite de chansons populaires et magiques recueillies au XIXe siècle par Elias Lönnrot sur les lèvres mêmes des derniers bardes vivants, retrouvés dans des villages éloignés de toute civilisation et dans les solitudes farouches du Nord, en Carélie, et qui de père en fils s'étaient transmis les vers sacrés. Ces « runots » antiques, vrais témoins de la tradition orale, furent réunis sous le nom de *Kalevala,* la Terre ou Contrée des héros. Ce fut seulement en 1835, qu'à la suite d'un patient travail de recherche et d'ajustement, un nombre considérable de ces chants populaires finnois, ou runots, furent réunis et édités. L'édition définitive de 1849 compte vingt-deux mille huit cents verts, composés entre le Ve et le XIIe siècle de notre ère, alors que le christianisme n'avait pas encore fait peser son joug.

La poésie populaire des Finnois reste imprégnée de la magie de l'esprit chamanique, et tous les peuples qui connurent les

Finnois les regardaient comme maîtres dans les sciences occultes au point que « les rois norvégiens du Moyen Age interdisaient les voyages dans le Finnmark pour interroger les magiciens [8] ».

En fait, dans le *Kalevala,* l'élément magique s'applique à toute activité et d'une façon fort curieuse : quand l'homme entre en contact avec la matière, il doit, pour réussir son action, connaître la « formule » précise de cette matière, formule qui symbolise la connaissance de l'origine des choses sur lesquelles on veut avoir prise. Ainsi, Väinämöinen, principal héros de l'épopée, fils de la Vierge de l'Air, se blesse un jour, accidentellement, avec sa hache et recourt aux soins d'un vieux et célèbre guérisseur. Mais celui-ci ignorait l'origine du fer et ne put la soigner tant qu'elle ne lui fut pas contée.

Ce magnifique poème nous fait vraiment assister à une vraie « fête mystique et sacrée, où s'unissent les forces de la nature, les bêtes, les hommes et les dieux [9] », esprits et vibrations. Quête intense du grand mystère de la nature, vie frémissante d'une poésie qui n'appartient qu'à ces âges où la pureté des sensations et des chimères n'était pas refoulée dans les profondeurs de subconscients malades, mais pouvait s'extérioriser dans une fête de l'esprit et du verbe et dans l'acceptation et connaissance des symboles.

Pour les Finno-Ougriens, tout être, toute chose, tout phénomène est doué d'une âme, âme à laquelle il faut savoir parler, ou qu'il faut faire vibrer pour pouvoir pénétrer et communier avec son origine profonde. « Voilà pourquoi sitôt que le vieux, l'imperturbable Väinämöinen se met à chanter, en s'accompagnant de son kantèle, tous les animaux s'approchent, pour écouter avec ravissement les accents de la joie ; l'austère vieillard de Tapi-ola, tout le peuple des forêts, la souveraine des bois elle-même, accourent pour jouir de la belle harmonie ; l'aigle déserte son aire et le canard sauvage les vagues profondes ; les belles vierges de l'air prêtent aussi une oreille attentive à la voix du grand héros. Kuutar, la fille splendide de la lune ; Päivätär, la fille glorieuse du soleil, laissent tomber navette et fuseau ; Ahto, le roi des vagues bleues, à la barbe de gazon, s'élève au-dessus de la voûte humide et s'étend sur un lit de nénuphars ; les vierges du rivage, à la parure de roseaux, en oublient de lisser leur riche

8. E. Beauvoir, « La Magie chez les Finnois », *Revue de l'histoire des sciences religieuses,* Paris, 1881.

9. F. Guirand, *Mythologie générale,* Larousse.

chevelure, cependant que la souveraine des ondes, la vieille femme au sein développé de saules, surgit des profondeurs de la mer, pour écouter la surprenante mélodie du kantèle [10]. »

Mieux que n'importe quelle glose, laissons raconter ici une des aventures du héros Lemmikäinen qui, malgré les objurgations de sa femme et de sa mère, décide de partir guerroyer dans de sauvages régions : sa quête initiatique lui fera connaître un sort qui n'est pas sans rappeler celui d'Osiris.

Le joyeux Lemmikäinen répondit : « Je ne crois point aux songes des femmes, non plus qu'à leurs sermons. O ma mère, ma nourrice, apporte-moi ma chemise et mon armure de guerre ! Je veux boire la bière du combat, je veux goûter le doux miel des batailles. »

Et le joyeux Lemmikäinen, le beau Kaukomieli, se mit à peigner sa chevelure, sa longue chevelure ; puis il suspendit son peigne à la poutre du foyer, et il éleva la voix, et il dit : « Quand le coup mortel aura frappé Lemmikäinen, quand le malheur aura abattu l'infortuné héros, ce peigne distillera du sang ; le sang s'en échappera en rouges rayons ! »

Et malgré la défense de sa mère, malgré les conseils de sa nourrice, le joyeux Lemmikäinen se disposa à partir pour la sombre Pohjola.

Il se couvrit d'une chemise de fer, il ceignit un baudrier d'acier, et il dit : « Le héros est plus ferme dans une cuirasse, plus puissant dans une chemise de fer, plus hardi dans un baudrier d'acier ; il peut affronter les méchants sorciers, il peut se rire des plus faibles, se moquer même des plus forts. »

Il prit son glaive à la pointe aiguë, son glaive trempé dans la demeure des dieux, et il le mit dans le fourreau, et il le suspendit à son côté. Puis il donna un coup de sifflet magique et soudain, du fond d'un petit bois, un étalon accourut, un coursier à la crinière d'or, à la robe de feu. Le héros l'attela à son traîneau, à son beau traîneau, puis il y monta, fit claquer son fouet orné de perles et partit à grand train. L'étalon bondit, le traîneau glisse, la route s'efface, les bruyères d'argent, les champs d'or retentissent.

10. Les extraits du *Kalevala* cités sont tirés du texte de Charles Guyot, établi d'après la traduction de Léouzon le Duc de 1868. Une autre, et excellente, traduction est parue récemment aux éd. Stock.

Lemmikäinen marcha un jour, marcha deux jours, marcha trois jours, et il arriva dans Pohjola.

Il s'arrêta devant la première habitation et glissa furtivement ses regards à l'intérieur de la maison. Elle était pleine de tietäjät, de magiciens puissants, de savants devins, d'habiles ensorceleurs ; tous chantaient des runots de Laponie.

Le joyeux Lemmikäinen prit hardiment une autre forme, et il entra dans la maison.

La mère de famille de Pohjola suspendit son travail et dit : « Il y avait ici naguère un chien couleur de fer, un mangeur de viande, un briseur d'os, un suceur de sang cru. Quel homme es-tu donc parmi les hommes, quel héros parmi les héros, toi qui a franchi ce seuil sans que le chien t'ait entendu, sans que l'aboyeur t'ait remarqué ? »

Le joyeux Lemmikäinen répondit : « Je ne suis point non plus venu ici avec ma science et mon habileté, avec ma puissance et ma sagesse, avec la force et la vertu magique que j'ai héritées de mon père, les runots protectrices que m'ont enseignées ceux de ma race, pour être dévoré par tes chiens, pour devenir la pâture de tes aboyeurs.

« Lorsque j'étais petit enfant, ma mère m'a baigné dans l'eau trois fois pendant une nuit d'été, neuf fois pendant une nuit d'automne, afin que je devinsse un tietäjä puissant, un enchanteur fameux et dans mon pays et dans tout l'univers. »

Et le joyeux Lemmikäinen, le beau Kaukomieli, se mit à vociférer ses runots sauvages, à déployer sa puissance de tietäjä. Le feu jaillit de son vêtement de peau, la flamme s'élance de ses yeux.

Il berna les jeunes, il berna les vieux, il berna les hommes mûrs. Un seul fut dédaigné, un vieux pâtre aux yeux éteints, au chapeau mouillé.

Le vieux pâtre dit : « O joyeux fils de Lempi, tu as berné les jeunes, tu as berné les vieux, tu as berné les hommes mûrs, pourquoi donc m'as-tu laissé de côté ? »

Le joyeux Lemmikäinen répondit : « Je t'ai laissé de côté parce que tu fais déjà suffisamment horreur à voir ; parce que, sans que je m'occupe de toi, tu es déjà assez hideux ; parce que, dans ta jeunesse, alors que tu n'étais qu'un misérable berger, tu as déshonoré ta sœur, tu as violé l'enfant de ta mère, abusé de tous tes chevaux, pollué tes jeunes cavales sur le dos des marais, sur le nombril de la terre, là où croupit l'eau fangeuse. »

Le vieux pâtre au chapeau mouillé fut saisi d'une violente colère. Il sortit de la maison et se rendit près du fleuve de Tuoni, de la cataracte sacrée. Là il épia Lemmikäinen, il attendit que Kaukomieli quittât Pohjola pour retourner dans son pays.

Le joyeux Lemmikäinen dit à la mère de famille de Pohjola : « Maintenant, ô vieille, amène ici tes filles ; je veux choisir pour moi la plus grande, la plus belle de la bande. »

La mère de famille de Pohjola répondit : « Je ne te donnerai aucune de mes filles, ni la plus grande, ni la plus petite, ni la plus belle, ni la plus laide, car tu as déjà une femme, une véritable épouse dans ta maison. »

Le joyeux Lemmikäinen dit : « J'enchaînerai Kylliki dans le village, je l'attacherai à d'autres seuils, à d'autres habitations ; je trouverai ici une meilleure femme. Amène-moi donc ta fille, la plus charmante des jeunes vierges, la plus parfaite des belles chevelures. »

Louhi, la mère de famille de Pohjola, dit : « Je ne te donnerai ma fille, je ne te donnerai la jeune fiancée que lorsque tu auras tué d'un seul coup, d'une seule flèche, le cygne du torrent sauvage, le bel oiseau du fleuve de Tuoni aux ondes noires. »

Le joyeux Lemmikäinen, le beau Kaukomieli, se rendit à l'endroit où nageait le cygne, où le long cou prenait ses ébats, près du fleuve de Tuoni aux ondes noires.

Il s'avançait d'un pas ferme, l'arc rapide suspendu à son épaule, le carquois plein de flèches suspendu sur son dos.

Le berger au chapeau humide, le vieillard aux yeux éteints, se tenait sur les bords du fleuve de Tuoni, près du tourbillon du fleuve sacré, regardant autour de lui et épiant l'arrivée de Lemmikäinen.

Bientôt il le vit approcher. Alors il tira du fond des eaux un serpent monstrueux, et il l'envoya à travers le cœur du héros, de manière qu'il le transperçât de l'aisselle gauche à l'épaule droite.

Le joyeux Lemmikäinen se sentit mortellement atteint, et il dit : « Malheur à moi d'avoir oublié de demander à ma mère, à celle qui m'a porté dans son sein, deux paroles, trois paroles même, si le péril devenait trop grand. O ma mère, si tu savais

où se trouve maintenant ton malheureux fils, tu accourrais certainement à son aide, tu viendrais l'arracher à la mort, l'empêcher, lui si jeune encore, de succomber dans ce funeste voyage ! »

Le berger au chapeau mouillé, le vieillard de Pohjola, précipita Lemmikäinen, enfonça le fils de Kalevala dans les abîmes du fleuve de Tuoni aux ondes noires, dans le tourbillon le plus meurtrier de la cataracte ; et le joyeux Lemmikäinen y roula bruyamment, au milieu des flots d'écume, jusqu'aux plus intimes profondeurs. Alors le fils sanglant de Tuoni frappa le héros de son glaive, de sa pointe acérée, de sa lame fulgurante, et il partagea son corps en cinq, en huit morceaux, et il les dispersa à travers les ondes funèbres de Manala, et il dit : « Va, flotte maintenant à tout jamais sur ces ondes, avec ton arc, avec tes flèches, et tire si tu peux les cygnes du fleuve, les oiseaux qui fréquentent ses rives. »

Ainsi finit le joyeux Lemmikäinen, ainsi se termina la carrière du téméraire prétendant, dans le fleuve noir de Tuoni, dans les abîmes de Manala.

La mère du joyeux Lemmikäinen pense et se demande sans cesse dans sa maison : « Où donc est allé Lemmikäinen ? où a disparu Kaukomieli, puisque l'on ne sait encore s'il est de retour de son voyage à travers le vaste monde ? »

La pauvre mère, l'infortunée nourrice, ignorait où errait sa propre chair, son propre sang : si c'était parmi les collines couvertes de bourgeons, les landes hérissées de bruyères, les flots de la mer écumeuse, ou parmi les grandes batailles, les mêlées sauvages, là où le sang jaillit des glaives et monte en rouges bouillons jusqu'aux genoux.

Kylliki, la belle femme, s'agitait et regardait partout dans la maison de Lemmikäinen, dans la demeure du beau Kaukomieli. Soir et matin, elle examinait le peigne du héros. Or, un jour, un matin, elle remarqua qu'il distillait du sang, que le sang s'en échappait en rouges rayons.

Kylliki, la belle femme, dit : « Hélas ! mon époux est perdu pour moi ; mon beau Kaukomieli a disparu dans les déserts lointains, dans les routes inhospitalières, dans les sentiers inconnus ; le peigne distille du sang, le sang s'en échappe en rouges rayons. »

Alors la mère de Lemmikäinen examina elle-même le peigne, et se mit à pleurer amèrement, puis elle dit : « Malheur à moi, infortunée, pour tous mes jours, malheur à moi pour toute ma vie ! Mon pauvre fils a été frappé par un destin cruel, mon déplorable enfant est perdu. Oui, c'en est fait de Lemmikäinen, car son peigne distille du sang, le sang s'en échappe en rouges rayons. »

Elle releva les plis de sa robe sur ses bras, et se mit aussitôt en route, marchant avec une ardeur impétueuse. Les collines s'abaissent, les vallées se comblent sous ses pas.

Elle arriva aux demeures de Pohjola et demanda vivement après son fils.

« O mère de Pohjola, qu'as-tu fait de mon enfant ? Où Lemmikäinen a-t-il trouvé la mort ? »

Louhi, la mère de famille de Pohjola, répondit : « Je ne sais rien de ton enfant, j'ignore où il est allé, où il s'est perdu. Je l'ai mis dans son traîneau, un traîneau attelé d'un fougueux étalon. Peut-être s'est-il noyé dans un trou de neige fondue, ou a-t-il été gelé dans les glaces de la mer ; peut-être est-il tombé dans la gueule du loup ou sous les dents terribles de l'ours. »

La mère de Lemmikäinen dit :

« Tu mens certainement. Le loup ne dévore point mon fils, l'ours n'ose toucher Lemmikäinen ; ses doigts, ses mains lui suffisent pour les terrasser. Si tu refuses de me dire ce que tu as fait de mon enfant, je briserai les portes de l'étuve où sèche ton grain, je mettrai en pièces la charnière du Sampo. » La mère de famille de Pohjola dit : « Je vais donc te raconter la vérité : je lui ai ordonné de chercher le cygne, de s'emparer de l'oiseau sacré. Et maintenant j'ignore ce qui lui est arrivé, car je ne l'ai plus revu, et il n'est point venu réclamer sa fiancée. »

La mère de Lemmikäinen se mit à la recherche de son enfant bien-aimé, de son fils disparu. Elle court comme le loup à travers les vastes marais, comme l'ours à travers les déserts ; elle plonge comme la loutre au fond des eaux ; elle longe les champs comme le sanglier, les rivages comme le lièvre, les promontoires escarpés comme le hérisson. Elle chasse les pierres devant elle, elle écarte les troncs d'arbres et les broussailles épaisses, elle repousse du pied les solives de sapin.

Elle cherche, elle cherche toujours, sans rien trouver. Elle s'adresse aux arbres, elle leur demande son fils disparu.

Les arbres élèvent la voix, les sapins soupirent, les chênes répondent avec intelligence : « Nous avons bien assez de nos propres tourments sans songer à ton fils. Nous avons été créés pour un destin cruel, pour des jours de malheur. On nous abat,

on nous coupe en morceaux pour servir d'aliment au feu du poêle, pour chauffer l'étuve ; on nous brûle pour défricher le champ que nous occupons. »

La mère de Lemmikäinen cherche, cherche toujours, sans rien trouver. Elle s'adresse au chemin qu'elle rencontre : « O chemin, toi que Dieu a créé, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent ? »

Le chemin lui répond avec intelligence : « J'ai bien assez de mes propres tourments pour songer à ton fils. Mon destin est cruel, mes jours sont mauvais. Je suis né pour être piétiné par les chiens, pour être broyé sous la roue des chariots, pour être déchiré par les souliers grossiers, pour être foulé par les lourds talons. »

La mère de Lemmikäinen cherche, cherche toujours, sans rien trouver. Elle voit se lever la lune et se prosterne devant elle : « O chère lune, créature de Jumala, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent ? »

La lune lui répond avec intelligence : « J'ai bien assez de mes propres tourments pour songer à ton fils. Mon destin est cruel, mes jours sont durs. Je suis née pour errer solitaire au milieu des nuits, pour briller pendant les froids rigoureux, pour veiller sans cesse durant les interminables hivers, pour disparaître alors que règne l'été. »

La mère de Lemmikäinen cherche, cherche toujours, sans rien trouver. Le soleil vient à sa rencontre, elle se prosterne devant lui : « O soleil créé par Dieu, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent ? »

Le soleil, qui déjà sait quelque chose, lui répond avec douceur : « Ton fils, ton pauvre fils est enseveli, mort dans le fleuve noir de Tuoni, dans les ondes éternelles du Manala. Il a roulé à travers les tourbillons écumeux, jusqu'aux plus intimes profondeurs de leurs abîmes. »

La vieille mère de Lemmikäinen versa des larmes amères ; elle se rendit à la forge du forgeron. « O Ilmarinen, toi qui forgeais jadis, qui forgeais hier, qui forges encore aujourd'hui, forge-moi un râteau au manche de cuivre, aux dents de fer, aux dents longues de cent brasses, au manche long de cinq cents brasses. »

Illmarinen, le forgeron éternel, forgea un râteau au manche de cuivre, aux dents de fer, aux dents longues de cent brasses, au manche long de cinq cents brasses.

Et la mère de Lemmikäinen prit le râteau, et elle se rendit près du fleuve de Tuoni. Elle plongea son râteau dans le torrent mugissant, elle le promena à travers les ondes agitées, mais sans aucun succès.

Ellc s'enfonça elle-même dans l'eau profonde, dans la vaste mer jusqu'aux genoux, jusqu'au milieu du corps.

Le râteau parcourt tout le fleuve de Tuoni. Elle le retira une fois, elle le retira deux fois, et elle amena la chemise, elle amena les bas et le bonnet de l'infortuné héros, tristes objets qui renouvellent sa grande douleur. Elle alla plus loin : elle pénétra jusqu'aux abîmes inférieurs de Manala. Là, après avoir promené trois fois son long râteau, après l'avoir promené en long, en large et en travers, elle sentit qu'une gerbe d'épis s'était attachée à ses dents de fer.

Ce n'était point une gerbe d'épis ; c'était le joyeux Lemmikäinen, le beau Kaukomieli ; il tenait au râteau par le doigt sans nom, par un orteil du pied gauche.

Et le joyeux Lemmikäinen, le fils de Kalevala remonta à la surface de l'eau. Mais il était loin d'être complet ; il lui manquait une main, la moitié de la tête, beaucoup d'autres petites parties du corps, et, de plus, la vie.

La triste mère le regarda en pleurant et dit : « Est-il possible qu'il sorte de tout cela un homme, qu'il puisse en naître un véritable héros ? »

Un corbeau entendit ces paroles et dit aussitôt : « Non, un homme ne peut sortir de celui qui n'est plus, de celui qui a été si cruellement ravagé. La truite lui a dévoré les yeux, le brochet lui a rongé les épaules. Jette de nouveau ton fils dans la mer, dans le fleuve de Tuoni, peut-être y deviendra-t-il un beau morse ou une gigantesque baleine. »

La mère de Lemmikäinen ne jeta point son fils dans le fleuve de Tuoni, mais elle y replongea son râteau, et l'explora de long en large. Bientôt elle en retira des lambeaux de main et de tête, une moitié de vertèbre, une côte et un grand nombre de petits débris. Elle joignit ensemble toutes ces parties et en reforma le corps de son fils bien-aimé, du joyeux Lemmikäinen.

Elle adapta la chair à la chair, les os aux os, les jointures aux jointures, les veines aux veines.

Ainsi la mère de Lemmikäinen créa de nouveau l'homme, guérit le héros et lui rendit sa vie première, ses formes d'autre-

fois, et elle dit : « Lève-toi maintenant, et cesse de rêver dans ces lieux cruels, dans ce lit de malheur. »

Le héros s'éveilla de ses rêves ; il se leva, et sa langue commença à remuer, et il dit : « J'ai longtemps dormi, j'ai longtemps reposé, pauvre infortuné, enseveli dans un doux sommeil, dans un lourd repos. »

La mère de Lemmikäinen dit : « Tu serais demeuré là bien longtemps encore, si ta mère, si la malheureuse qui t'a enfanté n'était venue à ton secours. Dis-moi maintenant, mon pauvre enfant, dis-moi qui t'a poussé dans Manala, qui t'a précipité dans le fleuve de Tuoni ? »

Le joyeux Lemmikäinen répondit : « Le berger au chapeau humide, tel est celui qui m'a poussé dans Manala, qui m'a précipité dans le fleuve de Tuoni. Et il a envoyé contre moi, du fond des eaux, un serpent monstrueux, et je n'ai pu, hélas ! me soustraire à mon sort, car j'ignorais les perfides exploits du serpent, les morsures fatales de la bête venimeuse. »

La mère de Lemmikäinen dit : « Insensé que tu es d'avoir cru pouvoir berner les berneurs, ensorceler les Lapons, tout en ignorant les perfides exploits du serpent, les morsures fatales de la bête venimeuse ! »

La mère de Lemmikäinen berça, dorlota son enfant bien-aimé, jusqu'à ce qu'il eût repris ses forces et son aspect d'autrefois. Puis elle lui demanda s'il lui manquait encore quelque chose.

Le joyeux Lemmikäinen dit : « Oh ! oui, il me manque encore beaucoup de choses. Mon pauvre cœur n'est point ici ; il erre avec mes désirs, avec mes pensées, parmi les jeunes filles de Pohjola, parmi les belles chevelures. La vieille de Pohjola, au nez pourri, ne me donnera point sa fille, si je ne tue le cygne du fleuve de Tuoni, si je ne l'apporte du tourbillon du torrent sacré. »

La mère de Lemmikäinen dit : « Laisse donc tes cygnes maudits dans les ondes noires de Tuoni, dans le torrent mugissant ! Reviens à la maison, avec ta tendre mère ; apprécie enfin ton bonheur ; rends grâce au Dieu révélé de ce qu'il t'a secouru efficacement, de ce qu'il t'a rendu à la vie. Jamais je n'aurais réussi sans l'aide de Jumala, sans l'intervention du vrai Créateur. »

Alors le joyeux Lemmikäinen reprit la route de sa maison, avec sa tendre mère, sa bien-aimée nourrice.

Ce très beau récit prouve une nouvelle fois que les antiques religions de notre vieille Europe se révèlent d'une richesse mythique et psychologique absolument extraordinaire. Ainsi que nous le rappelle Bruno Bettelheim : « Tout conte de fées est un miroir magique qui reflète certains aspects de notre univers intérieur et des démarches qu'exige notre passage de l'immaturité de la maturité. Pour ceux qui se plongent dans ce que le conte de fées a à communiquer, il devient un lac paisible qui semble d'abord refléter notre image ; mais derrière cette image, nous découvrons bientôt le tumulte intérieur de notre esprit, sa profondeur et la manière de nous mettre en paix avec lui et le monde extérieur, ce qui nous récompense de nos efforts [11]. »

Ici, la lutte de Lemmikäinen et sa défaite contre les forces mauvaises qui existent en lui et autour de lui nous renvoient à notre propre combat intérieur entre la clarification et l'obscurcissement de la conscience et de ses actes.

11. *Psychanalyse des contes de fées*, éd. R. Laffont.

Le domaine grec et romain

par

ALAIN DE BENOIST

Présenter, dans l'espace qui nous a été imparti, et même de façon sommaire, le paganisme gréco-romain, est une tâche redoutable tant la matière est vaste. Il ne pouvait donc être question de donner ici une description complète de la religion des Grecs et des Romains, des croyances, de la théologie, des œuvres spirituelles et des rites. Il était moins question encore de décrire dans tous ses développements l'histoire religieuse du monde antique. Heureusement, de tous les anciens paganismes européens, celui des Grecs et celui des Romains sont probablement ceux que le grand public connaît le mieux. On supposera donc, dans les pages qui suivent, que le lecteur est un peu familiarisé avec les noms des dieux, sinon avec leurs fonctions, et que l'univers des Anciens ne lui est pas totalement inconnu. C'est à partir de là que nous avons choisi de donner, plutôt qu'une documentation systématique, quelques grands coups de projecteur sur la réalité si vivante, si riche et si *présente,* de l'héritage païen dans la Méditerranée d'Europe.

Nous avons par ailleurs donné un certain nombre de précisions d'ordre historique, touchant notamment à la mise en place des peuples grec et romain. Cette approche historique est nécessaire, non seulement parce qu'elle est souvent mal perçue, mais aussi parce que, comme on le verra, le rapport entre le *mythe* et

l'*histoire* revêt dans l'Antiquité une importance toute particulière. Enfin, nous avons délibérément choisi de faire porter notre investigation sur les périodes les plus anciennes, afin de faire mieux ressortir le caractère spécifique de l'univers spirituel des Grecs et des Romains, indépendamment des innombrables influences extérieures que cet univers a subies par la suite. Les origines, après tout, renvoient toujours à ce qu'il y a de plus authentique. Si l'on admet que quelque chose est grand, dit Heidegger, « alors le commencement de cette grandeur demeure ce qu'il y a de plus grand ».

LA GENESE DU MONDE GREC

Au début de ce siècle, on croyait encore en l'existence d'une civilisation « créto-mycénienne » à laquelle on donnait le qualificatif de *préhellénique*. Arthur Evans, qui exhuma les ruines du palais royal de Cnossos, affirme à partir de 1909 *(Scripta Minoa I)* qu'il a découvert le centre de la culture « égéenne ». Mycènes n'est alors apparemment qu'une « province minoenne ». Les « barbares » Achéens, élèves des Crétois, ne sont que les sujets d'un grand empire colonial, fondé sur la domination maritime et marchande et lui-même fortement influencé par l'Orient. A compter des années vingt, les théories diffusionnistes (V. Gordon Childe) développeront ce point de vue. *Ex oriente lux* : l'Europe est l'élève de l'Asie.

Il a rapidement fallu déchanter. Dès 1924, Forrer découvre des textes hittites faisant état d'un puissant « royaume des *Archaiwoi* », dont le souverain est considéré comme l'égal du pharaon. Des pièces de céramique « égéenne », exposées en Egypte, se révèlent être de l'helladique et non du minoen ; des vases exhumés à Cnossos, de simples imitations de l'art corinthien. L'archéologie apporte aussi une démonstration négative : aucun objet égyptien ou proche-oriental n'a jamais pu être identifié en Grèce continentale pour la période des débuts de l'âge

du bronze [1]. Mais c'est surtout le déchiffrement des tablettes mycéniennes qui va porter un coup fatal à la théorie « crétoise ». Depuis 1939, on savait que les palais mycéniens faisaient usage de l'écriture. Cette écriture, le linéaire B (dont nous reparlerons plus loin), a longtemps constitué une énigme. Or, en 1952, un jeune philosophe anglais, Michael Ventris, démontre de façon irréfutable que la langue notée sur les tablettes retrouvées à Mycènes et à Pylos n'est autre que du grec archaïque [2].

Ce déchiffrement, qui avait déjà été pressenti par le linguiste Georgiev, a permis de démontrer que les Mycéniens étaient des « Grecs à part entière ». Dès lors, la perspective posée par Evans doit être renversée : loin que la culture mycénienne ait été un appendice de la civilisation minoenne, c'est bel et bien la Grèce qui a imposé sa domination aux Crétois. « Toute la civilisation mycénienne fait désormais partie de l'hellénisme, écrit François Chamoux, non plus comme une préface, mais comme le premier chapitre de son histoire, qui débute ainsi six cents ans au moins plus tôt qu'on ne le croyait [3]. »

Le Cadre historique

Comment décrire ce « premier chapitre » ? La représentation traditionnelle de l'arrivée en Grèce des futurs Hellènes, exprimée par exemple au siècle dernier par Paul Kretschmer, fait état de trois grandes vagues : les Ioniens, les Achéens et les Doriens. Les premiers seraient arrivés dans la péninsule dès la fin du IIIe millénaire avant notre ère ; les deuxièmes, qui donnèrent naissance à la civilisation mycénienne, aux alentours de — 1600, et les Doriens, les fondateurs de Sparte, vers — 1200. Cette vue a été discutée, mais non réfutée.

Dès le IVe millénaire avant notre ère, des éléments indo-européens appartenant à la culture des haches de combat *(Streitaxtkultur)* ont atteint les Balkans. Parallèlement, la civilisation de Sesklo, en Thessalie, est remplacée par une culture nouvelle,

1. Cf. Colin Renfrew, *The Emergence of Civilisation. The Cyclades and the Aegean in the Third Millenium B.C.*, Methuen, Londres, 1972.
2. Cf. John Chadwick, *Le Déchiffrement du linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, Gallimard, 1972.
3. François Chamoux, *La Civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*, Arthaud, 1963.

dite de Dimini, dont les porteurs proviennent sans doute du Bas-Danube. Ces nouveaux arrivants vivent dans des villages fortifiés, dont les maisons, rectangulaires, divisées en deux pièces par un mur central et comprenant une antichambre, présentent déjà le plan typique du futur *megaron* hellénique, tel qu'il subsistera dans les temples et les palais de l'époque classique. Parmi les motifs de leur céramique, on note surtout les méandres, les svastikas et les spirales polychromes.

Il semble que ce soit à partir de ces foyers des Balkans et de Thessalie que se produisent les premières infiltrations indo-européennes en Grèce, en rapport avec la diffusion, dès le début de l'helladique ancien, vers — 2750, de vases inspirés des amphores globulaires et des amphores « thuringiennes ».

Il ne faut évidemment pas se représenter ces infiltrations comme une migration brutale, que l'on pourrait dater avec précision. Il s'agit plutôt d'un mouvement relativement continu, qui s'est poursuivi pendant plusieurs siècles, dans le courant de l'Helladique ancien (— 2750-1950), et qui s'est effectué dans plusieurs directions. En Asie mineure notamment, on enregistre à la même époque de vastes déplacements de populations. L'avant-garde des Louwites pénètre en Anatolie vers — 2400, voire avant. Mentionnés pour la première fois sur des tablettes cappadociennes remontant au XIXe siècle avant notre ère, les Louwites semblent avoir été les auteurs de la destruction de Troie II vers — 2300 (bronze ancien II). Leur arrivée dans la région est apparemment liée à celle des Proto-Grecs.

A partir de — 2500, la barrière de l'Othrys, au sud de la Thessalie, est franchie par des tribus indo-européennes qui descendent vers le sud, détruisent Orchomène II, Korakou (près de Corinthe) et Argos. Ils propagent avec eux un type spécial de maison, avec abside et *megaron* rectangulaire à foyer fixe, qui est alors tout à fait étranger au monde méditerranéen, mais qui est au contraire courant dans l'Europe centrale et septentrionale. Ils apportent aussi une céramique lisse, imitant l'argent, « savonneuse » au toucher, que l'on appelle le « minyen gris » et dont on retrouvera des exemplaires jusque dans les Cyclades ; cette poterie a aussi sa contrepartie en Asie mineure. Ces Proto-Grecs s'installent à Orchomène en Béotie, à Brauron en Attique, Kirrha-Krisa en Phocide, Lerne, Prosymna et Asiné en Argolide, Malthi en Messénie, etc. Sous leur influence se développe une culture originale, marquée par d'incontestables innovations en matière de technique agricole, l'apparition de la métallurgie du bronze, l'extension du commerce maritime, etc.

Ces Proto-Grecs correspondent très probablement aux « Ioniens », dont Aristote et Apollodore feront les ancêtres des Hellènes. La tradition veut que l'Attique ait été occupée par les Ioniens, qui le divisèrent en douze Etats ou tribus. En fait, les Ioniens semblent avoir occupé à peu près toute la Grèce, à l'exception peut-être de la Macédoine. C'est à cette époque, tandis qu'en Asie mineure se développe l'ancien empire hittite, que l'on peut parler d'un premier peuplement hellénique à caractère relativement massif. A cette époque également, que se forme la langue grecque archaïque.

La deuxième vague hellénique, celle des Achéens, se situe vers — 1680, soit à l'Helladique moyen III (— 1700-1550). Elle met fin à la période dite « pré-mycénienne », qui recouvre l'Helladique moyen I (— 1950-1800) et l'Helladique moyen II (— 1800-1700). Le point de départ des Achéens serait à situer dans les Balkans méridionaux ou en Macédoine, voire, selon certains auteurs, sur les bords de l'Adriatique, dans l'Epire. De là, les Achéens seraient passés en Phtiotide, puis en Thessalie et en Béotie, avant de coloniser l'Attique et le Péloponnèse. Ils apportent avec eux le chariot attelé, la roue du potier, la lance à douille, la targe (petit bouclier) ronde et la cuirasse, la fibule en bronze et une arme nouvelle redoutable : l'épée pistilliforme avec soie plate à rebords, dont l'origine est à situer en Europe septentrionale. Dans la céramique, le style « minyen » disparaît. Les tombes à fosse sont remplacées par des tombes à coupoles, comme la célèbre tombe à *tholos* du Trésor d'Atrée à Mycènes.

La puissance achéenne atteint son apogée au cours de l'Helladique récent I et II (1550-1425). Les principaux palais sont ceux de Mycènes et de Pylos. Les Achéens essaiment en Asie mineure et dans la mer Egée. Ils entrent en contact avec les Egyptiens et les Hittites, installent des établissements dans les Cyclades, à Chypre, à Rhodes, sur le littoral de la Palestine et de la Syrie. Vers — 1400, des Achéens venus de Rhodes ouvrent un « comptoir colonial » à Tarente. Dans le courant du XVe siècle avant notre ère, ils s'installent aussi en Crète, où leur arrivée semble mettre fin à la culture des « seconds palais ».

En Crète précisément, qu'en est-il ? Une première civilisation palatiale y a été détruite vers — 1750-1700, à la suite vraisemblablement d'un grand tremblement de terre. A la même époque, des éléments indo-européens venus d'Asie mineure semblent s'être installés dans l'île. Sur l'emplacement des anciens palais, on en construit de nouveaux, plus riches, mieux structurés : c'est le début de la culture néopalatiale, durant laquelle le roi de Cnossos affirme son pouvoir sur les cités voisines de Phaestos et de Mallia.

C'est aussi l'époque du linéaire A, écriture dont on ne sait pas encore avec certitude quelle langue elle notait. (On pense à l'heure actuelle à un dialecte proche du louwite ou du hittite, ce qui, du même coup, pourrait nous aider à identifier les envahisseurs de la fin de l'époque des premiers palais.) La culture palatiale est alors au faîte de sa puissance. Elle essaime dans les îles (Mélos, Rhodes, Théra-Santorin) et entretient des relations suivies avec l'Egypte.

Vers — 1450, nouveau bouleversement. Les palais crétois sont encore une fois détruits, à l'exception peut-être de celui de Cnossos. On invoque, pour expliquer ces destructions, une nouvelle série de tremblements de terre, voire une éruption du volcan de Théra-Santorin. Ces événements semblent en tout cas coïncider avec l'arrivée des Achéens dans l'île. Celle-ci provoque la disparition du linéaire A, auquel succède le linéaire B, écriture qui, nous l'avons dit, note du grec. Un roi achéen succède à l'ancien roi de Crète *(minos)*, et c'est sans doute en Argolide ou en Messénie-Triphylie qu'il faut chercher le berceau de sa dynastie. A partir du Minoen récent III (— 1400-1100), la Crète est un domaine achéen [4].

Le cadre social

Grâce aux tablettes mycéniennes en linéaire B — on en a retrouvé plus de 3 000 à Cnossos, plus de 1 200 (de plus grande taille en général) à Pylos —, nous possédons d'assez bons renseignements sur la culture des Achéens. A la base, l'organisation sociale repose sur le *genos* : la lignée de ceux qui se reconnaissent des ancêtres communs. Le *genos* a un chef, possède un patrimoine. Il s'unit avec d'autres *genos* pour former une phratrie. Les riches palais mycéniens (Tirynthe, Athènes, Mycènes, Pylos) constituent le centre d'un royaume indépendant, plus grand que les anciennes « cités-Etats ». La société forme une sorte de fédé-

4. Nous donnons ici l'une des chronologies les plus communément admises. Un auteur comme Martin P. Nilsson, suivi récemment par L.R. Palmer, place l'arrivée des Grecs en Crète dès la période — 1600-1550.

ration de principautés indépendantes, où règnent des rois, désignés tantôt par le terme de *wa-na-ka* (*wanax* en grec classique), tantôt par celui de *qa-si-re-u (basileus)*. Le roi est le garant de la prospérité du peuple, sous réserve, dit Homère, qu'il « vive selon la justice et respecte les dieux » (*L'Odyssée*, XIX, 110). La tradition dit de lui qu'on l' « écoute comme un dieu ». Il est assisté d'un chef des armées *(ra-wa-ke-ta)* et de « suivants », les *e-qe-ta*, terme d'origine indo-européenne que L.R. Palmer n'hésite pas à rapprocher du nom latin du cheval *(equus)*, et qui, dès lors, pourrait désigner une véritable classe de « chevaliers », chefs de famille noble et possesseurs de chars. Chaque royaume comprend de nombreux fonctionnaires. Une classe de prêtres *(hi-e-re-wes)* est également attestée.

Nous ignorons tout de l'identité exacte des rois mycéniens. Sur les tablettes en linéaire B, on trouve en revanche les noms de nombreux fonctionnaires. Certains nous sont familiers : Odysseus (Ulysse), Akhilleus (Achille), Orestes (Oreste), Alexandros (Alexandre), Hektôr (Hector) et même Trôs, nom du fondateur mythique de la ville de Troie. Tous ces noms sont indubitablement d'origine hellénique.

La femme semble avoir tenu une grande place dans la civilisation achéenne, contrairement à ce qu'il en est alors pour elle au Proche-Orient. Les textes homériques sont clairs à cet égard. La femme possède sur la maisonnée un pouvoir réel. On lui demande de joindre à l'adresse manuelle la solidité du jugement. Arètè, épouse du roi Alkinoos, inspire ces lignes à Homère : « Alkinoos l'honore comme pas une au monde ne peut l'être aujourd'hui, parmi toutes les femmes qui tiennent la maison sous la loi d'un époux. Elle eut, elle a toujours le cœur et les hommages de ses enfants, du roi lui-même, ainsi que de ses peuples. Les yeux tournés vers elle autant que vers un dieu, on la salue d'un mot quand elle passe dans le bourg. Elle a tant de raison, mais aussi tant de noblesse ! » *(L'Odyssée*, VII). Le poète, dont Wright dira que l'idéal en matière sexuelle est « de type scandinave », célèbre la beauté d'Hélène, le courage d'Iphigénie, la vertu de Pénélope.

L'idéal de beauté est plus « nordique » que méditerranéen. Chez les Anciens, Aphrodite est presque toujours blonde, comme l'avait déjà remarqué Havelock Hellis [5]. Athéna a les cheveux clairs *(xanthos)* et les yeux bleus : Homère la décrit plus de cinquante fois comme « la fille de Zeus aux yeux bleus » *(glaukos)*. Dans *L'Iliade*, Achille (I, 197), Agamemnon (III, 169), Aphrodite, Déméter (V, 500), Hélène (« aux yeux, aux joues claires, aux lèvres vermeilles, aux bras blancs »), Ménélas (III, 284), Harmonie, Lykos, Briséis, Ajax, etc., ont les cheveux blonds ou roux. Il en va de même, dans *L'Odyssée*, de Télémaque (IV, 349), Rhadamanthe (IV, 564), Pénélope (XVII, 37), Ulysse (VI, 231), Nausicaa (VI, 151), Hermione (IV, 14), etc.

5. *La Sélection sexuelle chez l'homme*, Mercure de France, 1925.

Les poèmes homériques

En dehors des tablettes mycéniennes, la principale source dont nous disposions pour connaître le monde achéen est représentée par les poèmes homériques. Selon l'hypothèse la plus couramment acceptée, Homère aurait vécu vers 700 avant notre ère. Sept villes au moins se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour, la mieux placée étant sans doute l'île de Chios, en Ionie, citée par Pindare et par Simonide d'Amorgos, où l'on voit encore aujourd'hui une « pierre d'Homère » marquant le lieu où le poète aurait lu publiquement *L'Iliade* et *L'Odyssée*.

La personnalité du poète pose de nombreux problèmes. Homère a-t-il vraiment existé ? A-t-il vraiment écrit toute l'œuvre qu'on lui attribue ? L'Antiquité, unanime, attribuait *L'Iliade* et *L'Odyssée* au même auteur. Après une période d'hypercriticisme, on tend aujourd'hui à en revenir à cette opinion [6]. Périodiquement, on voit aussi réapparaître l'idée selon laquelle Homère aurait vécu beaucoup plus tôt qu'on le croît. La thèse qui fait de lui le contemporain des événements qu'il décrit conserve encore des partisans [7] ! Elle semble infirmée par un certain nombre d'indices — le fait notamment que les poèmes homériques fassent allusion à des armes en fer, inconnues évidemment à l'époque du bronze, ou encore que les héros de *L'Iliade* soient incinérés, alors que les chefs mycéniens étaient enterrés.

Ce qui a surtout provoqué le scepticisme, c'est qu'un auteur du VIIIe siècle avant notre ère ait pu transcrire avec autant de pré-

6. Néanmoins, dans *Homère au féminin* (Copernic, 1977), le philosophe Raymond Ruyer reprend la thèse de Samuel Butler selon laquelle *L'Odyssée* aurait pour auteur une jeune femme.

7. Cf., par exemple, G. Kahl-Furthmann, *Wann lebte Homer ?* Anton Hain, Meisenheim am Glan, 1967.

cision et, selon toute vraisemblance, de fidélité, des événements qui se seraient déroulés quelque six cents ans avant lui. En réalité, un tel exploit ne doit pas surprendre si l'on considère la vigueur avec laquelle la tradition orale se retransmettait dans l'Antiquité de génération en génération. Les anciens Européens semblent avoir, dans une certaine mesure, méprisé l'écriture : seule la tradition orale était considérée comme dotée d'une valeur spirituelle. Le fait est longtemps resté vrai chez les Celtes. Il s'est maintenu plus longtemps encore en Inde. John Chadwick — qui fut, avec Michael Ventris, le déchiffreur du linéaire B — fait pour sa part un parallèle entre les poèmes homériques et la *Chanson de Roland,* qui fut probablement composée au XIIe siècle, mais qui relate des événements survenus en l'an 778 [8].

Dernière question : Homère était-il aveugle ? C'est évidemment possible. En tout cas, dit Robert Flacelière, il *devait* l'être. Par l'une de ces « mutilations qualifiantes » dont l'Antiquité européenne fut coutumière, le plus « voyant » des poètes helléniques se devait en effet d'avoir perdu l'usage de sa vue « physique ». Chez beaucoup de peuples indo-européens, explique Georges Dumézil, « un personnage humain ou divin se trouve habilité ou confirmé dans sa mission spéciale par la perte de l'organe qui, *normalement,* devrait en être l'instrument, la perte étant ou bien réparée par restitution ou par la greffe d'un organe supérieur, ou seulement compensée mystiquement par un don [9] ». Le « voyant » a le regard dirigé vers le *dedans* des choses. Il voit la réalité intérieure de l'homme et du monde, et n'a plus besoin de son regard tourné vers l'extérieur. (Ce en quoi il se distingue de l'homme normal, qui voit l'extériorité des choses, mais qui, bien souvent, à l'intérieur de lui-même est aveugle.) Il *fallait* que Homère fût aveugle, comme il *fallait,* chez les Germains, qu'Odhinn-Wotan perdît un œil. On pourrait citer d'autres exemples de « mutilations qualifiantes » : Horatius Coclès, le héros borgne romain (dont nous aurons à reparler), Tirésias, aveuglé par Junon dans l'instant même que lui est accordé le don de prophétie, Labys, éponyme d'une grande phratrie delphique, qui passe pour avoir été un eunuque,

Toute la question est évidemment de savoir si les poèmes homériques peuvent valablement suppléer à notre ignorance, c'est-à-dire s'ils contiennent de véritables éléments d'information ou si, au contraire, ils sont nés principalement de l'imagination du poète. Sur de nombreux points, on a pu établir l'extraordinaire exactitude du récit homérique. Homère, par exemple, donne une description détaillée d'un casque de guerre, décoré à l'aide de plaques prises dans des défenses de sanglier, qui aurait été porté par certains de ses héros. Or, ce casque, dont nous savons avec certitude qu'il existait aux débuts de l'époque mycénienne, avait complètement disparu au XIIe siècle — ce qui montre que l'information du poète pourrait même renvoyer à une époque *antérieure* à la guerre de Troie ! Autre exemple : Homère caractérise à plusieurs reprises quelques-uns de ses personnages par une formule faisant allusion à leur « pouvoir sacré », à leur « sainte puissance ». Or, cette formule, que l'on retrouve en grec sous la forme *hieron menos,* a son homologue dans les textes védiques (*ishiram manas,* « pouvoir sacré »), ce qui laisse entendre qu'il s'agit là d'une formule héritée de l'indo-européen commun...

8. *The Mycenaean World,* Cambridge University Press, Londres, 1976.
9. *Mythe et Epopée I,* Gallimard, 1968.

Des noms mystérieux

Dans les années trente, on appelait encore « préhellénique » la religion « créto-mycénienne ». On lui opposait — comme le fait par exemple Louis Gernet [10] — la religion « égéenne ». Ces vues ne sont plus soutenables aujourd'hui. Le déchiffrement des tablettes en linéaire B a montré en effet que le panthéon grec était déjà formé, pour l'essentiel, dès l'époque mycénienne.

Le fait est que l'on retrouve sur ces tablettes le nom de presque tous les grands dieux olympiens de la période classique : Zeus, Héra, Hermès, Artémis, Dionysos, Poséidon, Athéna *(A-ta-na),* Arès (Enyalos). S'y ajoute probablement, sur une tablette découverte à Cnossos, une mention d'Apollon, sous une forme archaïque (*Pa-ja-wo,* Paiéôn chez Homère, puis Péan) identifiée plus tard à ce dieu. Il n'y manque même pas la dédicace (à tous les deux » *(pa-si te-o-i)* ! Force est donc d'admettre que la religion grecque était déjà bien constituée dès le temps des Achéens.

10. *Le Génie grec dans la religion,* Renaissance du livre, 1932.

Cela dit, nous n'en sommes pas pour autant beaucoup plus avancés ! D'entrée de jeu, cette seule énumération de dieux et de déesses pose en effet un problème d'ordre linguistique : dans presque tous les cas, les noms qu'elle comprend ne paraissent pas pouvoir s'expliquer par le grec. La seule exception assurée est celle de Zeus, le maître de l'Olympe, dont le nom, tout comme la forme grecque du mot « dieu », *theos* (*deus* en latin), renvoie à un terme indo-européen, °*dyêus* ou °*deiwos* [11], dont la racine *(°de/o/-e/ow-)* associe étroitement les notions de « divinité » et de « principe lumineux » (cf. le latin *dies,* « jour », le sanskrit *dyauh,* « ciel lumineux », etc.). Comme toutes les religions indo-européennes, la religion grecque attribue en effet à ses dieux principaux un caractère « lumineux » ou « céleste » prononcé. Les dieux grecs siègent sur l'Olympe, terme désignant moins la montagne du nord de la Grèce qui porte ce nom qu'un endroit symbolique et aérien. Ils s'opposent, à cet égard, aux dieux terrestres, chthoniens.

Zeus n'est pas seulement le « ciel » personnifié. Il est aussi le maître, le *père* des dieux — le dieu *souverain* par excellence. Homère le décrit comme « le père des dieux et des hommes » (*Iliade,* I, 544). Eschyle proclame : « Zeus est l'éther, Zeus est la terre, Zeus est le ciel. Oui, Zeus est tout ce qui est au-dessus de tout. » Ce « père Zeus », Zeus-Pater, est parfaitement identique au Jupiter *(Iuppiter)* des Latins, au *Dyaus pitar* des Indiens védiques. De même que, pour les Anciens, le père constitue le centre, la clé de voûte de la famille, Zeus constitue le centre du monde divin.

Il en va tout autrement des noms des autres dieux — ce qui n'a pas manqué de poser des énigmes aux linguistes, et de susciter des étymologies fort variées et souvent fantaisistes. Cela étant, il faut bien distinguer le dieu lui-même du nom qu'il porte. Qu'un dieu grec porte un nom non grec ne veut pas dire qu'il est « moins grec » pour autant, mais, plus probablement, qu'il a repris à son compte certains attributs d'une divinité locale antérieure. Il peut très bien, en même temps, être issu du panthéon indo-européen commun — de la même façon qu'un peuple indo-européen comme les Hittites tire son nom du peuple des Hattis, dont il fit la conquête.

11. Le signe " ° " précédant un mot signifie qu'il s'agit d'un mot indo-européen « reconstruit » par les linguistes, dont la valeur phonique reste nécessairement approximative.

Le nom de Poséidon, dieu de la Mer, des tremblements de terre et des chevaux, varie selon les dialectes. Homère emploie la forme *Poseidâôn.* Ailleurs, on trouve parfois *Poteidân,* ce qui permettrait de postuler une forme d'origine °*Poteidâôn.* Ce nom comprendrait le mot °*potis* (grec classique *posis,* « mari » ; cf. le sanskrit *patis,* « seigneur », et le latin *potis,* « capable »), suivi de *dâ,* que l'on traduit fréquemment par « terre ». Poséidon serait donc le « maître (ou l'époux) de la terre ». Cette hypothèse semble confirmée par la comparaison avec le nom de Déméter, *Dâmâter* dans sa forme archaïque, qui est une ancienne Terre-Mère transformée en déesse des moissons : *mâter* étant le mot grec pour « mère », *dâ* devrait logiquement signifier la « terre ». Cette explication ne fait pourtant pas l'unanimité : les linguistes ont appris à se méfier des conclusions fondées sur de simples ressemblances !

Pour les autres dieux, les complications sont plus grandes encore. Le nom de Héra a été mis en rapport avec *hérôs,* « héros », mais l'étymologie de ce dernier mot reste obscure. Apollon n'est sans doute pas « le destructeur », bien que les Grecs aient rapproché son nom du verbe *apollûmi,* « je détruis ». Aphrodite n'a probablement rien à voir avec *aphros* l' « écume » — malgré l'association d'idées poétique que ce rapprochement suggère ! Le nom de Dionysos, qui apparaît sur une tablette mycénienne sous la forme *di-wo-nu-so-jo,* contient de toute évidence celui de son père, Zeus (génitif : *dios*), mais la seconde partie du mot reste discutée. Quant aux noms d'Héphaïstos et d'Athéna, on leur attribue en général une origine prégrecque.

Si l'on s'en tient aux sources de l'époque mycénienne, les difficultés d'interprétation sont donc grandes. Elles se renforcent du fait que nous ne possédons, pour cette époque, aucun texte à caractère théologique, aucun hymne, aucun fragment liturgique, aucune dédicace votive. Quant aux temples, ils brillent surtout par leur absence : les Achéens semblent avoir honoré leurs dieux dans des lieux consacrés (grottes, bois, sources) et dans quelques petits sanctuaires plus que dans de véritables bâtiments.

Les peuples « préhelléniques »

A l'époque classique, le panthéon hellénique résulte de la fusion (hiérarchisante dans une certaine mesure) de deux groupes

de divinités bien distinctes : d'une part, les divinités célestes, *olympiennes*, d'origine indo-européenne, qui sont aussi les divinités principales ; d'autre part, les divinités *chthoniennes,* qui, pour la plupart, sont des autochtones. « La civilisation grecque, c'est-à-dire l'esprit grec dans sa réalité objective, écrit Raffaele Pettazzoni, est issue de la rencontre de deux civilisations préexistantes : l'une, " méditerranéenne ", présente *in situ,* et l'autre, " indo-européenne ", venue s'y ajouter. Ce dualisme initial de la civilisation grecque se traduit également dans la religion [12]. » Une telle fusion explique le caractère *syncrétiste* de la religion grecque, manifesté notamment par une incroyable floraison de mythes et de récits légendaires. Mais elle explique aussi, de par son caractère nécessairement incomplet, le fait que les cultes autochtones aient pu se maintenir dans certaines régions de la Grèce ou dans certains milieux sociaux, avant de resurgir sous des formes nouvelles, telles que les cultes à mystères de la période classique ou hellénistique. « La religion rurale, ajoute Pettazzoni, correspond à une classe sociale et ethnique soumise par les conquérants attachés à la religion olympienne. »

Quels peuples habitaient donc la Grèce avant les Grecs ? Quelles langues parlaient-ils ? Etaient-ils eux-mêmes de « vrais autochtones » ou de plus anciens envahisseurs ? Depuis au moins deux siècles, ces questions n'ont pas cessé de donner lieu aux hypothèses les plus contradictoires.

Les textes anciens font état de quelque quinze peuples « préhelléniques » différents. On les a parfois désignés, de façon collective, sous le nom de Pélasges ou d'Asianiques, ou encore de Méditerranéens — termes assez flous qui reflétaient surtout un manque d'information. En fait, ces éléments préhelléniques étaient sans doute moins fondamentalement étrangers aux Grecs qu'on ne l'a cru. De nombreux travaux récents montrent qu'il s'agit, dans bien des cas, d'éléments d'origine indo-européenne installés sur la péninsule et dans le bassin de la mer Egée dès le IIIe millénaire avant notre ère. Michel B. Sakellariou [13] estime que tel est le cas d'au moins quatre de ces peuples : les Pélasges proprement dits, les Proto-Achéens (distincts des Achéens historiques), les Haimones et les Dryopes. Seraient au contraire d'origine « asianique » ou « méditerranéenne » : les Lélèges, les

12. *La Religion dans la Grèce antique,* Payot, 1953.

13. *Peuples préhelléniques d'origine indo-européenne,* Ekdotiké, Athènes, 1977.

Tyrrhènes, les Phoinikes de Cadmos, etc. Ces Indo-Européens préhelléniques proviendraient d'un agglomérat de population formé dans la partie septentrionale de l'Europe centrale, au plus tard vers le début du mésolithique. Ils se seraient introduits dans la péninsule bien avant la fin du néolithique ; toutefois, certains d'entre eux auraient aussi véhiculé des classes de céramique remontant à des civilisations développées dans la zone balkanique à l'époque néolithique.

Bien d'autres thèses ont été avancées sur ce sujet. Nombre d'auteurs, notamment, ont vu dans les Pélasges un peuple apparenté aux Illyriens. Cette opinion a été soutenue à partir de 1937 par Georgiev, qui a ensuite distingué les Pélasges des Illyriens pour affirmer que la langue « pélasgique » appartiendrait au même groupe que le hittite cunéiforme, le louwite, le palaïte, le lycien, le carien, le lydien, le thrace et l'étrusque. Pour leur part, L.R. Palmer et G. Huxley voient dans les Pélasges de proches parents des Louwites, présents en Asie mineure vers — 2400 et qui auraient ensuite pénétré en Grèce vers — 1900.

Tout récemment, l'Anglais Colin Renfrew [14] a émis une autre opinion, à vrai dire très contestée. Selon lui, les populations dites « préhelléniques » seraient *toutes* d'origine indo-européenne, et la langue dite « méditerranéenne » ne serait qu'une forme d'indo-européen primitif. Des groupes de porteurs de cette langue se seraient répandus au début du néolithique depuis l'Anatolie jusque dans les Balkans et en Europe centrale. Depuis cette date, le peuplement de la Grèce n'aurait subi aucun changement fondamental, et aurait seulement donné lieu à une évolution locale.

Le meurtre d'Oreste

Quoi qu'il en soit, le fait demeure incontestable que les premiers Hellènes, arrivant dans la péninsule, y rencontrèrent des populations dont la société et les croyances différaient sensiblement des leurs. Cette différence était particulièrement sensible sur le plan social. Les Hellènes étaient en effet organisés en une

14. In R.A. Crossland et A. Birchall, ed., *Bronze Age Migrations in the Aegean,* Duckworth, Londres, 1973.

société à descendance *patrilinéaire*. Cette société était patriarcale et, sur le plan religieux, trouvait son prolongement et sa justification « idéale » dans la nette prédominance de l'élément masculin au sein de l'assemblée des dieux. Chez les Indo-Européens, la « part de la mère » sur le plan juridique est symboliquement « supprimée » par un rite dérivé de la « couvade » : le père « engendre » et reconnaît l'enfant en le prenant après sa naissance sur ses genoux. Dans le vocabulaire de base de nombre de langues européennes, on dit d'ailleurs de la femme qu'elle accouche, qu'elle met au monde, qu'elle enfante, mais non qu'elle *engendre*. Seul le père engendre, ce qui explique que des mots à première vue aussi différents que *genos, gens,* « genou », « engendrer », renvoient tous à une même racine °*gen-*, elle-même tirée de °*eg-* qui désigne le « moi (paternel) » (cf. le latin *ego,* « moi »).

Au contraire, les peuples préhelléniques étaient — pour certains d'entre eux tout au moins — organisés en une société à descendance *matrilinéaire,* et c'est aussi la raison pour laquelle leur religion avait un net caractère « féminin » (culte de la Grande-Mère), terrestre et chthonien. Leur confrontation avec les Hellènes posait donc le problème d'une conciliation entre deux conceptions de la société et du droit — puisque, dans les sociétés à descendance matrilinéaire, si le pouvoir est toujours exercé par l'homme, c'est des femmes que provient sa *légitimité* : on devient roi en épousant la femme qui est l'héritière du pouvoir. Les Hellènes, dont on peut penser qu'ils ont, au début, souvent acquis leur pouvoir par mariage, se trouvaient donc dans l'obligation de *légitimer* cette situation du point de vue de leur conception de la société et du droit. Comment y sont-ils parvenus ? Essentiellement par toute une série de faits religieux et de *récits mythiques* qui mettent en scène, sous une forme symbolique, la confrontation qu'ils ont connue et en proposent, toujours symboliquement, une « solution ». C'est dans cette perspective, nous semble-t-il, qu'il faut examiner, entre autres, *L'Orestiade,* l'aventure d'Œdipe, le mythe de Thésée, de Jason, du Bellérophon, voire le mythe de l'enlèvement par Zeus, déguisé en taureau (c'est-à-dire ayant emprunté les apparences d'une divinité locale), de la « préhellénique » Europe, fille de l'Egéenne Téléphassa.

C'est pour cette raison, également, qu'Athéna, déesse éponyme de la ville d'Athènes, n'a pas de mère. Elle naît tout armée du front de Zeus, fendu par la double hache crétoise maniée symboliquement soit par Héphaïstos le forgeron, soit par Prométhée, le « découvreur » du feu. Cette genèse, magnifiée par Phidias au fronton est du Parthénon, est caractéristique. Prométhée et Héphaïstos représentent la population autochtone, qui « fend le crâne » du peuple hellène, mais ne parvient qu'à en faire surgir une déesse *sans mère,* qui n'est « que de Zeus », c'est-à-dire sans ascendance indigène.

De même, dans *L'Orestiade* d'Eschyle, c'est encore Athéna qui proclame le « droit du père ». On connaît le thème de ce récit, dont l'épisode central est le meurtre par Oreste de sa mère, Clytemnestre. Crime atroce, qui, pourtant, a été ordonné par Apollon, le dieu de Delphes. En tuant Clytemnestre, Oreste a en effet *vengé son père,* Agamemnon, lui-même assassiné par son épouse à son retour de Troie. Poursuivi par les Erinyes, Oreste passe en jugement. Il est défendu par Apollon et Athéna. Apollon, qui en tuant le serpent Python a du même coup imposé sa loi à la Terre-Mère, ne pouvait être que du côté de l'accusé. Alléguant tout à la fois, de façon révélatrice, la volonté de Zeus et l'intérêt d'Athènes, il déclare : « Ce n'est pas la mère qui engendre celui qu'on nomme son enfant. (...) Celui qui engendre, c'est le mâle ; elle, *comme une étrangère,* conserve la jeune pousse. » Athéna est la vivante illustration de ce propos elle qui n'a été engendrée que par Zeus. C'est pourquoi elle se déclare, elle aussi, en faveur d'Oreste, précisant que si les voix des juges se partagent en deux parties égales, c'est sa voix qui fera la décision. « C'est à moi, dit-elle, qu'il appartient de prononcer la dernière. J'ajouterai mon suffrage à ceux qui sont pour Oreste. Je n'ai pas de mère à qui je doive la vie. Je suis en tout et de tout cœur pour le mâle, jusqu'à l'hymen exclusivement, et je suis indubitablement du côté du père. » A la fin du procès, Oreste est donc absous du crime qu'il a commis. Le monde des Erinyes, le monde du serpent Python, le monde préhellénique doit s'incliner devant la volonté de Zeus. C'est la pleine « victoire » du droit patrilinéaire sur le droit autochtone — mais une « victoire » expliquée et « justifiée » par l'intervention des dieux.

Friedrich Georg Jünger, dans l'essai qu'il a consacré à Apollon, a bien vu le rôle éminemment symbolique de l'acquittement d'Oreste. « Celui qui médite les leçons de *L'Orestiade,* écrit-il, comprend bien qu'Apollon a non seulement déchargé Oreste du poids de ce crime de sang sombre et monstrueux, mais encore qu'il a délivré l'ensemble de la Grèce de l'emprise

d'un droit de vengeance, de talion, ténébreux et erroné [15]. » On comprend mieux, dès lors, l'importance que revêtait la représentation, à dates fixes, des *Euménides* d'Eschyle pour le peuple athénien.

Conflits de légitimités

Un autre mythe est révélateur. Il concerne Héphaïstos. De ce dieu, la tradition fait un artisan et un forgeron : deux traits qui l'apparentent d'emblée à la population grecque préhellénique. Or, il est dit que Héphaïstos, seul de tous les Olympiens à se distinguer par sa laideur et ses infirmités, a été conçu par Héra « sans union d'amour, par colère et *défi à son époux* » (Hésiode). Il est également dit que Zeus l'a précipité du haut de l'Olympe parce qu'il a pris la défense de sa mère (*Iliade,* I, 590).

Dionysos, lui aussi, est un dieu à double provenance. Il est le fils de Zeus et de Sémélé, fille du roi de Thèbes, Cadmos. Cette Sémélé représente peut-être la déesse-mère préhellénique (Semelô en thraco-phrygien, comme l'a souligné Kretschmer). La tradition précise que Zeus l'a « cousu dans sa cuisse » pour le faire naître une seconde fois. Et ce n'est qu'après cette seconde naissance, cette naissance *purement paternelle,* qu'il a pu entrer dans le panthéon olympien.

On pourrait aussi bien interpréter de la même façon différents épisodes du mythe d'Œdipe. On retrouve d'ailleurs, à l'origine de ce dernier, l'enlèvement d'Europe par Zeus. Cadmos, frère d'Europe, part à la recherche de celle-ci. Ayant suivi l'oracle d'Apollon, il devient le fondateur de la ville de Thèbes, puis épouse la fille d'Arès (dieu hellénique de la fonction guerrière), Harmonie. C'est l'un de ses descendants, Laïos, qui sera le père d'Œdipe. Suivant ce qu'avait annoncé un oracle, ce dernier tuera son père, puis, après être parvenu à répondre à l'énigme du Sphinx, il épousera sa mère, Jocaste, sœur du régent de Thèbes, Créon. Il aura pour enfants deux fils, Etéocle et Polynice, et une fille, Antigone. Ayant repris le pouvoir après la mort d'Œdipe, Créon fera enterrer vive Antigone, qui avait voulu, malgré son interdiction, donner une sépulture à son frère Polynice. Ce mythe met en scène, à nouveau, un conflit entre deux

15. *Griechische Mythen,* Vittorio Klostermann, Francfort, 1947.

structures de parenté. Le mariage de Cadmos et d'Harmonie représente un compromis « compensateur » qui succède à l'enlèvement d'Europe. Mais ce compromis est rapidement remis en question. Le nom de Laïos signifie « le gaucher ». De fait, on précise que Laïos « marche du côté gauche », qui est le « mauvais » côté pour les Indo-Européens (le côté *sinistre* par excellence). Pour échapper à la prédiction de l'oracle, il tente (sans succès) de ne pas avoir de fils. En d'autres termes, il s'efforce de rétablir à Thèbes le droit matrilinéaire. Œdipe l'en empêche, d'abord en le tuant, ensuite en épousant Jocaste, acte incestueux symbolisant un viol caractérisé de cette règle du droit matrilinéaire selon laquelle l'individu est d'abord apparenté à sa mère, et non à son père. Le cas d'Antigone est encore plus clair, puisque celle-ci encourt la mort en respectant la règle patriarcale qui veut qu'elle ensevelisse son frère, *remplaçant de son père* (Œdipe), en dépit de l'interdiction édictée par le *frère de sa mère,* Créon, représentant de la règle matriarcale.

On pourrait citer bien d'autres cas : celui de l'Egéenne Ariane, qui, en désobéissant à son père Minos, « trahit » la tradition crétoise et se rallie au héros grec Thésée ; celui de la déesse Korè (Perséphone), fille de Zeus et de Déméter, dont il est dit qu'elle est « mal à l'aise sur l'Olympe » (où règne Héra, épouse légitime du maître des dieux) ; sans oublier Apollon, le « dur Prytane », qui, dès sa naissance, refuse le lait de sa mère « terrestre », Létone, et entreprend de prophétiser au nom du seul Zeus-Pater, avant de tuer le serpent Python (dont il fait dépouiller les sirènes par les Muses), ainsi que Hyacinthe, ancien dieu de la Végétation, à Amyclée.

Tous ces mythes, et quelques autres encore, mettent en scène des héros ou des dieux contraints tout à la fois d'assumer un double héritage, mais aussi de le « démêler », d'y opérer un choix symbolique fondamental, qui peut aller jusqu'au meurtre. Dans ces récits, le couple Hellènes/peuples préhelléniques est constamment transposé dans un couple dieux/hommes (ou encore dieux olympiens/dieux chthoniens). Et, à chaque fois, la *pars sinistra,* la « part de la main gauche », c'est-à-dire la part « autochtone », est symboliquement dévaluée ou supprimée. Il ne s'agit toutefois pas d'un rejet pur et simple : il s'agit plutôt, pour les Hellènes, de justifier leur position dominante tout en *incorporant* dans un système hiérarchisé des éléments dominés.

La guerre de Troie et l'arrivée des Doriens

L'ancienne tradition plaçait la guerre de Troie aux environs de 1180 avant notre ère. Les auteurs modernes ont révisé en hausse cette datation. On sait aujourd'hui que le site de Troie a été habité, presque sans interruption, depuis le IVe millénaire avant notre ère. Les archéologues ont mis au jour les restes d'au moins neuf cités construites successivement à cet emplacement — aujourd'hui Hissarlik, en Turquie — qui fut découvert et fouillé par Heinrich Schliemann au siècle dernier. La Troie dont Homère décrit le siège dans *L'Iliade,* et dont la chute, après un siège de dix ans, aurait permis aux chefs achéens d'étendre considérablement leur puissance, correspondrait à la Troie VII A, qui fut détruite vers — 1250. Cette destruction donne apparemment confirmation des faits rapportés dans *L'Iliade*. Néanmoins, la vérité oblige à dire que l'on ne possède pas de preuve matérielle permettant d'affirmer que Troie VII A fut prise réellement par les Grecs mycéniens.

Très peu de temps après cette date, à la fin du XIIIe siècle avant notre ère, la civilisation mycénienne s'effondre. Dans quelles circonstances ? Nous ne le savons pas exactement, et c'est même là un des mystères les plus irritants auxquels les spécialistes se sont heurtés jusqu'ici. Tout au plus peut-on dire que ce bouleversement semble lié, d'une part, à un certain nombre de catastrophes naturelles, d'autre part, aux invasions des Peuples de la Mer, enfin à l'arrivée des Doriens [16].

Jusqu'au début de ce siècle, on attribuait aux Doriens l'introduction du fer, de la céramique « géométrique » (où les représentations historiées cèdent la place à des symboles : roues solaires, svastikas, méandres, entrelacs), de la pratique funéraire de l'incinération, d'un type de manteau et de vêtement flottant tenu par des fibules, analogue à ceux des tourbières danoises. Par la suite, comme l'écrit Guy Rachet, « on leur a repris peu

16. La théorie de Rhys Carpenter (1966), selon laquelle la chute de la culture mycénienne aurait été provoquée par des changements climatiques, est une hypothèse que les récents développements de la paléobotanique semblent démentir.

à peu tout ce qu'on leur avait donné [17] ». En fait, l'intuition de départ était probablement juste et demande seulement à être nuancée. Les Doriens installent en Grèce une société à caractère très militaire, fondée sur le compagnonnage viril, qui trouvera dans la société lacédémonienne, à Sparte, son plus haut achèvement. Parallèlement, le culte se fait plus masculin aussi : les dieux prennent le pas sur les déesses. Enfin, on voit apparaître les premiers temples grecs, qui se dotent peu à peu de leur aspect définitif.

Les Grecs classiques conserveront le souvenir de cette arrivée des Doriens avec le mythe du « retour des Héraclides ». Ce dernier fait intervenir les descendants d'un Héraklès péloponnésien, qui, après avoir été chassés par Eurysthée, roi d'Argos, seraient revenus en force se réinstaller dans leur patrie. Il y a évidemment là le souvenir d'une parenté d'origine. « Le fait que les Doriens parlent un dialecte grec, remarque Guy Rachet, nous conduit à conclure, soit qu'ils ont adopté une langue parlée dans une partie de la Grèce mycénienne, soit plutôt qu'ils sont restés établis dans une région limitrophe de la Grèce, ayant émigré d'Europe centrale en même temps que les Achéens, les Ioniens et les Eoliens [18] ». Cette parenté est toutefois relative, comme en témoigne l'antagonisme des Doriens et des Ioniens, qui se maintint de façon très durable, pour culminer dans les vingt-sept années de guerre du Ve siècle avant notre ère.

Les Doriens occupèrent une partie de la Grèce centrale, la quasi-totalité du Péloponnèse, à l'exception de l'Arcadie, ainsi que la Crète, les Cyclades et les Sporades méridionales. D'où venaient-ils et par où sont-ils passés ? C'est là que les avis divergent. On n'a en effet pratiquement pas retrouvé de trace archéologique de la migration dorienne, qui paraît pourtant incontestable (encore que certains auteurs l'aient interprétée comme une vue de l'esprit). Pierre Lévêque imagine les Doriens descendant vers le sud des deux côtés du Pinde. François Chamoux les fait venir des régions montagneuses du nord-ouest de la péninsule. Mais ces opinions ne font pas l'unanimité. « Il est hautement peu probable, écrit John Chadwick, que les montagnes abruptes de l'Etolie et de l'Epire aient pu engendrer une population assez nombreuse pour coloniser le

17. *Archéologie de la Grèce préhistorique,* Gérard et Cie, Verviers, 1969.

18. *Ibid.*

sud de la Grèce à l'échelle nécessaire, si faible qu'ait pu être la résistance mycénienne [19]. » Dans ces conditions, il ne reste guère qu'une hypothèse : une arrivée par la mer. Et c'est là qu'il faut évoquer, à la fois, le phénomène très complexe constitué par les migrations des Peuples de la Mer dans tout le secteur oriental de la Méditerranée, et le mythe de l'Atlantide, qui a, comme on le sait, donné naissance à plus d'une hypothèse hardie.

L'ÉNIGME DE L'ATLANTIDE

Le récit de l'Atlantide a été transcrit par Platon dans deux de ses derniers dialogues, le *Critias* et le *Timée*. Vers — 570, raconte Platon, le législateur Solon se rendit en Egypte pour « recueillir des informations sur les temps passés ». Là, il apprit de la bouche des prêtres égyptiens l'existence d'un ancien royaume d' « Atlantide », dont la capitale, Basiléia, aurait été submergée par les flots à la suite de catastrophes naturelles, et dont les habitants, chassés de leur patrie, se seraient lancés à l'assaut des pays méditerranéens. De ce récit, Solon retint surtout le rôle joué à cette époque par Athènes, qui aurait été la seule cité à résister à l'attaque des « Atlantes », lesquels, partis d'Europe avec une armée puissante, auraient pénétré en Grèce et l'auraient occupée, après s'être attaqués à bien d'autres Etats. Revenu à Athènes, Solon transmit cette histoire à son ami Dropidès, aïeul d'un contemporain de Socrate, Critias le Jeune, mis en scène par Platon.

Or, selon le chercheur allemand Jürgen Spanuth, auteur de plusieurs livres sur l' « Atlantide [20] », seule l'invasion des Peuples de la Mer est susceptible de fournir à ce mythe une base historique. De quoi s'agit-il ? D'un mouvement de peuples considérable, qui, à la fin du XIIIe siècle avant notre ère et tout à fait au début du XIIe, envahit la Méditerranée orientale et le secteur égéen avant de se heurter à l'Egypte. Les Peuples de la Mer (la dénomination exacte est « Peuples de la Mer et du Nord ») seront finalement défaits par les troupes du pharaon

19. *The Mycenaean World, op. cit.*

20. *L'Enigme de l'Atlantide,* CEVIC, Montreuil, 1971 ; *Le Secret de l'Atlantide,* Copernic, 1977.

Ramsès III. Celui-ci, pour célébrer sa victoire, fera construire le temple de Medinet Habou, dont les bas-reliefs décrivent les assaillants avec beaucoup de précision. Les traits qu'ils leur prêtent — casques à cornes et couronnes de roseaux, boucliers ronds, épées à soie « en langue de carpe », vaisseaux effilés portant à la proue des têtes de cygnes ou de dragons — ne correspondent guère avec ce que l'on connaît du Proche-Orient de cette époque. Ils évoquent par contre l'Europe du Nord et les cultures locales de la fin de l'âge du bronze.

Les textes égyptiens disent que les Peuples de la Mer, dont ils fournissent une énumération — Eqwesh (Achéens ?), Shardana, Peleset, Denyen, Lukka, Toursha ou Teresh, etc. —, alliés des Libyens et des Tyrrhéniens, venaient « des îles et des continents de la mer mondiale aux fins fonds du Nord ». La « mer mondiale » est appelée *sin wur*. Les « fins fonds du Nord » correspondent, dans la cosmographie égyptienne, au « neuvième arc » du disque terrestre, là où se dresse l' « axe du monde ». Il y a tout lieu de penser, écrit Jürgen Spanuth, qui apporte à l'appui de sa thèse une multitude d'arguments, que le point de départ des Peuples de la Mer « a dû se situer en Allemagne du Nord ou en Scandinavie méridionale, entre le 52e et le 58e degré de latitude nord. Cette région correspond d'ailleurs à la " neuvième courbe " de la cosmographie égyptienne, d'où les scribes faisaient venir les prisonniers dont ils recueillirent le témoignage [21] ». Quant à l' « axe (ou pilier) du monde », que les Germains appelaient Irmin, il a son équivalent dans le domaine grec avec le mythe d'Atlas, personnage qui soutient le ciel sur ses épaules au pays des Hyperboréens.

« Tout cela, poursuit Spanuth, nous amène au voisinage de l'île de Héligoland, en mer du Nord, qui correspond exactement à la description donnée par Platon de la capitale sacrée des Atlantes, l'antique Basiléia. » Cette cité royale, qui, dit Platon, « se trouvait à l'embouchure de grands fleuves », proche d'une « falaise faite d'une roche rouge, blanche et noire », serait à localiser plus précisément entre l'actuelle Héligoland et les rives de la presqu'île de l'Eiderstedt, sur la côte ouest du Schleswig-Holstein. Etymologiquement, le nom de Héligoland renvoie d'ailleurs à une « terre sacrée » (*heiliges Land*) ; dans l'Antiquité, on lui donna le nom de Basiléia. C'est dans ses parages que confluent les fleuves Weser, Eider et Elbe, fleuves dont le cours

21. *Le Secret de l'Atlantide, op. cit.*

fut brutalement modifié par de grandes catastrophes naturelles survenues au XIIIe siècle avant notre ère, qui entraînèrent aussi la submersion d'une partie très importante des terres habitées. Il y aurait donc identité entre les anciens habitants de ces régions, les Peuples de la Mer (auxquels les Egyptiens donnaient le nom de Haunebou) et les « Atlantes » dont parle Platon. Quant à l' « orichalque » qui aurait fait la fortune du royaume atlante, il y a de bonnes raisons de penser qu'il s'agit de l'ambre jaune, dont l'Europe du Nord faisait alors un commerce intensif [22].

Le fait est que, dans la seconde moitié du XIIIe siècle avant notre ère, une grande partie de l'Europe semble avoir connu une sécheresse catastrophique, suivie de toute une série de cataclysmes naturels : raz de marée, éruptions volcaniques, tremblements de terre sous-marins, etc. On a mis ces catastrophes en rapport avec le passage d'une comète à proximité de la Terre, événement qui aurait en partie inspiré le mythe germanique du « destin des dieux » (*ragnarök*) et dont le mythe grec de Phaéton garderait également le souvenir (nous en reparlerons plus loin). Ces cataclysmes seraient à rapprocher de ceux qui se produisirent dans le secteur égéen, notamment la célèbre éruption du volcan de Théra-Santorin, sans oublier les événements dont on trouve l'écho dans l'Exode biblique avec les « plaies d'Egypte », le raz de marée qui permit aux Hébreux de franchir « à pied sec » la mer Rouge, etc.

La Grande Migration des Peuples de la Mer

La thèse de Spanuth est que ces catastrophes entraînèrent le départ d'Europe septentrionale d'une nouvelle migration indo-européenne, qui traversa l'Europe centrale et l'Asie Mineure avant d'aller buter, aux frontières de la Libye, contre la puissance égyptienne. Dans cette perspective, il y aurait un lien logique entre la fin de la culture nordique de l'âge du bronze (qui mit fin au commerce de l'ambre avec la Méditerranée pendant plus de cinq siècles), les invasions des Peuples de la

22. En 1953, des fouilles sous-marines ont permis à Spanuth de retrouver dans les parages de Héligoland des plaques de bronze identiques à celles dont parle Platon et les murailles d'une cité engloutie.

Mer, l'écroulement de la civilisation crétoise et de la culture mycénienne, l'effondrement de la puissance hittite, la disparition de la ville royale d'Ougarit en Syrie, celle de la ville fortifiée de Jéricho en Palestine, et l'arrivée des Doriens.

On sait par ailleurs que la migration des Peuples de la Mer ne consista nullement dans une série de raids militaires. Il s'agit bel et bien d'une migration de peuplement : les assaillants ont avec eux femmes, enfants, chariots et biens ; il est très vraisemblable aussi qu'au fur et à mesure de leur progression ils incorporèrent des populations locales. « Il est inexact de faire des Peuples de la Mer une grande migration indo-européenne vers les pays du Proche-Orient, estime Henri Van Effenterre, professeur d'histoire grecque à la Sorbonne. Mais il est possible d'imaginer qu'au départ d'un très vaste mouvement de peuples, l'impulsion serait venue d'éléments linguistiques apparentés à la famille indo-européenne [23]. »

Cette grande migration aurait, au départ, emprunté les anciennes routes de l'ambre : soit par les cours de l'Elbe et de l'Oder, à travers la Bohême jusqu'au Danube (ce qui aurait chassé les Illyriens en direction des Alpes orientales, puis, de là, vers la Vénétie et l'Apulie), soit, à partir de l'Elbe et de la Saale, vers la vallée de la Regnitz, le Danube, la vallée de l'Inn, le col du Brenner et la péninsule italique. Elle aurait atteint la plaine hongroise dans la seconde moitié du XIIIe siècle avant notre ère, apportant avec elle la culture des champs d'urnes. Elle serait ensuite repartie par la vallée du Danube, aurait franchi le Bosphore et pénétré en Asie Mineure, tandis que certains de ses éléments entraient en Grèce par les vallées de la Vtlava et du Vardar. Enfin, les Peuples de la Mer auraient envahi le pays des Hittites, le sud de l'Anatolie, le coude de l'Euphrate, l'île de Chypre, la Syrie maritime et la Libye. Ils auraient également menacé la Grèce.

La menace constituée par les Peuples de la Mer fut rapidement perçue. Différents indices montrent qu'à Pylos tout au moins, les habitants de la ville redoutaient une attaque par la mer. L'arrivée des nouveaux envahisseurs provoqua l'érection des murailles « cyclopéennes » de Mycènes et de Tirynthe, ainsi que la construction d'une fortification destinée à barrer l'isthme de Corinthe. A Athènes, à la même époque,

23. *La Seconde fin du monde. Mycènes et la mort d'une civilisation*, Hespérides, Toulouse, 1974.

l'Acropole fait l'objet d'une défense énergique. Le « mur des Pélasges », édifié en toute hâte, permet d'abriter la citadelle. C'est lui qui sauvera le cœur de la cité.

Les premiers assauts durent se produire vers — 1230. A cette date, qui correspond à la fin du Mycénien III B, les palais de Mycènes, de Tirynthe et de Pylos, ainsi que la majeure partie des cités achéennes (Midéa en Argolide, Gla et peut-être Orchomène en Béotie, Krisa et Delphes en Phocide, Iolkos en Thessalie, etc.), sont détruits ou incendiés. Par contre, les régions périphériques reçoivent un afflux de population. En même temps, on voit apparaître dans la région les premières armes de fer, ainsi qu'un nouveau type d'épée, dit de « Naue II », à propos duquel Guy Rachet écrit : « C'est au Danemark que semble s'être établie la population porteuse de cette arme [24] ».

Seule Athènes résista à l'invasion, ainsi que les prêtres égyptiens le confirmèrent à Solon. Les Athéniens livrèrent la bataille sous la conduite du roi mythique Kodros, qui perdit la vie à cette occasion. Ne pouvant s'installer en Attique, les envahisseurs occupèrent progressivement le Péloponnèse et la Crète. Thèbes, Orchomène, Iolkos sont alors réoccupés. C'est le début du Mycénien III C (caractérisé notamment par l'apparition des épingles en bronze, de la fibule et du vêtement drapé, et par la raréfaction des chambres à sépultures multiples au profit des tombes à cistes individuelles) ; il va durer environ un siècle.

Parallèlement, les Peuples de la Mer s'attaquent au royaume d'Egypte. La première offensive date de — 1227. Trente ans plus tard, en — 1195, une bataille décisive oppose l'armée de Ramsès III aux envahisseurs sur le delta oriental. La victoire, nous l'avons dit, revint aux Egyptiens. Les assaillants refluèrent alors vers l'Europe et le Proche-Orient. Certains se dirigèrent vers la Méditerranée occidentale, tels les Shardana et les Shekelesh, où l'on a pu voir les ancêtres des Sardes et des Sicules, ou encore les Toursha ou Teresh, qui sont peut-être les premiers Etrusques. D'autres, les Peleset (ou Pilistou) s'installèrent dans la zone côtière située entre Gaza et le désert de Carmel, sur la terre de Palestine à laquelle ils ont donné leur nom : ce sont les Philistins, que les anciens monuments d'Egypte

24. *Archéologie de la Grèce préhistorique, op. cit.*

25. Sur les Philistins, peuple indo-européen encore très méconnu, cf. l'ouvrage de Jürgen Spanuth, *Die Philister. Das unbekannte Volk,* Zeller, Osnabrück, 1979.

représentent avec des traits physiques et vestimentaires évoquant très nettement les Grecs [25]. Les Saksar se fixèrent sur la côte ouest de la Syrie, etc.

Qu'il y ait un lien « triangulaire » entre la fin de la culture mycénienne, les invasions des Peuples de la Mer et l'installation des Doriens en Grèce, cela semble donc assez évident. Il faut toutefois souligner que cette période — les XIIIe et XIIe siècles avant notre ère — reste aujourd'hui encore très mal connue, et que les spécialistes continuent à s'affronter à son sujet, notamment sur tous les problèmes ayant trait à la chronologie. A la suite des récents travaux de l'école anglo-saxonne (Colin Renfrew), la chronologie classique, fondée en partie sur l'histoire des dynasties égyptiennes, est probablement appelée à subir diverses révisions [26]. Sur le plan archéologique, d'importantes découvertes continuent d'être faites chaque année, en particulier en Asie Mineure. Toutes les informations dont nous disposons à l'heure actuelle doivent donc être prises comme provisoires.

26. Signalons, par exemple, qu'un auteur comme L.R. Palmer va jusqu'à faire coïncider dans le temps la fin de la civilisation néopalatiale crétoise, datée généralement de — 1450-1400, et les invasions de la fin du XIIIe siècle. « Pour l'écriture et la langue, observe-t-il, les tablettes de Cnossos, d'environ — 1450, sont tout à fait semblables à celles de Pylos, qui datent d'environ — 1200. Est-il possible que la langue soit demeurée statique pendant deux siècles ? » Cette hypothèse, bien sûr, est très controversée.

DIEUX ET MYTHES GRECS

A partir du XIe siècle avant notre ère, la Grèce entre dans l'époque que l'on appelle « géométrique ». Cette période, qui reste elle aussi mal connue, est marquée, entre autres, par un brillant essor culturel dans le secteur de l'Attique et par le développement, à partir de — 800, de la *polis* (ou cité-Etat), où le pouvoir est généralement détenu par l'aristocratie. Une écriture alphabétique est créée vers — 900. La monnaie, inventée en Lydie, fait son apparition au VIIe siècle. La colonisation se développe et aboutit à la fondation de nouveaux établissements en Méditerranée et dans le Pont-Euxin. Sparte devient le premier Etat militaire de la Grèce. Au VIIe siècle, on voit apparaître le terme d' « Hellène », qui désigne l'ensemble des peuples grecs. Enfin, sur le plan religieux, le panthéon s'organise sous une forme à peu près définitive. On construit les premiers temples de l'Acropole. Les Panathénées et les Grandes Dionysies sont instituées à Athènes. La Grèce entre dans sa période classique au début du Ve siècle, qui voit les Athéniens repousser les soldats de Darius à Marathon.

Nous avons déjà évoqué quelques dieux du panthéon hellénique. Il ne saurait être question de tous les présenter ici. Nous nous en tiendrons donc, à titre d'exemple, à en examiner deux, d'une importance toute particulière, et dont la configuration n'a

pas cessé jusqu'à nos jours d'inspirer les écrivains et les psychologues : Dionysos et Apollon.

DIONYSOS, LE DIEU « QUI REND FOU »

« Après plus d'un siècle de recherche, écrit Mircea Eliade, Dionysos reste encore une énigme [27]. » A.J. Festugière, de son côté, disait en 1935 : « Dionysos est un étranger dans le panthéon antique. » Depuis lors, nous l'avons vu, son nom n'en a pas moins été identifié sur des tablettes mycéniennes rédigées en linéaire B. S'agit-il à l'origine d'une divinité autochtone ? C'est très probable. Dionysos vient sans doute, non pas d'Egypte (comme le croyait Plutarque), mais de Thrace ou de Phrygie, comme en témoigne le nom de sa mère. (Certains, comme Alain Daniélou, prétendent même qu'il aurait subi une influence indo-aryenne : en Inde, Nisah est une épithète de Shivah qui veut dire « suprême ».) Son culte serait d'abord passé en Eubée, avant de gagner la Béotie, puis Eleuthères et Athènes, où, à partir des VIIIe et VIIe siècles, il semble « réveiller » d'anciennes croyances locales — et, dès lors, se répand comme une épidémie qui n'est pas sans évoquer les courants millénaristes du Moyen Age.

Arrivé comme par raccroc dans le panthéon hellénique, Dionysos appartient à la « seconde génération » des Olympiens. Divinité de la nature « originelle », il est aussi le dieu des chasseurs, le dieu de la terre et des morts, le dieu de la liberté sauvage, de la libération brutale des instincts, de la décharge cathartique. Vivante incarnation de l'ivresse physique et spirituelle, il passe pour avoir inventé le vin. Aussi son culte est-il associé à la vigne, ce qui permettra aux Romains de l'assimiler à Bacchus : le Dionysos latin correspond d'abord à Liber, dieu dont le nom, formé sur un dérivé en *-es* du thème italique et déjà indo-européen *°leudh,* signifie « celui de la croissance, de la germination ». (Liber, dont parle longuement Varron, préside, avec Cérès, à plusieurs opérations agricoles.) Dionysos, lui aussi, est le dieu de tout « ce qui pousse » — *auxitès,* celui qui fait croître. Vêtu d'une robe asiatique, s'appuyant sur un thyrse (bâton terminé par une pomme de pin), il organise des courses

27. *Histoire des croyances et des idées religieuses,* vol. I, Payot, 1976.

nocturnes et patronne des cérémonies auxquelles participent les bacchantes, les silènes et les satyres. Ses adeptes, réunis eux aussi en cortèges, se livrent au déchaînement des passions.

Souvent représenté sous les traits d'un éphèbe quelque peu efféminé, Dionysos est à la fois un dieu « libérateur » (*eleutherios*) et qui « rend fou » (*mainomenos*). Il n'affranchit des lois et des ordres que pour soumettre l'esprit à une autre forme d'aliénation. Là réside toute son ambiguïté. Pourtant, cette nouvelle aliénation sera jugée par beaucoup préférable. Contrairement aux autres dieux, olympiens à part entière, qui garantissent l'ordre harmonieux de la cité, Dionysos apporte l'affranchissement de cet ordre, la brusque disparition des contraintes. Il justifie tous les débordements. Sans doute aurait-il avantageusement patronné les « Fêtes des Fous » médiévales.

Son culte comporte toute une série de fêtes : les Dionysies des champs, en décembre ; les Lénées, au milieu de l'hiver ; les Anthestéries, en février-mars, et les Grandes Dionysies, en mars-avril. Surtout agreste et rural, ce culte prendra avec le temps un caractère de plus en plus sauvage et frénétique, trouvant dans la population grecque non hellénique une sorte de terrain préparé. A Rome, les excès des bacchants donneront lieu à un scandale politique. En Grèce, avec la participation des bacchants à son épiphanie, le rituel de Dionysos se caractérisera essentiellement par une frénésie extatique et violente, la *mania*.

Apollon et l'oracle de Delphes

Apollon est évidemment tout différent. Lui aussi, pourtant, a été « créé » à partir d'un substrat antérieur, éventuellement thraco-phrygien. Mais il se veut avant toutes choses le dieu des Hellènes. On le fait naître à Délos, en même temps que sa sœur jumelle, Artémis. De fait, Délos fut l'un de ses sanctuaires les plus importants. Toutefois, c'est à Delphes qu'il connaîtra sa plus grande renommée.

Delphes ! Terre de contrastes, qui suscite les plus vifs sentiments, les plus violentes impressions. En ce lieu prestigieux, dès le IIe millénaire avant notre ère, les habitants célébraient le culte d'une divinité chthonienne, la Terre (Gê), à laquelle Eschyle donne le nom de Protomantis. La divinité, assure-t-on,

prophétisait par l'intermédiaire d'un oracle situé près d'un antre gardé par le serpent Python, fils de Gê. La ville, d'ailleurs, s'appelait alors Pythô. Dès avant la fin de la période mycénienne, Apollon, arrivé par mer sous la forme d'un dauphin (d'où le nom de « Delphes » donné plus tard à Pythô), supplante l'ancien culte. Il tue Python à l'aide de son arc et d'une torche enflammée et installe un nouvel oracle, qui, désormais, annoncera aux hommes la seule et « inflexible volonté » de Zeus. Obligé ensuite de quitter Delphes pour laver la souillure causée par son crime, il y retourne peu de temps après et s'y installe définitivement. Depuis lors, chaque année, il passe trois mois d'hiver chez les Hyperboréens et revient à Delphes au début de l'été.

L'installation d'Apollon à Delphes, sa victoire sur Python, symbolisent de toute évidence la façon dont la religion hellénique a supplanté celle des populations autochtones. Tout comme Thor (qui tue le serpent de Midgard), Siegfried (l'adversaire du dragon Fafnir), Indra (victorieux du dragon Vritra), Apollon est un « tueur de dragon ». Ses liens privilégiés avec Zeus, dont il est le fils préféré, s'expliquent par ses rapports avec les notions d'ordre et de loi, et, en outre, par les rapports que ces notions entretiennent elles-mêmes avec celle de « purification ». Selon la tradition, nul ne devait naître ni mourir à Délos : aucun cimetière ne se trouvait dans l'île. « Le nom de Python, ce serpent monstrueux qui gardait l'antre oraculaire de Delphes, explique Jacques Lacarrière, vient du verbe *pythein*, pourrir. Apollon ne put régner à Delphes qu'après avoir vaincu Python : le dieu de la lumière et de la purification tient sa force de la putréfaction du monstre lové dans la terre. Ainsi s'affirme la loi des éternelles transmutations, ainsi s'abolissent les frontières du temps : Python connaissait l'origine et le passé de l'homme, Apollon son présent et son avenir [28]. »

Cet épisode fit d'abord l'objet, tous les huit ans, de la représentation d'un drame sacré d'une grande importance. En 590, après la première « guerre sacrée », qui vit l'affrontement de la ville de Krissa et d'une coalition d'Etats grecs, le site de Delphes fut ensuite à nouveau officiellement consacré à Apollon et des Jeux Pythiques y furent célébrés, non plus tous les huit, mais tous les quatre ans. Delphes devient alors l'*omphalos* du monde hellène.

28. *Promenades dans la Grèce antique*, Hachette, 1978.

Pierre sacrée qui passait pour être tombée du ciel, l'*omphalos* de Delphes symbolisait l'endroit où, disait-on, s'étaient rencontrés deux aigles lâchés par Zeus, l'un du levant, l'autre du couchant. Il s'agit donc bien du « nombril » de la terre, du centre du monde. Et c'est penchée sur l'*omphalos* que la Pythie d'Apollon respirait les exhalaisons qui la faisaient entrer en transes pour rendre l'oracle. On s'est interrogé sur cet *omphalos*. Etait-ce un bétyle, analogue aux pierres sacrées que l'on trouve en Afrique du Nord ou au Proche-Orient ? Ou bien était-ce la marque d'un ancien tertre funéraire ? Ou encore un symbole phallique ? Il est difficile de répondre. S'il désigne l'ombilic, c'est dans un sens symbolique. Chez les Anciens, le nombril constituait le *centre* de l'individu. (Il en est resté jusqu'à aujourd'hui quelques expressions populaires.) Collectivement, dit Artémidore, il représente « la patrie dans laquelle chacun est né comme il est né de l'ombilic ». Du reste, les Grecs appellent encore *omphalos* la clé de voûte, qui porte aussi le nom d'*harmonia*. Ombilic, clé de voûte, centre du monde, patrie charnelle, harmonie : toutes ces notions, mises les unes à côté des autres, paraissent dégager une association d'idées assez claire.

Apollon est incontestablement le plus « nordique » des dieux grecs. Son animal favori, le cygne, évoque fortement la mythologie germanique. Apollon possède en outre un net caractère solaire, qui transparaît dans les qualificatifs qu'on lui donne : le « brillant » (*phoibos*), le « lumineux » (*lukeios*), le « blond » (*xanthos*), le dieu « à la chevelure d'or » (*krusokomès*). Or, chez les Anciens, le Nord est le domaine du soleil. Sophocle décrit le pays des Hyperboréens comme un endroit situé « aux confins du monde, aux sources de la nuit, là où le ciel se déploie, antique jardin de Phoebus ». On a d'ailleurs souvent comparé Apollon au dieu germanique Baldr (Balder), qu'il incarne cependant avec beaucoup plus de force.

Créateur et protecteur des arts, Apollon dirige les Muses (Musagète), patronne les chanteurs et les poètes. Dieu musicien, il joue de la lyre et introduit à Sparte la cithare à sept cordes. On chante des péans à sa gloire. Enfin, il veille aux frontières, ce qui signifie qu'il empêche l'esprit humain de franchir les bornes séparant la mesure de la démesure. Apollon met de l'ordre, définit les normes et les canons, définit les formes aussi. Cet *ordre,* il ne l'introduit pas dans le monde d'une façon morale, mais d'une façon esthétique : par le chant et la musique. Ainsi, Apollon, ennemi-né de tout ce qui est chthonien et ténébreux, libère l'esprit des angoisses et de la peur. On retrouve ici son

rôle de purificateur, associé à l'idée de lumière du jour. Apollon représente la luminosité solaire aussi bien que la clarté de la pensée droite, sincère, positive. Une branche de laurier cueillie à Delphes, dans son sanctuaire, purifie davantage encore que l'eau d'une source sacrée. C'est pourquoi aussi Apollon se montre sans pitié avec les esprits outrecuidants et tortueux : ses flèches atteignent leurs victimes à coup sûr. Mais Apollon n'aime pas la souffrance. Il est, au sens propre, un « porteur de lumière ». (Les chrétiens donneront à Lucifer plusieurs traits typiquement apolliniens.) Là où, avant lui, il n'y avait que lourdeur souterraine et puissances informes, il met partout de la forme, de l'harmonie et de la légèreté.

Sa sœur, Artémis — dont nous aurons à reparler —, est la vierge parfaite. Patronne des filles de Sparte, elle protège tout spécialement la jeunesse guerrière. C'est dans une fête d'Artémis qu'on célébrait à Athènes le souvenir des soldats morts à Marathon. Libre de tout lien matrimonial, de toute alliance avec l'élément « terrestre », Artémis est elle-même une sportive. Déesse des animaux sauvages et de chasse, elle poursuit les bêtes à la course, elle nage, elle conduit des attelages, elle tire à l'arc. Les Romains en feront l'homologue de Diane chasseresse. Et de même qu'Apollon est assimilé au soleil (Phoebus), elle est assimilée à la lune (Phoebé) — ce qui, par la suite, tendra à la faire rapprocher de Hécate, déesse de la clarté lunaire et des enfers.

« Quels sont donc les traits qui caractérisent les Grecs ? écrit Friedrich Georg Jünger. En nous résumant, nous pouvons dire : ce n'est pas la philosophie grecque qui représente ce qu'ils ont de plus élevé, ce n'est pas cette pensée qui procède de la langue des images vers l'abstraction, ce n'est pas la science grecque qui est le fondement de toute science, mais c'est l'esprit omniprésent d'Apollon, qui est le seul à permettre à l'esprit humain l'essor libre de la pensée et sans lequel il n'y aurait ni philosophes naturels, ni pythagoriciens, ni académies ni science. Car que seraient toutes les sciences, toute pensée, sans la virilité de l'esprit [29] ? »

Il n'y a, à première vue, pas de figures plus dissemblables que celles de Dionysos et d'Apollon. Nombreux d'ailleurs sont ceux qui ont opposé de façon radicale ces tempéraments « apollinien » et « dionysiaque » où psychologues, poètes et philo-

29. *Griechische Mythen, op. cit.*

sophes ont vu des constantes de l'esprit humain. Mais en réalité, en raison même de tout ce qui les oppose, Apollon et Dionysos entretiennent entre eux un rapport de complémentarité. L'« extase apollinienne » de la Pythie représente le complément antagoniste de l' « ivresse dionysiaque ». Et du reste, lorsque Apollon se rend chaque année chez les Hyperboréens, c'est Dionysos qui, en son absence, règne à Delphes sur l'oracle. Giorgio Colli, dans *La Sapienza greca,* observe avec juste raison : « Dionysos, qui concentre en lui-même toutes les contradictions, est la même chose qu'Apollon qui est son contraire. » Apollon est la clarté du jour et l'unité des choses ; Dionysos, la fureur de la nuit et la pluralité des contraires. L'élément dionysiaque est tout aussi indispensable à l'ordre grec que l'élément apollinien, dont il représente l'aspect compensateur et la contrepartie dialectique.

Le mythe de Phaéton

Dans le récit de l'Atlantide rapporté par Platon, les prêtres égyptiens auprès desquels se rend Solon évoquent pour lui la légende de Phaéton. Ils lui disent : « Ce que l'on raconte chez vous, les Grecs, qu'un jour Phaéton, le fis de Hélios, monta sur le char de son père, détruisit la surface de la terre par le feu... cela est certes raconté sous la forme d'un mythe, mais c'est la vérité » (*Timée,* 22 c). Ce mythe de Phaéton, effectivement fort intéressant, va maintenant nous servir de fil conducteur vers toute une série de croyances légendaires des anciens Hellènes.

L'histoire nous est contée par Ovide. Phaéton, fils de Hélios, le Soleil, demande un jour à son père de l'autoriser à conduire le char avec lequel il dirige l'astre du jour dans la coupole des cieux. Hélios, qui s'est engagé par avance à lui accorder la réalisation d'un vœu, est obligé de s'exécuter. C'est évidemment la catastrophe ! Phaéton, incapable de diriger les chevaux du Soleil, déclenche une série de cataclysmes : les montagnes s'embrasent, les forêts sont incendiées, les fleuves se transforment en vapeur, les mers se convulsent. Finalement, Phaéton est foudroyé par Zeus qui précipite le char dans la mer. Phaéton tombe alors dans le fleuve Eridanos (ou Eridan), au pays des Hyperboréens. Ses sœurs, les Héliades, changées en peupliers, pleurent éternellement des larmes d'ambre sur sa sépulture.

Il apparaît comme très probable que ce récit a conservé le souvenir des catastrophes naturelles, auxquelles nous avons fait allusion plus haut, qui provoquèrent la grande migration des futurs Peuples de la Mer — et qui virent l'effondrement des rives de la mer du Nord et la submersion de la région de Héligoland, à laquelle, selon Jürgen Spanuth, aurait correspondu le légendaire royaume d'Atlantide. D'une part, il est révélateur que les prêtres égyptiens évoquent cette légende en même temps que celle de l'Atlantide. D'autre part, la mention du pays des Hyperboréens est faite expressément par Ovide (et par plusieurs autres écrivains anciens). La croyance selon laquelle le Soleil se déplace dans le ciel monté sur un char est attestée de façon générale dans le monde nordique, comme en témoigne le célèbre char de Trundholm, daté précisément de l'âge du bronze, que l'on peut voir aujourd'hui au Musée national de Copenhague. Le fleuve Eridanos correspond logiquement à l'Eider, qui se jette encore actuellement dans la mer du Nord, face à Héligoland, à la hauteur de la presqu'île de l'Eiderstedt (Schleswig-Holstein). Enfin, la mention de l'*ambre* n'est pas moins caractéristique. Euripide, lui aussi, évoque « les rivages de l'Eridanos où les filles de Hélios gémissent sur le sort de Phaéton et laissent couler dans la pourpre des eaux du fleuve l'or de leurs larmes au brillant reflet d'or » (*Hyppolyte,* 732). Dans ses *Argonautiques,* Apollonios de Rhodes appelle, lui, les grains d'ambre « larmes d'Apollon ». Et, comme on l'a vu, Apollon retourne chaque année passer l'hiver chez les Hyperboréens, là où les Héliades pleurent leurs larmes d'ambre. « Or, écrit Spanuth, il n'y a qu'un endroit où l'on extrayait l'ambre jaune dans l'Antiquité. Et c'est précisément sur le littoral du Schleswig-Holstein, entre la mer du Nord et la Baltique [30]. »

Dans ces conditions, le mythe de Phaéton pourrait parfaitement décrire le passage de la Terre dans la queue d'une comète, événement qui produirait des catastrophes tout à fait identiques à celles que rapporte ce récit. C'est cette comète que les Grecs auraient appelée « Phaéton », tandis que les Egyptiens lui donnaient le nom de Sekmet. Dans le récit du *ragnarök* (le « destin des dieux » scandinaves) figurant dans l'Edda, elle pourrait aussi correspondre à Surt ou Surter. Certains auteurs modernes ont cru pouvoir l'identifier à la comète de Halley.

30. *Le Secret de l'Atlantide, op. cit.*

LA CREATION DES JEUX OLYMPIQUES PAR HERAKLES

Jamais ne s'obtient sans peine la victoire
Qui récompense nos exploits et illumine notre vie.
Les lois divines m'invitent ici à chanter
Les Jeux célèbres que le fils de Zeus institua
Près de l'antique tombeau de Pélops,
En dressant six autels...
Ayant à Pise réuni son armée,
Le fils de Zeus traça l'orée du bois sacré
Voué à son père, le roi des dieux.
Il délimita l'enceinte vierge de l'Altis, la clôtura
Et choisit la plaine à l'entour pour être le lieu des festins.
Il honora le fleuve Alphée à l'égal des douze dieux suprêmes.
Il donna le nom de Kronos à la colline
Restée sans nom au temps du règne d'Oenomaos,
La colline toujours enveloppée de neige.
Et les Parques assistèrent à l'acte fondateur,
Et celui qui toujours dévoile la vérité, le Temps,
Le Temps qui révéla aux hommes par la suite
Comment Héraklès offrit en sacrifice les prémices de son butin,
Institua la fête quinquennale
Et célébra la première Olympiade en couronnant les vainqueurs !

Poème de PINDARE.

ATLAS ET LE « PILIER DU MONDE »

Un autre mythe grec nous renvoie encore vers le pays des Hyperboréens. Il s'agit du célèbre épisode — correspondant au onzième de ses « travaux » — où Héraklès (Hercule) s'empare des pommes d'or du Jardin des Hespérides. Au IIe siècle avant notre ère, Apollodore dit en effet expressément que ce Jardin se trouve en Hyperborée, à l'embouchure de l'Eridanos, où les Héliades pleurent sur la tombe de Phaéton. Euripide confirme cette localisation. Quand Héraklès part à la recherche des pommes d'or, c'est d'ailleurs aux Nymphes de l'Eridanos qu'il demande sa route.

La tradition précise également que c'est au même endroit, l'embouchure de l'Eridanos, que se dresse le géant Atlas, fils de Poséidon, que Zeus a condamné à porter sur ses épaules le « haut pilier qui sépare le ciel de la terre », c'est-à-dire l'axe du monde.

Les peuples anciens croyaient en effet que le ciel reposait sur de gigantesques colonnes, que les Egyptiens appelaient Tat ; les Germains, Irmin, et les Grecs, Atlas. Logiquement, ils situaient la base terrestre de ces colonnes sous l'étoile polaire, en direction du nord, car seule l'étoile polaire semble demeurer immobile à l'intérieur de la voûte des cieux. Par suite, on peut considérer que la notion d'un ciel reposant sur un « pilier » est certainement née dans le Nord, puisque c'est seulement là qu'un tel « pilier » paraîtrait s'élever *verticalement* jusqu'à l'étoile polaire. On retrouve là, très exactement, le « neuvième arc » de la cosmographie égyptienne (là où se dresse l' « axe du monde »), et aussi l'Atlantide, qui pourrait tout simplement être le... pays d'Atlas. Apollodore écrit : « Atlas est debout dans le pays des Hyperboréens » (2, 5, 11). Dans sa *Théogonie*, Hésiode précise : « Debout devant la demeure de la nuit (le Nord), le fils de Japet (Atlas) porte le ciel immense sur sa tête. » Quant aux deux bras levés avec lesquels Atlas soutient le ciel, ils correspondent de toute évidence à la double volute de l'Irminsul germanique.

A la lumière de ce qui précède, on peut considérer pour acquis que les Grecs croyaient à un pays légendaire situé « par-delà le Nord », pays privilégié à tous égards, à la fois séjour des bienheureux et centre du monde. On peut considérer également qu'il y a équivalence entre l'Hyperborée, le Jardin des Hespérides et le pays d'Atlas ; et enfin que les personnages d'Apollon et de Héraklès, qui furent spécialement honorés chez les Doriens, semblent à beaucoup d'égards être spécialement attachés à ce lieu.

LES POMMES D'OR DES HYPERBORÉENS

Le récit de la conquête de la Toison d'or, poème très populaire dû à Apollonius de Rhodes (mais qui est également mentionné par Euripide), met en scène un long voyage par voie de mer, auquel participent les héros grecs embarqués sur le

navire *Argo*. Parmi eux se trouvent Jason, Héraklès, Thésée, etc. Le but du voyage est de retrouver la légendaire Toison d'or, qui se trouve en Colchide. Riche en épisodes et en aventures de toutes sortes, ce récit constitue une importante œuvre littéraire greffée sur un mythe ancien. Or, ce mythe, à l'origine, est très probablement celui des pommes d'or du Jardin des Hespérides. Pourquoi cette confusion entre des « pommes » et une « toison » ? Tout simplement parce qu'en grec, le mot *mèlon* signifie à la fois « pomme » et « mouton ». (Peut-être ce fait permet-il de mieux comprendre l'épisode où Pâris, le berger qui garde ses *moutons,* choisit la plus belle déesse en lui donnant une *pomme d'or* !) « Le mythe des pommes d'or, écrit R. Roux, n'a jamais pu se dissocier complètement de celui de la Toison d'or [31]. » Le voyage des Argonautes représenterait donc une transposition littéraire relativement tardive d'un thème plus fondamental, appartenant au cycle héraclide des Hespérides.

Pommes d'or, Toison d'or : le pays des Hyperboréens apparaît comme particulièrement riche en or. On connaît l'usage des Moissons d'or, offrandes collectives apportées périodiquement à Delphes, au sanctuaire du très solaire Apollon. C'est aussi chez les Hyperboréens que se rend encore Héraklès après avoir tué la biche aux cornes d'or. Quant à l'Hyperboréen Abaris, fondateur de temples et de rites religieux, la tradition nous dit qu'il voyage guidé par la Flèche d'or d'Apollon — et dans ses *Catastérismes,* Eratosthène précise qu'Apollon cacha cette Flèche « chez les Hyperboréens, là où se trouve aussi le temple de plumes... ».

Le thème de la *pomme* est, par ailleurs, particulièrement intéressant quand on sait que ce fruit, chez les Indo-Européens, était considéré comme un symbole d'*immortalité*. Les Hespérides, gardiennes des pommes d'or de la tradition hellénique, sont les homologues de la déesse germanique Idhunn (ou Yduna), épouse de Bragi, fils d'Odhinn-Wotan, qui, dans Asgard (le « Jardin des Ases »), garde des pommes d'or que les dieux Ases doivent manger pour ne pas cesser d'être immortels. Chez les Celtes, la pomme joue également un rôle très important. Trois pommes font partie des talismans que le dieu Lug exige des trois fils de Tuireann en dédommagement du meurtre de son père. Et, par une étonnante réminiscence mythologique, c'est dans le Jardin des Hespérides que le texte irlandais sur

31. *Le Problème des Argonautes,* E. de Boccard, 1949.

La Mort des enfants de Tuireann localise les pommes en question.

L'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, composée vers l'an 1135, raconte comment le roi Arthur, mortellement blessé dans la bataille qui l'a opposé au traître Mordred (Mordret), est transporté dans l'île mythique d'Avallon. Cette île, qui, comme l'Hyperborée grecque, est un séjour des bienheureux, porte un nom qui se rattache étymologiquement à celui de la pomme (gaulois *aballo,* anglo-saxon *apuldr,* vieux-norrois *apaldr,* vieil-haut-allemand *apful,* anglais *apple,* allemand *Apfel*). Le nom d'Avallon est attesté en France, à la période romaine, sous la forme Aballo. En gallois, Avallon est Ynys yr Afallon, c'est-à-dire très précisément l' « île des pommes ».

Il y a enfin de bonnes raisons de penser que l' « or » hyperboréen est en fait de l'*ambre jaune,* matière souvent mentionnée, comme on l'a vu, chez les auteurs anciens qui parlent d'Hyperborée. Dans l'Antiquité, l'ambre était appréciée à l'égal de l'or, dont elle a le brillant et la couleur. Euripide parle des larmes d'ambre des Héliades « au brillant reflet d'or ». On a retrouvé de nombreuses pièces d'ambre dans les tombes mycéniennes, ce qui atteste des relations commerciales relativement suivies. Tacite dit que l'ambre est formée d'une rosée (en breton *gliz*) exprimée sous l'action du soleil : d'où sa couleur jaune et transparente. Cette ambre, nous l'avons déjà dit, n'était extraite dans l'Antiquité qu'en un seul endroit : la région de Héligoland, identifiée par Spanuth à la légendaire Atlantide. Or, l'ancien nom de Héligoland, l' « île sainte », n'est autre qu'Abalus (ou Abalum), l' « île des pommes » ! Les auteurs anciens, qui dénomment les îles de l'ambre Elektrides ou Glaesaries, donnent à la principale d'entre elles le nom d'Abalus. Le navigateur Pythéas de Marseille, qui explora la mer du Nord vers 350 avant notre ère, dit que la plus grande des îles de l'ambre est Abalus ou Basiléia. Pline écrit que « les habitants de l'île d'Abalus utilisent de l'ambre au lieu de bois pour faire du feu » (*Histoire naturelle,* 37, 35).

Encore aujourd'hui, dans le nord de l'Allemagne, de vieilles légendes affirment qu'un « château » est englouti sous les eaux dans les parages de Héligoland, et que les murs de ce château sont recouverts de *glas*. Ce terme est généralement traduit par « verre », car *Glas,* en allemand moderne, veut dire « verre ». On a donc parlé de « château de verre », de « murailles de

verre », etc. Mais en germanique ancien, le mot *glas* ne signifiait pas « verre », mais « ambre jaune ». « Il est certain, écrit Pline, que l'ambre provient des îles de l'océan du Nord et que les Germains l'appellent *glaesum* » (*Histoire naturelle,* 37, 35). Le fait est confirmé par Tacite. Le *Glasburg* dont parle les vieilles légendes n'est autre, par conséquent, qu'un « château d'ambre », lequel se trouve étroitement associé à l' « île des pommes », l'ancienne Abalus. Ces faits expliquent, d'une façon assez étonnante, que ce rapport Glasburg-Abalus ait, dans le domaine celtique, son équivalent exact avec ces deux hauts lieux de la légende arthurienne que sont la ville de Glastonbury et l'île mythique d'Avallon. C'est à Glastonbury que l'on prétendit, en 1191, avoir découvert la tombe du roi Arthur ; et c'est à Avallon que la tradition le fait disparaître. De nombreux textes posent Glastonbury comme équivalent d'Avallon. Giraud de Barry déclare : *Quae nunc autem Glastonia dicitur, antiquitus insula Auallonia dicebatur* (*De princ, instr.,* I, 20). On retrouve même, dans ce domaine, le glissement déjà enregistré en Allemagne, entre l' « ambre » et le « verre » : dans *La Mort le Roi Artu,* la cité « avallonienne » de Glastonbury est décrite comme *insula vitrea,* « Ile de Voire », c'est-à-dire « île de verre ». Avallon, Glastonbury, Abalus, « île des pommes », « île de l'ambre », Héligoland, Hyperborée : tous ces lieux à la fois mythiques et historiques n'étaient à l'origine qu'un seul et même endroit.

L'OURS DES « RÉGIONS ARCTIQUES »

Il est évidemment tentant de rapprocher le nom du dieu Apollon de l'ancienne dénomination indo-européenne de la pomme — d'autant que chez les Etrusques Apollon devient Aplu, et qu'en Gaule le nom d'Abellio désignait un avatar celtibère du même dieu. Mais ce serait probablement aller trop loin. On peut en revanche exploiter certain parallélisme entre les légendes grecques sur l'Apollon hyperboréen et les conceptions celtiques de l'Autre Monde [32], notamment à partir du thème de l'ours.

32. A propos de ce parallélisme, cf. Françoise Le Roux, « Les Iles au nord du monde », in *Hommages à Albert Grenier,* Bruxelles, 1962, p. 1051-1062.

En Attique, les fillettes qui officient dans le temple d'Artémis, sœur d'Apollon, sont appelées les « ourses ». On dit que la déesse changea un jour en ourse l'une de ses compagnes, la belle Callisto, pour la punir de s'être donnée à Zeus. Le maître des dieux décida alors de lui faire une place dans les cieux, et Callisto devint la Grande Ourse — constellation polaire s'il en est. « Ours », en grec, se dit *arktos.* Le terme est d'origine indo-européenne (avestique *awesa,* iranien *art,* arménien *arj,* latin *ursus,* moyen-irlandais *art,* gallois *arth*). Etymologiquement, par le biais de la mythologie, il existe donc une association entre l' « ours » et le Nord, c'est-à-dire les régions *arctiques.* Citons par exemple l'étoile Arcturus, dans la constellation du Bouvier, proche de la Grande Ourse (*arktos-ouros,* « qui veille sur l'ours »). Apollon étant un dieu « venu du Nord », ce rapprochement n'a rien pour étonner. Il confirme seulement le caractère « hyperboréen » de la divinité.

On peut citer aussi le personnage d'Atalante. La tradition grecque en fait la favorite d'Artémis. On remarquera que son nom évoque celui d'Atlas. La légende veut qu'elle ait été nourrie par un ours. Elle était la fille du roi d'Arcadie. Or, les Arcadiens, qui passaient pour les plus vieux habitants de la Grèce, tiraient leur nom d'un ancêtre mythique, Arcas, dont le nom, encore une fois, signifie « ours ». Par ailleurs, c'est également en Arcadie que les plus anciennes coutumes relatives à Artémis ont leur berceau. Dans la mythologie classique, Atalante promet d'épouser celui qui parviendra à la battre à la course. Cet exploit est réussi par Hippomène, qui s'est fait donner trois pommes du Jardin des Hespérides : quand il les laisse tomber à terre, Atalante ne peut s'empêcher de les ramasser, et c'est ainsi qu'elle perd la compétition. On retrouve dans ce mythe une curieuse conjonction d'éléments : l'ours « polaire », la sœur d'Apollon, l'ombre d'Atlas et... les pommes d'or du Jardin des Hespérides.

Est-ce un pur hasard, dans ces conditions, si le nom du roi Arthur, souvent interprété à partir du latin *arctus* ou *arcturus,* « arctique, septentrional », renvoie également au nom de l'ours : °*artu* en celtique, *arth* en gallois, *arz* en breton ? On peut au moins poser la question. D'autant plus que les Gallois, qui appellent Arth Vawr la constellation de la Grande Ourse, lui donnent aussi parfois le nom de *cerbyd Arthur,* « char d'Arthur ». D'autant plus également que, dans l'ancienne cosmogonie germanique, la Grande Ourse s'appelait le Chariot du

Soleil (*Sonnenwagen*) ; la Petite Ourse, le Chariot de la Lune (*Mondwagen*) — ce qui évoque tout à la fois le couple Apollon-Phoebos et Artémis-Phoebé, et le char du soleil conduit par Phaéton. D'autant plus enfin qu'une assimilation entre, d'une part, le roi Arthur et ses douze chevaliers de la Table ronde, d'autre part, la Grande Ourse et les douze constellations du zodiaque, expliquerait assez bien qu'on ait cru découvrir les traces matérielles d'un ancien zodiaque « terrestre » sur le sol de... Glastonbury.

Icare, Dédale...

Revenons maintenant à Phaéton. Le sort qui lui est réservé par la légende n'est pas sans évoquer le mythe d'Icare. On connaît surtout ce récit par Ovide et Apollodore. Icare est le fils de Dédale, l'architecte qui construisit en Crète, pour le compte du roi Minos, le célèbre Labyrinthe et qui montra à Ariane le moyen grâce auquel Thésée pourrait en sortir. Punis par Minos pour cette dernière action, Dédale et son fils se construisirent des ailes qu'ils fixèrent à leurs épaules avec de la cire. Après quoi, ils tentèrent de fuir la Crète en s'envolant. Dédale y parvint, mais Icare, ayant négligé les conseils de son père, qui lui avait recommandé de ne voler ni trop haut ni trop bas, en fut incapable : s'étant imprudemment rapproché du soleil, la cire fondit, les ailes se détachèrent et le malheureux fut précipité dans les eaux. Le parallèle avec le vol « catastrophique » de Phaéton, qui, lui aussi, n'écoute pas les conseils de son père et tombe pour finir dans les eaux, est assez évident. Les ailes de plume et de cire endossées par Icare et Dédale pourraient peut-être être rapprochées du « temple de plumes » dont parle Erastosthène à propos d'Apollon : une ancienne tradition, qui attribue aux Hyperboréens l'institution de l'oracle de Delphes, précise que le deuxième des quatre temples qui se succédèrent sur ce site fut bâti par des abeilles, avec de la *cire* et des *plumes,* pour être « envoyé par Apollon aux Hyperboréens ». Enfin, il y a dans ce mythe, une claire référence au thème fondamental du labyrinthe, dont nous allons maintenant parler.

... et le Labyrinthe

Les Grecs ont conservé le souvenir du labyrinthe sous la forme d'un mythe crétois, qui tire son origine d'une promesse non tenue faite par le roi Minos au dieu Poséidon. A ce dernier, Minos avait demandé de lui envoyer un présage qui confirmerait la faveur des dieux pour ses sujets. Poséidon avait répondu qu'il enverrait ce présage, à la condition que Minos s'engageât à sacrifier le premier être fabuleux qui lui serait envoyé. Peu après, un extraordinaire taureau blanc surgit de la mer. Minos, frappé par sa beauté, se repent de l'engagement qu'il a pris et décide de passer outre ; il sacrifie un autre animal et garde le taureau pour lui. Pour le punir de son parjure, Poséidon fait en sorte que Pasiphaé, l'épouse de Minos, tombe amoureuse du taureau et finisse par s'unir à lui. De cet étrange accouplement naît le Minotaure, être monstrueux à forme mi-animale mi-humaine. Minos s'adresse alors à l'architecte Dédale, et lui fait construire un palais aux mille salles, le Labyrinthe, dans lequel il fait enfermer le Minotaure.

Le deuxième épisode du mythe a pour figure centrale Thésée, dont la tradition fait un héros hellénique par excellence. (D'où le proverbe athénien : « Rien sans Thésée. ») Ayant déjà réalisé plusieurs exploits, Thésée décide de libérer les Grecs de la servitude dans laquelle le roi de Crète, Minos, les a réduits. Tous les neuf ans, Athènes devait en effet livrer à Minos un tribut constitué de sept jeunes gens et de sept jeunes filles. Ceux-ci, à leur arrivée dans l'île, étaient enfermés dans le Labyrinthe, où le Minotaure les dévorait. Aidé par la fille de Minos, Ariane, qui lui donne son célèbre fil, Thésée, qui s'est glissé parmi les victimes désignées, parvient à tuer le Minotaure et à ressortir du Labyrinthe. Dans la version du récit la plus répandue, Thésée part avec Ariane, qu'il abandonne dans l'île de Naxos ; dans une autre version, Athéna lui fait remettre la jeune fille à Dionysos. Par la suite, Thésée devint roi d'Athènes, qu'il gouverna avec sagesse, et participa avec les Argonautes à l'expédition de la Toison d'or.

Le mythe d'Ariane et de Thésée contient visiblement des éléments très différents. En premier lieu, il conserve le souvenir

d'une dualité de peuplement du monde grec et de la façon dont fut éventuellement réglée, au bénéfice des premiers, une opposition entre les Hellènes et les Crétois. Le thème du Minotaure, comme celui du taureau envoyé par Poséidon, renvoie très certainement à un culte autochtone bien attesté par ailleurs. Par contre, le thème central, celui du Labyrinthe, possède, lui, des racines beaucoup plus anciennes.

Le labyrinthe de Minos était-il, tout simplement, le palais de Cnossos ? Cette idée, qui eut ses partisans, n'est plus guère soutenue aujourd'hui. Les fouilles entreprises à Cnossos n'ont révélé aucune trace d'une telle construction. Par ailleurs, l'étymologie souvent avancée, qui rattache le nom du labyrinthe à celui de la « double hache » crétoise (*labrys*), est elle-même très contestée. L'hypothèse était évidemment séduisante : le labyrinthe aurait été la « maison de la double hache » et, dans ce cas, l'assimilation au palais de Cnossos s'imposait. (On trouve ce symbole de la double hache profondément gravé sur des piliers de l'aile occidentale du palais. On peut également voir aujourd'hui nombre de doubles haches cultuelles au musée de Héracléion, en Crète.) Il s'est en effet avéré qu'à l'époque de la construction théorique du Labyrinthe, la « hache » ne se disait pas *labrys,* mais *peleku* (*pe-le-ky* dans les tablettes mycéniennes).

Sur les tablettes en linéaire B, le labyrinthe est mentionné sous la forme *la-pu-ri-ni-to.* La première représentation que nous en possédions pour le monde grec se trouve sur une poterie mycénienne retrouvée à Pylos. C'est le labyrinthe classique, à configuration générale rectangulaire, qui déploie, autour d'un chemin d' « accès », une double volute à symétrie plus ou moins parfaite. Le même dessin, à configuration cette fois circulaire, se retrouve sur un grand nombre de monnaies frappées à Cnossos.

Mais le labyrinthe n'est ni spécifiquement grec ni spécifiquement crétois. « Le labyrinthe, écrit Paolo Santarcangeli, est l'un des thèmes les plus constants de l'art rupestre européen de la Méditerranée jusqu'à la mer du Nord. Il apparaît gravé sur la pierre en Europe vers le IIe millénaire av. J.-C. et de là s'est répandu sur tout le continent [33]. » Le fait est intéressant, dans la mesure surtout où cette figure est d'un graphisme assez élaboré. Les premiers labyrinthes apparaissent en Europe septentrionale. On les trouve sur les gravures rupestres de la Scandinavie méridionale. On les retrouve ensuite en Irlande, en Angleterre, en Islande, en Allemagne, en Russie. Des labyrinthes sont tracés dans des chambres funéraires celtiques du Pays de Galles, aussi bien que dans le sanctuaire irlandais de Newgrange. On peut en voir, taillés dans le rocher, à Tintagel, cité de Cornouailles qui passe pour avoir donné le jour au roi Arthur. On en voit également sur le célèbre site protohistorique de Val Camonica, dans les Alpes italiennes. Décrivant ces gravures, datées du milieu du IIe millénaire avant notre ère, Emmanuel Anati écrit : « Ces labyrinthes sont parfois identiques à des figures de monstres, semblables à ceux de l'ancienne Grèce. La légende du Minotaure trouve là sans aucun doute ses origines [34]. » Le labyrinthe est également présent à Pompéi — dans la célèbre « maison du labyrinthe ».

33. *Le Livre des labyrinthes,* Gallimard, 1974.

Par la suite, il semble que l'on n'ait jamais cessé de tracer cette énigmatique figure. La place manque pour énumérer ici les centaines de labyrinthes trouvés dans le nord de l'Europe, depuis l'Irlande jusqu'aux pays baltes. L'un des plus remarquables se trouve à Visby, dans l'île de Gotland. En Allemagne, il en existe encore deux aujourd'hui, à Steigra et Graitschen, en Thuringe. Certains de ces labyrinthes ne sont pas gravés ou dessinés sur des roches, mais figurés sur le sol par des galets, des tranchées ou des haies. En Angleterre, il existe même d'assez nombreux labyrinthes ou dédales de gazon. Et l'on se souvient de ces vers du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare : « La boue a envahi la cour où s'assemblaient nos joueurs de marelle, et l'herbe folle efface les fins lacets du labyrinthe abandonné. »

Troie : un « chateau spirale » ?

Comme on le voit, c'est surtout dans les pays du Nord européen que les labyrinthes apparaissent, à date ancienne, avec une belle régularité. Or, dans ces pays, le nom commun du labyrinthe est « château (ou ville) de Troie ». En Allemagne, le labyrinthe se dénomme *Trojaburg* ; en Angleterre, *Troy Town* ; en Suède, *Tröjeborg* ; en Hollande, *Trojaburchten.* On trouve aussi les formes *Walls of Troy, Tröburg, Troiborg, Treiborg, Trojin, Trojenburg,* etc. Au Pays de Galles, les bergers dessinaient encore

34. *La Civiltà preistorica della Val Camonica,* Milan, 1964.

au siècle dernier des labyrinthes qu'ils dénommaient *caerdroia* (de *caer,* gaélique *carn,* « ville, cité, maison », et *droia*). Ces dénominations renvoient toutes à une racine indo-européenne évoquant l'idée de tournoiement, de tourbillon, de spirale. C'est cette racine que l'on trouve dans le vieil-allemand *draja* ou *drajan,* le gotique *thruaian* ou *thraian,* le celtique *trian,* le moyen-anglais *trowen* ou *throwen,* le gallois *troi,* avec le sens de « tourner, tournoyer, tourbillonner, faire le tour de », mais aussi de « ruser, tromper, jouer un mauvais *tour* » (cf. l'allemand moderne *Dreh,* « tour, truc »). Le *Trojaburg,* le labyrinthe, serait donc un « château spirale » — ce qui n'est pas pour étonner quand on en regarde le dessin.

Le problème d'un éventuel rapport entre le labyrinthe et la ville de Troie se trouve du même coup posé — ou, plus exactement, confirmé. Chez les auteurs anciens, ce rapport semble en effet avoir été clairement perçu. Dans *L'Enéide,* Virgile dit que le berceau de la race troyenne, et la source de sa religion nationale, fut la Crète ; et, à cette occasion, il évoque le Labyrinthe. « Jadis, écrit-il, dans la Crète montagneuse, le labyrinthe, dit-on, déroulait entre ses murs aveugles les entrelacements de ses chemins et la ruse de ses mille détours... Ainsi, les fils des Troyens entrecroisent leur trace et entremêlent dans leurs jeux la fuite et la bataille. » Dans un autre passage de *L'Enéide,* Virgile indique qu'il existait autrefois à Rome des « jeux de Troie », *ludus Trojae* ou *lusus Trojae* (ou encore *Trojae decursio*), qui auraient été introduits en Italie par Enée et son fils, Julus. A l'origine, ce « jeu » aurait correspondu au point culminant des célébrations de la mort d'Anchise. Virgile (qui, par ailleurs, mentionne un labyrinthe crétois gravé sur les Portes Cuméennes donnant accès à l'Hadès) précise même que, dans la célébration du *ludus Trojae,* Julus montait à cheval dans une figuration labyrinthique.

C'est peut-être une représentation de ce « jeu de Troie » que l'on peut voir sur un célèbre vase à vin en terre cuite, retrouvé en Italie, à Tragliatella. La frise peinte sur ce vase met en scène un cortège de trois personnages, suivis par sept jeunes gens portant un bouclier décoré d'un sanglier. Viennent ensuite deux guerriers à cheval. Sur leur bouclier se trouve l'image d'un oiseau. Le dernier de ces deux cavaliers tire derrière lui un labyrinthe parfaitement dessiné, qui, dans ses méandres, porte l'inscription *truia.* Ce mot a suscité diverses explications. La plus simple (et la plus logique) conduit évidemment à y voir une déformation de *Troja,* « Troie ».

Par sa configuration générale, la ville de Troie, cité obstinément close dont les Grecs font le siège pendant dix ans, et où ils ne parviennent à pénétrer qu'au moyen d'une ruse, d'un *tour* (le fameux « cheval de Troie »), rappelle elle-même un labyrinthe. La comparaison, on vient de le voir, s'impose d'emblée à Virgile. Jackson Knight écrit : « Considérer que toutes les Troie, celle d'Homère et les autres, ont reçu leur nom du mot qui désigne le labyrinthe nous semble l'hypothèse la plus sûre. Troie fut donc appelée Troie parce qu'elle présentait une certaine qualité labyrinthique. Cette qualité est définie clairement par le constat d'évidence suivant : le labyrinthe est un instrument matériel ou magique de clôture. Or, la ville de Troie était bien une ville fermée [35]. »

Poséidon, le constructeur trompé

Dédale avait construit le labyrinthe de Minos. Qui donc a construit la ville de Troie ? Homère nous le dit, et son récit nous permet de retrouver le dieu Poséidon, ainsi que le thème de la *promesse non tenue.* Selon *L'Iliade* (XXI, 445), c'est Poséidon, « le puissant Ebranleur de la terre », qui, accompagné d'Apollon Phoebos, est venu proposer à Laomédon, roi de Troie, de construire les remparts de sa ville. Laomédon a accepté, convenant d'un salaire qui serait versé. Mais une fois le travail achevé, le roi des Troyens s'est dérobé et n'a pas donné le salaire qu'il avait promis. Furieux, Poséidon envoie alors un monstre dévaster la campagne environnante. Désespéré, Laomédon s'adresse à un oracle, qui lui affirme que la situation ne sera rétablie que par le sacrifice de la propre fille du roi, Hésioné. Après quoi, le monstre est finalement tué par Héraklès. Comme on le voit, il y a là des affinités avec le mythe du Minotaure qui dépassent largement la coïncidence.

Ce thème associant une construction royale et une promesse non tenue se retrouve, dans le domaine germanique, avec l'épisode de l'Edda où les dieux Ases acceptent la proposition des Géants de construire la forteresse d'Asgardr, avec, pour prix de

35. *Cumaean Gates. A Reference of the Aeneid to Initiation Pattern,* Oxford, 1935.

ce travail, la déesse Freyja. Là encore, une fois la construction achevée, les Ases refusent d'acquitter le salaire convenu (*Gylfaginning,* 42), ce qui a pour effet de déclencher tout un processus catastrophique. Le parallèle est évident — d'autant plus que, dans l'Edda, Asgardr est appelé une fois Troja : *Asgardr, that Kollum ver Troja.* Comme dans l'affaire de la construction des murailles de Troie, comme dans le cas du roi Minos et de son labyrinthe, le refus de l'un des contractants d'honorer le contrat sur lequel il s'est engagé produit des opérations de représailles. Et, à chaque fois, une femme ou une déesse se trouve directement mêlée à la suite des événements : Ariane en Crète, la belle Hélène à Troie, Freyja dans le récit germanique.

Voyons maintenant de plus près qui est ce Poséidon, qui, en Crète comme à Troie, se trouve lésé par une promesse non suivie d'effets. A l'origine, il semble avoir détenu chez les Hellènes un pouvoir assez considérable. Il est le seul qui ose protester contre certains « abus de pouvoirs » de Zeus. Au début, il paraît avoir été surtout associé aux chevaux (M.P. Nilsson, Schachermeyr). Ce n'est que dans un second temps qu'il aurait été mis en relation avec l'élément maritime. Les Doriens lui rendaient un culte tout particulier. Peut-être a-t-il eu aussi son homologue chez les Philistins (c'est lui qui apparaîtrait dans la Bible sous le nom de Dogon). Les Romains feront de lui l'équivalent de Neptune. Se déplaçant à la surface des eaux avec un char d'or, Poséidon est en fait moins un dieu marin qu'un dieu de la « terre en folie », un dieu des tremblements de terre, des secousses sous-marines. Il est l' « ébranleur du sol » (*ennosidas* ou *ennosigaios*). Ce trait explique la vigueur avec laquelle il dévaste les terres de ceux qui l'ont trompé. Il renvoie également, une fois encore, aux grandes catastrophes naturelles — raz de marée et tremblements de terre — dont l'Europe du Nord fut le théâtre. Plusieurs auteurs n'hésitent d'ailleurs pas à rapprocher son nom de celui de Fosite (Forseti), qui fut à l'époque historique le dieu des Frisons. Dans l'Edda, le *Grimnismal* précise que le temple de Fosite s'appelle *Glastheim,* la « demeure de l'ambre ». Et, dans le récit platonicien de l'Atlantide, Poséidon est donné comme l'époux de Clito, née sur l' « île de l'ambre » (*Critias,* 113-114). Platon dit aussi que Poséidon, qui, ne l'oublions pas, est le *père d'Atlas,* a été associé à la construction de l'Atlantide (*Critias,* 113 d) — tout comme il l'a été à celle de Troie et, indirectement, à celle du Labyrinthe. Platon dit enfin qu'au centre de l'île sainte des « Atlantes », se

trouvait la colonne d'Atlas entourée de cinq cercles concentriques « comme mesurés au compas ». Description qui, comme l'avait remarqué Willy Pastor dès 1906, évoque d'assez près une forme de labyrinthe. Et ce, d'autant plus que « l'association du labyrinthe avec la mer et les marins revient presque toujours [36] ».

La « dame du labyrinthe »

On a proposé bien des interprétations du labyrinthe : représentation rituelle d'une épreuve initiatique, figuration de l'univers, de la terre, des enfers, symbole des entrailles humaines liées à la divination, « maison » où la Terre-Mère accomplirait chaque année son union sacrée (*hieros gamos*) avec le Père céleste, etc. On a souligné aussi le fait que le labyrinthe reprend et amplifie le thème de la *caverne,* qui semble avoir joué un rôle dans la religion depuis le paléolithique.

D'autres auteurs ont vu — à plus juste raison — dans le labyrinthe l' « aboutissement » d'un dessin de *spirale.* Cette interprétation, on le sait, paraît justifiée par l'étymologie. Dans certaines gravures rupestres ouest- et nord-européennes, le passage de la spirale au labyrinthe est d'ailleurs indéniable. On a aussi démontré que, par une très légère modification, il est possible de transformer des cercles concentriques (tels qu'on en trouve, par exemple, dans le thème germanique des « sept soleils ») en un labyrinthe du type le plus classique.

Le sens symbolique de la spirale est celui du *devenir.* La spirale représente un univers — physique et spirituel — en constant développement : symbole qui pose l'infini comme perfection dans l'inachèvement ; la création, comme un donné qui n'en finit jamais de se faire. La spirale implique une conception cyclique de l'histoire : tout revient éternellement, mais avec une « dimension » nouvelle. Parfaite contradiction de la ligne — de la conception unilinéaire du temps. La spirale fait partie surtout des graphismes communs à toute l'Europe septentrionale. C'est elle que l'on trouve le plus fréquemment sur les objets (plats, disques, armes, etc.) du bel âge du bronze nordique — et notamment sur le char du soleil retrouvé à Trundholm. Peut-

36. Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes, op. cit.*

VILLE DE PARIS BIBLIOTHÈQUE FRANÇOIS VILLON 81, boulevard de la Villette 75019 PARIS

être même devait-elle « naître » dans le nord de l'Europe, là où l'on peut le mieux observer le mouvement « hélicoïdal » du soleil — le dessin se développant à partir du cycle des plus petits arcs (solstice d'hiver) jusqu'à celui de plus grands (solstice d'été).

Parmi les innombrables ouvrages consacrés aux labyrinthes, le plus intéressant est probablement celui publié au siècle dernier par Ernst Krause : *Die Trojaburgen Nordeuropas. Ihr Zusammenhang mit der indogermanischen Trojasage* (Carl Flemming, Glogau, 1893). Selon Krause, le mythe du labyrinthe renvoie directement à un thème indo-européen commun, mettant en scène une « fiancée solaire », enlevée et emprisonnée par le démon de l'hiver, qui, au printemps, est délivrée par un héros lumineux au terme d'une course labyrinthique représentant les mois sombres. C'est de cette façon que pourrait effectivement s'interpréter la geste de Thésée et d'Ariane, qu'il faudrait alors rapprocher de la délivrance de Brünnhilde par Siegfried (Sigurd), épisode bien connu de la mythologie germanique, prolongé par la chanson danoise de Sivard et Bryniel (où il est précisé que Sivard « s'empare fièrement de Bryniel sur la montagne d'ambre »), et, plus récemment, par le conte de la Belle au Bois-Dormant (*Dornröschen* dans le légendaire allemand).

De nombreux faits vont à l'appui de cette thèse. Nous avons rapporté l'existence à Visby, sur l'île de Gotland, d'un célèbre labyrinthe. Une légende locale raconte l'histoire d'une fille de roi, retenue prisonnière dans une caverne dénommée « château de Troie ». Chaque jour, la jeune détenue enfonce dans la terre une pierre jusqu'au jour où, le printemps étant survenu et le « château de Troie » étant terminé, elle se trouve enfin libérée.

Dans un essai récent, Janet Bord et Jean-Clarence Lambert rapportent un récit analogue : « On a relevé l'usage singulier que les paysans suédois vivant en Finlande faisaient des labyrinthes de pierres. Il y organisaient des courses dont l'enjeu était la jeune et jolie fille qui se trouvait au centre [...] Il est certain que des courses de ce genre avaient lieu dans tous les autres pays scandinaves, car de semblables labyrinthes existaient également en Norvège, en Suède et au Danemark [37]. »

Pour le domaine celtique, on peut évoquer la délivrance de Guenièvre par Arthur — mais aussi différentes données archéologiques et mythologiques. La colline artificielle de Maiden

37. *Labyrinthes et dédales du monde,* Presses de la Connaissance, 1977.

Castle (le « château de la jeune fille »), dans le Dorset, semble bien être un ancien labyrinthe. Un autre labyrinthe se trouvait à Glastonbury Tor, en plein centre du célèbre site « arthurien ». Enfin, le labyrinthe pourrait être utilement comparé au *Caer Sidi* celtique, le « Château Spirale » qui était le séjour de la déesse Ceridwen.

En Grèce, il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que, sur les tablettes mycéniennes, le nom de labyrinthe *(la-pu-ri-ni-to)* semble associé à celui d'une divinité, la « dame ou maîtresse (du labyrinthe) », Potnia *(po-ti-ni-ja)*. De même qu'il est bon de rappeler que c'est pour délivrer la belle Hélène, enlevée par Pâris, que les héros achéens attaquèrent la cité « labyrinthique » de Troie, où ils ne purent pénétrer que par ruse, après dix ans d'un siège difficile et fertile en événements.

Les danses et les jeux

Dernière pièce de ce *puzzle* : les « danses du labyrinthe », attestées depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. D'après les Scolies, Thésée, après avoir vaincu le Minotaure, aurait célébré son exploit en exécutant une danse à lui enseignée par Dedale, en compagnie des jeunes gens qu'il venait d'arracher à la mort. Selon une autre version, dorienne cette fois, Thésée aurait exécuté pour la première fois cette danse dans l'île de Délos — l'île « solaire » qui, précisément, passe pour le lieu de naissance d'Artémis et d'Apollon. De fait, les habitants de Délos pratiquaient une danse sacrée, dont le pas semble avoir reproduit les méandres du labyrinthe et le parcours à suivre pour y pénétrer. Plutarque, citant Dicéarque, dit que les Déliens appelaient cette danse *géranos,* c'est-à-dire la « danse des grues » (*Thés.*, 21). *L'Iliade* (XVIII, 590) cite, elle aussi, une danse du labyrinthe : elle « est toute pareille à celle qu'autrefois, dans la vaste Cnossos, Dédale fit pour Ariane aux belles tresses. Là dansent des garçons et des filles, valant un grand nombre de bœufs, en se tenant par le poignet les uns les autres [...]. Tous, tantôt pleins d'aisance, à pas savants, *tournoient* comme un tour de potier que l'artisan, assis, et l'ayant bien en main, essaie et met en marche — et tantôt, sur deux rangs, ils courent face à face. » La danse en question semble donc avoir été une ronde à

plusieurs mouvements, dont les participants, garçons et filles, se poursuivaient d'abord symboliquement avant de se « retrouver ». Il n'est pas impossible, par ailleurs, qu'il ait également existé à Délos des labyrinthes formés de cercles de pierre ; ce seraient les *tropai Helioio* que Homère décrit comme les « merveilles de Délos ». De son côté, Lucien, dans un passage du *De saltatione,* mentionne certaines danses en indiquant explicitement qu'elles avaient pour thèmes « Ariane », « Dédale » et « le Labyrinthe ».

A ces antiques « danses du labyrinthe » correspondent sans aucun doute un certain nombre de danses et de jeux folkloriques, que l'on trouve dans différents pays d'Europe associés aux coutumes de printemps (fête de Pâques, fête du Mai, etc.) : « danses des grues » helvétiques, danse labyrinthique de Traunstein, *Trojaspielen* et *Trojatänze* en Allemagne, *Hobby Horse festivals* et *Morris Dances* en Angleterre.

LA RELIGION ROMAINE

NAISSANCE DE ROME

Avant de présenter à grands traits la religion romaine, situons d'abord, à nouveau, le cadre historique. Les premiers envahisseurs indo-européens apparaissent dans la péninsule italique au début du IIe millénaire avant notre ère, probablement vers — 1800. Venus du nord par Valence sur le Pô et par les plaines du Tibre, ils auraient eu leur foyer de dispersion au centre de la culture d'Altheim-Mondsee, près de Halstatt. Ce sont les peuples *terramaricoles,* ainsi nommés par référence aux maisons qu'ils habitent (et qu'ils introduisent en Italie), les *terramares* : maisons au double toit pentu de forme très caractéristique. Ces peuples apportent avec eux les techniques de la métallurgie du bronze et du cuivre. Ils vivent dans des villages où les habitations sont disposées de façon régulière, en rectangle ou en trapèze, et pratiquent l'incinération des morts. Schuchhardt *(Alteuropa)* souligne le type occidental de leurs poteries et de la disposition de leurs feux.

Quelques siècles plus tard, dans le dernier tiers du IIe millénaire, une seconde vague indo-européenne se superpose aux

Terramaricoles. C'est la vague *villanovienne* — terme utilisé depuis la découverte, en 1853, par G. Gozzadini, d'une importante nécropole à Villanova, près de Bologne. Les Villanoviens connaissent le fer et disposent de techniques nettement plus évoluées que leurs prédécesseurs. Leur poterie est d'un type nouveau ; ils brûlent leurs morts et en conservent les cendres dans des urnes funéraires. A partir d'environ — 1250, leur culture s'étend sur une zone assez vaste, centrée sur la côte tyrrhénienne de l'Italie centrale, et qui recouvre l'Etrurie, l'Emilie, la Romagne et une partie de la Campanie. Les populations latines, installées entre les monts Albains et la mer, peuvent être considérées, tout au moins en partie, comme les descendantes de ces nouveaux envahisseurs. C'est à partir de cette date qu'une véritable civilisation se développe dans la plaine du Pô.

On a de bonnes raisons de penser que l'arrivée des Villanoviens en Italie se confond avec celle des peuples ombriens. Ces Ombriens, qui pratiquent la crémation des corps, disposent d'urnes funéraires à deux cônes et dont les poteries évoquent celles qu'on a retrouvées en Germanie centrale, pourraient bien représenter (avec éventuellement les Proto-Celtes) la branche « occidentale » de la grande migration de peuples qui, à la même époque, aboutit en Méditerranée orientale aux invasions des Peuples de la Mer. La tradition fait d'ailleurs des Ombriens un peuple (ou un ensemble de peuples) qui aurait été chassé de sa patrie d'origine par la fureur des eaux.

Le nom des Ombriens se rattache peut-être — c'était déjà l'opinion de Kretschmer — à celui des Ambrones, ancien peuple de la Gaule dont les Anciens (cf. Strabon et Plutarque) ont fait des Celtes, et les modernes, des Germains. Ce nom serait à rattacher également au grec *ombros,* « déluge, averse, raz de marée », et constituerait donc une allusion directe aux catastrophes naturelles qui amenèrent les ancêtres des Ombriens comme ceux des Ambrones à se mettre en mouvement. Autrement dit, les Ombriens et les Ambrones seraient d'anciens peuples « ayant survécu au déluge ». Plutarque dit d'ailleurs des Ambrones (*Marius,* 19) qu'ils constituaient une élite guerrière chassée de son pays par de terribles inondations. Dominique Briquel, qui a récemment repris l'examen de ce dossier, écrit : « Y aurait-il une relation entre la notion de déluge et un thème en °*Ambr-,* particulièrement dans la forme à suffixe nasal

Ambrones utilisée comme ethnique [38] ? » Il conclut, quant à lui, par l'affirmative.

« Chez les Indo-Européens, ajoute Dominique Briquel, ou tout au moins chez une partie d'entre eux, le concept très général de destruction par l'eau aurait été appliqué, en propre, à une humanité marquée par un côté guerrier — aux hommes de l'âge du bronze, pour reprendre l'expression grecque [39]. » Pourraient conserver la trace de ce « déluge », d'une part, les différents thèmes mythiques que nous avons évoqués plus haut à propos de l'Atlantide ; les traditions celtiques relatives aux villes englouties par les eaux [40] ; le mythe hellénique dans lequel Zeus décide de noyer les humains pour les punir et crée un déluge auquel échappent Deucalion, souverain mythique de la Thessalie, et Pyrrha, fille de Pandore et d'Epiméthée ; enfin, à Rome, les très riches croyances relatives aux « débordements de feu » du lac des monts Albains, que Georges Dumézil [41] a mis en rapport avec tout un ensemble indo-européen lié à Neptune-Poséidon et au thème du « feu dans l'eau », c'est-à-dire d'une « force ignée contenue dans les eaux » où l'on pourrait voir évidemment le souvenir d'éruptions volcaniques sous-marines.

Les spécialistes tendent aujourd'hui à diviser l'époque villanovienne en deux périodes distinctes : le proto-villanovien, de — 1250 à — 750 environ, et le villanovien proprement dit, qui commencerait donc à l'époque présumée de la fondation de Rome. Le proto-villanovien (terme créé en 1937 par G. Patroni) désignerait, plus précisément, les cultures italiques qui font en quelque sorte la transition entre la fin de l'âge du bronze et les débuts de l'âge du fer [42].

38. « Sur une explication antique du nom des Ombriens », in *Etrennes de septentaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune,* Klincksieck, 1978.

39. *Ibid.*

40. On pense évidemment à la ville d'Ys. Jean Markale, qui voit dans ce thème « le mythe celtique de l'origine », écrit, après avoir cité Ammien Marcellin : « Il résulte de ces observations qu'il y a eu indubitablement un phénomène réel, un cataclysme sur les côtes nord de l'Europe, que les Celtes l'ont subi, qu'ils en ont gardé le souvenir, et que ce souvenir est devenu un mythe. » (*Les Celtes et la civilisation celtique,* Payot, 1970.)

41. *Mythe et épopée III,* Gallimard, 1973.

42. Sur tous les problèmes archéologiques, chronologiques, linguistiques, etc., que continue à poser cette période, cf. David et Francesca R. Ridgway, ed., *Italy Before the Romans,* Academic Press, Londres-New York, 1979.

La tradition place la naissance de Rome au mois d'avril de l'an 753 ou 754 avant notre ère. Après avoir été violemment discutée, cette date a reçu de nombreuses confirmations archéologiques. Des fouilles entreprises sur le Palatin à partir de 1948 ont montré, notamment, que, dès le début de l'âge du fer, le sommet de cette colline était occupé par de vastes concentrations d'habitations. On a également pu dégager des tombes de l'époque proto-villanovienne, ainsi que des urnes funéraires en forme de cabane à double toit, ce qui paraît confirmer l'existence d'une ancienne *cultura laziale* faisant la synthèse d'un fonds apennien et d'éléments villanoviens.

Les chercheurs n'en continuent pas moins de s'affronter pour savoir si la ville de Rome a réellement été « fondée » *(Stadtgründung),* à la suite, par exemple, de l'arrivée d'une population nouvelle, ou si elle a plutôt résulté d'une évolution locale *(Stadtwerdung).* Massimo Pallottino, auteur d'un essai sur *Le Origini di Roma,* distingue pour sa part quatre moments distincts : 1) les premières installations de l'âge du bronze, éventuellement liées à des faits légendaires à mettre en relation avec l'expansion maritime mycénienne le long des côtes de la péninsule (mythe d'Enée et de Rhomos ou Rhome) ; 2) l'apparition des tombes à crémation et les installations massives sur le Forum et le Palatin, période correspondant à la date de fondation traditionnelle ; 3) le développement de la ville autour du Forum et du Palatin, avec les règnes d'Ancus Marcius et de Tarquinius Priscus (VIIe siècle) dont parlent les annalistes ; 4) l'achèvement de la première véritable organisation urbaine, par Servius Tullius, vers — 575.

Le problème des Etrusques

A leur arrivée en Italie, les Indo-Européens ont évidemment trouvé des populations déjà installées avant eux : d'une part, des populations « méditerranéennes » autochtones, héritières des cultures néolithiques, où l'on a vu parfois des « Ligures » et qui, dans certains cas, ne s'intégrèrent que très tardivement à la civilisation romaine (exemple de la culture « picénienne ») ; d'autre part, des colons grecs, établis dès le milieu du VIIIe siècle avant notre ère en Sicile et en Italie du Sud (« Grande-Grèce »), auxquels on donne parfois le nom d' « Italiotes », pour les distinguer des « Italiques », c'est-à-dire de l'ensemble des populations d'origine indo-européenne faisant usage d'une langue latine.

Enfin, il y a le problème des Etrusques. Deux siècles après la fondation de la Ville, les Romains se heurtent violemment à ce peuple, installé entre l'Ombrie, l'île d'Elbe et le Latium : les plus anciennes chroniques rapportent leur guerre contre l'Etrusque Porsenna, ainsi que les exploits légendaires du borgne Horatius Coclès et du manchot Mucius Scaevola ; l'archéologie, de son côté, a donné à penser que Rome aurait été dominée par des princes étrusques au cours du VIe siècle, mais cette idée a été récemment remise en question (G. Colonna, 1976).

Les Etrusques restent aujourd'hui encore un peuple mystérieux. Pour les uns, ce sont des autochtones. Pour les autres, qui reprennent l'opinion des Anciens (Tite-Live, Tacite, Hérodote, Pline et Sénèque), ce sont des « étrangers », venus probablement de la partie orientale de la Méditerranée. Pierre Grimal avance l'hypothèse selon laquelle la civilisation étrusque, qui se développe à partir du VIIIe siècle, constituerait la renaissance « d'éléments ethniques immigrés du monde égéen bien des siècles auparavant, peut-être vers le début du XIIe siècle, ou même la fin du XIIIe, c'est-à-dire en plein âge héroïque [43] ». Cette hypothèse correspond à celle que nous avons avancée plus haut, qui fait des Etrusques les descendants de certains des Peuples de la Mer, les Toursha ou Teresh, qui se seraient repliés à l'ouest après avoir été défaits par l'Egypte. (Il n'est pas exclu que le mythe d'Enée, lié à la guerre de Troie et que rapporte Virgile — et qui intervient, en second rang, comme mythe *fondateur* de Rome concurremment à celui de Romulus et Rémus —, conserve aussi un souvenir de ce lointain passé.)

La langue étrusque est lue, mais non comprise. Son déchiffrement continue à donner lieu à de nombreuses hypothèses, dont les plus récentes ont été présentées aux colloques de Florence d'avril 1969 et d'octobre 1974 (actes publiés en 1973 et 1976). On en possède une dizaine de milliers d'inscriptions, pour la plupart extrêmement courtes malheureusement. La plus ancienne, relevée sur un kotyle proto-corinthien, date des environs de — 700. L'alphabet utilisé, dont l'introduction remonterait au dernier quart du VIIIe siècle, dérive de l'alphabet grec archaïque ;

43. *La Civilisation romaine,* Arthaud, 1965.

il s'agit plus précisément de l'alphabet eubéen (les Eubéens prirent une part importante au mouvement de colonisation hellénique). Selon le linguiste Georgiev, la langue étrusque serait une forme tardive apparentée au louwite ou au hittite.

A partir du IVe siècle, la culture étrusque connaîtra une décadence assez rapide, puis disparaîtra complètement. Les Etrusques devinrent finalement tous sujets de Rome. Leur dernière cité libre, Volsinii (Bolsène) tomba en — 265. Ils exercèrent une influence certaine sur l'art romain (à partir de la construction du Capitole) et, surtout, sur les pratiques religieuses (théurgie, divination).

Apparition de la « mythistoire »

Comme la plupart des Indo-Européens, les Romains des origines vivent en grandes familles patriarcales. La *gens* comprend, autour de son chef, non seulement ceux qui descendent, en ligne masculine, d'un ancêtre commun, mais aussi tout un entourage de « serviteurs » et de « clients ». (Par la suite, la *familia* s'affirmera progressivement au détriment de la *gens,* sous l'autorité du *paterfamilias.*) La société est gouvernée par un roi, dont le pouvoir, d'essence sacrée, « reflète une certaine conception du monde propre à l'héritage indo-européen [44] » et, comme tel, est étroitement lié à la consultation des dieux, à l'interprétation de leurs volontés. Le roi commande en disant le droit. Il intervient chaque fois que la vie sociale est mise en péril par un désordre. Le nom latin du « roi », *rex,* provient lui-même d'un héritage indo-européen commun, comme le montre sa parfaite concordance avec le védique *raj* ou *raja,* le celtique *rix,* l'irlandais *rig.* A l'origine, le roi semble avoir été « celui qui désigne le chemin (à suivre) avec sa main droite » (°*reg-s,* cf. l'anglais *right,* l'allemand *Rechts*) ; le lien est évident entre le pouvoir *royal,* la main *droite* (le « bon côté » chez les Indo-Européens), l'institution juridique (le *droit*), la conformité à ce qui est droit, *rectus,* non courbé, non mensonger, enfin la « règle », la *reg-ula,* qui permet de constituer la norme. Le pouvoir royal à Rome prend fin avec l'institution de la République, traditionnellement datée de — 509.

44. Michel Meslin, *L'Homme romain,* Hachette, 1978.

Par rapport aux autres peuples indo-européens, les Romains présentent, dans le domaine de la religion [45], des traits tout à fait particuliers. Un trait constant, chez eux, est l'attachement aux choses terrestres, et d'abord à la cité. « Les Romains, note Georges Dumézil, étaient plus attachés à leur coin de sol que n'importe quel peuple de ces autres provinces indo-européennes qui ont tant de conceptions et de pratiques en commun avec eux [46]. » Disons, plus précisément, que les Romains ne semblent s'être intéressés à un mythe que dans la mesure où celui-ci avait un rapport avec Rome. C'est la raison pour laquelle le culte est chez eux aussi intimement lié aux institutions et à la *res publica* : la religiosité romaine se caractérise, entre autres, par la sacralisation des collectivités organiques, depuis la famille jusqu'à la patrie. D'où l'importance, d'une part, des cultes *domestiques,* de l'autre, du culte *civique* (élargi plus tard en culte impérial). C'est aussi la raison pour laquelle la mythologie romaine se confond avec l' « histoire » — pour former une « mythistoire ».

Alors que les Grecs n'ont pas cessé d'enrichir leur mythologie fondamentale, les Romains ont fixé rigoureusement la leur en la transformant en *histoire des origines.* « C'est en réévaluant de vieux mythes indo-européens, et en les incorporant à un ensemble très structuré de représentations divines, d'usages politiques, de pratiques guerrières, que les annalistes romains ont forgé une mémoire nationale et développé une certaine conception de l'histoire [47]. » « Rome a eu sa mythologie, ajoute Georges Dumézil, et cette mythologie nous est conservée. Seulement, elle n'a jamais été fantasmagorique ni cosmique : elle a été nationale et historique. Tandis que la Grèce et l'Inde développaient en images grandioses ce qu'elles croyaient avoir été la genèse et les temps du monde, les chaos et les créations, l'œuvre et les aventures des dieux organisateurs du " Tout ", Rome a prétendu simplement retracer, avec la simplicité de procès-verbaux, ses propres débuts et ses propres périodes, sa fondation et ses progrès, l'œuvre et les aventures des rois, qui, croyait-elle, l'avaient successivement formée [48]. »

45. Etymologiquement, le terme de *religio* reste dans une certaine mesure obscur. On l'a tantôt expliqué par *legere,* « rassembler, cueillir », tantôt par *ligere,* « lier, relier ». Le concept opposé à *religio* se trouverait dans *negligere* (C. Koch, 1960). De toute façon, à Rome, le mot *religio* ne couvre pas tout le champ de ce que le terme moderne, « religion », désigne.

46. *La Religion romaine archaïque,* Payot, 1966.

47. Michel Meslin, *L'Homme romain, op. cit.*

48. *Horace et les Curiaces,* Gallimard, 1942.

A Rome, l'héritage indo-européen a donc été *transposé*. Dumézil, qui, dans ses travaux, a fait plus que quiconque pour établir la réalité de cette transposition, l'a définie par une série de formules lumineuses : « Les Romains pensent *historiquement*, alors que les Indiens pensent *fabuleusement*... Les Romains pensent *nationalement* et les Indiens *cosmiquement*... Les Romains pensent *pratiquement* et les Indiens *philosophiquement*... Les Romains pensent *relativement, empiriquement* ; les Indiens pensent *absolument, dogmatiquement*... Les Romains pensent *politiquement*, les Indiens pensent *moralement*... Enfin, les Romains pensent *juridiquement*, les Indiens pensent *mystiquement* [49]. »

Rex sacrorum et pontifex maximus

L'historicisation des mythes fondamentaux n'est pas le seul trait particulier de la religion romaine. La cristallisation fragmentaire, en *rites* ou cérémonies autonomes, de faits religieux correspondant ailleurs à de simples épisodes d'un ensemble mythologique plus général, en est un autre. Indifférents à la métaphysique abstraite, les Romains mettent avant tout l'accent sur le *rite* (le mot latin *ritus* est apparenté au védique *rità*, iranien *arta*, qui désigne l'ordre universel, cosmique). Ils ont ainsi produit une liturgie fort conservatrice, que l'on a pu comparer très utilement — et même de façon éclairante — aux rituels conservés en Inde par les corps sacerdotaux.

De même, l'importance que les Romains attachent à la divination, aux présages, à toutes les formes de *superstitio* qui ne cesseront au cours des âges, et jusqu'à nos jours, de marquer leurs croyances, est « la conséquence directe de la valorisation religieuse des réalités naturelles, des activités humaines et des événements historiques, en somme du *concret*, du *particulier* et de l'*immédiat* [50] ».

49. *Servius et la Fortune*, Gallimard, 1943.

50. Mircea Eliade, *Histoire générale des croyances et des idées religieuses*, vol. II, Payot, 1978.

LES PRODIGES ET LA CROYANCE AUX PRESAGES CHEZ LES ROMAINS

On annonça au roi et aux *Patres* que sur le mont Albain il y avait eu une pluie de pierres. Comme le fait était peu vraisemblable, ceux qu'on envoya pour contrôler ce prodige virent tomber sous leurs yeux une épaisse pluie de pierres, semblables aux masses de grêlons que le vent chasse sur la terre. Ils crurent même entendre une grande voix s'élever dans les bois qui couronnent le sommet et ordonner aux Albains « de sacrifier selon leurs rites ancestraux ». Car ils les avaient laissés dans l'oubli, abandonnant pour ainsi dire leurs dieux avec leur patrie, et avaient adopté les rites romains, voire même, par un ressentiment assez ordinaire contre le destin, ils avaient cessé d'adorer leurs dieux.

A la suite de ce prodige, les Romains, eux aussi, décrétèrent une neuvaine officielle, soit que la voix céleste du mont Albain l'eût prescrite selon ce que certains récits affirment, soit que les haruspices l'aient conseillée. En tout cas, l'usage fut établi et à chaque nouvelle d'un prodige analogue, on faisait une fête de neuf jours.

Tite-Live, I, 31.

... Ces craintes s'augmentaient de prodiges annoncés d'un grand nombre d'endroits à la fois : en Sicile, les javelots de certains soldats s'enflammèrent, ainsi qu'en Sardaigne le bâton d'un chevalier qui faisait une ronde sur les remparts. Sur les côtes, de nombreux feux s'étaient allumés. Deux boucliers avaient transpiré du sang. Certains soldats furent foudroyés. Le globe du soleil avait semblé rétrécir. A Préneste, des pierres brûlantes étaient tombées du ciel ; à Arpi, on avait vu dans le ciel des boucliers et on avait assisté à un combat du soleil contre la lune. A Capène, en plein jour, deux lunes s'étaient levées ; les eaux de Céré avaient coulé, mêlées de sang, et dans la source d'Hercule des taches de sang flottaient sur l'eau. A Antium, les moissonneurs avaient vu tomber dans leurs corbeilles des épis sanglants. A Faléries, le ciel s'était ouvert par une large fente et de cette ouverture avait brillé une lumière éclatante ; les tablettes des sorts s'étaient d'elles-mêmes rétrécies et il en était tombé une qui portait cette inscription : « Mavors agite sa lance. » Or, en même temps, la statue de Mars sur la via Appia et les effigies des loups avaient sué. A Capoue, le ciel avait semblé plein de feu et la lune tomber au milieu de la pluie. Puis des prodiges moins importants se produisirent, auxquels on ajouta foi : certains virent leurs chèvres couvertes de laine ; une poule se transforma en coq, des coqs en poules.

Après avoir exposé ces prodiges comme ils avaient été annoncés, et introduit leurs témoins dans la Curie, le consul consulta les sénateurs sur ces affaires religieuses. On décréta de remédier à ces prodiges par le sacrifice de grandes victimes et d'animaux de lait et de supplier les dieux pendant trois jours, exposés sur leurs lits de parade. Puis on décida de faire ce que prescriraient les *decemvirs* quand ils auraient consulté les livres sibyllins. Sur l'avis de ces derniers, on décréta d'abord, pour Jupiter, de lui faire forger une foudre d'or de cinquante livres. Pour Junon et Minerve, de leur donner des offrandes en argent ; pour Juno Regina sur l'Aventin et pour Juno Sospita à Lanuvium, de leur sacrifier des grandes victimes. Et de faire apporter par les matrones, chacune versant autant d'argent qu'elle le pourrait sans se gêner, une offrande à Juno Regina ; de tenir un lectisterne et enfin de faire verser aux affranchies une cotisation proportionnelle à leurs ressources, pour une offrande à Feronia.

Tite-Live, XXII, 1, 8-20.

Enfin, à Rome, les dieux ont parfois laissé la place à des entités abstraites divinisées (tout comme en Iran, après la réforme de Zoroastre, les attributs des dieux antérieurs furent également reportés sur de telles entités). L'une des plus célèbres est Fides, la Bonne Foi, dont le temple s'élevait sur le Capitole à côté de celui de Jupiter. Portant le titre de *Fides Populi Romani,* elle garantit la valeur et la sincérité des rapports entre les êtres, l'honneur qui préside aux engagements. Dès l'origine, la notion de « créance » se trouve élargie en celle de « croyance » — l'ancienne correspondance formelle du latin *credo,* de l'irlandais *cretim,* du sanskrit *sraddha,* attestant à cet égard un héritage très reculé. « *Virtus, pietas, fides,* discipline, respect, fidélité aux engagements, tel est l'idéal romain, écrit Pierre Grimal. Cette trilogie domine tous les aspects de la vie, militaire, familiale, économique et sociale, et il nous est apparu que la religion ne faisait que la garantir en assurant son efficace au-delà du monde visible, pour le système des choses tout entier [51]. » Citons encore, comme abstractions personnifiées, Ops (la Richesse), Fortuna (la Bonne Fortune), Honos (l'Honneur militaire), Spes (l'Espérance), Virtus (le Courage), Libertas, Victoria, Concordia, etc.

Dans la Rome républicaine, deux personnages principaux patronnent l'organisation des sacerdoces et des cultes. Le premier est le *rex sacrorum,* le « roi des (choses) sacrées ». Nécessairement d'origine patricienne, prêtre de Janus, responsable des cultes de la Régia, il exerce une primauté d'honneur. On peut voir en lui une survivance sacerdotale des anciens rois prérépublicains.

51. *La Civilisation romaine, op. cit.*

Le second est le *pontifex maximus,* le « pontife suprême ». Il s'est progressivement assuré la direction réelle, non seulement du collège des pontifes, mais de toute la religion romaine. Sous la République, la Régia, l'ancienne maison du roi, devient le siège où il fixe le férial, enrichit la jurisprudence sacrée, assure les cultes dépourvus de titulaires, convoque les *comitia calata* où se font les actes religieux, crée les flamines majeures et les Vestales, etc. Le nom de *pontifex* veut dire au sens propre « celui qui fait, qui crée un pont ». On a voulu y voir une survivance de l'époque où les ancêtres des Romains auraient vécu dans des cités lacustres reliées à la terre ferme par des ponts (Schuchhardt). On a aussi pensé au « pont » que le prêtre établirait entre les hommes et les dieux. Tout cela n'est pas évident ; sans doute vaut-il mieux considérer qu'à l'origine, le mot latin *pons* avait gardé son ancienne valeur indo-européenne, plus générale, de « chemin ». Quant à la thèse selon laquelle la place dévolue au *pontifex maximus* résulterait d'une ancienne « révolution pontificale », qui aurait vu le *rex sacrorum* dépossédé de ses prérogatives réelles, elle a été contestée par Georges Dumézil [52].

Les prêtres de la plus antique tradition romaine sont les flamines, dont la tradition attribue la création à Numa. L'étymologie permet de rapprocher valablement leur nom, *flamen,* de celui des brahmanes (védique *brahmàn*). Parmi eux se trouvent trois flamines majeurs : le *flamen dialis* (de Jupiter), le *flamen* de Mars et celui de Quirinus. Ce sont essentiellement des sacrificateurs. Le plus important, le *flamen dialis,* est choisi par le *pontifex maximus* au sein de la classe des patriciens. Son activité et, de façon plus générale, sa vie quotidienne font l'objet de prescriptions rituelles très détaillées. Sa femme, la *flaminica dialis,* joue à ses côtés un rôle important. Il existe par ailleurs un *ordo* regroupant les cinq plus hauts personnages de la vie religieuse romaine : le *rex sacrorum,* le *pontifex maximus* et les trois flamines majeurs.

52. *La Religion romaine archaïque, op. cit.*

L'IDÉOLOGIE DES TROIS FONCTIONS

Georges Dumézil a établi, de façon désormais définitive, que les anciens Indo-Européens avaient une conception de l'organisation du monde et de la société, tant celle des dieux que celle des hommes, fondée en tout premier lieu sur la distinction et la hiérarchisation de trois fonctions — la célèbre *tripartition fonctionnelle* —, et que cette « idéologie » a tantôt été *réalisée,* comme en Inde, en Iran ou chez les Celtes, tantôt vécue sur un plan exclusivement mythologique et religieux. Rappelons-en les axes principaux. La première fonction est la fonction *souveraine.* Elle se rapporte à tout ce qui concerne l'administration régulière du monde, la souveraineté royale, la puissance sacerdotale, la magie, le droit, la politique, la science, les qualités de l'homme mûr ; elle se présente en outre sous deux aspects (auxquels correspondent deux divinités distinctes) : un aspect « rassurant », qui garantit notamment les contrats passés entre les hommes, et un aspect « terrible », qui régit les rapports de l'homme avec le cosmos en même temps que la bonne marche de celui-ci. La seconde fonction, la fonction *guerrière,* concerne la force physique sous tous ses aspects : courage, énergie, héroïsme, vertus et qualités de l'homme jeune. Enfin, la troisième fonction, la fonction *productrice,* englobe des notions telles que la fécondité, l'abondance de biens, la productivité, la santé, la paix, la beauté, la volupté, la vie rurale, les qualités de la « masse » et les vertus féminines ; cette fonction productrice, symbole de redondance, est souvent caractérisée par des dieux jumeaux.

Ces trois fonctions sont hiérarchisées dans l'ordre que nous venons de donner. Elles constituent par ailleurs deux ensembles nettement séparés à l'origine, les deux premières fonctions ayant entre elles des affinités et des liens qui les distinguent *conjointement* de la troisième. Cette opposition ne traduit toutefois qu'une ancienne fracture : dans la mythologie indo-européenne commune, il est expliqué que la société « idéale », trifonctionnelle, résulte de l'harmonieuse fusion, au terme d'une *guerre de fondation,* des représentants des deux premières fonctions et des représentants de la troisième.

Le système trifonctionnel constitue, à Rome, l'épine dorsale du système religieux. Mieux encore, on en trouve trois fois la représentation : dans le domaine religieux proprement dit, dans l'histoire du peuplement primitif et dans celle de la royauté primitive.

L'idéologie fonctionnelle tripartie est d'abord attestée par deux triades de dieux, la triade d'Iguvium *(Juu-, Mart, Vofiono)* et celle de la Rome précapitoline (Jupiter, Mars, Quirinus), dont seuls les deux premiers termes sont identiques, mais dont l'équivalence a été démontrée dès 1938 par Vittore Pisani, puis, en 1945, par Emile Benveniste. L'existence de cette triade archaïque fondamentale, antérieure à la triade capitoline Jupiter-Junon-Minerve (qui, elle, ne prolonge aucune tradition indo-européenne), n'est pas douteuse. « Elle est mise en évidence, précise Georges Dumézil, par le fait que ces dieux sont restés à travers toute l'histoire romaine desservis par trois prêtres sans homologues, rigoureusement hiérarchisés, qui sont, sous le seul *rex sacrorum,* héritier réduit et sacerdotal des anciens rois, les plus hauts prêtres de l'Etat : les trois *flamines maiores,* à savoir le *dialis,* le *martialis* et le *quirinalis* [53]. » La présence de Quirinus, divinité tout à fait secondaire à l'époque classique, dans la dénomination du troisième flamine majeur, ne peut en effet s'expliquer que par une antique tradition fidèlement conservée par le rituel.

Le *flamen dialis,* dont on connaît le statut archaïque surtout par les textes d'Aulu-Gelle, tire son nom de Dius Fidius, divinité garantissant la Fides, qui, aux côtés de Jupiter, représentait à l'origine la fonction souveraine dans son aspect « rassurant » (correspondant à Tyr chez les Germains, à Mitra chez les Indo-Aryens, peut-être à Ouranos chez les Grecs). L'autre aspect de la première fonction est évidemment représenté par Jupiter (Odhinn-Wotan chez les Germains, Varuna chez les Indo-Aryens, Zeus chez les Grecs), dont le rôle s'est visiblement développé au détriment de Dius Fidius, puisque l'on retrouve cristallisés sur ce seul Jupiter les attributs caractéristiques des deux aspects de la fonction souveraine : *optimus* (aspect « cosmique ») et *maximus* (aspect « humain »). Mars est évidemment le dieu de la Guerre, l'homologue d'Indra et de Thor : la thèse d'un « Mars agraire », soutenue par certains auteurs, doit être aujourd'hui abandonnée. Quant à Quirinus, que l'on connaît surtout par le

53. *L'Idéologie tripartie des Indo-Européens,* Latomus, Bruxelles, 1958.

rituel, il est, étymologiquement, le dieu de l'ensemble du peuple, le patron de tous les hommes libres *(uires)* réunis dans leurs cadres sociaux. Son nom, dérivé d'un ancien °*co-uir-ino,* est inséparable de celui des *quirites,* qui désigne, par opposition à ce qu'ils sont comme *milites,* l'ensemble des Romains considérés dans leurs activités civiles.

A l'époque classique, le vieux Quirinus apparaît comme un dieu effacé et déchu. Son flamine, le *flamen quirinalis,* lui fait néanmoins des sacrifices lors des Robigalia, pour éviter que la rouille ne se mette dans les épis. On l'invoque aussi aux Volcanalia du 23 août, après la moisson, pour protéger les céréales contre les incendies. Sa fête, les Quirinalia, coïncide avec la partie finale de la fête de torréfaction des grains ou Fornacalia — ce qui confirme son caractère productif et agricole.

Une double transposition

Properce, dans sa première élégie romaine (IV, 1, 9-32), rapporte qu'il y eut à l'origine de Rome trois composantes ethniques : les Ramnes, menés par Romulus et Rémus, les Luceres de l'Etrusque Lucumon, et les Tities du Sabin Titus Tatius. Or, selon la tradition annalistique, ces trois tribus primitives se caractérisent par une nette coloration fonctionnelle : les Sabins ou Tities sont des « riches en troupeaux », les Etrusques ou Luceres sont des spécialistes de l'art militaire ; quant aux Latins ou Ramnes, ils s'occupent du gouvernement et du culte, sous la direction du demi-dieu Romulus, *rex-augur* bénéficiaire de la protection de Jupiter. Chacune de ces trois tribus aurait compris dix curies, l'ensemble des trente curies représentant le peuple tout entier.

Nombreux sont les auteurs qui ont vu dans ces tribus une représentation, sous des dénominations étrusques (Ramnes, Luceres, Tities), des trois principales composantes ethniques de la romanité : les Latins, les Etrusques et les Sabins. Une variante de cette interprétation a été proposée en 1953 par Giacomo Devoto, qui interprète les trois tribus primitives comme représentant trois peuples indo-européens de la péninsule : les Proto-Sabins (Tities), les Proto-Latins (Ramnes) et les Proto-Italiques (Luceres). De son côté, Georges Dumézil a, en 1941, émis l'hypothèse selon laquelle cette division correspondrait en fait à une division du peuple romain des origines en trois groupes sociaux fonctionnellement caractérisés : les producteurs (Tities), les guerriers (Luceres), les souverains et les prêtres (Ramnes). Une telle division recoupe, il est à peine besoin de le rappeler, la structure tripartie des Indo-Européens. Alors, division ethnique ou division fonctionnelle ? Nous penchons pour la seconde hypothèse. Toutefois, la question reste ouverte de savoir si cette coloration fonctionnelle des trois tribus primitives n'est qu'une projection idéologique cristallisée au fil des temps, ou si, à ses origines, la société italique était *réellement* organisée de façon tripartie.

On retrouve enfin la tripartition dans la liste « mythistorique » des premiers rois de Rome. Romulus, le demi-dieu fondateur de la ville, le protégé de Jupiter, héros violent, inquiétant et mystérieux, correspond à l'aspect « cosmique » de la première fonction (Jupiter). Son successeur, Numa, roi-prêtre dont le nom même souligne le rôle de législateur — c'est Numa qui donna à Rome ses lois, fonda le sanctuaire de la Fides Publica, etc. —, représente l'autre aspect de cette même fonction (Dius Fidius) ; en tant que souverain, il est aussi calme et équilibré, aussi proche des hommes que Romulus est brutal, énigmatique, éloigné des hommes et proche du cosmos. Après Romulus et Numa, vient le représentant de la fonction guerrière, Tullus Hostilius, dont Virgile, dans *L'Enéide,* dit qu'il « ramena aux armes *(in arma)* les citoyens devenus carnassiers » ; et enfin Ancus Marcius, digne représentant de la troisième fonction, dont le règne revêtit surtout des aspects plébéiens et commerciaux.

L'enlèvement des Sabines

Comme nous l'avons indiqué plus haut, à l'origine de la société divine trifonctionnelle, le mythe indo-européen place une « guerre de fondation ». Chez les Germains, c'est la guerre des dieux Ases (première et deuxième fonction) et des dieux Vanes (troisième fonction). Dans un premier temps, les Vanes paraissent l'emporter ; les Ases sont « corrompus » par une divinité portant le nom symbolique de Gullweig, « ivresse de l'or ». Mais au dernier moment, le chef des Ases, Odhinn-Wotan, parvient à stopper les assaillants en les « domestiquant » par sa magie. Dès

lors, les Ases et les Vanes décident de s'unir pour former une société harmonieuse reposant sur la division fonctionnelle. Ce scénario a ses équivalents chez les Indo-Aryens, avec le conflit des dieux supérieurs et des Nâsatya ; chez les Celtes, avec la guerre qui oppose les Tuatha Dé Danann à leurs prédécesseurs, les Fir Bolg, et aux géants autochtones Fomoré lors des deux batailles de Mag-Tured (ou Moytura) ; probablement aussi chez les Grecs, avec l'affrontement des Olympiens et des Titans [54].

A Rome, ce thème de la guerre de fondation se retrouve sous une forme historicisée, avec la guerre des Proto-Romains et des Sabins. Cette guerre est conforme, dans presque tous ses développements, au schéma d'origine. Les Proto-Romains sont forts de leurs seules valeurs militaires et souveraines. Les Sabins, au contraire, sont de riches producteurs. Au cours des combats, les Sabins occupent le Capitole et parviennent presque à l'emporter (épisode de Tarpéia). Mais Romulus rétablit la situation en invoquant Jupiter : de même qu'Odhinn-Wotan, en lançant son javelot magique, provoque la panique chez les Vanes, il obtient, par une invocation à Jupiter Stator, que l'armée ennemie reflue soudainement en panique. Après quoi, par « synécisme » (compromis mutuel), les Proto-Romains et les Sabins concluent un véritable contrat social : désormais leurs deux peuples n'en feront plus qu'un. L' « enlèvement des Sabines », opéré par Romulus et ses compagnons qui cherchaient des épouses pour assurer la continuité de la ville qu'ils avaient fondée, aboutit à une cité harmonieuse associant les producteurs (Sabins), les guerriers et les souverains (Proto-Romains).

54. Les historiens modernes des religions tendent de plus en plus à rejeter l'idée que les récits mythologiques renvoient à des faits historiques réels. Le mythe peut néanmoins se greffer sur un *fond* historique. Le thème indo-européen de la guerre de fondation correspond sans doute moins, contrairement à ce que l'on a dit souvent, à un ancien conflit entre deux peuples qu'à un « affrontement » entre deux modes de vie, l'un essentiellement chasseur et prédateur, l'autre essentiellement agricole et producteur, survenu au moment de la révolution néolithique. C'est au cours de cet affrontement que les représentants du premier type parvinrent à rétablir leur autorité menacée par les représentants du second.

Le borgne et le manchot

Il existe bien d'autres exemples de mythes indo-européens que les Romains ont *historicisés*. L'un des plus célèbres est l'histoire, désormais classique, du « borgne » et du « manchot ». Elle a pour cadre la lutte des Romains contre le roi étrusque Porsenna. Celui-ci assiège la ville et va la prendre d'assaut, lorsque la situation est brusquement sauvée par un héros, Horatius Coclès, c'est-à-dire « le Borgne ». Se postant à l'entrée d'un pont qui donne accès à Rome, Coclès tient les Etrusques en respect par les « regards terribles » qu'il leur lance, donnant ainsi le temps à ses compatriotes de couper le pont, puis il les rejoint, sain et sauf, à la nage.

Peu après, Rome, toujours assiégée par Porsenna, est sauvée par un nouveau coup d'éclat. Le héros, cette fois-ci, est Mucius Scaevola. Il a pénétré dans le camp étrusque afin de tuer Porsenna, mais a manqué son coup. Conduit devant le tribunal ennemi, il déclare à Porsenna qu'il n'est en fait que le premier d'un groupe de trois cents jeunes gens qui ont fait le serment de le tuer. Cette affirmation est un mensonge, mais, pour lui donner une apparence de réalité, Mucius Scaevola n'hésite pas à tendre sa main droite, garante des contrats, sur un brasero et à la faire brûler. Porsenna, stupéfait, ne peut plus douter de la vérité de ce qui vient de lui être dit. Pris d'admiration pour une ville qui produit de tels hommes, il engage avec les Romains des pourparlers qui aboutiront à la signature d'un pacte d'amitié.

Nous retrouvons, dans ce double récit, une nouvelle guerre de fondation dont le schéma est très semblable à celui de l'affrontement entre les Proto-Romains et les Sabins. Il s'agit de toute évidence d'un « doublon ». Mais en outre, les deux personnages clés, Horatius Coclès et Mucius Scaevola, sont un borgne et un manchot. Or, dans la religion germanique, ces deux « mutilations qualifiantes » figurent parmi les traits caractéristiques des divinités souveraines représentant la première fonction sous ses deux aspects : Odhinn-Wotan, le magicien par excellence, dont l'intervention paralyse l'ennemi, et qui fut crédité d'un don de voyance après avoir fait dépôt de l'un de ses deux yeux dans la source de Mimir ; et Tyr, le dieu des contrats, qui, pour assurer le salut commun des dieux Ases, n'a pas hésité,

d'abord à faire un serment mensonger, ensuite, pour garantir ce serment, à mettre sa main dans la gueule du loup Fenrir, qui l'a dévorée. (On retrouve aussi le borgne et le manchot chez les Celtes, avec les dieux Lug et Nuada.)

« Il est clair, écrit Dumézil, que les ressorts des actions de Coclès et de Scaevola sont respectivement les mêmes que ceux des actions d'Odhinn et de Tyr : *fascination de l'ennemi,* d'une part, *persuasion par gage dans une procédure de serment,* d'autre part ; clair aussi que, à Rome comme en Scandinavie, ces actions sont reliées aux deux mêmes mutilations, et dans les mêmes conditions [55]. » Et comme ces deux récits structuralement identiques sont attestés de façon tout à fait indépendante, « la seule explication naturelle est de penser que Germains et Romains tenaient de leur *passé commun* ce couple originel [56]. »

Le célèbre combat des Horaces et des Curiaces, qui se serait déroulé sous le règne du roi mythique Tullus Hostilius (fonction guerrière) et qui amena la domination de Rome sur la ville d'Albe, sa rivale, peut aussi s'expliquer comme « mythe historicisé ». Georges Dumézil a en effet établi que ce récit met en scène un épisode de l'héritage indo-européen commun, qui a son homologue, dans l'Inde védique, avec la lutte, patronnée par le dieu Indra (fonction guerrière), de Trita, le « troisième » des trois frères Aptya, contre le monstre Tricéphale : Horace tue les Curiaces et sauve Rome, de même que Trita tue le Tricéphale et sauve le monde des dieux.

Comme on le voit, la comparaison avec d'autres domaines de la religion indo-européenne s'avère particulièrement fructueuse pour l'interprétation des mythes romains. La présentation de deux divinités méconnues, Janus et Vesta, va d'ailleurs une nouvelle fois le démontrer.

Janus et Vesta

A Rome, Janus apparaît d'emblée comme le dieu des « commencements ». Le début de l'année lui est consacré, de même que les calendes, c'est-à-dire le premier jour de chaque

55. *Mythe et épopée I,* Gallimard, 1968.
56. *Ibid.*

mois. Macrobe (I, 9, 16) précise qu'on l'invoque alors sous le nom de Junonius, de pair avec la déesse Junon, qui préside aux naissances. (Le nom du mois de janvier vient d'ailleurs de *januarius,* le « mois de Janus ».) Il fut longtemps considéré comme l'un des dieux les plus anciens : la construction de son premier temple, sur la limite nord du Forum, est attribuée à Numa ; on a même fait de lui un « héros civilisateur », qui aurait appris aux Latins à cultiver la terre, à naviguer, à organiser le culte, etc. Sa représentation la plus connue est celle d'un dieu *bifrons,* porteur d'une tête à deux visages, l'un tourné vers l'avant, l'autre vers l'arrière. Janus « voit » en effet des deux côtés à la fois. Il ouvre en même temps qu'il ferme, il préside à ce qui commence en même temps qu'à ce qui finit. C'est la raison pour laquelle il est le dieu *janissaire* par excellence, le patron des seuils, des *jani,* passages construits devant les anciennes portes principales de la ville et qui sont peut-être à l'origine des arcs de triomphe. Le *dies natalis* de son temple du *Forum holitorium,* le 17 août, est aussi le jour des Portunalia, où l'on célèbre un autre « dieu des portes », Portunus. Janus préside enfin à l'ouverture et à la clôture des hostilités. Les portes de son temple sont ouvertes solennellement lorsque commence une guerre, et non moins solennellement fermées lorsque la paix revient. De proche en proche, Janus en vient ainsi à inaugurer tous les débuts, toutes les césures, tous les cycles qui recommencent — ce que confirme l'étymologie de son nom, dérivé d'une racine indo-européenne °*y-â,* liée à l'idée de « passage (vers quelque part) ».

A l'époque de Cicéron, Janus est encore celui que l'on invoque en premier à l'occasion d'un sacrifice. Son nom vient en tête également dans la formule classique de la *devotio.* Mais cette primauté n'est pas due à sa supériorité ; elle l'est à son ancienneté. Janus ne vient pas *au-dessus* de Jupiter, mais *avant* lui. Par rapport à Jupiter, qui est le dieu des *summa* (de ce qu'il y a de plus grand), il est le dieu des *prima* (de ce qu'il y a de plus ancien). Le rang qu'il occupe ne vient pas de son importance, mais de son antériorité chronologique. Et de même que le *pontifex maximus* est directement patronné par Jupiter, Janus, lui, patronne le *rex sacrorum,* qui, comme lui, bénéficie d'une primauté d'honneur.

Dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans *Tarpéia* [57], Georges Dumézil a établi la concordance fonctionnelle de Janus

57. Gallimard, 1947.

et du dieu védique Vâyu, le dieu *pûrvapâ,* « qui boit en premier » : la série romaine Janus/Jupiter-Mars-Quirinus correspond exactement à la série indienne Vâyu/Mitra Varuna-Indra-Nâsatya. Chez les Germains, l'homologue de Janus est Heimdallr, divinité « née au début », que la petite Völuspa, dans l'Edda, définit comme *primigenius (i àrdaga),* par opposition à Odhinn-Wotan, qui, lui, est évidemment *maximus (öllum meiri).*

De même que Rome connaît, en la personne de Janus, un dieu de ce qui commence, il y existe aussi une déesse de ce qui finit. C'est la déesse Vesta. Elle forme avec Janus un couple extrêmement significatif : tandis que Janus patronne les *prima,* Vesta règne sur les *extrema* ou les *ultima.* « C'est avec cette déesse, en tant que gardienne des choses les plus intérieures, écrit Cicéron, que s'achèvent toute prière et tout sacrifice [58]. » Là encore, le parallèle avec le domaine indien est révélateur. Chez les Indo-Aryens, le sacrifice, ouvert par Vâyu, est « fermé » par Agni, dieu du feu et du foyer. Or, le nom de Vesta se rattache à la racine indo-européenne °*aieu-,* qui signifie « brûler ». De fait, c'est dans un feu maintenu allumé en permanence, qui n'est éteint et rallumé rituellement qu'une fois par an, que consiste le culte de Vesta — l'*ignis Vestae,* dont s'occupent les Vestales.

L'antagonisme complémentaire de Janus et de Vesta recoupe par ailleurs celui, plus symbolique, du *rond* et du *carré.* Le sanctuaire de Vesta, en effet, n'est pas un temple *(templum)* rectangulaire, mais une *aedes,* une demeure sacrée de forme circulaire et qui, comme telle, ne se prête pas à l'*inauguratio.* (Les temples classiques, eux, carrés ou rectangulaires, sont toujours inaugurés.) Or, chez les Arya, la disposition des feux sacrificiels obéit à la même dichotomie. L'un des feux axiaux est obligatoirement rond ; il correspond au foyer domestique et son seul but est d'assurer la conservation de la flamme (on n'y fait pas de sacrifice). L'autre, destiné aux offrandes, est en rapport avec le ciel ; il est toujours carré et son contour est tracé selon des prescriptions tout à fait analogues à celles concernant l'*inauguratio* des *templa quadrata* romains, dont les augures déterminaient l'emplacement en fonction des points cardinaux.

« Le feu continu de l'*aedes Vestae,* l'*ignis Vestae,* écrit Dumézil, est bien le foyer de Rome et, par là, un des garants de son enracinement sur sa terre, de sa permanence dans l'histoire.

58. *De natura deorum.* 2, 27.

Il est entretenu par des femmes. Il ne doit pas s'éteindre et, si cet accident survient, il ne peut être rallumé à partir d'un autre foyer, mais seulement par un feu nouveaù, obtenu dans le moulin à feu... Ainsi, ce premier feu est bien essentiel ; il n'est le fils d'aucun autre ; et il est bien de ce monde : son office est entièrement terrestre, assurant aux hommes romains stabilité et durée sur leur site [59]. » En outre, « seul d'entre les sanctuaires affectés à des divinités proprement romaines, celui de Vesta est rond [...]. Ainsi reparaît l'opposition du rond et du carré, que la doctrine indienne explique clairement par le symbolisme de ce monde-ci et de l'autre monde, de la terre et du ciel. Et cette explication vaut aussi à Rome. Si les temples sont quadrangulaires, c'est qu'ils doivent être inaugurés et orientés, c'est-à-dire définis par les quatre directions du ciel : les premiers gestes de l'augure consistent à découper des *regiones caeli,* une *pars antica,* une *postica,* une *dextra,* une *sinistra.* Si la maison de Vesta, elle, n'est pas carrée, c'est que, justement, elle ne doit pas être inaugurée : toute sa puissance, toute sa portée sont sur la seule terre et elle n'a rien à faire avec le ciel, avec les directions du ciel [60] ».

La fête des Matralia

Nous donnerons un dernier exemple de rite archaïque romain, dont le sens n'a pu être retrouvé qu'au moyen d'une comparaison avec une autre branche de l'antique religion indo-européenne. Il s'agit du rite de Mater Matuta. Robert Schilling, commentant Dumézil, le présente de la façon suivante :

« On sait que le 11 juin, fête des Matralia, les dames romaines procèdent à une liturgie particulière : 1) elles introduisent dans le temple de Mater Matuta exceptionnellement une esclave, quitte à la chasser ensuite à coups de verge ; 2) elles choyent dans leurs bras, non pas leurs propres enfants, mais les enfants de leurs sœurs. Ces gestes étranges, qui ne comportent *aucune explication* dans le seul contexte romain, s'éclairent en revanche par une confrontation avec la mythologie védique. Ici, la déesse

59. *La Religion romaine archaïque, op. cit.*
60. *Ibid.*

Aurore, Usas, fait chaque matin ce que font, une fois l'an, aux Matralia, les femmes romaines : elle " refoule la ténèbre de la nuit " (qui est représentée par une esclave dans le monde romain) : une fois le monde libéré des ténèbres, l'Aurore apporte le Soleil, lequel est *fils de sa sœur, la Nuit...* Tel est le schème, réduit à l'essentiel, d'une liturgie qui ne devient compréhensible que par le retour aux sources védiques : les exégètes, anciens et modernes, qui s'étaient contentés d'expliquer ces rites en dehors de cette confrontation, n'avaient abouti qu'à obscurcir l'identité de Mater Matuta, qui pourtant, par son étymologie, ne saurait être que la " divinité du point du jour ". Cette démonstration, qui restitue sa signification à la fête de l'Aurore, prend encore plus de relief, si on se rappelle que cette fête, fixée au 11 juin, est exactement symétrique de celle de la fête du " Soleil ancêtre " du 11 décembre. Mais Georges Dumézil complète ce diptyque en restituant, au cours d'une démonstration aussi pertinente, son office astral à Angerona, la déesse invoquée lors du raccourcissement des jours de décembre *(dies angusti)* : ainsi la fête de l'Aurore du 11 juin, proche du solstice d'été, équilibre la fête d'Angerona du 21 décembre, au solstice d'hiver [61]. »

61. *Revue des études anciennes,* LXX, 1-2.

LES PRINCIPALES FETES
DE L'ANCIEN CALENDRIER ROMAIN

DATE	FÊTE	DIVINITÉ
9 janvier	*Agonium*	Janus
11 et 15 janvier	*Carmentalia*	Carmenta
15 février	*Lupercalia*	Faunus
17 février	*Quirinalia*	Quirinus
21 février	*Feralia*	Fête des morts
23 février	*Terminalia*	Terminus
1er mars	*Agonium Martiale*	Mars
14 mars	*Equirria*	Mars
17 mars	*Agonium Martiale*	Mars
19 mars	*Quinquatrus*	Mars, Minerve
1er avril	*Venus Verticordia*	Vénus
15 avril	*Fordicidia*	Tellus
21 avril	*Parilia*	Palès
23 avril	*Vinalia priora*	Jupiter, Vénus
25 avril	*Robigalia*	Robigus
1-3 mai	*Ludi Florales*	Flora
9, 11, 13 mai	*Lemuria*	Fête des morts
9 juin	*Vestalia*	Vesta
11 juin	*Matralia*	Mater Matuta
6-13 juillet	*Ludi Apollinares*	Apollon
23 juillet	*Neptunalia*	Neptune
17 août	*Portunalia*	Portunus
23 août	*Volcanalia*	Vulcain
24 août	*Mundus patet*	Fête des morts
4-12 septembre	*Ludi Romani*	Jupiter
5 octobre	*Mundus patet*	Fête des morts
15 octobre	*Equus october*	Mars
19 octobre	*Armilustrium*	Mars
4-12 novembre	*Ludi plebei*	Jupiter
8 novembre	*Mundus patet*	Fête des morts
17 décembre	*Saturnalia*	Saturne
19 décembre	*Opalia*	Ops

(D'après Joël Le Gall.)

INDO-EUROPEENS ET TRADITION GRECO-ROMAINE

Si la religion romaine peut être souvent reliée, de la façon la plus convaincante, à l'héritage indo-européen commun, il n'en va pas de même, comme on a pu le voir, de la religion grecque. Dans *Mythe et épopée I,* Georges Dumézil écrit à ce propos : « Les Grecs, dont la langue a conservé tant d'archaïsmes renvoyant à la langue commune et, par son vocalisme, un " air " indo-européen plus net que la plupart des langues sœurs, présentent au contraire, dans leurs civilisations, dans leur religion, moins de survivances, et des survivances plus limitées que la plupart des peuples frères. Rançon du miracle grec, ai-je souvent dit : en ce coin du monde, l'esprit critique et créateur s'est mis tôt à l'ouvrage, transformant même ce qu'il conservait. »

On a néanmoins pu identifier, dans la mythologie grecque, un certain nombre de « survivances trifonctionnelles ». La plus nette réside peut-être dans le célèbre récit du jugement de Pâris — qui a éventuellement subi l'influence des Indo-Européens de Phrygie. Chargé de décerner une pomme d'or à la plus belle des déesses, Pâris doit en effet choisir entre Héra la souveraine, épouse de Zeus, la belliqueuse Athéna, qui se présente casquée et la lance à la main, et la voluptueuse Aphrodite, déesse de la beauté et de l'amour. De plus, chacune de ces trois divinités promet à Pâris, s'il lui décerne la pomme, de lui

faire un cadeau à nette valeur « fonctionnelle ». Héra lui offre la souveraineté du monde (première fonction), Athéna lui promet la bravoure militaire (deuxième fonction), Aphrodite lui laisse entrevoir tous les plaisirs de la terre (troisième fonction). La royauté, la victoire, les plus belles femmes : nous retrouvons l'idéologie tripartie. Comme on le sait, Pâris choisit finalement en faveur d'Aphrodite — et ce choix n'est certainement pas étranger au courroux que lui manifestent les très helléniques déesses que sont Athéna et Héra.

D'autres faits ont trait aux premiers peuplements de la Grèce. Dans *L'Odyssée* (XIX, 171), Ulysse l'avisé décrit la Crète à Pénélope en faisant allusion aux « Doriens tripartites ». De fait, les premières communautés doriennes semblent avoir compris, elles aussi, trois « tribus primitives » dont les noms reviennent constamment : les Hylleis, les Dymanes et les Pamphyloi. La tradition dit aussi que, lorsque les Héraclides revinrent dans leur pays pour s'y installer, ce sont trois frères qui se partagèrent le Péloponnèse : Téménos en Argolide, Cresphonte en Messénie et Aristodémos (représenté par ses deux fils mineurs, Proclès et Eurysthénès) en Laconie.

Une autre tradition, rapportée par Strabon, attribue un caractère fonctionnel aux tribus ioniennes qui auraient été à l'origine d'Athènes : les prêtres, les guerriers, les laboureurs et artisans. Ces différentes fonctions se retrouveront, sous une forme à la fois « rationelle » et « idéale », dans les trois classes de *La République* de Platon.

La geste de Héraklès semble également avoir conservé certains traits d'un thème indo-européen commun, que Georges Dumézil a dénommé « les trois péchés du guerrier ». Il s'agit de trois fautes, au caractère « fonctionnel » nettement prononcé, qui doivent être expiées successivement par un héros. Telles sont, en Inde, les fautes d'Indra, représentant védique de la seconde fonction, et, chez les Germains, celles de Starkadhr, dont Saxo Grammaticus a recueilli la légende sous une forme pseudo-historique. En Grèce, Héraklès refuse d'abord d'obéir aux dieux (première fonction), qui lui ont demandé d'accomplir des « travaux » pour le compte d'Eurysthée, roi d'Argos. Puis, voulant se venger d'Eurytos, il en tue le fils, Iphitos, au moyen d'une tromperie ; il est alors frappé par une maladie qui lui enlève sa vigueur physique (deuxième fonction). Enfin, quoique marié à Déjanire, il enlève une autre princesse — et cette faute, commise dans le domaine amoureux (troisième fonction), lui vaut

de devoir endosser, à la suite d'une terrible méprise de Déjanire, la tunique empoisonnée par Nessos, ce qui provoque chez lui des souffrances dont il ne pourra se débarrasser qu'en se sacrifiant sur un bûcher.

Un élève de Dumézil, Atsuhiko Yoshida, a encore souligné le caractère trifonctionnel des scènes représentées sur le bouclier d'Achille, tel qu'il est décrit par Homère au dix-huitième chant de *L'Iliade*. Ce bouclier représente, en effet, d'abord une ville en paix (fonction souveraine), puis une ville en guerre (fonction guerrière), enfin diverses scènes de la vie rurale (fonction productive).

D'autres hypothèses ont été avancées. Selon Jean-Pierre Vernant, le mythe des races de l'humanité présenté par Hésiode (races d'or et d'argent, puis race de bronze, enfin race de fer) pourrait s'analyser en termes trifonctionnels. C. Scott Littleton, qui a fait un relevé minutieux des thèmes indo-européens présents chez Homère, a tenté d'interpréter la guerre de Troie comme un avatar de la guerre indo-européenne de fondation. Udo Strutynski s'est penché, dans le même esprit, sur les *Euménides* d'Eschyle. Dumézil a lui-même cité l'apologue de Crésus chez Solon, ce que nous savons de la plus vieille organisation des archontes, etc.

D'Athéna a Saravasti

Le cas d'Athéna correspondrait, au contraire, à un exemple typique de divinité « multifonctionnelle ». A l'origine, Pallas Athéné, la « fille aux yeux bleus du dieu tonnant » (Homère), a peut-être été une simple « déesse du palais » minoenne (c'était déjà l'opinion de M.P. Nilsson). Mais elle a, très rapidement, été « tirée » du côté des Hellènes, comme en témoigne le mythe de sa naissance, dont nous avons déjà parlé. En Attique, elle succède visiblement à des divinités autochtones : au début du IIe millénaire avant notre ère, la future Athènes s'appelle encore Cécropia, du nom d'un roi-serpent (ou dieu-serpent) Cécrop, dont la tradition fait un héros fondateur et auquel succéda un roi-prêtre nommé Erechthée. C'est ce dernier qui fit construire, sur l'Acropole, le premier temple consacré à Athéna.

Dans le panthéon hellène archaïque, Athéna a peut-être fait partie d'une triade primitive dont on a plus ou moins perdu

la trace, qui aurait associé, dans l'ordre, Zeus, Athéna et Poséidon, et dans laquelle elle aurait représenté la fonction guerrière. Mais, à l'époque classique, elle s'apparente beaucoup plus à ces divinités qui semblent opérer dans tous les domaines, et dont Georges Dumézil dit qu'elles font la « synthèse des trois fonctions ». « Ce type d'expression, écrit Dumézil, a pu se produire indépendamment en plusieurs lieux, par exemple dans les civilisations méditerranéennes, lorsque la divinité patronne ou même éponyme d'une ville a pris de l'importance aux dépens des autres dieux ou équipes divines [62]. » C'est la raison pour laquelle, aux petites Panathénées, Athéna reçoit successivement des hommages divers en tant que Hygieia (la santé, troisième fonction), Polias (la souveraineté politique, première fonction) et Nikè (la victoire militaire, deuxième fonction). A cet égard, Pallas Athéné peut être valablement comparée à l'Indienne Saravasti, à °Friyyô chez les Germains, Macha chez les Celtes, voire, à Rome, la « première » Junon, dont le nom, *jûnô*, dérive d'une racine indo-européenne exprimant la « force vitale ».

C'est en l'honneur d'Athéna, la Vierge *(parthenos)* éponyme de leur ville, que les Athéniens construisirent dans le courant du Ve siècle avant notre ère le célèbre Parthénon. Par ce monument, Athènes célébrait sa propre gloire, mais, plus encore, les dieux auxquels elle la devait. « Les Athéniens, écrit Charles Maurras, quand ils priaient Pallas, invoquaient le meilleur d'eux-mêmes et en même temps ils invoquaient autre chose qu'eux. La déesse à laquelle ils faisaient abandon, honneur et hommage d'Athènes, était bien leur propre sagesse, mais fécondée et couronnée des approbations du destin. »

Les valeurs fondamentales

On a donné bien des explications, psychologiques, géographiques, historiques, ethnologiques, du *miracle grec*. R. de Saussure, à qui l'on doit un livre portant ce titre [63], a même avancé une explication psychanalytique. Le « miracle » s'expliquerait en termes d' « autoguérison » de la névrose collective d'un peuple, sous l'effet de sa propre intervention, et notamment par une

62. *L'Idéologie tripartie des Indo-Européens, op. cit.*
63. *Le Miracle grec,* Denoël, 1939.

« lutte féconde des générations qui s'est terminée par une harmonisation croissante entre père et fils ». Les Grecs se seraient ainsi débarrassés du « voile mystique », en se donnant un accès direct à la réalité par le moyen de la pensée rationnelle et de l'esprit critique. Mais en réalité, au-delà du « miracle grec », il y a, de façon plus générale, un « miracle du monde antique ». Et la façon la plus simple de l'expliquer est peut-être d'y voir d'abord l'exaltation d'un certain *esprit*.

C'est évidemment dans les poèmes homériques que l'on perçoit le mieux cet esprit essentiel de la religion grecque. « L'Olympe est le monde divin des classes privilégiées, écrit Pettazzoni, de ces aristocraties guerrières qui ont Homère pour chantre et reconnaissent pour modèles les héros de l'épos [64]. » Le monde homérique reflète étroitement, en effet, les valeurs fondamentales des anciens Hellènes : une conception éminemment aristocratique de la personne humaine, une morale de l'honneur, une noblesse « avide de belles blessures », une attitude héroïque devant les défis de l'existence, une exaltation de la santé, de la force physique et de la beauté du monde, un refus instinctif des « arrière-mondes » au profit de l'immanence du sacré, un certain primat de l'esthétique sur la morale, une communion intuitive de l'homme avec la nature, non dans le sens d'un plat naturalisme (le « retour à la nature » cher à Rousseau), mais dans celui d'une participation active, sereine, de l'homme et de sa culture à l'existant dans son ensemble.

Mais l'esprit de la Grèce antique, c'est aussi dans la tragédie qu'on le retrouve — cette tragédie dont on attribuait, dès le IVe siècle avant notre ère, l'invention à Dionysos. Qu'est-ce donc que le tragique ? D'abord, pourrait-on dire, un sentiment qui naît d'une double contradiction : contradiction, d'une part, entre la petitesse et la brièveté de l'homme face à l'immensité et à l'infinité du monde ; contradiction, ensuite, entre le fait que nous sommes matériellement contenus dans le monde, et qu'en même temps le monde, si immense qu'il puisse être, est aussi contenu en nous-mêmes, spirituellement, dans notre conscience. Ainsi que le soulignera Schopenhauer, le tragique est lié au sentiment que l'homme a de sa propre faiblesse. Mais il est fait, en même temps, du désir *impossible* et pourtant *d'autant plus fortement réaffirmé* d'échapper à cette faiblesse par une *intensité* compensatrice. En d'autres termes, le tragique implique

64. *La Religion dans la Grèce antique, op. cit.*

une volonté permanente de se mesurer au temps, tout en sachant que celui-ci sera finalement vainqueur, et sans jamais trouver dans la certitude de la défaite finale, la mort, le moindre prétexte à renoncer. Exaltation portée au sublime d'un tempérament *agonal*, qui fait de la lutte — et d'abord de la lutte contre soi — l'essence même de la vie.

Depuis *L'Orestiade* jusqu'à *Œdipe à Colone* (— 401), la tragédie représente la lutte éternelle entre les dieux de lumière, les Olympiens, et les forces de la terre et de la nuit. « Par les exploits de son héros Héraklès, écrit Thierry Maulnier, comme par le chant du choryphée de Sophocle célébrant le triomphe des médiateurs radieux, Apollon, Athéna, par la déroute des Centaures aux métopes des sanctuaires, par la dépossession des dieux de la vengeance et de l'effroi, l'ordre héroïque de la Grèce dorienne s'élève sur la défaite des hydres et des sphinx, de la vengeance et de la peur, des enfants monstrueux du chaos et de l'ombre. Le soleil peut se coucher, car face à son déclin, la déesse éponyme veille tout armée sur sa ville, aidée par l'oiseau de silence que n'aveugle pas la nuit. Le soleil peut se coucher, car le jour reviendra. Car l'Asie est vaincue [65]. »

La notion de destin et le culte des héros

A partir de ce fond général, le thème tragique par excellence, c'est évidemment le « conflit de devoirs ». Oreste ne doit pas tuer sa mère ; c'est la loi des hommes. Mais il doit obéir à Apollon ; c'est la loi des dieux. Un dieu peut ordonner qu'un interdit soit transgressé — et il doit être obéi —, mais, pour que l'harmonie universelle soit respectée, la transgression doit quand même être punie. Ces « conflits de devoirs », dont la tragédie grecque donne d'innombrables exemples, on les retrouve aussi dans les chroniques romaines. Brutus, libérateur de Rome, doit ordonner lui-même l'exécution de son fils, convaincu d'avoir conspiré. Régulus, pour être fidèle à sa parole, doit revenir se mettre entre les mains de l'ennemi qui le fera tuer, etc.

Ainsi la notion qui gouverne tout l'esprit antique — pas seulement celui des Grecs et des Romains, mais celui de tous les héritiers de la culture indo-européenne —, c'est la notion de

65. *Cette Grèce où nous sommes nés*, Flammarion, 1954.

destin. Notion qui, précisément, conduit à accepter le monde tel qu'il est, non à le vouloir tel qu'il devrait être, tout en cherchant à le conformer à une volonté dont on connaît les limites.

Chez les Anciens, la notion de destin, de *fatum,* n'entraîne pas la soumission fataliste ou le renoncement ascétique. Au contraire, elle stimule le désir d'action. Le *fatum* est avant tout perçu comme un défi lancé à l'homme, un défi dont l'homme sait très bien par avance qu'il ne pourra jamais y satisfaire entièrement, mais qu'il doit cependant relever, car c'est en le relevant qu'il donne un sens à son existence. C'est parce qu'il y a une destinée que la réponse que l'homme peut tenter de lui opposer est, au sens propre, héroïque. C'est parce qu'il y a une destinée qu'il faut tenter de lui imprimer sa marque. En acquérant l'intuition de son destin, l'homme n'est pas moins libre ; il recouvre au contraire sa liberté fondamentale, qui est d'abord le privilège de consentir tout en agissant.

Cette liberté vis-à-vis du destin est bien réellle. Prométhée choisit librement d'affronter la colère des dieux. Oreste pourrait parfaitement ne pas obéir à l'oracle delphique. Œdipe pourrait ne pas tenter d'identifier l'assassin de Laïos. Mais la liberté la plus haute commande aussi la responsabilité la plus haute. Elle commande donc de ne pas se dérober ; de ne pas s'enfuir devant l'inévitable, mais de s'y soumettre librement. *Amor fati* : le seul moyen de subir sans subir est non seulement d'accepter, mais encore de vouloir ; de vouloir son sort, et même de l'aimer. A l'époque du stoïcisme, Chrysippe reprendra cette idée en montrant que le libre arbitre, condition du mérite individuel, n'est pas exclu par la prédestination. Hasard et nécessité se dépassent ici en se mêlant.

En Grèce, la tragédie joue également un rôle important dans l'évolution du culte des héros. C'est avec elle, et surtout avec Euripide, que le héros devient un modèle idéal, un *type* à imiter et à réaliser. Au sens propre, le héros est un demi-dieu. Il n'est pas immortel, contrairement aux dieux, mais il continue d'agir après sa mort. Sa dépouille est admise dans les temples et dans les sanctuaires ; son tombeau peut constituer le centre d'un culte.

Du reste, le héros recherche moins l'immortalité de l'âme que l'éternité du souvenir. Si certains héros sont conduits aux Champs Elysées ou dans l'île des Bienheureux, « chez le blond Radamanthe » (Homère), tandis que les simples mortels s'en

vont après la mort errer dans l'Hadès, ce sort est indépendant de toute idée de péché ou de jugement dernier. Le plus souvent, notamment chez Homère, la notion d'âme elle-même n'est pas liée à celle d'immortalité. La *memoria* n'est pas tournée vers le passé, mais vers l'avenir. « La mort est terrible pour ceux dont tout s'éteint avec la vie, dit Cicéron, mais non pour ceux dont la renommée ne peut périr [66]. » La récompense de l'homme de qualité est de ne pas tomber dans l'oubli : nos mérites durent aussi longtemps qu'il se trouve des héritiers pour en conserver le souvenir et, surtout, pour s'en inspirer. « Entreront dans la *memoria* du peuple romain, écrit Michel Meslin, ceux qui ont eu assez de *virtus* militaire ou civique, et dont les poètes et les historiens devront transmettre le souvenir comme un vivant modèle [67]. » Au début du Ve siècle, Pindare dira : « Eternelle est la durée de l'homme, celui dont la race ne s'abîme pas dans l'oubli faute d'enfants, celui-là vit et désormais il ignore la peine. » C'est exactement la même idée que l'on trouve, dans le monde nordique, exprimée dans l'Edda : « Les hommes meurent, les bêtes meurent aussi, mais la renommée d'un noble nom, c'est la seule chose qui ne meurt pas » *(Havamàl).*

Le divin : l'union des contraires

La vraie récompense des hommes, en fait, c'est l'harmonie. Les Grecs surent découvrir les lois mathématiques de la beauté : le « nombre d'or ». Leur architecture n'est pas seulement géométrique, mais aussi musicale : aux rapports, aux proportions, à la symétrie des volumes correspondent les intervalles, les accords et l'harmonie de la musique. La vie morale, elle aussi, est gouvernée par le sens de la mesure. La cité, quand elle est policée, est soumise à la justice, à l'ordre et à la loi. La vertu grecque par excellence, c'est la *sôphrosunè,* qui consiste à tempérer les passions, à se comporter en toutes choses avec tact et mesure. Cette vertu finira, avec les stoïciens, par passer à Rome. Antonin le Pieux, successeur d'Hadrien, qui fut le père adoptif de Marc-Aurèle, donne comme mot d'ordre sur son lit de mort : *aequanamitas.*

Le même souci d'harmonie inspire le culte de la santé, de

66. *Paradoxe des stoïciens,* II, 18.
67. *L'Homme romain, op. cit.*

la beauté et de la vigueur du corps. La formule *kalokagathia* souligne le caractère indissociable de ce qui est beau et bon. L'idée qu'il existe une certaine correspondance entre les qualités physiques et les qualités morales, entre la forme et le contenu, l'apparence et l'esprit, se rattache tout naturellement à cette certitude instinctive. Apollon, le dieu le plus étranger aux mensonges et aux ruses, est aussi l'un des dieux les plus beaux : silhouette légère et fière, souveraine par le seul fait de sa nature. Et c'est pourquoi les auteurs anciens ne manquent pas, à l'inverse, de souligner que Socrate, condamné pour impiété, c'est-à-dire pour incivisme, eut un visage de Silène.

Héraclite définit le divin comme l'union des contraires. *Coincidentia oppositorum* : c'est encore l'harmonie. On retrouve la même définition dans la philosophie shivaïte incorporée à l'hindouisme aryen : est divin « ce en quoi les contraires coexistent ». On la retrouve également dans toute une tradition religieuse hétérodoxe en Europe : pour Nicolas de Cuse, la coïncidence des contraires est encore la définition la moins imparfaite qu'on puisse donner de Dieu.

Harmonie enfin, entre les dieux et les hommes. La société humaine obéit aux mêmes principes, aux mêmes lois, aux mêmes valeurs que celle des dieux, ce qui a pour effet aussi bien de diviniser les hommes que de faire des dieux des êtres à visage humain. « Nombreuses sont les merveilles de la nature, psalmodie le chœur d'*Antigone,* mais de toutes, la plus grande merveille c'est l'homme. » Les sophistes diront : « L'homme est la mesure de toutes choses. » Et Périclès lance sa fameuse apostrophe, aux relents nietzschéens : « Notre audace nous a frayé par la force un chemin sur terre et sur mer, élevant à elle-même des monuments impérissables pour le bien comme pour le mal ! »

Le dieu des Hellènes, comme celui des Romains, mérite le respect. Vouloir franchir la frontière qui sépare le monde des hommes de l'Olympe est une marque d'*hybris,* de démesure. Mais en même temps, le dieu des Anciens n'est pas un Tout Autre. Il est plutôt un partenaire, dont on est en droit d'attendre qu'il tienne, lui aussi, ses engagements. C'est justement parce que les dieux ont été conçus à l'image des hommes, dont ils donnent une figuration idéale, que ceux-ci n'ont pas à se fondre en eux par la mystique.

Les dieux parlent aux hommes. Convaincu de l'importance de la destinée, comme de l'intervention de la Fortune — bien

distincte du hasard — dans le cours des choses humaines, l'homme grec ou romain est attentif aux *signes* par lesquels se manifestent les présages et les volontés divines. D'où, surtout à Rome, cette multitude de rites, de prescriptions liturgiques, que connotent les termes d'*omen,* de *monstrum,* d'*ostentum,* de *prodigium,* etc.

Tout en Grèce est sacré. A tout instant, en tout lieu, le peuple des dieux se mêle au peuple des hommes. Chaque cours d'eau, chaque vallée, chaque forêt, chaque colline, chaque montagne a son histoire et sa légende. Chez les Grecs, même le développement du rationalisme ne parviendra pas à tuer ce sens du sacré qui ne se confond pas nécessairement avec la religion. Les dieux, même lorsque l'on ne croira plus en eux, continueront à susciter des images et des pensées familières. « La pensée rationnelle, observe Léon Robin, ne fera que développer l'effort de la théogonie et de la cosmogonie mythiques ; en le transformant par un changement d'orientation, elle donnera l'illusion d'une création entièrement nouvelle et presque spontanée, tandis qu'elle ne fait que développer un germe existant [68]. » Au vrai, la raison tue l'idée de péché, mais elle n'abolit pas le sacré. Et c'est à juste titre que Thierry Maulnier souligne que la Grèce a vécu son classicisme, « non comme un bonheur, mais comme une angoisse, un *agon* ; elle a affirmé la beauté des formes et la stabilité des idées immortelles comme un défi combattant au tourment fondamental de la vie et à la poussière évanescente de l'éphémère [69] ».

La science grecque ne se ramène d'ailleurs pas à la technologie, bien au contraire. Elle est d'abord pensée, *idée* — et idée étroitement assujettie aux pouvoirs de l'homme. Dans un célèbre passage de *La République,* Platon oppose l' « esprit curieux et avide des Hellènes » à l' « esprit utilitaire des Phéniciens et des Egyptiens ». Comme le remarque Heidegger, la science grecque n'est pas « le simple moyen de rendre conscient ce qui est inconscient, mais la puissance qui saisit et enveloppe l'existence entière ». Non seulement l'homme n'est pas l'*objet* de la technique, mais c'est au contraire celle-ci qui lui permet de s'émanciper plus entièrement, de se poser comme seul donneur de sens — comme seul *créateur de dieux* — face à l'univers dans sa totalité.

68. *La Pensée grecque,* Renaissance du livre.
69. *Cette Grèce où nous sommes nés, op. cit.*

QUELQUES NOMS D'ANCIENS DIEUX PASSES DANS LE LANGAGE COURANT

• ANTIGONE. Fille d'Œdipe, sœur d'Etéocle et de Polynice, Antigone fut condamnée à mort pour avoir, malgré l'interdiction prononcée par le roi Créon, enseveli son frère Polynice, tué devant Thèbes. Par ce geste, Antigone entend rester fidèle à la loi hellénique d'inspiration patrilinéaire. Sophocle a fait de cette histoire la matière d'une tragédie, où l'héroïne tient tête au pouvoir légal au nom des « lois non écrites du devoir ». C'est aussi le thème d'un drame de Jean Anouilh (1944). Le conflit d'Antigone et de Créon, considéré comme typique d'un affrontement entre la légalité et la légitimité, a souvent inspiré la pensée contemporaine, en donnant d'ailleurs lieu à des interprétations fort contradictoires.

• APOLLON et DIONYSOS. Entre les dieux grecs Apollon et Dionysos existe un rapport à la fois d'antagonisme et de complémentarité, souligné par de nombreux auteurs anciens. Lorsque Apollon se rend, chaque année, au pays des Hyperboréens, c'est Dionysos qui règne à sa place sur l'oracle de Delphes. La psychologie moderne a souvent opposé le type « apollinien », fait de claire maîtrise de soi, de sens de la mesure, de calme souveraineté, et le type « dionysiaque », marqué par le déchaînement des instincts et l'ivresse des passions. Dans ses travaux sur l'art hellène, Nietzsche affirme que l'évolution progressive de l'esthétique grecque résulte du double caractère de l'apollinisme et du dionysisme, « de la même manière que la dualité des sexes engendre la vie au milieu de luttes perpétuelles et par des rapprochements seulement périodiques ». Cette opposition recoupe celle faite par le poète Hölderlin entre un type « junonien » (apollinien) et un type « apollinien » (dionysiaque). De son côté, Oswald Spengler a fréquemment opposé les cultures antiques, « apolliniennes », et les cultures germaniques, « faustiennes ».

• ELECTRE. Dans la mythologie grecque, Electre (avec son frère Oreste) tue sa mère Clytemnestre, pour venger son père, Agamemnon, assassiné par son épouse au retour de la guerre de Troie. Certains psychanalystes, dont Jung, ont vu dans le « complexe d'Electre » un trait symétrique, chez la fille, de ce qu'est le « complexe d'Œdipe » chez le garçon. Sur le plan de la doctrine analytique, c'est tout le problème de l' « Œdipe féminin » (récusé par Freud) qui se trouve posé.

• HERMES. Fils de Zeus et de Maia, identifié par les Romains à Mercure, Hermès fut le dieu des voleurs, des orateurs et des marchands. L'adjectif « hermétique », désignant quelque chose de fermé ou de difficile à saisir, fait allusion aux *Livres hermétiques*, recueil de sentences attribuées, à l'époque hellénistique, à Hermès Trismégiste (« trois fois grand »), nom grec de Thot, le dieu lunaire égyptien.

• NARCISSE. Le narcissisme désigne l'amour excessif de soi dans le langage de la psychologie. Ce terme fait allusion au mythe grec de Narcisse, personnage tombé amoureux de lui-même après avoir contemplé son image dans l'eau d'une fontaine. En psychanalyse, on parle de narcissisme quand toute l'énergie de la libido reste exclusivement fixée sur le moi. Freud en fait le « complément libidinal » de l'égocentrisme humain. Certains états d'esprit (ou de santé) prédisposeraient au narcissisme, sous une forme ou une autre.

• NEMESIS. Déesse grecque de la Vengeance et de la Justice distributive, Némésis est généralement considérée comme l'incarnation de la « Juste Colère ». Hésiode et Homère en font une émotion personnifiée, où ils voient l'un des sentiments les plus élevés. Hésiode affirme que Némésis ne quittera ce monde que le jour où les hommes seront devenus complètement mauvais. Le terme de *némésis* a souvent été employé, au figuré, dans la littérature moderne.

• ŒDIPE. Après avoir analysé un certain nombre de cas, Freud a pensé avoir découvert un ensemble de faits déterminant, chez l'enfant de sexe masculin, un attachement « érotique » pour sa mère, et une hostilité affective de même nature pour son père. C'est cet ensemble de faits et d'observations qu'il regroupe sous le nom de « complexe d'Œdipe » : allusion à la destinée du héros grec Œdipe, contraint par le sort à tuer son père Laïos et à épouser sa mère. Pour Freud, dont les vues ont d'ailleurs été souvent contestées, le « complexe d'Œdipe » représente une étape normale de la croissance psychologique. Mais sa « non-résolution » peut entraîner des névroses.

• PROMETHEE. Fils du Titan Japet et frère d'Atlas, Prométhée est décrit chez les Anciens comme le héros fondateur qui vola le feu du ciel à Zeus pour en faire bénéficier les hommes. Zeus, pour le punir, le fit enchaîner sur le Caucase par Héphaïstos. Il fut délivré par Héraklès. A l'origine, ce mythe symbolise très probablement une lutte de « savoir » entre le peuple hellène (assimilé à l'Olympe) et des populations autochtones (assimilées aux « hommes »). Par la suite, Prométhée, le héros qui n'hésite pas à défier les dieux, est apparu souvent comme le symbole de l'audace qui conduit l'homme à relever tous les défis. Louis Rougier voit en lui l'exemple typique d'une civilisation européenne toujours prête à défier les forces supérieures pour chercher à se dépasser elle-même.

La piété, vertu sociale

De même que les dieux et les hommes ont à tout instant partie liée, la religion ne se distingue pas de la vie civique. C'est si vrai qu'à l'époque où l'incroyance se sera généralisée, le culte communautaire continuera d'exercer sa fonction éminemment sociale : toute assemblée commencera par des purifications ou des sacrifices. On a, dans le discours funèbre de Périclès, tel qu'on le trouve chez Thucydide, un bon exemple de cette religiosité patriotique qui s'enracine dans « un sentiment collectif d'une intensité particulière » (Louis Gernet). On en a un autre exemple dans l'*Eutyphron* de Platon, dont l'objet est précisément de définir ce sentiment donné dans la conscience commune selon la méthode socratique.

La *pietas* romaine est elle aussi, de façon peut-être encore plus intense, une vertu sociale. On pourrait la définir comme la *qualité* qui permet à l'homme d'apprécier à sa juste mesure la part de la *religio* dans l'existence. Elle renvoie au respect des normes sociales et des rapports naturels entre les individus : pour un fils, la piété consiste d'abord à obéir à son père. « La *pietas,* écrit Georges Dumézil, consiste à se conformer aux rapports normaux, traditionnels, indiscutables, résultant de la définition et de la position des termes, qui existent, réciproquement, entre gens du même sang, de même *ciuitas,* entre voisins, entre alliés, entre contractants, ou, sans réciprocité, entre l'individu et ce qui lui est supérieur, la patrie, les dieux, finalement l'humanité [70]. » A l'inverse, l'impiété se confond avec le déracinement et l'anarchie. Toute la morale romaine est donc orientée dans le sens d'une étroite subordination de la personne à la cité. Mais en même temps, cette subordination, demandée par les dieux, comporte une part de souplesse : « Les dieux romains n'ont jamais promulgué de décalogue, ni la société pris ce détour pour imposer ses impératifs. La religion est loin d'être absente de la vie morale, mais elle intervient comme un élargissement de la discipline, une prolongation de la hiérarchie [71]. »

70. *La Religion romaine archaïque, op. cit.*
71. Pierre Grimal, *La Civilisation romaine, op. cit.*

QUELQUES EXEMPLES DE FORMULES DE PRIERES ET D'INVOCATIONS A ROME

• « Que tu sois dieu ou déesse, puisque ce bois t'est consacré, comme c'est ton droit, je te sacrifie un porc comme expiation, en vue de tailler dans ce lieu sacré ou de tout travail de ce genre. Que ce soit moi qui le fasse ou un autre par mon ordre, que ce soit fait justement. C'est pourquoi, en t'immolant ce porc, je t'adresse de bonnes prières : sois bienveillant et propice envers moi, ma maison, mon personnel et mes enfants. Reçois donc ce porc que je t'immole comme expiation. » (Formule de sacrifice rural, Caton, *De rustica,* CXXXIX.)

• « Mère des Enéades, plaisir des hommes et des Dieux, Vénus féconde, toi par qui, sous les astres qui glissent silencieusement dans le ciel, la mer porteuse de vaisseaux, les terres fertiles en moissons se peuplent de créatures, puisque c'est à toi que toute espèce vivante doit d'être conçue et, une fois sortie des entrailles obscures de la terre, de voir la lumière du soleil (...) obtiens que les farouches travaux de la guerre sur les mers et les terres sommeillent et s'apaisent ! » (Invocation à Vénus, Lucrèce, *De rerum natura*, I.)

• « Phœbus, montre-toi favorable : dans ton temple entre un nouveau prêtre ; viens donc à nous avec ta lyre et tes vers : maintenant fais vibrer sous tes doigts tes cordes harmonieuses ; maintenant, je t'en conjure, approprie les paroles à l'hymne que je vais chanter. » (Invocation à Apollon, Tibulle, *Elégies,* II, 5.)

• « Ah ! protégez-moi, Lares de mes pères : c'est vous aussi qui m'avez nourri, lorsque, petit enfant, je courais à vos pieds. Et ne rougissez pas d'être taillés dans un vieux tronc : ainsi vous habitâtes l'antique demeure de mon aïeul. (...) Vous aurez comme victime une truie rustique de mon étable pleine ; je la suivrai avec un vêtement pur et je porterai une corbeille enguirlandée de myrte, ayant aussi des guirlandes de myrte sur la tête. Puissé-je ainsi vous plaire ! » (Prière aux dieux lares, Tibulle, *Elégies,* I, 10.)

• « O fille de Latone, ô toi dont la grandeur ne le cède qu'à la grandeur suprême de ton père Jupiter, toi que ta mère mit au monde au pied d'un olivier de Délos afin d'établir ta souveraineté sur les montagnes, sur les verdoyantes futaies, sur la secrète pénombre des maquis, sur le fracas des torrents (...) sois sanctifiée à ta guise, par le nom qui a l'heur de te plaire, et accorde à la

race de Romulus, comme tu le faisais volontiers dans l'ancien temps, la grâce de ta salutaire bienveillance ! » (Hymne à Diane, Catulle, *Chants*, XXXIV.)

• « Hâte-toi de naître, héritier promis au Troyen Iule, authentique rejeton des dieux, pour que ton père te transmette après de longues années les rênes de notre éternel empire et pour que tu gouvernes un jour le monde dans un âge avancé, associé à plus vieux que toi. » (Invocation pour la naissance attendue d'un fils de Domitien, Martial, *Epigrammes*, VI, 3.)

• « Au soleil, dieu invincible Mithra, Marcus Valerius Maximianus, légat impérial propréteur ! » (Inscription relevée sur un autel de Lambèse, en Numidie.)

La cohésion, à l'intérieur de la société, est assurée par la projection d'une structure originelle de la cellule familiale de base (*genos*), sous la forme d'une superstructure religieuse ou politique. Le rôle de Zeus-Pater ou de Jupiter est tout à fait comparable à celui d'un « père souverain » exerçant son pouvoir au sein d'une société divine organisée à la façon d'un *genos*. Par suite, la liberté est liée à la naissance : les hommes libres sont ceux qui sont nés au sein du peuple. A Rome, le pluriel *liberi* signifie aussi bien « les hommes libres » que « les enfants », ce qui s'explique par l'ancienne formule *liber(or)um quaesundum causa* (ou *gratia*), « pour obtenir des enfants légitimes » : « En se tenant au sens propre de *liber*, on peut traduire littéralement la formule latine " pour obtenir des (êtres) *libres* " ; le but du mariage est de donner à ceux qui naîtront la condition d'hommes libres en légalisant leur naissance [...]. Tel est le fondement de la notion de liberté [72]. » Le fait explique aussi que, dans l'ancienne législation romaine, simple transposition au niveau de la cité de la loi du *genos*, l'assassin de tout homme libre était considéré comme parricide.

Une claire conscience de la perspective historique caractérise donc le paganisme antique. Un peuple est fait de la somme des morts, des vivants et des hommes à venir ; il ne saurait être une simple addition hasardeuse de citoyens à un moment donné.

72. Emile Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. I, éd. de Minuit, 1969.

Le culte des ancêtres découle de cette vision des choses. La piété commence à la maison. Elle consiste à honorer l'ancêtre, l'aïeul, les parents disparus, et, par suite, à honorer le nom qu'ils ont porté, à se comporter avec honneur à son endroit — pour *leur* faire honneur, pour être fidèle à l'esprit de la lignée. Le *mos majorum*, la « coutume des ancêtres », n'a jamais cessé d'exister à Rome ; ce sont les *imagines* des ancêtres qui dessinent la forme même du sentiment communautaire et social. « Conserver les rites de la famille et des ancêtres, dit Cicéron, cela revient, parce que les anciens sont ceux qui touchent de plus près aux dieux, à pratiquer la religion qui nous a été en quelque sorte remise par les dieux » (*De legibus*, II, 11, 27).

Les cultes domestiques

En Grèce, le culte du foyer est attesté dès l'époque d'Orchomène II. Très tôt, il implique celui de l'ancêtre familial, « être de force plus que de justice » (Glotz). *Ta patria*, « les usages ancestraux », *ta nomina*, « les choses qui se font » : ces termes reviennent constamment dans les textes anciens.

Mais c'est surtout à Rome que les cultes domestiques ont une énorme importance. Les Pénates (*di penates*) protègent la maison. A l'origine, ce sont de simples protecteurs des biens alimentaires, des provisions que l'on conserve au garde-manger. Par la suite, ils englobent les dieux révérés au foyer, notamment les *di patrii*. On honore aussi les dieux lares, qui sont les forces protectrices des personnes de la maisonnée. Avant chaque repas, le père de famille, maître de la maison, leur offre en silence, sur un foyer spécialisé (le laraire), quelques fragments des mets qui vont être servis, puis il annonce : « Les dieux sont propices. » A l'époque impériale, les Lares entourent la représentation d'un homme portant la toge : c'est le *genius* du *paterfamilias*, qui semble, tout à fait au début, avoir été le dieu de la puissance génétique familiale.

Le temple dorique

L'art enfin, lui aussi, est à la mesure de l'homme — et, comme l'écrit François Chamoux, la recherche naturaliste et l'idéalisation y représentent deux tendances rigoureusement complémentaires. Le sommet de cet art, parallèlement à la statuaire, est incontestablement le temple dorique. Différent des temples ioniens ou corinthiens par la proportion de ses colonnes et la forme de ses chapiteaux, le temple dorique semble être en partie le résultat d'une lente évolution : la sévère harmonie qui se dégage, par exemple, des temples de Paestum (l'antique Poseidonia), près de Naples, comme de tous ceux qui furent construits en Grèce ou en Sicile, n'a été acquise qu'au fil des générations à partir d'une inspiration originelle toujours sensible.

La forme première du temple dorique était celle d'une maison rectangulaire, entourée d'une colonnade formée par des troncs d'arbres, disposés selon un plan régulier. « Lorsque la pierre remplaça le bois dans la construction du temple, indique Charles Hummel, sa forme pendant des siècles ne fut pas changée dans ce qu'elle avait d'essentiel. Seuls les éléments de la construction, leurs proportions, furent l'objet d'un travail inlassable, pour atteindre enfin cette perfection dans l'équilibre, au terme d'une réussite achevée [73]. »

Significativement, les anciens Grecs voulurent conserver pour la demeure de leurs dieux certains traits caractéristiques des maisons de leurs ancêtres nordiques. En premier lieu, bien sûr, le toit à double pente, exigé par les climats septentrionaux, mais fort peu fréquent dans les pays méditerranéens. D'autre part, le plan caractéristique du temple dorique, avec le *naos* (ou *cella,* longue pièce à colonnes : le sanctuaire de l'édifice) précédé du *pronaos,* reproduit le plan typique de la maison rectangulaire à vestibule dont les archéologues ont maintes fois retrouvé les vestiges en Europe du Nord. La statue du dieu, dans la *cella,* semble même avoir sa place là où se trouvait le siège patriarcal ! D'autres détails paraissent avoir conservé le souvenir des techniques de construction en bois, qui se trouvent ainsi, en quelque sorte, immortalisées dans la pierre. Les cannelures aplaties du fût des colonnes, notamment, s'expliqueraient fort bien par une

73. *Les Temples doriques en Grande-Grèce,* Vineta, Lausanne, 1951.

réminiscence du travail du bois, tout comme la forme très particulière du triglyphe, moulure à triple canal située au-dessus de chaque colonne et dans l'espace entre les colonnes, qui pourrait reproduire d'anciennes têtes de solives transformées en éléments de décoration. La moulure placée sous chaque triglyphe, formée de « gouttes » de pierre ressemblant à des chevilles de bois, n'est pas moins caractéristique.

Parfaitement symétrique, le temple a son axe régulièrement orienté d'est en ouest : le soleil se lève à son entrée. Quelques marches surélèvent la construction et portent les colonnes entourant le sanctuaire. Celles-ci, moins élancées, plus trapues que les colonnes ioniennes, s'amincissent légèrement vers le haut. Sur elles repose l'entablement, formé par l'architrave, la frise et la corniche. Le fronton, triangulaire, se trouve — bien entendu — sur la façade. L'intérieur du temple, qui n'était pas un lieu de réunion, ne remplit pas de rôle social. Il contient seulement la statue du dieu (ou de la déesse) et divers objets du culte.

Le Parthénon, temple dorique périptère, fut construit au ve siècle, de 447 à 432, à l'initiative d'une commission dont faisait partie Périclès, qui en confia la réalisation aux architectes Itinos et Callicatrès, et au sculpteur Phidias. Ce dernier, dit Plutarque, « inspira tous les travaux et étendit sa surveillance sur tout, bien que les chantiers eussent déjà de grands architectes et de grands artistes ». La construction a maintes fois été décrite. Elle est l'exemple même de la perfection architecturale. « Sous cette lumière, écrivit Hugo von Hofmannsthal, les choses de l'esprit nous paraissent plus concrètes et la matière plus spirituelle que partout au monde. » « Le Christ sauveur, ajoute Thierry Maulnier, et même notre matérialisme, chrétien en cela même qu'il se veut antichrétien, aident les hommes à supporter la vie par une promesse au-delà de la vie, la réintégration de l'homme dans l'essence divine, ou le bonheur et la puissance sans limites qui nous seront donnés par la victoire sur la nature [...]. Le Parthénon ne promet rien, sinon l'équilibre que l'homme peut trouver, dès cette vie et en cette vie, dans la reconnaissance d'un ordre secret du monde auquel la sagesse suprême est de s'accorder [74]. »

Le *templum* romain ressemble tout à fait au temple grec. Lui non plus n'est pas destiné à accueillir les foules, et sert seule-

74. *Cette Grèce où nous sommes nés, op. cit.*

ment de demeure au dieu. Il comprend un haut soubassement, le *podium* (inexistant en Grèce), une partie close, la *cella,* située à l'arrière de l'édifice, et une partie antérieure largement dégagée, le *vestibulum* (correspondant au *pronaos*). Ses dimensions sont relativement petites : le temple du Capitole, considéré comme l'un des plus grands, ne mesure que 61,50 mètres sur 57. Chaque temple possède son règlement (*lex*) propre, qui contient des précisions sur les cérémonies et sur la façon dont elles doivent s'accomplir.

Le sacrifice

Parmi ces cérémonies, l'une des plus communes — et des plus importantes — est évidemment le sacrifice. En Grèce, chaque sacrifice exige que soient soigneusement choisis le lieu, l'époque de l'année aussi bien que le moment de la journée. Une fois le but de la cérémonie fixé, les purifications nécessaires sont accomplies, puis l'animal à sacrifier est égorgé sur l'autel. Cet animal est lui-même choisi de façon minutieuse, en fonction de son sexe, de son état, de sa couleur. Sa chair est en partie brûlée, en partie consommée par les assistants, sauf dans le cas des sacrifices destinés aux morts ou aux divinités souterraines, où elle est intégralement brûlée. A cela s'ajoute une foule de prescriptions secondaires, éminemment variables selon les endroits et les régions. (Même le bois peut en faire

LA PRIERE DE CATON

Mars Pater, je te prie et je te demande d'être bienveillant, propice envers moi, notre maison et nos gens. Aux fins de quoi j'ai ordonné de promener les *suovetaurilia* autour de mes champs, terre et domaine : afin que tu arrêtes, repousses, et boutes dehors les maladies visibles et invisibles, la disette et la désolation, les calamités et les intempéries ; et afin que tu permettes aux produits, blés, vignes, jeunes pousses, de grandir et d'arriver à bonne issue ; que tu gardes saufs bergers et troupeaux et donnes heureuse sauvegarde et santé à moi, à notre maison et à nos gens. A ces fins-ci, pour purifier mes champs, terre et domaine, et pour faire la purification, comme je l'ai dit, sois honoré par le sacrifice de ce porcelet, de cet agneau et de ce veau.

De re rustica, 141.

l'objet : ainsi, c'est exclusivement du bois de peuplier que l'on brûlait à Olympie pour sacrifier en l'honneur de Zeus.)

A Rome, le *sacrificium* se définit, étymologiquement, comme l'ensemble des « opérations rituelles par lesquelles quelque chose est soustrait au monde naturel et rendu *sacer,* sacré » (Joël Le Gall). Là aussi, la victime est choisie selon des critères très précis, avant d'être tuée solennellement. Ses entrailles servent en général à la divination. A la célèbre fête du Cheval d'Octobre (*Equus october*), la victime sacrifiée à Mars devait être le cheval de droite dans l'attelage de char arrivé vainqueur à une course de biges.

L'évolution de la religion

A partir des VIIe et VIe siècles avant notre ère, en Grèce, le culte commence à évoluer de façon très sensible. En marge du renouveau de la religion civique que l'on enregistre au lendemain des guerres médiques, le culte de Dionysos, encouragé à des fins démagogiques par les tyrans, prend une ampleur considérable. C'est également à la même époque que se développent les « mystères », qui vont commencer à répandre dans la péninsule grecque les germes de l'universalisme religieux : doctrine de rachat, promesses de salut, égalitarisme, notions d'âme et d'immortalité individuelles. Ces cultes touchent une foule bigarrée où se mêlent des hommes et des femmes de toutes les classes et, bientôt, de tous les pays. Liés à de véritables confréries ecclésiastiques (Corybantes, Courètes, Dactyles, Telchines, Cabires, etc.), ils semblent tirer leur origine — l'hypothèse est controversée — d'anciennes cérémonies initiatiques réservées aux adolescents. Beaucoup proviennent du monde oriental : mystères de Cybèle et d'Attis, de source phrygienne, d'Isis et d'Osiris, de source égyptienne, d'Adonis et de Mithra. Les mystères de Déméter, déesse de la fertilité et de la « terre féconde », étroitement associée à Perséphone et que les Romains assimileront à Cérès, seront célébrés dans le très renommé sanctuaire d'Eleusis. Au mont Ida, les mystères se relient aux mythes relatifs à l' « enfance crétoise » de Zeus.

Parallèlement, les sectateurs d'Orphée, qui soutiennent les tyrans contre l'ancienne aristocratie hellénique, trouvent une

audience grandissante. L'orphisme, mouvement philosophico-religieux qui inspirera aussi la gnose pythagoricienne, apparaît au VIe siècle avant notre ère. Il fait une large part au culte de Dionysos-Zagreus. C'est une religion de salut, dont on attribue la création à un prêtre d'Apollon originaire de Thrace, Orphée. Son originalité est d'ajouter à l'idée d'immortalité bienheureuse, déjà présente dans les mystères, celles d'une rédemption finale liée à un jugement concernant les actions commises durant l'existence. L'orphisme connut un grand succès à Athènes, mais se réfugia dans la superstition populaire après les guerres médiques : Platon raille ses adeptes au livre II de sa *République*. Parallèlement aussi, on voit se développer le culte de l'Hermès Trismégiste et divers autres courants à caractère ésotérique (auxquels viendra s'ajouter l'alchimie hellénistique).

Viennent ensuite les philosophes. Platon fonde son école au début du IVe siècle avant notre ère. Aristote crée la sienne en — 335 : c'est le Lycée. En — 306, on voit apparaître la doctrine du Jardin, fondée par Epicure, qui se fonde sur l'atomisme : tout dans le monde consiste en une combinaison d'atomes, qui se font et se défont incessamment ; les dieux existent, mais ils ne se préoccupent pas du sort des hommes ; le rôle de ces derniers se borne, dans un univers incertain, à rechercher le bonheur en éteignant en eux les passions, en supprimant le désir et en fuyant toute responsabilité. L'épicurisme débouche ainsi sur l'ascèse négative. (Ce sont ses adversaires qui, bien à tort, en feront une doctrine exaltant les plaisirs terrestres.)

Le stoïcisme ou école du Portique (du grec *stoa,* « portique ») apparaît à peu près au même moment. Fondé par Zénon vers — 300, puis développé par Cléanthe et par Chrysippe sur une base syncrétique, il deviendra la doctrine caractéristique de l'Empire romain. C'est un mouvement de pensée extrêmement imposant. Louis Gernet et André Boulanger remarquent à son propos : « Nul système philosophique n'a jamais fait une part plus grande aux problèmes religieux. On peut dire que toute la conception stoïcienne de l'univers, de la nature et des destinées de l'homme dépend de sa théologie, que son idéal de sagesse, que sa morale pratique, aussi bien individuelle que sociale, ont un fondement théologique [75]. »

75. *Le Génie grec dans la religion,* Albin Michel, 1970.

Le stoicisme

La doctrine de Zénon est une sorte de panthéisme moniste. Les stoïciens considèrent qu'il existe un ordre du monde, qui prouve l'existence de Dieu. Mais cette divinité, loin d'être transcendante comme dans la métaphysique chrétienne, est immanente au monde. Dieu est l' « âme du monde ». Le cosmos est un « vivant plein de sagesse », que l'on peut appréhender par le moyen de la raison. C'est en faisant usage de la raison, et en pratiquant la sagesse, que l'homme réalise son identité avec le divin. Epictète lance à Dieu ces mots : « Je partage la même raison. Je suis ton égal ! » (II, 16, 42.) Il ne s'agit donc nullement de justifier un « arrière-monde ». Toute eschatologie est étrangère à la pensée stoïcienne. C'est en ce monde que l'homme doit réaliser son idéal, qui conditionne son accession au bonheur. La sagesse et la vertu consistent à vivre selon sa nature, selon l'ordre harmonieux de l'univers. Etant donné qu'il comprend la totalité des êtres, le cosmos est en effet absolument parfait : rien n'existe en dehors de lui. Par suite, la loi morale la plus haute est celle qui assigne à l'homme la tâche de contempler le monde et de vivre en accord avec lui.

Dans le stoïcisme, la divinité est symboliquement représentée par le feu. Dieu, principe actif qui meut toutes choses, est à la fois la Nature, la Providence, la Destinée, la Loi générale du monde. Cette conception, assez abstraite, fait néanmoins une large part à la foi populaire : beaucoup de stoïciens admettent la représentation anthropomorphique des dieux ; en outre, en dehors du principe harmonieux représenté par Dieu, ils admettent l'existence d'une foule d'autres esprits jouant un rôle, bon ou mauvais, dans l'existence quotidienne. Face aux dieux et aux déesses du paganisme classique, les philosophes stoïciens se bornent à en donner des interprétations symboliques, allégoriques, voire historicisantes. Ils expliquent, par exemple, que Zeus est une représentation du principe éternel par lequel toutes choses existent et deviennent, et font des autres dieux des attributs particuliers de ce principe. De même, ils ne récusent pas la divination, mais s'efforcent plutôt de la dégager de la superstition populaire et de la rattacher à des sciences ou des pseudo-sciences comme l'analogisme et l'astrologie.

L'homme tel que le conçoivent les stoïciens est *un*. Il est

impensable de séparer son corps, son âme et son esprit. L'homme est un composé dont seule la mort prononce la dissolution. L'âme possède un caractère divin, mais elle n'est pas pour autant immortelle. Plus exactement, l'immortalité n'est le lot que des meilleurs : Chrysippe limite la survie des âmes à celles des sages. S'ajoute à cela une croyance en un Eternel Retour. Le stoïcien Némésius déclare : « Toutes choses seront restaurées éternellement » (*De natura hominis*).

Polémiquant avec les épicuriens, les auteurs stoïciens montrent que l'existence d'une fatalité n'est pas un fait qui prive l'homme de toute liberté. Le *De fato* de Cicéron et le *Traité du destin* d'Alexandre d'Aphrodise nous donnent un aperçu de leur argumentation. Les stoïciens distinguent, en particulier, les « causes antécédentes », sur lesquelles nous ne pouvons rien, et les « causes immanentes », principales, qui ne dépendent que de nous. « Les choses qui dépendent de nous, dit Epictète, sont libres par leur nature, rien ne peut ni les arrêter, ni leur faire obstacle » (*Pensées*). En fait, dans le stoïcisme, la liberté équivaut à la découverte du caractère invulnérable de l'âme. Le destin gouverne le monde, explique Sénèque, mais la liberté intérieure de l'homme n'est jamais atteinte par l'adversité dont la Fortune est éventuellement responsable. L'homme a toujours la possibilité de déterminer le *sens* de ses actions. C'est pourquoi la valeur des hommes se révèle surtout dans les épreuves qu'ils traversent. Enfin, s'ouvrant — dans un second temps — aux nécessités de la vie collective, le stoïcisme déclare que le sage, s'il a, certes, le devoir d'assurer sa propre perfection, ne doit pas pour autant tomber dans le détachement qui caractérise l'épicurisme : la notion même de devoir conduit à prendre conscience des exigences sociales et de l'utilité de l'action.

Après la mort de la religion populaire classique, le stoïcisme a probablement constitué l'alternative la plus élaborée que la pensée antique ait sécrétée face à la montée des métaphysiques orientales. En raison peut-être de son élévation, il ne parvint cependant jamais à s'implanter en profondeur et resta cantonné dans les élites. Il fut donc incapable de résister aux poussées successives des cultes orientaux, des cultes à mystères et du christianisme. A l'époque impériale, il aboutit à une philosophie purement romaine, avec Sénèque (suicidé sur l'ordre de Néron), Epictète et Marc-Aurèle.

A partir du IIIe siècle, on constate à Rome divers faits historiques où l'intérêt individuel commence à prendre nettement le

pas sur la *fides* et la *pietas*. C'est aussi à ce moment-là que se répand toute une littérature d'influence grecque ou imitée des lettres grecques. Le doute se généralise avec l'œuvre d'Ennius (239-169), un Messapien de la région de Tarente, installé à Rome après la seconde guerre punique, dont les *Annales* exposent l'idée que les dieux et les déesses ne sont que d'anciens rois ou princesses que les peuples ont divinisés. En — 186, éclate le célèbre scandale des Bacchanales, rapporté par Tite-Live, qui amène le Sénat à réprimer durement le culte de Dionysos. A la fin du IIe siècle, l'habitude se généralise soit de donner aux jeunes gens des précepteurs d'origine grecque, soit de les envoyer en Grèce pour y achever leurs études. La *nobilitas* romaine se trouve ainsi rapidement imprégnée de l'esprit hellénique. Au Ier siècle, avec Lucrèce et Cicéron, la philosophie grecque envahit complètement la pensée latine.

Le conflit du christianisme primitif et de la religion antique

Comme toutes les divinités indo-européennes, les dieux des Grecs et des Romains sont des dieux civiques ou « nationaux » ; leur existence se confond avec celle des peuples qui les ont conçus. De même qu'ils admettaient l'existence d'autres peuples et d'autres cités, les Anciens admettaient donc l'existence d'autres dieux que les leurs. Tel était, chez eux, le fondement de la tolérance. (Il y eut même, à Athènes ou à Rome, un autel « au dieu inconnu ».) « Aux yeux des Anciens, écrit Joël Le Gall, tous les dieux auxquels un peuple rendait un culte étaient des dieux véritables et les rites de ce culte étaient des rites efficaces : la preuve en était l'existence même de ce peuple, puisqu'il n'aurait pu survivre si ces rites ne lui avaient pas obtenu une protection divine [76]. » « La société païenne, ajoute Louis Rougier, ignorait l'intolérance religieuse, parce que les religions antiques, à l'exclusion du judaïsme, puis du christianisme, étaient polythéistes. Par principe, toute religion polythéiste est tolérante, puisque, postulant l'existence d'un grand nombre de dieux, elle admet par cela même la légitimité de divers cultes [77]. »

76. *La Religion romaine, de l'époque de Caton l'Ancien au règne de l'empereur Commode*, CDU-SEDES, 1975.
77. *Le Génie de l'Occident*, Laffont-Bourgine, 1969.

Cette tolérance inhérente aux religions polythéistes explique évidemment les phénomènes de syncrétisme, c'est-à-dire de fusion et de composition d'éléments différents, dont elles furent le lieu — et dont le christianisme, en son temps, sut tirer profit. Elle explique aussi la nature profonde du conflit qui, aux premiers siècles de notre ère, opposa ces religions au christianisme naissant.

Dans le polythéisme, aucun dieu n'est exclusif d'un autre ; aucun homme, aucun peuple ne s'érige lui-même en absolu. Dans le monothéisme, au contraire, il n'y a qu'un dieu *unique,* une vérité unique : les autres dieux sont de faux dieux, des « idoles », dont l'existence est perçue comme insupportable. Iahvé est un dieu jaloux. Il est Celui qui est. « L'intolérance et le fanatisme caractéristiques des prophètes et des missionnaires des trois monothéismes, remarque Mircea Eliade, ont leur modèle et leur justification dans l'exemple de Iahvé [78]. » Impliquant la dévaluation de l'Autre au profit du Tout Autre (le *ganz andere* de Rudolf Otto), le monothéisme légitime en effet, au moins de façon implicite, les moyens de coercition susceptibles d'être utilisés contre ceux qui, n'étant pas dans la vérité absolue, se trouvent dans l'erreur. En d'autres termes, il justifie, pour la première fois dans l'histoire du monde, la lutte contre les « idolâtres ». Le Deutéronome proclame : « Celui qui ne voudra pas obéir à l'autorité du prêtre qui sert Iahvé mourra » (XVII, 12). Le dieu unique annonce à Ezéchiel : « On va exalter ce qui est en bas et abaisser ce qui est élevé » (Ez., XXI, 31).

Le conflit du christianisme primitif et de la culture antique était dès lors inévitable. De fait, les chrétiens refusent à Rome de prendre part aux manifestations civiques — puisqu'elles impliquent un loyalisme « idolâtre » à l'égard de l'empereur. Leur philosophie est, en outre, totalement différente. Les Grecs avaient divinisé et exalté la nature en raison de sa beauté. Les premiers chrétiens ne voient en elle que bassesse, corruption, impudicité, tentation. Le christianisme primitif prêche le mépris du monde. Saint Jean déclare : « N'aimez pas le monde, ni les choses du monde. Si quelqu'un aime le monde, il n'a pas l'amour du Père » (1 Jean II, 15).

Au milieu de la grande renaissance artistique et littéraire des deux premiers siècles, les chrétiens allaient donc, étrangers cultivant leur étrangeté, indifférents ou, plus souvent, hostiles.

78. *Histoire des croyances et des idées religieuses,* vol. I, *op. cit.*

Fidèles à l'esthétique biblique, qui refuse la représentation des formes, ils refusaient le culte des images (auquel le Moyen Age allait pourtant donner tant d'éclat). Ils se voulaient les iconoclastes, les hommes du temple vide. Les Pères de l'Eglise ne condamnent pas seulement le luxe, mais toutes les formes d'art profanes. Les colonnades des temples et les allées couvertes, les jardins où s'écoulaient l'eau des fontaines, les autels domestiques où grésillait une flamme sacrée, les lignes admirables des temples et des sanctuaires, les uniformes des légions, les marques du pouvoir impérial : tout était aux chrétiens primitifs un objet de mépris ou de haine. « L'Etat païen ne pouvait tolérer l'attitude de ces hommes qui semblaient avoir pris pour devise le mot de Tertullien, *secessi de populo,* " je me suis retiré du peuple "... » (Charles Guignebert).

L'opinion d'André Piganiol, selon qui « la civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort, elle a été assassinée » (*L'Empire chrétien*), rejoint celle d'Edward Gibbon, dans son célèbre ouvrage sur les responsabilités chrétiennes dans l'affaiblissement du monde romain. C'était aussi l'opinion de Renan, qui, dans *Marc-Aurèle* (1895), va jusqu'à écrire : « Durant le IIIe siècle, le christianisme suce comme un vampire la société antique. »

Une chose est certaine en tout cas, c'est que l'avènement du christianisme provoqua ce que Jules Bidez a appelé les « vêpres siciliennes de la culture antique » : une destruction massive de livres, de manuscrits, d'œuvres d'art, de statues et de monuments. Après la mort de Marc-Aurèle, en 180, « le monde païen est mûr pour la dévotion » (Guignebert). Le christianisme, un temps durement concurrencé par les cultes à mystères et par le mithracisme, religion de soldats assermentés, finit par s'imposer en attirant à lui les milieux sociaux défavorisés. Il triomphera par une série de compromis : politiques à l'époque de Constantin, religieux quand, incapable de détruire intégralement les croyances païennes, il entreprendra de les absorber en détournant leur sens [79].

Constantin (306-337), auparavant fidèle adepte du culte solaire — *Sol Invictus* — institué par Aurélien, se convertit au

79. Un exemple entre mille : de même que le temple de Déméter à Agrigente (Sicile) avait été construit sur l'emplacement d'un sanctuaire indigène voué aux divinités de la Terre-Mère et de l'eau fécondante, de même à Erice, à la pointe occidentale de l'île, les chrétiens édifièrent une basilique à la Vierge sur les ruines d'un temple consacré précédemment à l'Aphrodite des Hellènes et à la Vénus des Romains.

christianisme à la suite d'une illumination survenue avant la bataille du pont Milius, au cours de laquelle son adversaire, Maxence, trouva la mort. Quelques décennies plus tard, sous Théodose le Grand (379-395), le christianisme devient religion d'Etat. Le paganisme est définitivement interdit, et ses fidèles partout persécutés. En 393, un édit de Théodose interdit les fêtes païennes. Les jeux Olympiques sont célébrés pour la dernière fois. En 396, le sanctuaire d'Eleusis est incendié par les Goths, suivis par les moines chrétiens. En 415, un groupe de fanatiques chrétiens assassine par lynchage Hypathie, l'une des plus remarquables femmes de l'Antiquité, célèbre à la fois pour sa science et sa beauté, la plus noble des philosophes d'Alexandrie. En 426, Théodose II ordonne la destruction générale de tous les temples païens. Une foule de moines, les « hommes noirs », se répand dans les campagnes, mutilant et brisant les statues, jetant à bas les monuments, sciant à la base les colonnades des temples, pénétrant de force dans les maisons pour y chercher les « idoles » L'extraordinaire Artémision d'Ephèse, incendié en — 356 par Erostrate et qu'Alexandre le Grand avait fait reconstruire, bâtiment ne comptant pas moins de cent vingt-sept colonnes — le Parthénon n'en compte que cinquante-six —, est saccagé et détruit. A Olympie, la célèbre statue chryséléphantine de Zeus olympien, œuvre de Phidias et de ses collaborateurs, œuvre de 12 à 13 mètres de haut, représentant le dieu assis, une couronne d'olivier sur la tête, une statue de la Victoire dans la main droite et dans l'autre un sceptre surmonté d'un aigle, est emmenée à Constantinople, où elle sera détruite en 475.

Evoquant cet événement, Jacques Lacarrière écrit : « Là où les Grecs avaient découvert et appris la paix, l'amitié, la fraternité entre peuples de même langue, là où l'on avait conçu, pour la première fois, l'idée de la trêve sacrée, où chacun cessait ses querelles et chaque cité ses guerres, où chaque pèlerin devenait inviolable et sacré, c'est ce lieu que choisirent les chrétiens pour y affirmer par le pillage et le saccage la force de la foi nouvelle. Et quand la dernière statue fut brisée, que le dernier ex-voto fut réduit en fragments, piétiné, enterré, les herbes d'abord, la terre apportée par les éboulements des collines avoisinantes, le sable enfin, déposé par les crues du Cladéos et de l'Alphée, recouvrirent définitivement le sanctuaire [80]. »

80. *Promenades dans la Grèce antique, op. cit.*

L'ESPRIT DE L'ANTIQUITE

Il faut renoncer, plus que jamais, à cette vision unilinéaire, diffusionniste, qui fait du monothéisme la « suite » logique, par épurations successives en quelque sorte, du polythéisme. On est en fait en présence, non de systèmes généraux qui s'emboîtent les uns dans les autres, mais de systèmes radicalement différents. Les théologiens commencent d'ailleurs à l'admettre. Paul Tillich écrit : « Le polythéisme est un concept qualitatif, et non pas quantitatif [81]. » Une religion, en effet, est d'abord une *structure*. Cette structure renvoie à tout un système de valeurs, à toute une conception générale du monde, de l'homme, de la vie, de la société. Les dieux sont beaucoup plus que des dieux, ce sont des « centres de valeurs [82] ». Tout comme le monothéisme, le polythéisme nous donne le spectacle d'un certain nombre d'*idées*, de croyances spontanées, d'attitudes morales et d'interprétations du monde qui lui sont propres. C'est la raison pour laquelle sa portée dépasse de très loin les diverses formulations historiques qu'il a pu revêtir : de même qu'il y a des monothéistes qui ne croient pas en Dieu, de même également

81. *Théologie systématique*, Planète, 1969.

82. H. Richard Niebuhr, *Radical Monotheism and Western Culture*, Harper & Row, New York, 1970.

on peut se revendiquer de l'héritage du polythéisme antique sans pour autant vouloir ressusciter le culte de Diane ou d'Apollon.

H.B. Brewster, dans son essai sur *L'Ame païenne* [83], écrit : « Au fond, il n'y a jamais eu que deux grandes conceptions de la vie, l'une païenne et l'autre doctrinaire. Selon la première, nos désirs sont les signes de forces permanentes... Rien, si ce n'est ces forces, ne légitime nos divers efforts [...]. L'autre conception nous propose un but. » La première de ces conceptions met en avant l'homme concret, fait de la vie un primat : « On vit parce qu'on a le talent de vivre. » L'autre, éminemment problématique, met en avant l'homme théorique, fait de l'histoire une téléonomie, implique une idée de « progrès » — de progression unilinéaire vers l'achèvement des temps et la fin de l'histoire.

Parlant voici peu devant l'Académie des sciences morales et politiques, le président de la république hellénique, Constantin Tsatsos, disait : « La Grèce a une double signification historique : elle est une *idée,* et elle est également une *réalité historique.* » Il ajoutait : « L'esprit de la Grèce classique n'appartient pas seulement à la Grèce... Il est devenu la foi de tout l'Occident. » C'est pourquoi, au cours de l'histoire, l'Antiquité classique n'a jamais cessé d'exercer une fascination aussi créatrice que féconde.

Le mouvement a commencé avec la Renaissance, au moment où l'Europe entreprend véritablement de se réapproprier le legs de la culture antique, que les Byzantins, les Perses et les Arabes ont sauvé, et que quelques foyers de la pensée ouverte, comme la civilisation hispano-arabe ou la cour de Frédéric II de Hohenstaufen, en Sicile, ont également conservé.

La redécouverte de l'Antiquité

Cette Renaissance est d'abord centrée à Florence. Renan dira : « Florence est, après Athènes, la ville qui a le plus fait pour l'esprit humain... On y a su le grec cent ans avant le reste du monde, et savoir le grec, alors, c'était tout. Il s'agissait de voir l'Antiquité face à face. » C'est le siècle d'or des Médicis. La pensée voit à nouveau s'opposer les platoniciens (Pic de la

83. *L'Ame païenne,* Mercure de France, 1902.

Mirandole, Marsile Ficin) et les aristotéliciens (Pietro Pomponazzi), tandis que Raphaël peint son célèbre tableau, *L'Ecole d'Athènes.* Tous les artistes, peintres, sculpteurs, architectes, tirent leur inspiration de la matière antique, non pour en faire de simples copies, mais pour y enraciner des formes nouvelles. Pendant le Moyen Age, le grec avait presque été considéré comme une langue hérétique ; lorsqu'ils rencontraient une citation grecque, les copistes chrétiens écrivaient en marge de leurs manuscrits : *graecum est, non legitur.* Mais désormais, on lit Homère, Démosthène, Plutarque, les tragiques, les annalistes, les philosophes. On redécouvre les textes, on les traduit, on les commente, on s'en inspire. Les manuscrits se vendent et s'achètent à prix d'or. Marsile Ficin, en 1477, traduit l'œuvre de Platon. En 1488, sort l'édition princeps de Homère par Chalcondylas.

« Une civilisation avait existé, où les hommes n'avaient pas entendu parler de Moïse et du Christ, ignoraient le péché originel et les sanctions infernales, ne jetaient pas l'anathème sur la nature, déchue et corrompue, mais la suivaient comme une conseillère de sagesse et une institutrice de beauté ! Une civilisation avait existé, où les rites étaient séparés des croyances, où l'intelligence n'était pas humiliée devant la foi, où le désir de savoir n'était pas taxé de concupiscence périlleuse. La liberté d'esprit dont jouissaient les philosophes de la Grèce, l'art de vivre des contemporains de Périclès, ceux du temps des Scipions et du siècle d'Auguste, abolissaient dans les âmes le code chrétien d'humilité, de continence, de renoncement et libéraient une exubérance trop longtemps comprimée, qui se déchaîne dans la vie " par-delà le bien et le mal "' d'un Pogge, d'un Arétin, d'un Cellini, faisant dire à Paul III Farnèse que de tels hommes sont au-dessus des lois. Aux normes de la morale se substituent les normes de l'esthétique [84]. »

Peu à peu, l'esprit de Florence gagne l'Europe entière. Il inspire Jean Reuchlin, Erasme, Henri Estienne, Scaliger, Guillaume Budé. « En lisant les œuvres de Cicéron ou de Plutarque, affirme Erasme, je me sens devenir meilleur. » En France, la découverte par Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, des propos de Platon rapportés dans *Le Courtisan* de Balthazar Castiglione (1537), est pour elle une révélation. Un cénacle de poètes formé par ses soins, avec Antoine Heroët, Etienne Dolet

84. Louis Rougier, *Le Génie de l'Occident, op. cit.*

et Maurice Scève, traduit Platon en français et lance un mouvement qui finira par toucher la Pléiade et Joachim du Bellay. Dans le domaine scientifique, Copernic s'appuie sur Archimède et reprend l'hypothèse héliocentrique avancée déjà par Séleucus de Séleucie et Aristarque de Samos. Képler, de même, s'appuie sur Apollonius, Léonard de Vinci sur Archimède, l'algébriste Bombelli sur Diophante, Cavalieri sur Euclide. Des juristes comme Alciat ou Bodin font leur fruit de la pensée de Platon. Ambroise Paré, dans ses *Monstres et prodiges,* cite constamment Hippocrate. Le mathématicien Luca Pacioli s'inspire de Pythagore. Les naturalistes Pierre Belon, Guillaume Rondelet, Konrad Gesner, se mettent à l'école de Pline.

Au XIXe siècle, ce sont surtout les romantiques allemands, qui, ayant entrepris de sonder la mémoire collective, honorent et ressuscitent encore l'esprit antique. La Grèce ancienne leur apparaît comme le modèle même de la vie harmonieuse. En elle, ils célèbrent aussi bien la mesure et la forme que la puissance des forces originelles. Dans ce passé exemplaire, ils voient l'image de ce que pourrait être leur avenir. Mettant sur le même pied Faust et Prométhée, ils soulignent les profondes affinités de l'esprit hellénique et de celui de leur peuple. Novalis, décrivant la conquête par l'homme grec de sa liberté, en conclut que l'homme peut apprendre à « devenir un génie ». Friedrich Schlegel, dans une œuvre de jeunesse, *L'Etude de la poésie grecque,* déclare que la poésie antique est une pure création de l'instinct volontaire, reliée aux sources vives de l'âme populaire, tandis que la poésie moderne n'est que l'œuvre abstraite, mécanique, d'une intention intellectuelle. Du côté anglais, Byron, ardent défenseur de l'indépendance grecque, meurt un lundi de Pâques, le 19 avril 1824, dans Missolonghi assiégée, à l'âge de trente-six ans. Son cœur sera enterré à Delphes.

Traducteur de Sophocle et de Pindare, Hölderlin, dans *Hypérion,* voit dans l'Athènes de Périclès l'image d'une humanité idéale et, par là même, la garantie éventuelle d'une perfection future. Si le divin a existé, dit-il en substance, alors il reviendra, car il est éternel. Son idée est que les peuples atteignent à leur apogée en se réalisant dans ce qui est le plus éloigné de leur nature, c'est-à-dire dans ce qui les oblige à se contraindre eux-mêmes avec le plus de force. Les Grecs, affirme Hölderlin, sont avant tout des dionysiaques, des êtres d'ivresse spirituelle et de passion. C'est pourquoi ils excellèrent dans les domaines, proprement apolliniens, de l'ordre et de la juste mesure. Les

Allemands, au contraire, sont naturellement portés vers la froide harmonie, vers la raison dissociante. C'est pourquoi ils se dépasseront eux-mêmes en s'astreignant aux passions.

Hölderlin développe également l'idée que les dieux restent en quelque sorte imparfaits aussi longtemps que les hommes ne se les *représentent* pas. Ce n'est que dans l'homme que les dieux prennent pleinement conscience d'eux-mêmes et s'accomplissent. Et le rôle du poète, son rôle « innocent » mais « dangereux », consiste à ressentir l'aspiration des dieux encore dépourvus de conscience, à les appeler à l'existence en les *nommant,* en engageant avec eux un dialogue fondateur, à partir duquel se créeront tous les langages futurs. Hölderlin, par là, rejoint Goethe selon qui « l'homme est le dialogue de Dieu avec lui-même ». C'est parce que la poésie est la « langue primitive » des peuples, la *Stimme des Volkes,* ajoutera Heidegger (*Qu'est-ce que la métaphysique ?*), que le poète est par excellence un « jeté dehors », un intermédiaire entre les dieux et les hommes — un « voyant » qui fonde l'homme dans son humanité.

Le 13 février 1865, Ernest Renan arrive à Athènes. « L'impression que me fit Athènes, dira-t-il, est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux : c'est celui-là [85]. » Et encore : « Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin » (*ibid.*). C'est alors qu'il rédige sa célèbre « prière sur l'Acropole », adressée à Athéna : « Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi. » Elle s'achève sur ces mots : « Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

En 1872, Friedrich Nietzsche publie son essai sur *La Naissance de la tragédie de l'esprit de la musique,* déclenchant ainsi une vive polémique sur les origines et la nature de la culture grecque. Dans *Le Gai Savoir,* il affirmera : « Le monothéisme a peut-être été jusqu'à présent le plus grand danger de l'humanité. »

Dans *Anthinéa* (1901), ouvrage qu'il avait d'abord pensé intituler *Promenades païennes,* Charles Maurras, né en 1868, bercé dès son enfance d'humanisme antique, raconte, lui aussi, l' « initiation » que représenta pour lui son passage sur l'Acro-

85. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

PRIERE SUR L'ACROPOLE

O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. (...) Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. (...) Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie, et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruines au bout de cinq à six cents ans ; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. (...)

Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligne de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. (...)

Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*. Eh bien, ce petit juif l'a emporté ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpynx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous approcher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos ; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. (...)

Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre !

ERNEST RENAN,
Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

pole et les « dévotions » qu'il y fit. « Le Parthénon, ayant vécu, n'a aucun besoin de personne, écrit-il. C'est nous qui avons besoin du Parthénon pour développer notre vie. » Il ajoute : « L'influence de la raison athénienne créa et peut sans doute recréer l'ordre de la civilisation véritable partout où l'on voudra comprendre que la quantité des choses produites et la force des activités productrices s'accroîtraient jusqu'à l'infini sans rien nous procurer qui fût vraiment nouveau pour nous. » Il se définit alors, selon l'expression de Thibaudet, comme un « nationaliste athénien ». Peu après, il vitupère les « turbulentes écritures orientales », les « obscurantismes judéo-chrétiens », le « venin du *Magnificat* ».

On n'en finirait évidemment pas de rappeler l'influence exercée par l'Antiquité sur la pensée contemporaine, qu'elle soit philosophique ou littéraire. Citons seulement encore l'exemple de Montherlant, qui, à plusieurs reprises, eut l'occasion de souligner quel événement représenta pour lui la lecture de *Quo vadis ?*, en 1904, quand il avait huit ans. Toute sa vie durant, Montherlant exalta la romanité. On connaît les pages du *Solstice de juin* où il affirme, avec force, la résurrection du dieu Pan. Et aussi l'exhortation de *Va jouer avec cette poussière* [86] : « Toutes les fois que notre esprit vacille, se reporter à la pensée gréco-romaine antérieure au IIe siècle. »

86. Gallimard, 1966.

Renaissance du polythéisme

L'esprit de la Grèce et de la Rome païennes restent, aujourd'hui encore, plus vivant que jamais. On voit même, avec David L. Miller et James Hillmann, toute une école de psychologues et d'historiens des religions prôner la renaissance du polythéisme. A l'en croire, le discours sur la « mort de Dieu » ne fut qu'un discours sur la mort du dieu unique. « La proclamation de la mort de Dieu, écrit David L. Miller, fut la notice nécrologique d'un esprit monoculaire périmé, de la norme unilatérale d'une civilisation essentiellement monothéiste, non seulement dans sa religion, mais aussi dans sa politique, son histoire, son ordre social, son éthique et sa psychologie [87]. » Notre époque, poursuit Miller, tend de plus en plus à rejeter le dogmatisme et l'exclusion. Elle se réclame d'une logique du tiers inclus : ceci *et* cela, dans le même instant, au même endroit. Et cette fusion, qui est aussi dépassement, fait renaître la vieille *coincidentia oppositorum* — mais à un niveau supérieur. Le « polythéisme » réapparaît au fur et à mesure que le monde est à nouveau gouverné par la diversité, qu'il redevient polyphonique, polyarchique, polysémique, plurisignifiant. « Dans un univers pluraliste, ajoute Miller, les multiples schémas du polythéisme permettent un mouvement significatif. Ils donnent la possibilité libératrice d'affirmer la pluralité radicale du moi, qui fut rarement atteinte, en raison du sentiment de culpabilité lié aux conséquences insidieuses de l'unilatéralité monothéiste [88]. »

Ancien directeur de l'Institut Carl G. Jung de Zurich, James Hillmann déclare : « Une Bible accueille chaque voyageur dans sa chambre d'hôtel. Il vaudrait mieux que ce fût *L'Odyssée* [89]. » Lui aussi parle d'une « Grèce intérieure », d'une Grèce *imaginale,* reliée de façon seulement indirecte à la géographie et même à l'histoire. « La Grèce, écrit-il, demeure un paysage intérieur plutôt qu'extérieur ; elle est une métaphore pour le royaume imaginal où les archétypes ont été mis en place comme des dieux. Nous pouvons donc lire tous les documents et fragments

87. *Le Nouveau Polythéisme,* Imago, 1979.
88. *Ibid.*
89. *Pan et le cauchemar,* Imago, 1979.

de mythes laissés par l'Antiquité comme autant de récits ou de témoignages de l'imaginal. L'archéologie devient une archétypologie, nous renseignant moins sur l'histoire au sens littéral que sur les réalités éternelles de l'imagination, et nous parlant de ce qui se passe *actuellement* dans la réalité psychique [90]. »

De plus en plus nombreuses sont les voix qui, aujourd'hui, s'élèvent dans ce sens. « Il y a une Europe secrète qu'il faut redécouvrir, affirme Louis Pauwels. Je crois à un retour à un paganisme spirituel [91]. » L'écrivain Octavio Paz, pour qui le règne des religions monothéistes est « une des grandes catastrophes de l'humanité », déclare : « Personnellement, je suis partisan de la pluralité, qu'elle soit religieuse ou politique. Je suis polythéiste et démocrate [92]. » Raymond Ruyer clôt l'un de ses plus récents ouvrages, *Le Sceptique résolu* [93], sur une invocation à Zeus. Alain Daniélou, dans son essai sur *Shiva et Dionysos* [94], dénonce dans l' « illusion monothéiste » une « aberration du point de vue de l'expérience spirituelle ». Il appelle à une renaissance du culte de Dionysos et dit de la religion guerrière de Mithra : « C'est une expérience qui pourrait servir un jour d'exemple. »

Cette apparente renaissance du polythéisme prend une signification profonde, au moment où tous les peuples du monde sont menacés par un même nivellement égalitaire, par un même mode de vie unidimensionnel et mécanisé. Elle correspond à un désir d'enracinement, à une volonté de renouer avec les sources spécifiques de la culture européenne. Elle est aussi, contre tous les iconoclasmes, l'affirmation d'un désir sous-jacent de formes, de figurations nouvelles, où les peuples puissent à nouveau se reconnaître.

Dans la Grèce antique, Thierry Maulnier voyait naguère « l'Europe de l'Europe [95] ». Avant lui, Louis Rougier déclarait : « Tant qu'il y aura une civilisation digne du nom d'humaine, les hommes viendront redire sur l'Acropole la prière de Proclus à la très sage Athéna : — C'est toi qui as ouvert les portes de la sagesse ; qui as dompté la race rebelle des géants, et qui, de

90. *Ibid.*
91. Cité par Jean Biès, *J'ai dialogué avec des chercheurs de vérité,* Retz, 1979.
92. *Les Nouvelles littéraires,* 14 juin 1979.
93. Laffont, 1979.
94. Fayard, 1979.
95. *Cette Grèce où nous sommes nés, op. cit.*

HYMNE A ZEUS

NOUVELLE VERSION

Qui que tu sois, où quoi que tu tois, Zeus, Dieu, je te loue d'être impitoyable, de ne faire grâce à personne, de ne faire exception pour personne, de ne te préoccuper spécialement du salut de personne, de n'envoyer de Sauveur à personne.

Tu n'es pas bon. Tu es moins encore miséricordieux. Mais tu donnes à tous les êtres selon ce qu'ils peuvent prendre. Tu n'es pas juste à la manière humaine, faisant la même part pour chacun. Tu es juste comme une balance, où compte le moindre poids. Avançant le long du chemin de ta loi, mince comme un fil de funambule, tout être essaie de se tenir en équilibre, ou de ne perdre l'équilibre qu'un court instant, dans un mouvement qui permet de le rattraper. Si le funambule a trop présumé de ses forces, et s'il tombe, tu ne fais aucun miracle pour le sauver et tu le laisses s'écraser sans remède.

Tu es inégalitaire. Mais beaucoup moins qu'il ne paraît ; car tu donnes des compensations invisibles. Tu fais aimer leurs chaînes aux esclaves, leurs infirmités aux infirmes, leurs larmes aux affligés, leur humilité aux humbles. Tu effaces dans l'égalité de la mort, les échecs et les fautes, parce que tu effaces tout autant les joies et les extases. Tu fais retourner au néant les bourreaux et les victimes, les puissants et les faibles. Ceux qui meurent avant l'âge perdent moins qu'il ne paraît, car tu allonges le temps de l'enfance, qui paraît presque une éternité, et tu abrèges le temps de la vieillesse, qui passe comme une ombre.

Tu n'es pas la Raison. Tu n'es pas le Logos. Parce que tu es ce qui fonde la raison, et le raisonnement. Tn n'es pas un Mathématicien, un Géomètre, mais tu donnes aux mathématiciens, aux amateurs de sciences et de jeux, le champ même où ils peuvent s'amuser.

Tu n'es pas Parole, ni même Langage, ou Signification, car tu es au-delà, non seulement des mots, mais des sens. Tu t'exprimes dans tes créatures, mais ta création ne signifie rien, pas même ta gloire. Tu n'es pas intelligible, et tu ne sembles pas apprécier l'intelligence pure. Mais tu donnes à comprendre selon les besoins de chaque être. Tu te montres en toute clarté à ceux qui ont des yeux pour voir, car tu es un dieu inintelligible, mais non un dieu caché.

Tu n'es pas Amour, mais tu es moins encore Haine. Tu rends la haine pénible à ceux qui l'éprouvent et l'amour délicieux à ceux qui peuvent garder un moment un îlot de sécurité et d'intimité. Tu obliges chacun à se défendre, à tuer pour vivre, à avoir crocs et griffes, à se cramponner à son domaine. Mais tu ne favorises pas plus la violence que la faiblesse, et tu fais périr les violents aussi bien que ceux qui se laissent violenter. Tu favorises seulement l'ardeur à vivre, à maintenir, à réparer, à continuer, à résister. (...)

Je te loue d'être indifférent à mes louanges, comme tu le serais à mes imprécations.

Je te loue de m'avoir fait vivre, et de me laisser vivre encore un moment avant de me laisser mourir — sans jugement dernier, sans rétribution ni punition — comme tu laisseras mourir toute l'espèce humaine, et tous les vivants. Du moins sur cette terre qui n'est pas promise à une vie éternelle, mais qui aura été une fenêtre sur l'éternité.

RAYMOND RUYER,
Le Sceptique résolu, Laffont, 1979.

ta hache, abattis les têtes monstrueuses qu'enfanta Hécate. Tu possèdes la puissance auguste des vertus fortifiantes ; c'est par toi que les arts de toutes sortes embellissent la vie et que l'esprit de l'homme incarne l'idéal en ses œuvres. A toi appartient l'Acropole qui domine les hauteurs de Colone, symbole de ta primauté dans la chaîne des êtres. Tu chéris cette terre de liberté, mère des livres, et tu as donné ton nom à la Cité rédemptrice que tu as animée de ta grande pensée [96]... »

APOLLON REVIENDRA

« Miracle grec » : le terme, dit-on, est de Renan. Il a fait fortune. Mais le vrai miracle n'est-il pas qu'à deux ou trois millénaires de distance, le vieil esprit hellène soit encore aussi *présent,* qu'il ait à son actif tant de créations admirables qui nous parlent encore, et que, sur tant de points, il puisse encore nous inspirer ? S'il nous inspire, c'est parce qu'il contient d'abord

96. *Le Génie grec,* Les Terrasses, Lourmarin, 1939.

une *idée*. Parce qu'il *est* une idée. Et de même, l'empire romain, qui fut la plus durable — et sans doute la plus grandiose — des réalisations de l'histoire humaine, est à sa manière une idée. Depuis l'Europe carolingienne jusqu'aux « Etats-Unis d'Europe » évoqués par Renan, en passant par le Saint Empire romain germanique et la « monarchie universelle » de Dante, l'*idée romaine* n'a pas cessé de susciter des projets et des réalisations. Nietzsche disait qu'on « ne ramène pas les Grecs ». On ne retourne pas non plus au passé. Mais on peut s'y rattacher. Le passé nous montre la voie d'une possible régénération du temps historique. Hölderlin : « Il n'y a pas d'anéantissement, donc la jeunesse du monde doit renaître de notre décomposition. » (Lettre à Ebel, 1797.) Mieux comprendre la Grèce et la Rome antiques, c'est, du même coup, mieux nous comprendre nous-mêmes, « revoir notre âme et notre psychologie au moyen de lieux et d'êtres imaginaux plutôt qu'au moyen de dates et de peuples historiques » (Hillmann). C'est se désinsérer du *logos* pour nous relier au *mythos,* c'est-à-dire à l'éternel. En ce sens, notre passé configure bel et bien notre avenir. « Le commencement est *là,* dit Heidegger. Il n'est pas derrière nous comme ce qui a été il y a longtemps, mais il se tient devant nous. Le commencement a fait irruption dans notre avenir. Il chasse au loin sa grandeur qu'il nous faut rejoindre. »

Combien de pèlerins ont fait le chemin de l'Acropole ! Combien sont venus se recueillir au sanctuaire de Delphes ! Combien ont pleuré d'amertume et de joie devant les temples de Paestum ! Combien sont venus témoigner que les dieux du paganisme antique ne mourront jamais, aussi longtemps qu'il restera un homme vivant au sein des peuples qui les ont appelés à l'existence et qui, à tout moment, peuvent encore se les représenter ! Voici que renaît le polythéisme éternel. Eternel comme la nature, comme le monde, comme les hommes, dont il exalte et glorifie l'infinie diversité. Voici qu'il faut à nouveau démêler l'héritage. Choisir comme Oreste a choisi, entre des lois contradictoires. Mais en sachant qu'Athéna sera toujours là pour faire pencher la balance en faveur de ceux qui auront obéi à l'oracle de Zeus. Les Vestales, elles non plus, n'ont pas disparu. Elles ont, de siècle en siècle, préservé le feu sacré. Elles ont, d'âge en âge, retransmis la flamme. Et quiconque se rend à Delphes peut encore entendre, s'il le veut, résonner sur les hauteurs la prophétie de la dernière Pythie : « Un jour Apollon reviendra, et ce sera pour toujours. »

TABLE

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE
par MARC DE SMEDT 5

AUJOURD'HUI, L'ESPRIT PAIEN ?
par JEAN MARKALE 9

POUR UNE HISTOIRE DE L'EUROPE PRÉCHRÉTIENNE
par PIERRE CRÉPON 17

L'EUROPE DES CHASSEURS ET DES AGRICULTEURS 20
La première civilisation européenne 21
La plus longue révolution 24
Les religions du néolithique 25
L'agriculture gagne l'Europe 27
Le phénomène mégalithique 29

L'EUROPE BARBARE 32
Le problème indo-européen 34
Les grandes civilisations de l'âge du bronze 36
Les traditions de l'Europe barbare 42
L'arrivée du fer 46

L'EUROPE CIVILISÉE 48
La Grèce et l'Egée 49
Déesse-mère et culte du Taureau 50
Les Indo-Européens en Grèce 52
L'Italie et les Etrusques 53

L'expansion romaine 54
La Grèce, Rome et l'Europe du Nord 56

L'Europe païenne 57
De l'Europe barbare à l'Europe païenne 59
Les grandes invasions 65
Les invasions germaines 68
Slaves et peuples de la steppe 69
Les dernières invasions 71

LA TRADITION CELTE
par JEAN MARKALE 75

Le domaine celtique 75

Les traditions 78

Contes et légendes 86
Légendes médiévales 87
Contes populaires 106

Organisation de la société 116

Les personnages 121

Les dieux 126

Mythes et lieux christianisés 132

La médecine populaire 138

Extases, initiations et rites 142

La pensée, la vie et la mort 150

L'ÉPOPÉE NORDIQUE ET GERMANIQUE
par VINCENT BARDET et FRANZ HEINGARTNER .. 153

Les fils du Rhin 153

Le dégel 158

Le bruit et la fureur 166
Oddin (Wotan), le Maître des Tempêtes 166
L'origine de la poésie 169
Thor, le dieu au marteau 172
Le pouvoir des mots 173
Réunion de famille 177
Balder, le dieu sacrifié 180
Funérailles vikings 181

Une terre plus verte 185

Magie des runes 192

Les secrets des runes 199

MYTHES SLAVES ET FINNOIS
par SERGE BUKOWSKI 215

Les dieux des anciens slaves 215
Le panthéon de la religion de Vladimir 217
Le paganisme organisé des Slaves baltes 219

La religion populaire 222
Thérapeutiques anciennes 226
Le culte des morts 228

Le folklore russe 232
La Baba Yaga 234
Les fêtes saisonnières 237
L'épopée des Finnois : le Kalevala 239

LE DOMAINE GREC ET ROMAIN
par ALAIN DE BENOIST 251

La genèse du monde grec 253
Le cadre historique 254
Le cadre social 257
Les poèmes homériques 259
Des noms mystérieux 261
Les peuples « préhelléniques » 263
Le meurtre d'Oreste 265
Conflits de légitimités 268
La guerre de Troie et l'arrivée des Doriens 270
L'énigme de l'Atlantide 272
La grande migration des Peuples de la Mer 274

Dieux et mythes grecs 278
Dionysos, le dieu « qui rend fou » 279
Apollon et l'oracle de Delphes 280
Le mythe de Phaéton 284
Atlas et le « pilier du monde » 286
Les pommes d'or des Hyperboréens 287
L'ours des « régions antiques » 290
Icare, Dédale... 292
... et le Labyrinthe 293
Troie : un « château spirale » ? 295
Poséidon, le constructeur trompé 297
La « dame du labyrinthe » 299
Les danses et les jeux 301

La religion romaine 303
Naissance de Rome 303
Le problème des Etrusques 306
Apparition de la « mythistoire » 308
Rex sacrorum et pontifex maximus 310
L'idéologie des trois fonctions 314
Une double transposition 316

L'enlèvement des Sabines 317
Le borgne et le manchot 319
Janus et Vesta 320
La fête des Matralia 323

INDO-EUROPÉENS ET TRADITION GRÉCO-ROMAINE 326
D'Athéna à Saravasti 328
Les valeurs fondamentales 329
La notion de destin et le culte des héros 331
Le divin : l'union des contraires 333
La piété, vertu sociale 338
Les cultes domestiques 341
Le temple dorique 342
Le sacrifice 344
L'évolution de la religion 345
Le stoïcisme 347
Le conflit du christianisme primitif et de la religion antique 349

L'ESPRIT DE L'ANTIQUITÉ 353
La redécouverte de l'Antiquité 354
Renaissance du polythéisme 360
Apollon reviendra 363

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Wallon,
à Vichy, le 3 décembre 1979.

D. L., 4-1979. — Editeur, n° S. 386. — Imprimeur, n° 2062.